

Première Épître aux THESSALONICIENS

Ecrite vers 54

Accès direct aux chapitres de 1 Thessaloniciens :

1

2

3

4

5

Structure de l'épître :

[Chapitre 1](#) : L'état pratique des Thessaloniciens

[Chapitre 2](#) : Le ministère de l'apôtre Paul

[Chapitre 3](#) : La mission de Timothée et son rapport

[Chapitre 4, versets 1 à 12](#) : La marche des croyants dans la sainteté

[Chapitre 4, versets 13 à 18](#) : La venue du Seigneur

[Chapitre 5, versets 1 à 11](#) : Le jour du Seigneur

[Chapitre 5, versets 12 à 28](#) : Instructions pratiques aux croyants

Commentaires :

[Notes diverses](#)

[Henri Rossier](#)

[J.N. Darby](#)

[W. Kelly](#)

[F.B. Hole](#)

[E.A. Bremicker](#)

Introduction (E.A. Bremicker) :

La première épître aux Thessaloniciens nous entretient tout spécialement, et comme aucune autre dans le Nouveau Testament, du retour

du Seigneur Jésus. Elle est adressée à une assemblée locale encore très jeune dans la foi, mais qui persévérait dans l'attente journalière de la

venue du Seigneur. Toute l'épître respire la fraîcheur de la vie de foi de cette assemblée. Ces croyants manquaient encore de connaissance, mais en contrepartie, ils manifestaient dans leur vie ce dont le Seigneur dut constater plus tard l'absence chez les chrétiens d'Éphèse (Apoc. 2:2-7). Ces derniers étaient familiers avec les plus grandes vérités chrétiennes, mais ils avaient abandonné leur premier amour. Il en allait différemment des Thessaloniciens. Bien que Paul n'ait été que trois semaines parmi eux (Actes 17:2), ils avaient non seulement reçu la Parole avec joie, mais ils la mettaient en pratique dans leur vie journalière. L'apôtre leur rend témoignage qu'ils s'étaient tournés des idoles vers Dieu «pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils» (1:9).

La ville de Thessalonique

Thessalonique est située au Nord de la Grèce actuelle, sur la côte de la mer Égée. En ce temps-là, ce pays était divisé en deux parties. La région du Nord s'appelait *la Macédoine*; c'est là que se trouvaient les villes de Philippi, Thessalonique et Bérée. La région du Sud, *l'Achaïe*, comportait les villes d'Athènes et de Corinthe.

Du temps de l'apôtre Paul, Thessalonique était une des plus importantes villes de Macédoine. On estime sa population d'alors à 200 000 âmes. Elle était située sur la *voie Égnatia*, une des principales artères militaires qui reliaient Rome avec l'Orient. De ce fait, Thessalonique était un grand centre commercial où s'étaient installés de nombreux Juifs. Ville portuaire, elle était aussi renommée pour son immoralité et sa licence. Elle fut fondée en l'an 315 av. J.C. par Cassandre, un général d'Alexandre le Grand. Sous la domination des Romains qui l'investirent en 168 av. J.C., elle devint une capitale de province.

L'apôtre Paul à Thessalonique

Nous ne pouvons bien comprendre certaines des déclarations de l'épître que si nous gardons devant les yeux son contexte historique.

En Actes 17:1 à 9, Luc nous fait le récit de la visite de Paul et Silas (ou Sylvain) à Thessalonique. C'était au cours du deuxième voyage de l'apôtre, celui qui le conduisait pour la première fois en Europe, venant de la Troade (au nord-ouest de l'Asie mineure) jusqu'en Macédoine. La première étape fut Philippi, où fut formée la première assemblée d'Europe (Actes 16:13-40). De là, ils continuèrent leur voyage vers Thessalonique, à environ 150 km vers le sud-ouest, où habitaient certainement quelques Juifs, puisqu'il y avait une synagogue (Actes 17:1). Le récit inspiré de Luc nous indique que, pendant trois sabbats, Paul s'entretint dans la synagogue avec les Thessaloniciens et que, par sa prédication, beaucoup de personnes vinrent à la foi.

Un certain nombre de Juifs, toutefois, furent remplis de jalousie et cherchèrent à s'opposer à l'œuvre naissante. L'attroupement qu'ils provoquèrent mit la ville en émeute, contraignant Paul à abandonner de nuit la ville. Il écrit dans la lettre que lui et Silas furent «chassés par la persécution». L'étape suivante de leur voyage fut Bérée, puis de là, Paul se rendit à Athènes, y laissant Silas et Timothée, qui le rejoignirent ensuite. Ne voyant aucune possibilité de revenir lui-même à Thessalonique (cf. 2:18), mais préoccupé au sujet de ses bien-aimés frères et sœurs, il renvoya vers eux Timothée. Écoutons-le lui-même : «C'est pourquoi, n'y tenant plus, nous avons trouvé bon d'être laissés seuls à Athènes, et nous avons envoyé Timothée, notre frère... pour vous affirmer et vous encourager touchant votre foi» (3:1, 2). Ils se retrouvèrent tous les trois à Corinthe et c'est de là qu'il écrivit ses deux lettres aux Thessaloniciens.

L'assemblée à Thessalonique

Voyons maintenant ce qui concerne ces croyants dans la grande ville portuaire commerçante, et que Paul nomme «l'assemblée des Thessaloniciens, en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ» (1:1). Pour

comprendre une lettre, il est toujours opportun de voir d'abord qui sont les destinataires et quelles sont leurs circonstances.

En Actes 17:4, Luc mentionne trois groupes de personnes à Thessalonique qui reçurent l'évangile et vinrent à la foi :

1. Quelques Juifs.
2. Des grecs qui servaient Dieu (donc des païens qui précédemment avaient abandonné le culte des idoles et étaient devenus des prosélytes).
3. Des femmes de premier rang (probablement grecques).

En lisant l'épître, nous acquérons l'impression que beaucoup de Grecs s'étaient convertis ; car c'est de païens seulement qu'il pouvait être dit qu'ils s'étaient tournés des idoles vers le Dieu vivant (1:9). De même aussi, les dangers contre lesquels Paul les met en garde au chapitre 4 (v. 1-8) étaient un problème particulier pour des personnes venues du paganisme, beaucoup moins pour des Juifs d'origine.

Nous trouvons ainsi une assemblée où certains croyants étaient précédemment juifs, d'autres précédemment païens, ceux-ci probablement en plus grand nombre. Mais il n'y avait apparemment aucune mésentente entre ces deux groupes, comme c'était le cas dans d'autres assemblées (par exemple Rome).

Prédication de Paul à Thessalonique

Le contenu du message présenté par Paul aux Thessaloniciens est important pour la compréhension des deux épîtres. Nous en saisissons mieux la portée si nous gardons en mémoire la substance de sa prédication lors de son passage dans cette ville.

En lisant Actes 17:1 à 9, nous constatons deux pensées principales. La première ressort des versets 2 et 3. Paul entra dans la synagogue des Juifs et leur exposa que, selon les Écritures, le Christ devait souffrir et ressusciter d'entre les morts, et que ce Jésus qu'il leur annonçait était

le Christ. Paul leur démontrait ainsi au moyen des écrits de l'Ancien Testament — car c'étaient les seuls qui étaient à leur disposition et qu'ils lisaient — que Jésus, crucifié par les Juifs, était le Messie promis par Dieu et qu'il était maintenant ressuscité. Ce message était difficile à accepter pour un Juif, mais il lui fallait le recevoir pour être sauvé. Dans ce passage, l'accent n'est pas mis sur le fait que Christ soit mort (bien que naturellement cela soit, quand au principe, fondamental), mais plutôt qu'il ait souffert. Ceci inclut son rejet de la part de son peuple et de celle des nations. En d'autres termes, Paul dit : Ce Jésus que vous avez rejeté et crucifié est le Christ de Dieu, et Dieu a agréé son œuvre. Ses souffrances sont passées, il est ressuscité. Les croyants à Thessalonique étaient ainsi unis à un Christ ressuscité mais rejeté. Cette union avait pour conséquence qu'eux aussi connaîtraient la souffrance en le suivant. Paul en était pour eux un exemple (3:4), et eux-mêmes avaient vite réalisé ce que signifie la persécution en suivant le Seigneur.

Le second thème de sa prédication se trouve dans les versets 6 et 7. Ses opposants rendent eux-mêmes témoignage du sujet de sa prédication et donnent ainsi involontairement comme un condensé de son enseignement : «Ils contreviennent tous aux ordonnances de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus». Paul n'avait donc pas seulement annoncé Jésus comme Sauveur, mais aussi comme Roi d'un royaume à lui. Jésus de Nazareth, qui a été rejeté des hommes, n'est autre que celui que Dieu a fait Seigneur et Christ. Bien que sa royauté soit plutôt en rapport avec son peuple Israël, nous le connaissons actuellement comme le Seigneur de son royaume, et c'est lui que nous servons.

Selon le livre des Actes, la prédication du royaume de Dieu occupe une grande place dans l'enseignement de Paul. L'apôtre a continuellement annoncé que Jésus est aussi Seigneur. Il est vrai qu'il n'est pas encore manifesté officiellement avec puissance et gloire. Mais il est celui dont les cœurs des croyants aiment à reconnaître l'autorité et les droits. Le

jour est proche où il établira d'une manière visible son royaume sur la terre. Alors, il viendra en gloire pour dominer comme roi. Paul avait exposé cela en détail aux Thessaloniciens ; ils savaient qu'il allait venir pour prendre le pouvoir. Les deux épîtres en témoignent.

Les deux thèmes ci-dessus sont intimement liés entre eux et contiennent des enseignements importants pour nous aussi. Jésus, rejeté alors par les Juifs, est encore rejeté du monde actuel. Il a souffert et nous souffrons en le suivant. Nous sommes serviteurs dans son royaume, un royaume invisible pour les hommes de ce monde. Dieu l'a fait Seigneur et Christ, et c'est comme tel qu'il reviendra pour établir son royaume en puissance et en gloire. Nous nous réjouissons de sa venue ; et en l'attendant, nous avons le privilège de le reconnaître comme le Seigneur de nos vies.

Ces pensées se poursuivent tout le long des deux épîtres. Les Thessaloniciens avaient reçu la Parole de Dieu, accompagnée de beaucoup de persécutions, mais avec la joie de l'Esprit Saint (1:6). Les souffrances sont un caractère extérieur du royaume de Dieu dans sa forme actuelle, la joie de l'Esprit Saint en est un caractère intérieur (Actes 14:22 ; Rom. 14:17). C'est pourquoi Paul les avait exhortés à marcher d'une manière digne de Dieu qui les avait appelés à son propre royaume et à sa propre gloire (2:12). Cette pensée est reprise dans la deuxième épître, quand Paul déclare qu'ils ont été estimés dignes du royaume de Dieu, pour lequel ils avaient à souffrir (1:5). Maintenant aussi nous souffrons avec le Seigneur (quoique dans une bien faible mesure), mais le jour vient où il sera «glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru» (1:10).

Auteur et composition de l'épître

La première lettre aux Thessaloniciens est une des premières que l'apôtre Paul ait écrites. Beaucoup admettent même que c'est la première (selon d'autres, ce serait l'épître aux Galates). De fait, elle fut

très tôt mise en circulation parmi les croyants du début du christianisme. Plusieurs pères de l'église du deuxième siècle la mentionnent déjà dans leurs écrits (par ex. Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien).

Qu'est-ce qui a incité Paul, si peu de temps après sa visite à Thessalonique, à prendre la plume pour écrire — conduit par l'Esprit Saint — une lettre à une assemblée ? En Actes 18:5 et en liaison avec le verset 6 du chapitre 3, nous voyons qu'il a reçu à Corinthe des nouvelles des Thessaloniciens. Si on ne lit que le premier verset de ce chapitre, on pourrait penser que Paul a écrit depuis Athènes. Mais selon les étapes du voyage de Paul indiquées en Actes 18 — Athènes puis Corinthe, où l'ont rejoint Silas et Timothée venant de Macédoine (v. 1 et 5) — il est bien probable que Paul ait écrit depuis Corinthe, capitale de l'Achaïe. Cette province est citée deux fois dans le premier chapitre. Il est en général admis que cette épître fut écrite vers l'an 51.

Le motif qui conduit Paul à écrire aux Thessaloniciens fut visiblement les informations qu'il reçut à leur sujet. Dans l'ensemble, elles étaient bien propres à réjouir le cœur de l'apôtre. Il écrit : «Nous rendons toujours grâces à Dieu pour vous tous... nous souvenant sans cesse de votre œuvre de foi, de votre travail d'amour, et de votre patience d'espérance... de sorte que vous êtes devenus des modèles pour tous ceux qui croient dans la Macédoine et dans l'Achaïe» (1:2-7). Leur foi en Dieu s'était répandue partout. Témoignage vivant d'une jeune assemblée, de laquelle nous avons beaucoup à apprendre !

Il y avait toutefois chez les Thessaloniciens un certain manque de connaissance, bien compréhensible chez des croyants jeunes dans la foi, et Paul voulait le combler. Il leur avait parlé de la venue du Seigneur, mais il restait pour eux des questions et des problèmes à ce sujet, et l'apôtre les traite de manière approfondie dans les deux épîtres.

Motif et thème principal de l'épître

Les Thessaloniciens vivaient dans l'attente permanente du retour du Seigneur Jésus (1:10). Ils savaient que lui, le Rejeté, établirait publiquement son royaume sur cette terre avec puissance et avec gloire. Ce moment de la manifestation de son pouvoir était si vivant devant leurs yeux qu'ils l'attendaient jurement. Mais lors de sa visite, Paul ne leur avait apparemment pas expliqué qu'avant l'établissement de ce royaume, les croyants devaient d'abord être enlevés, pour revenir ensuite afin de paraître avec le Seigneur. Quoi qu'il en soit, ce point restait encore obscur pour eux. Quand donc quelques-uns parmi eux déclérèrent, il y eut pour eux une grande inquiétude en pensant que les défunt n'auraient aucune part à l'établissement du royaume.

Paul les éclaire à ce sujet, c'est le motif de sa lettre. Au chapitre 4, il dit : «Or nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance» (v. 13). Puis il leur expose clairement que le Seigneur viendra premièrement pour réveiller ceux qui se sont endormis et pour les ravir ensemble avec les croyants encore vivants. Il n'y a ainsi aucun préjudice pour ceux qui se sont déjà endormis. Au chapitre 5, l'apôtre revient encore là-dessus en disant : «...afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec lui» (v. 10). Au cours de notre étude, nous verrons qu'il s'agit ici tant des croyants vivants que de ceux qui sont déjà auprès du Seigneur.

Ces enseignements concernant la venue du Seigneur, qui incontestablement forment le sujet central de l'épître, sont propres à nous encourager et nous édifier (5:11). Cette venue du Seigneur est mentionnée dans tous les chapitres, chaque fois sous un aspect particulier :

Chapitre 1:9, 10 : Ici, la venue du Seigneur est présentée comme fondement de notre vie pratique. Cette espérance, l'attente du Fils de Dieu venant du ciel, est un caractère essentiel de la vie chrétienne.

Notre vie doit être orientée vers ce but. Le retour du Seigneur n'est pas une connaissance théorique, mais il exerce son influence sur notre marche, sur nos actions et sur nos pensées.

Chapitre 2:19, 20 : Paul met la venue de notre Seigneur Jésus en relation avec la récompense — ou couronne — que recevra le serviteur. À l'apparition de Jésus, il sera manifesté ce que chacun a été pour lui sur cette terre.

Chapitre 3:12, 13 : La marche du croyant devrait être caractérisée d'un côté par l'amour et de l'autre par la sainteté. Quand nous pensons à l'apparition du Seigneur avec les siens, la sainteté pratique, c'est-à-dire la consécration au Seigneur associée à la séparation de tout mal, devrait tout naturellement s'ensuivre.

Chapitre 4:13-18 : Ces versets non seulement contiennent un enseignement important mais constituent une précieuse consolation pour ceux qui ont perdu un être cher. Nous serons pour toujours avec le Seigneur, près de lui qui nous a tant aimés. Paul termine en disant : «Consoler donc l'un l'autre par ces paroles».

Chapitre 5:1-11 : Le courant de pensée du chapitre 4 se poursuit ici. Pour le croyant, la venue du Seigneur est un sujet de consolation et d'encouragement ; pour l'incuré, elle signifie un jugement inévitable, terrible et éternel. «Ils n'échapperont point» — Quelles paroles solennelles !

Bien que cette épître présente la doctrine de la venue du Seigneur, ce n'est pas à proprement parler une épître doctrinale, comme par exemple celles aux Romains, aux Colossiens ou aux Éphésiens. La pratique de la vie chrétienne y est mise au premier plan, et cela parce qu'elle est une conséquence directe de l'attente du Seigneur, qui vient bientôt. Cette épître est une exhortation à servir notre Dieu avec consécration et à attendre des cieux notre Seigneur.

Plan de l'épître

Il y a plusieurs possibilités de structurer cette épître. La division suivante, en sept parties, peut nous aider à en saisir plus facilement les pensées successives :

1. L'état pratique des Thessaloniciens (chap. 1)

2. Le ministère de l'apôtre Paul (chap. 2)
3. La mission de Timothée et son rapport (chap. 3)
4. La marche des croyants dans la sainteté (chap. 4:1-12)
5. La venue du Seigneur (chap. 4:13-18)
6. Le jour du Seigneur (chap. 5:1-11)
7. Instructions pratiques aux croyants (chap. 5:12-28)

Ch.1 : L'état pratique des Thessaloniciens

Chapitre 1 - 1 Paul, et Silvain, et Timothée, à l'assemblée des Thessaloniciens, en Dieu le Père et dans le seigneur Jésus Christ : Grâce et paix à vous !

2 Nous rendons toujours grâces à Dieu pour vous tous, faisant mention de vous dans nos prières, **3** nous souvenant sans cesse de votre œuvre de foi, de votre travail d'amour, et de votre patience d'espérance de notre seigneur Jésus Christ, devant notre Dieu et Père, **4** sachant, frères aimés de Dieu, votre élection. **5** Car notre évangile n'est pas venu à vous en parole seulement, mais aussi en puissance, et dans l'Esprit Saint, et dans une grande plénitude d'assurance, ainsi que vous savez quels nous avons été parmi vous pour l'amour de vous. **6** Et vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la parole, [accompagnée] de grandes tribulations, avec la joie de l'Esprit Saint ; **7** de sorte que vous êtes devenus des modèles pour tous ceux qui croient dans la Macédoine et dans l'Achaïe¹. **8** Car la parole du Seigneur a retenti de chez vous, non seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais, en tous lieux, votre foi envers Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire. **9** Car eux-mêmes racontent de nous quelle entrée nous avons eue auprès de vous, et comment vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir² le Dieu vivant et vrai, **10** et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient.

Ch.2 : Le ministère de l'apôtre Paul

Chapitre 2 - 1 Car vous-mêmes vous savez, frères, que notre entrée au milieu de vous n'a pas été vain ; **2** mais, après avoir auparavant souffert et avoir été outragés à Philipes, comme vous le savez, nous avons eu toute hardiesse en notre Dieu pour vous annoncer l'évangile de Dieu avec beaucoup de combats. **3** Car notre exhortation n'a eu pour principe ni séduction, ni impureté, et [nous n'y avons] pas [usé] de ruse ; **4** mais comme nous avons été approuvés de Dieu pour que l'évangile nous fût confié, nous parlons ainsi, non comme plaisant

HR JND WK FBH EAB

HR v.1 les relations introduites pas la conversion / JND v.1 / JND v.2-4 / WK v.1 / WK v.2-10 /

HR v.3 : fruits de la conversion /

HR v.5 : moyen de la conversion / JND v.5-10 /

HR v.6-10 : but de la conversion /

HR v.9b: ce qu'est la conversion / HR v.9c : 1^{er} but / HR v.10 : 2^{ème} but /

HR JND WK FBH EAB

HR v.1-16 / JND v.1-12 / WK v.1-12 /

¹ Macédoine et Achaïe : provinces de la Grèce.² servir, être esclave (comme Colossiens 3:24).

aux hommes, mais à Dieu qui éprouve nos cœurs. **5** Car aussi nous n'avons jamais usé de parole de flatterie, comme vous le savez, ni de prétexte de cupidité, Dieu en est témoin ; **6** et nous n'avons pas cherché la gloire qui vient des hommes, ni de votre part, ni de la part des autres, quand nous aurions pu [vous] être à charge comme apôtres de Christ ; **7** mais nous avons été doux au milieu de vous. Comme une nourrice chérit ses propres enfants, **8** ainsi, vous étant tendrement affectionnés, nous aurions été tout disposés à vous communiquer non seulement l'évangile de Dieu, mais aussi nos propres vies, parce que vous nous étiez devenus fort chers. **9** Car vous nous souvenez, frères, de notre peine et de notre labeur ; c'est en travaillant nuit et jour pour n'être à charge à aucun de vous, que nous nous avons prêché l'évangile de Dieu. **10** Vous-mêmes, vous êtes témoins, et Dieu aussi, combien nous nous sommes conduits saintement, et justement, et irréprochablement envers vous qui croyez, **11** ainsi que vous savez comment [nous avons exhorté] chacun de vous, comme un père ses propres enfants, vous exhortant, et vous consolant, et rendant témoignage, **12** pour que vous marchiez d'une manière digne de Dieu qui¹ vous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire. **13** Et c'est pourquoi aussi nous, nous rendons sans cesse grâces à Dieu de ce que, ayant reçu de nous la parole de la prédication [qui est] de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez. **14** Car vous, frères, vous êtes devenus les imitateurs des assemblées de Dieu qui sont dans la Judée dans le Christ Jésus ; car vous aussi, vous avez souffert de la part de vos propres compatriotes les mêmes choses qu'elles aussi [ont souffertes] de la part des Juifs, **15** qui ont mis à mort et le Seigneur Jésus et les prophètes, et qui nous ont chassés par la persécution, et qui ne plaisent pas à Dieu, et qui sont opposés à tous les hommes, **16** — nous empêchant de parler aux nations afin qu'elles soient sauvées, pour combler toujours la mesure de leurs péchés ; mais la colère est venue sur eux au dernier terme.

HR v.11-12 la marche/

JND v.13-16 / WK v.13-16 /

¹ ou : du Dieu qui.

17 Or pour nous, frères, ayant été séparés de vous pour un temps, de visage et non de cœur, nous avons d'autant plus, avec un fort grand désir, cherché à voir votre visage ; **18** c'est pourquoi nous avons voulu aller vers vous, moi¹ Paul, et une fois et deux fois, et Satan nous en a empêchés. **19** Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions ? N'est-ce pas bien vous² devant notre seigneur Jésus, à sa venue ? **20** Car vous, vous êtes notre gloire et notre joie.

HR v.17-20 / JND v.17-20 / WK v.17-20 /

Ch.3 : La mission de Timothée et son rapport

Chapitre 3 - 1 C'est pourquoi, n'y tenant plus, nous avons trouvé bon d'être laissés seuls à Athènes, **2** et nous avons envoyé Timothée, notre frère et compagnon d'œuvre sous Dieu dans l'évangile du Christ, pour vous affermir et vous encourager³ touchant votre foi, **3** afin que nul ne soit ébranlé dans ces tribulations ; car vous savez vous-mêmes que nous sommes destinés à cela. **4** Car aussi, quand nous étions auprès de vous, nous vous avons dit d'avance que nous aurions à subir des tribulations, comme cela est aussi arrivé, et comme vous le savez. **5** C'est pourquoi moi aussi, n'y tenant plus, j'ai envoyé afin de connaître [ce qui en était de] votre foi, de peur que le tentateur ne vous eût tentés, et que notre travail ne fût rendu vain. **6** Mais Timothée venant d'arriver de chez vous auprès de nous, et nous ayant apporté les bonnes nouvelles de votre foi et de votre amour, et [nous ayant dit] que vous gardez toujours un bon souvenir de nous, désirant ardemment de nous voir, comme nous aussi nous désirons vous voir ; **7** — c'est pourquoi, frères, nous avons été consolés à votre sujet par votre foi, dans toute notre nécessité et dans notre tribulation ; **8** car maintenant nous vivons, si vous tenez fermes dans le Seigneur. **9** Car comment pourrions-nous rendre à Dieu assez d'actions de grâces pour vous, pour toute la joie avec laquelle nous nous réjouissons à cause de vous devant notre Dieu, **10** priant nuit et jour très-instamment, pour que nous voyions votre visage et que nous supplions à ce qui manque à votre foi ! **11** Or que notre Dieu et Père lui-même, et

HR JND WK FBH EAB

HR ch.3 foi – espérance – amour / WK v.1-4 /

WK v.5-8 /

WK v.9-13 /

HR ch.3 :11 à 4 :12 encore la marche / HR ch.3 :11-13 / JND v.11-13 /

¹ = du moins en ce qui me concerne, moi ; plus litt.: savoir, moi.

² ou : N'est-ce pas aussi vous... ?

³ ou : exhorter, ou consoler.

v.13 : « la venue de notre seigneur Jésus avec tous ses saints » ≠ son apparition ! après nous avoir enlevés à sa rencontre, le Seigneur nous présentera tous ensemble avec Lui devant notre Dieu et Père

Ch.4 v.1-12 : La marche des croyants dans la sainteté

notre seigneur Jésus, nous fraye le chemin auprès de vous ; **12** et quant à vous, que le Seigneur vous fasse abonder et surabonder **en amour** les uns envers les autres et envers tous, comme nous aussi envers vous, **13** pour affermir vos coeurs sans reproche **en sainteté** devant notre Dieu et Père **en la venue de notre seigneur Jésus avec tous ses saints.**

HR ch.3 :13 sa venue (pas son apparition) avec les saints devant son Dieu et Père /

Chapitre 4 - 1 Au reste donc, frères, nous vous prions et nous vous exhorts par le seigneur Jésus, pour que, comme vous avez reçu de nous de quelle manière il faut que vous marchiez et plaisez à Dieu, comme aussi vous marchez, vous y abondiez de plus en plus. **2** Car vous savez quels commandements nous vous avons donnés par le seigneur Jésus. **3** Car c'est ici la volonté de Dieu, votre sainteté, que vous vous abstenez de la fornication, **4** que chacun de vous sache posséder son propre vase en sainteté et en honneur, **5** non dans la passion de la convoitise comme font les nations aussi qui ne connaissent pas Dieu ; **6** que personne ne circonvienne son frère ni ne lui fasse tort dans l'affaire, parce que le Seigneur est le vengeur de toutes ces choses, comme aussi nous vous l'avons dit précédemment et affirmé. **7** Car Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté, mais dans la sainteté. **8** C'est pourquoi celui qui méprise, ne méprise pas l'homme, mais Dieu, qui vous a aussi donné son Esprit Saint.

HR v.1-12 / JND v.1-12 / WK v.1-8 /

9 Or, quant à l'amour fraternel, vous n'avez pas besoin que je vous en écrive ; car vous-mêmes, vous êtes enseignés de Dieu à vous aimer l'un l'autre ; **10** car aussi c'est ce que vous faites à l'égard de tous les frères qui sont dans toute la Macédoine ; mais nous vous exhortons, frères, à y abonder de plus en plus, **11** et à vous appliquer à vivre paisiblement, à faire vos propres affaires et à travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné, **12** afin que vous marchiez honorablement envers ceux de dehors et que vous n'ayez besoin de personne².

WK v.9-12 /

¹ quelques-uns omettent propres.

² ou : de rien.

Ch.4 v.13-18 : La venue du Seigneur

Suite du v.14 : chap. 5 v.1

Les croyants s'en vont de la terre, comme Lui-même s'en est allés ! Pour revenir avec Lui !

Il y a **trois trompettes différentes** : la trompette que nous attendons, qui annonce la venue du Seigneur pour enlever les siens (1 Thess. 4), la trompette qui rassemble Israël dont il est question en Lév. 23:23 et celle d'Apocalypse 11:15, elles témoignent toutes les trois de l'action de la parole de Dieu.

Ch.5 v.1-11 : Le jour du Seigneur

v.1 : « **les temps et les saison** » : sont la période où les jugements du Seigneur s'exerceront sur le monde, afin d'établir son royaume glorieux sur la terre. (HR)

13 Or nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance. **14** Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par¹ Jésus. **15** (Car nous vous disons ceci **par la parole du Seigneur** : que nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons aucunement ceux qui se sont endormis. **16** Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement², avec une voix d'archange³, et avec [la] trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; **17** puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. **18** Consolez-vous⁴ donc l'un l'autre par ces paroles).

HR [v.13-18](#) Rapport de la Résurrection avec la venue du Seigneur / JND [v.13-18](#) / WK [v.13-18](#) /

v.16 : « **cri de commandement** » mot grec très indiqué pour donner une parole de commandement à ceux qui sont en relation directe avec celui qui l'émet. (WK)

HR JND WK FBH EAB

HR [v.1-2](#) le jour du Seigneur / JND [v.1-11](#) / WK [v.1-11](#) /

Chapitre 5 - 1 Mais pour ce qui est des temps et des saisons, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive ; **2** car vous savez vous-mêmes parfaitement que le **jour du Seigneur** vient comme un voleur dans la nuit. **3** Quand ils diront : « **Paix et sûreté** », alors une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point.

4 Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que le jour vous surprenne comme un voleur ; **5** car vous êtes tous des fils de la lumière et des fils du jour ; nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres. **6** Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres ; **7** car ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit ; **8** mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et, pour casque, l'espérance du salut ; **9** car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre seigneur Jésus Christ, qui est mort

HR [v.4-11](#) ceux qui sont du monde vs ceux qui sont du Seigneur /

¹ ou : en.

² ou : de rassemblement.

³ ou : la voix de l'archange.

⁴ ou aussi : encouragez-vous ; comparer 5:11 et 2 Corinthiens 1:4.

[Sur la manière dont Paul parle de la venue du Seigneur. \(JND\)](#)

Ch.5 v.12-28 : Instructions pratiques aux croyants

pour nous, **10** afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec lui. **11** C'est pourquoi exhortez-vous¹ l'un l'autre et édifiez-vous l'un l'autre, chacun en particulier, comme aussi vous le faites.

12 Or nous vous prions, frères, de connaître ceux qui travaillent parmi vous, et qui sont à la tête parmi vous dans le Seigneur, **13** et qui vous avertissent, et de les estimer très-haut en amour à cause de leur œuvre. Soyez en paix entre vous. **14** Or nous vous exhortons, frères : avertissez les déréglos, consolez ceux qui sont découragés, venez en aide aux faibles, usez de patience envers tous. **15** Prenez garde que nul ne rende à personne mal pour mal ; mais poursuivez toujours ce qui est bon, et entre vous, et à l'égard de tous les hommes. **16** Réjouissez-vous toujours. **17** Priez sans cesse. **18** En toutes choses rendez grâces, car telle est la volonté de Dieu dans le Christ Jésus à votre égard. **19** N'éteignez pas l'Esprit ; **20** ne méprisez pas les prophéties, **21** mais éprouvez toutes choses ; retenez ce qui est bon. **22** Abstenez-vous de toute forme de mal.

23 Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie² entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre seigneur Jésus Christ. **24** Celui qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera.

25 Frères, priez pour nous. **26** Saluez tous les frères par un saint baiser. **27** Je vous adjure par le Seigneur que la lettre soit lue à tous les saints³ frères. **28** Que la grâce de notre seigneur Jésus Christ soit avec vous !

HR [v.12-28](#) - Conduite dans l'Assemblée / HR [v.12-13](#) / JND [v.12-22](#) / WK [v.12-13](#) /

HR [v.14-15](#) / WK [v.14](#) /

WK [v.15-22](#) /

HR [v.16-18](#) /

HR [v.19-22](#) /

HR [v.23-28](#) / JND [v.23-24](#) / WK [v.23-24](#) /

JND [v.25-28](#) / WK [v.25-28](#) /

¹ ou aussi : encouragez-vous ; comparer 4:18 et 2 Corinthiens 1:4

² forme elliptique pour : Or que le Dieu de paix lui-même vous sanctifie (subjunctif) ; c'est une prière et non une affirmation

³ quelques-uns omettent : saints.

Notes diverses

Commentaires de Henri Rossier

Chapitre premier — Relations dans lesquelles le croyant est introduit

Le chapitre que nous venons de lire contient trois points importants : le moyen, le but, et les résultats pratiques de la conversion ; mais, avant d'aborder ces sujets, je désire parler des relations dans lesquelles la conversion nous introduit. Elles sont exprimées en deux mots, dans le premier verset de notre chapitre : «À l'assemblée des Thessaloniciens, en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ».

Les relations introduites par la conversion

Ces chrétiens, jeunes encore dans la foi, s'étaient, lors de leur conversion, tournés des idoles et du paganisme vers Dieu ; changement d'une immense portée dans leur vie. Jusqu'alors «sans Dieu dans le monde», ils avaient été subitement «amenés à Dieu», par la foi en un Sauveur mort pour leurs péchés. L'évangile du salut qu'ils avaient reçu, devenu pour eux «l'évangile de Dieu», les avait introduits dans cette relation nouvelle avec Lui (2:2, 8, 9) ; ils avaient reçu la Parole comme la parole de Dieu (2:13). Dès lors, ils connaissaient Dieu (4:3, 5), étaient enseignés de Dieu (4:9), cherchaient à plaire à Dieu et à servir Dieu (4:1 ; 1:9).

Aussi vous pouvez comprendre que ce soit le premier mot de Paul à ses chers enfants dans la foi : il s'adresse à eux comme étant «l'assemblée des Thessaloniciens en Dieu...», seulement il ajoute : «En Dieu le Père». Telle était, en effet, leur relation avec le Dieu qui s'était fait connaître à eux en Christ. Le nom de Père était le premier que leurs lèvres avaient balbutié, quand, amenés à Lui par l'oeuvre du Sauveur, ils avaient trouvé dans «le Dieu vivant et vrai», Celui dont l'amour les avait engendrés pour être ses enfants.

Le premier mot du petit enfant est : papa, maman ; d'instinct son cœur enfantin comprend la relation entre lui et ses parents, par l'amour dont ceux-ci l'entourent. C'est ainsi que les petits enfants dans la foi connaissent le Père ; ils se sentent aimés d'un amour qui a fourni ses preuves et ne peut être égalé par aucun autre. C'est une chose délicieuse de connaître le Père, mais, toute élémentaire que soit cette relation, nulle autre n'est plus profonde, ni plus sublime. Le Seigneur Jésus, comme homme, n'en avait pas de plus élevée que celle-là, ni de plus intime, et c'est pour nous en révéler la valeur éternelle que Lui, le Fils unique dans le sein du Père, est venu dans ce monde. Eh bien ! les petits enfants dans la foi ont un tel privilège, mais hâtons-nous de dire qu'ils ne sont pas seuls à en jouir. Si leur relation est exactement la même que celle de nous autres, vieux chrétiens qui touchons au bout de notre carrière, nous avons un avantage sur eux : Nous avons fait l'épreuve du cœur de notre Père pendant les mille circonstances, les nombreuses péripeties, les hauts et les bas d'une longue vie chrétienne, où sa sollicitude et sa discipline paternelles ne nous ont jamais fait défaut, et nous pouvons encourager ces jeunes chrétiens, en leur montrant qu'il en sera de même pour eux.

La conversion avait introduit les Thessaloniciens dans une seconde relation, infiniment précieuse. L'apôtre ajoute : «Et dans le Seigneur Jésus Christ». Remarquez bien ce mot. Paul ne dit pas : «dans le Sauveur», comme on aurait pu s'y attendre, quand il s'agissait de petits enfants nouveau-nés, ayant trouvé en Christ le pardon de leurs péchés et auxquels l'Évangile avait fait connaître que Jésus était descendu en grâce dans ce monde pour les sauver. Mais ce n'était pas tout le christianisme des Thessaloniciens : ils professraient être en relation avec Celui qui les

avait sauvés à si grand prix, pour qu'ils pussent lui appartenir entièrement, l'esprit, l'âme et le corps ; ils lui reconnaissaient un droit, une autorité absolue sur eux. Jésus Christ était devenu leur Seigneur.

J'insiste sur ce mot parce que beaucoup de jeunes chrétiens seraient disposés à l'oublier. Ils reçoivent avec joie l'oeuvre de la grâce accomplie à leur égard par le Sauveur, et ne comprennent pas que cette oeuvre les amène dans une nouvelle et bienheureuse servitude, et, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le libre esclavage du Seigneur Jésus Christ. Il faut que nous comprenions que nous n'avons plus aucune liberté de faire notre volonté, comme avant notre conversion. Celui qui a accompli notre délivrance au prix de sa propre vie, n'aurait-il pas sur nous les droits les plus absous? Jeunes ou vieux, nous sommes placés par la rédemption sous une autorité qui ne nous permet plus de vivre pour nous-mêmes; nous n'avons plus le droit de nous conduire selon nos propres pensées, mais la volonté de Christ doit être notre seule règle de conduite. Cela me rappelle les paroles du centurion au chapitre 8 de l'évangile de Matthieu. Cet homme avait confiance dans l'autorité absolue du Seigneur pour guérir par une parole son serviteur malade. Or lui-même savait ce qu'était l'autorité de l'homme : Quelle devait être celle de Christ, si lui, indigne et placé sous celle d'autrui, l'exerçait lui-même sans contrôle et imposait à d'autres une obéissance absolue ? «Moi aussi, dit-il, je suis un homme placé sous l'autorité d'autrui, ayant sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va, et il va ; et à un autre : Viens, et il vient ; et à mon esclave : Fais cela, et il le fait». Prenant comme exemple son autorité relative, à lui, il fait appel à l'autorité sans limite du Seigneur, certain que rien ne doit Lui résister. Celui qui a autorité absolue sur toutes choses, n'a-t-il pas avant tout des droits sur nous? Nous sommes sa propriété, et quand il nous dit : Va, oserions-nous ne pas obéir? Cette parole qu'il vous adressait, l'avez-vous peut-être entendue aujourd'hui sans y prendre garde ? Il voulait vous envoyer vers telle de vos relations pour lui parler de l'Évangile, vers tel malade pour

l'encourager, vers tel affligé pour le consoler ; il voulait peut-être vous expédier dans telle ville pour y annoncer la bonne nouvelle du salut... Que sais-je ? mais Lui le savait et vous avait dit : Va. Le simple soldat du centurion allait à la parole de son chef sans discuter son ordre ; il ne se permettait ni objection, ni retard ; il allait. Le centurion savait ce qu'il voulait accomplir et le soldat s'y conformait parce qu'il reconnaissait l'autorité de son chef ; il ne pouvait pas répondre : Je préfère me rendre ici ; j'ai choisi d'aller là, sans déranger tous les plans de son capitaine. Vous dites : Comment saurai-je qu'il m'envoie? Si vous ne le savez pas, c'est qu'il ne vous a pas parlé ; attendez alors, prêt à obéir quand le commandement viendra. Il ne vous faut qu'une oreille attentive. Mais peut-être êtes-vous atteint de surdité? Triste, fâcheuse, humiliante infirmité ! Combien je vous plains, car un esclave sourd ne peut répondre à l'appel de son maître. — Il pourrait arriver qu'ayant obéi vous soyez allé, mais que vous ne voyiez aucun résultat de votre obéissance. Au lieu de trouver un accueil empressé, vous avez rencontré telle âme indifférente qui exerce votre patience, telle âme hostile qui vous repousse. Ne vous découragez pas : Si le Seigneur vous a dit : Va, soyez certain qu'il a un but que vous ignorez. N'allez pas avec la pensée d'obtenir des résultats immédiats ou de faire de grandes choses. Allez, parce qu'il vous l'a dit. Il peut vous arriver, jour après jour, d'être envoyé pour porter le même message à la même personne, sans qu'elle vous ait jamais donné une réponse satisfaisante. Je visitais hier une dame chez laquelle le Seigneur m'envoie depuis des années. Bien des fois ma patience était à bout devant une indifférence que rien ne pouvait émouvoir. Je disais : À quoi bon ? oubliant que mon affaire n'était pas d'obtenir des résultats, mais d'obéir. Hier, elle me dit tout à coup : Oh ! Monsieur, que je suis malheureuse ! Je voudrais faire le bien, et je ne fais que du mal ! En un instant toute la question de l'affranchissement se posait pour la première fois devant cette âme. Le chap. 8 de l'épître aux Romains fournit la réponse. L'heure de la délivrance avait sonné. Ah ! s'écria-t-elle, je comprends aujourd'hui ce que je n'ai jamais compris dans ma vie ! Mais,

quant à moi, j'ai compris que si, lorsqu'il me disait : Va, j'étais allé autre part, j'aurais entravé les desseins de grâce de mon Maître.

Le centurion dit aussi : «À un autre, je dis : Viens, et il vient». Il est des moments dans la vie — ne les négligeons pas, car ils sont d'entre les plus délicieux et les meilleurs — où le Seigneur nous dit : Viens ; j'ai quelque chose à te communiquer ; écoute. Lui répondrez-vous : Adresse-toi à d'autres ; je ne comprendrais pas ta parole ; je préfère à la méditation l'activité de la vie pratique ? Non ! il pourvoira, par son Esprit, à ce que je la comprenne. Ne dirai-je pas plutôt, comme Samuel, jeune enfant ignorant : «Parle, Seigneur, ton serviteur écoute» ? Ou ne viendrai-je pas m'asseoir à ses pieds, comme Marie, faible femme sans grande intelligence, non parce que j'ai la capacité de le comprendre, mais parce qu'il a dit : Viens, et que mon seul devoir est de lui obéir. Quand j'aurai reçu cette parole au-dedans de moi et en aurai joui, je n'aurai plus aucune difficulté à en parler, et, pour la porter à d'autres, j'irai joyeux où il m'envoie.

Cependant il ne faut pas remplacer ces appels l'un par l'autre. Quelque précieuse que soit la lecture de la Parole, elle peut dégénérer en une étude aride et stérile dont on ne tire aucun profit ni pour soi, ni pour personne. Dans ce cas, je suis venu quand il me disait : Va, au lieu de faire comme Jérémie qui mangeait les paroles de l'Éternel quand elles s'étaient trouvées (Jér. 15:16).

Le centurion ajoute : «Je dis à mon esclave : Fais cela, et il le fait». Il parle ici des œuvres ; de même le Seigneur a préparé de bonnes œuvres, afin que nous marchions en elles. Avons-nous le droit de les choisir à notre convenance, de faire autre chose que ce que le Seigneur nous dit de faire ? Ce serait pure désobéissance. Soyez certains que toutes les «œuvres mortes» des hommes, et les œuvres inutiles de tant de chrétiens, n'ont pas d'autre source que l'insoumission à l'autorité du Seigneur Jésus Christ.

Le bon état des saints de Thessalonique dépendait donc, non seulement de leur intimité filiale avec Dieu le Père, mais aussi de leur obéissance au Seigneur Jésus Christ. Dès qu'ils eurent réalisé les deux relations dont nous venons de parler, leur vie chrétienne prit un développement si admirable que l'apôtre rendait grâces à Dieu pour eux tous. La connaissance de Dieu le Père et du Seigneur Jésus Christ dirigeait, pour ainsi dire, toute leur existence et leur vie ne souffrait pas de mélange avec le monde, ni ne se contentait d'une profession extérieure. N'oublions pas que notre activité chrétienne peut souvent n'être qu'une habitude qui trompe les autres et nous-mêmes sur sa valeur morale. En écrivant à l'assemblée d'Éphèse dans l'Apocalypse, l'apôtre Jean fait mention de ses œuvres, de son travail et de sa patience. Toutes ces choses existaient, mais par habitude et sans liaison avec leur source. Je compare souvent cet état au cerceau que les enfants font mouvoir avec une baguette. Quand cette dernière cesse de frapper le cerceau, il continue à rouler un certain bout de chemin par l'habitude qui suit une impulsion donnée, mais, après quelque temps, il chancelle et tombe. Ainsi la foi, l'amour et l'espérance sont l'impulsion de l'activité chrétienne, mais cette impulsion elle-même a son origine dans notre relation avec Dieu le Père et avec le Seigneur Jésus Christ. La connaissance de ces personnes divines remplissait le cœur des Thessaloniciens de foi, d'espérance et d'amour, établissant une liaison constante entre leurs relations et leur témoignage.

Appliquons-nous à connaître ces bénédictions si simples, si faciles à réaliser. Il suffit pour cela que nos coeurs aient trouvé leur objet dans Celui auquel nous appartenons si entièrement que nous n'avons plus aucun droit quelconque de faire notre volonté dans ce monde.

Le moyen de la conversion

Je désire vous entretenir aujourd'hui de la Parole comme étant le moyen de la conversion des Thessaloniciens. Ce chapitre 1 ne nous

montre pas toute l'importance de la Parole, car son domaine s'étend bien au delà du champ de l'évangélisation et n'a, de fait, pas de limites, mais nous voyons ici son importance capitale pour la conversion des âmes. En effet, aucune conversion n'a lieu par un autre moyen ; sans la Parole, la conscience n'est pas atteinte, la vie et le salut sont lettre morte pour le pécheur. Cette vérité ressort d'une manière remarquable dans notre chapitre, mais vous trouvez au chap. 2:13, pourquoi la Parole avait tant d'importance aux yeux des Thessaloniciens : Ils l'avaient reçue, de la manière la plus absolue, comme inspirée de Dieu. Elle n'était pas pour eux une parole d'homme, pas même la parole d'un apôtre excellent et digne de foi, dans lequel ils avaient la plus grande confiance. La théologie de nos jours répand partout cette fatale erreur au sujet de l'inspiration. Demandons-nous si l'apôtre Paul l'envisageait de même. Il dit : «Ayant reçu de nous la parole de la prédication qui est de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu.» Voilà ce qu'était pour eux la parole sortie de la bouche de l'apôtre ; elle était véritablement la parole de Dieu. Paul, son histoire le montre, n'était pas toujours inspiré, mais il l'était pour présenter la Parole aux Gentils. S'agissait-il, à Thessalonique, des Juifs, il discourrait avec eux d'après les Écritures, et les Juifs de Bérée examinaient les Écritures pour contrôler par elles la parole de Paul. Il se servait de la parole inspirée de l'Ancien Testament pour les convaincre, mais il n'en était pas absolument de même de son ministère parmi les Gentils de Thessalonique. Ils pouvaient, sans doute, trouver dans les Écritures la preuve que Jésus était le Christ, mais la parole inspirée de l'apôtre réclamait aussi leur foi, car elle complétait les Écritures en leur donnant une espérance que l'Ancien Testament ne contenait pas. Aujourd'hui la Parole est complète ; il n'est plus besoin de l'inspiration pour la communiquer, quoiqu'elle soit toujours transmise par le Saint Esprit et reçue par le Saint Esprit, mais, possédant aujourd'hui les Écritures dans toute leur plénitude divine, nous n'avons pas d'autre autorité à laquelle il nous faille nous soumettre, tandis que

les Thessaloniciens avaient reçu directement la parole inspirée de l'apôtre comme étant véritablement la parole de Dieu.

L'évangélisation ne leur avait pas apporté des impressions ou des émotions comme cela se rencontre beaucoup de nos jours. Soyez certains que si vous recevez l'Évangile de cette manière, l'effet s'en effacera bientôt. La parabole du semeur nous instruit sur ce point. Il faut que la Parole pénètre dans le cœur et la conscience avec le caractère du Dieu vivant dont elle émane, qu'elle soit reçue comme une Parole qui apporte à l'âme la vie éternelle. Il suffit pour cela de la recevoir comme ce qu'elle est véritablement, la parole de Dieu. Les frères qui annoncent l'Évangile ont tous fait cette expérience. Une seule parole des Saintes Écritures, qui ne sont pas autre chose, notez-le bien, — car les rationalistes de nos jours vous affirment le contraire — que la parole de Dieu, apporte la vie à l'âme qui la reçoit. Nulle parole au monde, ne peut avoir une analogie quelconque avec elle ; aucune parole humaine, quelque éloquente qu'elle soit, ne sera jamais une parole vivante, produisant la vie, une vie qui naît, qui est engendrée par elle dans l'âme.

Si nous demandons comment la Parole doit être présentée pour produire ce résultat, l'apôtre nous répond : «Notre évangile n'est pas venu à vous en paroles seulement, mais aussi en puissance, et dans l'Esprit Saint» (1:5). La Parole ne peut être appliquée aux besoins des âmes que par lui. L'Esprit est l'archer qui de sa flèche perce de part en part la conscience, seul organe par lequel un pécheur puisse être atteint. L'apôtre ne se servait pas d'un autre moyen. Il ne faisait appel ni aux émotions, ni à l'intelligence, ni à la raison, ni à la sagesse humaines, car elles n'avaient aucune valeur à ses yeux ; il présentait la parole de Dieu par l'Esprit Saint, avec une plénitude d'assurance. Nous avons tous fait cette expérience au moment où nous avons reçu l'évangile. La parole de Dieu est venue à nous avec une autorité sans réplique. Quand le Seigneur, la Parole faite chair, enseignait les hommes, il ne le faisait pas comme les docteurs de la loi et les Pharisiens, mais avec autorité.

L'apôtre parlait avec la même autorité, seulement elle n'était pas inhérente à sa personne, mais à celle du Saint Esprit qui, par la bouche de Paul, apportait la Parole aux âmes. De plus, Paul présentait, comme des réalités, les choses qu'il connaissait pour lui-même, et qui faisaient sa joie, sa force et son bonheur. Il les avait vues avec les yeux de la foi, aussi avait-il, pour en parler, une «grande plénitude d'assurance». Les Thessaloniciens avaient reçu la Parole de la même manière (v. 6). Par le Saint Esprit, elle avait développé sa puissance dans la prédication; eux l'avaient reçue par le Saint Esprit, et elle avait produit dans leurs âmes ce qu'elle produit chez tous ceux qui la reçoivent : la joie de l'Esprit Saint.

Connaissions-nous cette joie ? Quand nous nous sommes trouvés, lors de notre conversion, en contact avec les Écritures, je pense que tous, sans exception, nous en avons éprouvé de la joie. Mais, cette première période passée, est-ce que notre coeur s'épanouit chaque fois qu'il se trouve en contact avec les Écritures, et découvre-t-il, par le Saint Esprit, quelque nouveau trésor dans ces richesses inépuisables ?

Une grande cause d'humiliation pour nous, chrétiens, est que, nous étant laissés entraîner, souvent d'une manière insensible, du côté du monde, la Parole a perdu de sa saveur pour nos âmes. On se réveille parfois, on se dit : Où suis-je ? alors que, ne s'en doutant pas, l'on n'était plus dans le même milieu qu'auparavant. Nos coeurs, s'étant laissé gagner par le monde, la Parole avait été négligée. Nous ne pouvons assez répéter à ceux qui sont jeunes dans la foi : Nourrissez-vous de la parole de Dieu ; qu'elle remplisse vos moments de loisir. À quoi occupez-vous ces moments-là ? Est-ce à lire la Parole ? Goûtez-vous, chers jeunes frères et soeurs, le sel de la parole de Dieu ? Quant à moi, j'ai fait, hélas ! de nombreuses expériences au cours d'une longue vie chrétienne et je puis dire ce que c'est d'être attiré par les «choses qui sont dans le monde» ; car il n'est pas dit seulement : «N'aimez pas le monde» ; — il pourrait nous arriver à tous de ne pas l'aimer — mais :

«N'aimez pas les choses qui sont dans le monde». C'est là peut-être notre plus grand danger. À ne parler que des lectures, du moment qu'elles sont sans une relation directe ou indirecte avec la connaissance de la Parole, elle nous font perdre le sel de cette dernière ; nous la trouvons insipide, et n'y découvrons plus rien ; notre trésor ne s'accroît plus d'aucune des choses qui remplissaient notre cœur de joie. Alors, au cas où notre conscience ne serait pas déjà endurcie, elle se réveille ; nous nous humilions devant Dieu, confessant nos péchés, puis nous revenons à la Parole en abandonnant les lectures qui nous avaient attirés. Tout à coup les Écritures ont retrouvé leur sel, car elles ne l'avaient perdu que pour nous. Même son amertume nous devient chère et a, dans notre bouche, le goût du miel.

Il faut donc, pour que les Écritures aient une saveur réelle, que nous soyons séparés des choses qui sont dans le monde ; mais, en outre, il est nécessaire que nous vivions, par la prière, dans une humble dépendance de Celui qui seul peut nous enseigner. L'étude de la Parole est bonne, mais l'étude seule n'en découvrira jamais les trésors. Avec la prière, il faut, pour l'aborder, l'enseignement du Saint Esprit. Lui seul sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu. Par lui, la bénédiction abonde. Combien elle serait plus sensible, combien de richesses nouvelles viendraient s'ajouter aux anciennes, si tous nos coeurs abordaient la divine Parole de cette manière ! Soyez persuadés que, si vous en étiez nourris, il serait impossible que de l'abondance de votre coeur, votre bouche ne parlât pas. Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! Ne nous contentons pas même de l'étude de la Parole ; ayons faim d'elle, comme le prophète Jérémie. Apprenons à l'apprécier comme les Thessaloniciens. Elle leur avait apporté la connaissance de Dieu, celle de l'amour du Père, celle de Jésus Christ, l'espérance de sa venue et l'assurance d'une pleine délivrance pour l'avenir ; aussi l'avaient-ils reçue avec la joie de l'Esprit Saint.

Le but de la conversion

Après avoir parlé, l'autre jour, du moyen de la conversion, nous trouvons encore, dans ce chapitre premier, son but et ses fruits. Il est très important que nous sachions pourquoi Dieu nous a convertis, quel était son but en agissant dans nos coeurs par sa Parole, et c'est ce dont je voudrais vous entretenir ce soir. Ce but était-il seulement de nous sauver ? Les versets de notre chapitre, qui nous en parlent d'une manière si sérieuse et si intéressante, ne nous disent rien de semblable. En voyant combien ces premiers chrétiens avaient répondu au but de Dieu, nous sommes obligés de nous poser cette question : Y réponds-tu toi-même ? Rien ne nous juge davantage. Dieu place les Thessaloniciens devant nous comme des modèles de personnes qui répondaient au but de leur conversion. Les apôtres, dépositaires de dons particuliers du Seigneur, n'étaient pas seuls des modèles ; ces simples enfants de Dieu, plus ignorants que nous sur une quantité de points, mais qui avaient reçu avec joie la Parole présentée à leurs consciences par l'Esprit Saint, étaient devenus des témoins de Dieu et du Seigneur Jésus dans ce monde. L'apôtre leur dit : «Vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur... de sorte que vous êtes devenus des modèles pour tous ceux qui croient» (v. 6, 7). Les croyants pouvaient se diriger d'après le témoignage des Thessaloniciens, mais, de plus, le monde lui-même avait été le spectateur de ce témoignage : «En tous lieux, votre foi envers Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire» (v. 8). Pourquoi ces simples chrétiens, qui venaient de naître à la foi, étaient-ils devenus des modèles ? Parce qu'ils étaient les imitateurs de l'apôtre et ceux du Seigneur. Ils avaient eu devant les yeux le témoignage si remarquable de Paul, venu dans la plénitude de l'Esprit Saint, pour les mettre en rapport avec le Seigneur Jésus par la Parole ; ils avaient appris par lui à Le connaître et étaient devenus, par son témoignage, des imitateurs, une copie de Jésus Christ. Quand la Parole nous a révélé cette personne et que nous l'avons reçue et vue par la foi, nous avons besoin de la suivre et de marcher dans ce monde de manière à la faire connaître. La conversion nous sort toujours du monde

pour nous amener dans le chemin de Christ. Qu'est-ce donc qu'un chrétien qui ne rend pas témoignage à Christ et ne marche pas à sa suite ? Les hommes peuvent-ils distinguer qu'il est un chrétien, s'il marche comme eux ?

Ce qu'est la conversion

Mais, direz-vous, quel est donc le but de la conversion et en quoi consiste ce témoignage ? En deux choses que vous trouvez aux versets 9 et 10. Les Thessaloniciens s'étaient tournés des idoles vers Dieu et c'est en cela que consiste la conversion. Ils avaient tourné le dos à ce qu'ils adoraient auparavant et porté leurs regards vers Dieu.

Le 1^{er} but de la conversion

Mais le premier but de leur conversion était de servir le Dieu vivant et vrai. C'est là ce qui, de prime abord, paraissait aux yeux des hommes et constituait le témoignage de ces chrétiens. Naturellement, les Thessaloniciens avaient trouvé pour eux-mêmes, par la conversion, un objet infiniment plus bénî que leur service ; ils avaient trouvé le Père. Telle était, comme nous l'avons vu l'autre jour, la relation dans laquelle la conversion les avait introduits, mais le monde n'en savait rien. Il savait seulement qu'ils avaient abandonné leurs dieux pour servir un Dieu que ces païens ne connaissaient pas, le Dieu vivant et vrai. Les idoles étaient devenues pour eux des dieux morts, des dieux de mensonge, et leurs compatriotes idolâtres pouvaient dire d'eux : Ils prétendent connaître un Dieu vivant, un Dieu qui, pour eux, est le vrai Dieu.

Mais qu'est-ce donc que ce Dieu de vérité ? Placés devant Lui nous apprenons d'abord à connaître la vérité sur notre état. Le pécheur commence toujours par là ; il apprend qu'il est un pauvre être souillé et perdu et qu'il a besoin d'un Sauveur ; il comprend que le Dieu saint a en horreur le mal et ne peut le supporter. Mais ce Dieu qui lui révèle la vérité de sa condition désespérée, lui révèle aussi la vérité de Son

propre caractère : Il est le Dieu d'amour qui, en donnant son Fils, a fait tout ce qui était nécessaire pour amener un pécheur à Lui.

Or ce Dieu vrai est aussi un Dieu vivant, ayant la vie en Lui-même et voulant la communiquer : «Il nous donne la vie éternelle».

Si l'on a appris à le connaître ainsi, l'on comprend qu'il faut servir un tel Dieu et répondre au but qu'il s'est proposé en nous rachetant. Jusqu'alors les Thessaloniciens avaient servi les idoles, images de leurs propres mauvaises passions, l'une représentant l'argent, l'autre le vol, l'autre la corruption de la chair, etc. Ainsi, en adorant leurs idoles, ils rendaient culte à tout le mal qui était dans leur propre cœur et servaient, avec leurs passions, Satan qui les avait allumées. Du moment que, tournant le dos aux idoles, ils étaient sortis de cet esclavage, ils avaient trouvé un Dieu qui méritait d'être servi sans réserve.

Tout est pratique dans la vie chrétienne. Les dogmes sont une chose précieuse, mais seulement en tant qu'ils ont une valeur pratique ; au cas contraire ils seraient sans valeur. À quoi bon connaître Dieu comme le Dieu vivant et vrai, si je ne le sers pas ? Les démons le connaissent aussi comme tel, et l'homme peut savoir que Dieu est vivant et vrai tout en étant un réprouvé. En se révélant ainsi à ceux qu'il sauve, Dieu veut être servi par eux.

Le 2^{ème} but de la conversion

Il a encore un second but en nous convertissant, c'est que nous attendions «des cieux son Fils, qu'il a ressuscité d'entre les morts». Ce chapitre ne nous donne pas les détails de la vérité quant à la venue du Seigneur Jésus. Si les Thessaloniciens savaient bien des choses, comme on le voit dans cette épître, il y en avait un grand nombre aussi qu'ils ignoraient, et cette ignorance portait précisément sur les circonstances de la venue de Christ. Ils ne savaient pas comment il viendrait, quel rapport le sort de leurs frères endormis et leur résurrection auraient avec Sa venue, quels événements l'accompagneraient ; toutes ces choses ne

leur furent révélées que dans le cours de cette épître ; mais un fait était certain pour eux : Le Seigneur allait venir ; ils l'attendaient et répondaient ainsi au but de Dieu quand il les avait convertis. Cette attente avait produit dans leur vie des résultats tout à fait remarquables : elle les avait détachés de tous les liens qui auraient pu les retenir ici-bas. Ils attendaient à chaque instant le Seigneur. Comment il viendrait, ils n'en savaient rien encore, mais leur cœur était attaché au Sauveur qu'ils avaient appris à aimer et ils se réjouissaient de le voir. C'était là leur espérance et ils n'en avaient pas d'autre.

Je suis très occupé ces jours de cette pensée et j'espère que nous le sommes tous : Le Seigneur vient ! On découvre aujourd'hui dans le monde des symptômes précurseurs de cette venue. C'est comme un vent frais qui souffle, non pas dans la chrétienté, mais parmi les croyants qu'il réveille, ranime et rafraîchit : Le Seigneur vient !

Les signes précurseurs des temps annoncés par la prophétie s'accentuent de plus en plus et nous font penser que cette venue, qui nous délivre de la colère à venir, ne peut tarder. Mais le signe le plus frappant peut-être des temps de la fin est que cette vérité, si combattue quand Dieu nous l'avait confiée comme faisant partie de Son témoignage, devient tout à coup, depuis le début de la bataille des peuples, comme un cri de ralliement parmi les chrétiens. On écrit, on publie des volumes au sujet de la venue actuelle du Seigneur. Elle est présentée sans altération, dans son exactitude scripturaire, sans les mille réticences par lesquelles Satan avait, depuis tant d'années, cherché à l'annuler. Cela donne beaucoup à réfléchir. Il faut, quand le Seigneur viendra du ciel, qu'il trouve sur la terre un peuple réuni pour l'attendre. Le désir de réunir les enfants de Dieu, sur la base de la grande vérité de l'Unité du corps de Christ, n'a été qu'une misérable défaite, et les brebis du Seigneur, faisant partie de l'Église, sont plus dispersées aujourd'hui que lorsqu'il venait ici-bas rassembler les brebis errantes d'Israël. L'espoir de réunir de nouveau les enfants de Dieu sur ce terrain-là s'est trouvé

illusoire, sans, du reste, que cette faillite change rien à la précieuse vérité qui fait partie du témoignage chrétien pour le temps actuel. Mais il reste encore une ressource et nous ne doutons pas qu'elle ne devienne efficace. Ce cri : Le Seigneur vient ! peut réunir et réunira, ne fût-ce que pour une semaine, un jour, une heure même, les chers enfants de Dieu. Ils seront sortis du monde, sortis de leurs sectes coupables et stériles, de leurs mille partis misérables qui ont déshonoré le Seigneur et son Assemblée, pour répondre au cri de minuit ; ils rallumeront leurs lampes pour escorter l'Époux. Oui, l'Époux vient, sortons à sa rencontre ! N'oublions pas que le second but de Dieu en nous convertissant est que nous attendions des cieux son Fils, qu'il a ressuscité d'entre les morts !

L'apôtre ajoute : «Qui nous délivre de la colère qui vient». Il ne dit pas : «Qui nous délivrera». Jésus, que nous attendons, vient dans le caractère de Libérateur. Son attente, pour nos âmes, n'est que parfaite joie et éternelle délivrance. Dans ce moment même où nous l'attendons des cieux, nous savons, avec une certitude absolue, que la colère à venir ne pourra jamais nous atteindre.

Tel était le but de Dieu dans la conversion des Thessaloniciens. Nous verrons qu'ayant répondu à ce but, leur activité chrétienne s'était développée en fruits magnifiques et que rien ne manquait à leur vie pratique. Les fruits de la conversion seront donc le sujet de notre prochain entretien.

les fruits de la conversion

1) l'œuvre de foi

Au début de ce chapitre premier, l'apôtre rend grâces pour les fruits que la conversion des Thessaloniciens avait produits. Il ne rend pas grâces, comme dans la seconde épître (2:13) de ce que Dieu les avait choisis «pour le salut, dans la sainteté de l'Esprit et la foi de la vérité» ; une telle oeuvre dépendait entièrement de la grâce de Dieu et la responsabilité chrétienne n'y entraînait pour rien. Alors que, dans la seconde

épître, un certain déclin commençait à se montrer au milieu d'eux, l'apôtre pouvait néanmoins toujours rendre grâces à Dieu pour l'oeuvre merveilleuse qu'il avait accomplie à leur égard et dont la valeur ne pouvait être affaiblie par l'infidélité de l'homme.

C'est donc pour l'état pratique des Thessaloniciens que l'apôtre rend ici grâces à Dieu. Il semblerait logique que l'apôtre eût changé l'ordre de ce chapitre et eût commencé par le moyen et le but de la conversion pour n'en décrire les fruits qu'en dernier lieu, mais cette interversion nous aurait privés d'un grand enseignement. Si l'homme, en général, ne se soucie pas de porter du fruit pour Dieu, si le chrétien se contente facilement de ne porter qu'un fruit incomplet, sans saveur et sans maturité, Dieu nous fait savoir que c'est précisément aux fruits que Lui regarde, et que sa conduite envers nous dépend de la manière dont notre vie pratique répond à la grâce qu'il nous a faite. Comme un bon jardinier, son premier but est d'obtenir, des sarments qu'il a greffés sur le cep, une récolte. Il les émonde si leur produit est insuffisant, mais il ôte et brûle tout sarment qui ne porte pas de fruit (Jean 15:1, 2, 6). De même le figuier stérile ne doit pas occuper inutilement la terre : si tous les soins du vigneron ne produisent aucun résultat, il sera coupé et détruit (Luc 13:6-9).

La place que ce passage occupe ici est donc d'une grande importance pour nous. Elle est en premier lieu une exhortation solennelle à n'être pas stériles pour Dieu et à ce que notre vie pratique corresponde aux grâces qu'il nous a départies.

Chez les Thessaloniciens, l'arbre, étant un arbre de vie, portait beaucoup de fruits et même diverses sortes de fruits (Apoc. 22:2). Nous allons les énumérer, mais auparavant, notons un caractère commun à tous ces fruits divers.

Le Seigneur Jésus était l'objet de toute l'activité spirituelle des Thessaloniciens (*). Si la foi, l'amour et l'espérance étaient la source de

toute leur vie pratique, cette source elle-même avait son origine, son centre et sa puissance en Jésus Christ. Ils réalisaient ce qui est dit au Psaume 87:7 : «Toutes mes sources sont en Toi».

(*) Les mots «de notre Seigneur Jésus Christ, devant notre Dieu et Père» se rapportent aussi bien à «l'oeuvre de foi» et au «travail d'amour» qu'à la «patience d'espérance».

Mais leur vie entière se passait «devant notre Dieu et Père». Les relations de ces jeunes chrétiens avec leur Père étaient si intimes, si précieuses pour leur coeur, que tous leurs actes se faisaient en Sa présence, dans Sa communion et avec le but de Lui être agréables.

Hélas ! bien vite ce bel ensemble de l'activité chrétienne, avec ses ressorts et ses motifs, s'est affaibli et il n'est en fin de compte resté dans l'Église (nous ne parlons pas du témoignage individuel) qu'une activité dénuée de toute puissance, représentée par l'état de l'Église d'Éphèse en Apoc. 2:2-6. Ce que l'on nomme les trois vertus théologales n'était plus la source du témoignage pratique de l'Assemblée. Il n'en était pas ainsi des Thessaloniciens. Il était impossible que leur foi, ayant trouvé un objet captivant et d'un intérêt suprême dans la personne du Sauveur, pût rester stérile ; elle portait des fruits bénis et se manifestait aux yeux de tous dans chaque circonstance de leur vie. Leur coeur était rempli de l'amour de Christ pour eux, aussi déployaient-ils les plus grands efforts dans leur travail d'amour pour le Seigneur Jésus. C'est ce que la Parole appelle le premier amour : la connaissance de l'amour de Christ, produisant dans nos âmes l'amour pour Lui. Leur espérance ne pouvait s'adresser qu'à Christ. C'était même de ces trois vertus la seule qui ne pût s'occuper d'aucun autre objet. L'oeuvre de foi, le travail d'amour s'adressent à un cercle très étendu de personnes ; la patience d'espérance ne peut s'adresser qu'à Jésus seul, venant du ciel pour nous recueillir auprès de Lui.

Demandons-nous d'abord ce qu'est l'oeuvre de foi. Ce n'est pas chaque oeuvre de foi en particulier, mais toutes ces œuvres réunies en

un faisceau : en un mot, l'ensemble de l'activité de la foi, dont les divers actes sont multiples. On n'en finirait pas si l'on voulait, d'après la Parole, les citer tous. Prenons l'exemple d'Abraham, le père des croyants, chez lequel la foi s'est montrée pratiquement d'une manière très complète, comme sa vie en est la preuve. Ouvrons le chap. 11 de l'épître aux Hébreux. Ce chapitre ne nous donne pas une définition de la foi — car la foi n'est autre chose que l'acceptation du témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils — mais il nous montre l'activité de la foi. Cette activité a pour point de départ et pour première manifestation l'obéissance. Ah ! puissions-nous savoir que le premier pas dans la carrière de la foi, c'est d'obéir quand Dieu a parlé — et il nous parle dans les Écritures. Chaque partie de ce Livre nous impose l'obligation d'y obéir. Si nous abordions la parole de Dieu avec cette pensée, des bénédictions sans nombre en seraient la conséquence ; nous n'en lirions pas un chapitre sans nous demander : Comment y obéirai-je ? Abraham obéit donc, sort de son pays et de sa parenté, et entre dans le pays de la promesse : ce sont les deux premières œuvres de sa foi. Puis il y demeure ; c'est la troisième. Il y demeure comme dans une terre étrangère où il vit en pèlerin, sans un lieu qui lui appartienne. Le résultat est pour lui une bénédiction immense. Les yeux de sa foi n'ayant aucun objet sur lequel se reposer ici-bas, se lèvent vers le ciel et y voient une cité qui a des fondements, dont Dieu est l'architecte et le fondateur. Sa foi s'y attache. Nous connaissons mieux que lui ce qu'est la nouvelle Jérusalem ; nous en savons toutes les splendeurs dont le détail ne lui était pas révélé, mais en jouissons-nous comme sa foi en jouissait ? Pour qu'il en soit ainsi, il faut que, semblables à lui, nos coeurs ne soient pas partagés entre la terre et le ciel. Maintenant Dieu lui fait des promesses que sa foi saisit. Elles sont toutes concentrées sur une seule tête, sur un fils unique, son Isaac. Une postérité nombreuse comme les étoiles des cieux sortira de cet enfant. La joie d'Abraham est à son comble. Mais un jour, Dieu lui dit : Va à Morija ; tu y offriras ton Isaac en holocauste. Que devait être un tel ordre pour son coeur de père ! Abraham ne fait pas

une objection, il ne supplie pas Dieu de l'épargner ; on ne le voit ni pleurer, ni se lamenter, ni passer dans le deuil ses jours et ses nuits. Par la foi, il accepte sans hésiter ce sacrifice. Il dit seulement : «Il y sera pourvu», car sa foi ne doute pas de la promesse de Dieu et laisse à Dieu le soin de l'accomplir. Puisqu'il m'a dit : Je te donnerai en Isaac une postérité, il faut, pense-t-il, que je la reçoive en résurrection. Abraham ajoute une nouvelle oeuvre à ses oeuvres de foi, se rend à Morija et en rapporte la promesse de Dieu quant à Christ.

Consultons maintenant la Genèse : nous y apprendrons encore beaucoup de choses sur l'oeuvre de foi d'Abraham. Prenons le chapitre 13. Il nous arrive souvent de ne pas choisir le chemin de Dieu et nous avons alors à traverser de pénibles expériences. Ainsi Abraham choisit l'Égypte, mais il apprend bientôt que ce choix n'est pas une oeuvre de foi, aussi, au retour, il ne descend pas dans la plaine du Jourdain. Il dit à Lot : Choisis, toi ; je m'en remets à Dieu, et cette oeuvre de foi trouve une abondante rémunération spirituelle. Au chapitre 14, un ennemi puissant emmène prisonnier le neveu d'Abraham. Ce dernier n'a que quelques hommes à opposer à cette armée nombreuse. Il n'hésite pas, car il agit par la foi. Après avoir renoncé par la foi à s'établir dans le monde, il combat par la foi, remporte la victoire et délivre son frère.

Arrivé à Sodome, Melchisédec vient au devant de lui, car Dieu voulait le fortifier, après sa victoire, afin de le rendre capable de résister par la foi aux ruses de l'ennemi. Le roi de Sodome lui offre de grands biens ; il répond : Je ne recevrai rien de toi. Il complète ainsi son oeuvre de foi, et l'achève sans aucune hésitation. Il avait refusé de choisir et refuse maintenant de rien recevoir du monde.

Je ne vais pas plus loin, car on pourrait continuer longtemps encore. J'ajouterai cependant que l'oeuvre de foi d'Abraham se montre aussi quand il s'agit de sa famille et je trouve cela très important. Toutes ses expériences dans le chemin de la foi lui font désirer que son Isaac

suive le même chemin de séparation en s'unissant étroitement à la famille de la foi. Cela nous humilie quand nous pensons à nos familles. Avons-nous eu assez d'énergie de foi pour que tous les nôtres s'engagent dans la même direction ? Si nous la suivons nous-mêmes fidèlement et sans broncher, soyons certains que nous trouverons chez nos enfants des coeurs disposés, comme celui d'Isaac, à y marcher.

«Me souvenant sans cesse de votre oeuvre de foi». Nous venons de voir celle d'Abraham, mais nous pourrions, à bon droit, considérer celle de beaucoup d'autres serviteurs de Dieu. Dès sa conversion, l'apôtre Paul nous en fournit l'exemple admirable. Nous trouvons, bien mieux encore, l'exemple du Seigneur Jésus lui-même. Lui, a accompli du commencement à la fin, sans faiblesse et sans lassitude, l'oeuvre de foi, une oeuvre absolument complète, un ensemble parfait auquel il ne reste rien à ajouter, aussi est-il appelé le Chef et le Consommateur de la foi : Celui qui est arrivé, sans une défaillance, jusqu'à l'extrême limite de l'activité de la foi. Dans l'histoire d'Abraham, même dans l'histoire de l'apôtre Paul, nous rencontrons plus d'une lacune ; mais combien plus dans la nôtre ! Pour trouver le moyen d'accomplir, sans broncher, l'oeuvre de foi, regardons à Jésus. Son oeuvre découlait d'une parfaite confiance en Dieu. Disons à Dieu comme lui : «Je me suis confié en toi !»

2) e travail d'amour

Le deuxième fruit de la conversion est appelé le «travail d'amour». Le travail est l'activité dans le service. À peine convertis, les Thessaloniciens étaient entrés au service de Dieu et s'y étaient donné beaucoup de peine. Comme leur oeuvre avait la foi pour point de départ, le ressort de leur travail était l'amour. L'amour se montrait de bien des manières diverses. En effet, l'amour des chrétiens n'est pas seulement l'amour qui les unit les uns aux autres, lien délicieux, car celui qui a fait l'expérience du service d'amour envers ses frères peut en parler comme de la partie la plus précieuse de son activité. Mais notre travail d'amour

s'adresse aussi au monde, aux pécheurs. à tous les hommes, car le cercle d'activité, dans lequel nous sommes introduits, est immense. L'apôtre Paul, allant porter l'Évangile au monde, pouvait dire : «**L'amour du Christ nous étreint**» ; amour qui n'était pas seulement son amour pour Christ, mais celui de Christ lui-même. Nous avons appris à connaître l'amour, non pas en le contemplant dans nos coeurs, comme les mystiques — pauvre contemplation que celle-là — mais nous avons vu, dans la personne et l'oeuvre du Sauveur, l'amour divin dans sa perfection. Si l'amour du Christ, versé dans mon cœur par le Saint Esprit, est descendu vers moi, il remonte de mon cœur vers Lui, comme vers son objet ; j'aime Celui qui m'aime ; des relations d'amour mutuel existent entre nous et c'est ce que la parole de Dieu appelle «**le premier amour**». Mon âme, ayant appris à connaître le Seigneur, se tourne vers Lui, réponse naturelle à ce que son cœur contient pour moi. Jésus est satisfait de voir, chez ses bien-aimés, des sentiments qui répondent aux siens. Cela est exprimé dans le prophète Jérémie, au sujet d'Israël : «Je me souviens de toi, de la grâce de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles, quand tu marchais après moi dans le désert, dans un pays non semé. Israël était saint à l'Éternel, les prémisses de ses fruits» (Jér. 2:2). N'oublions pas que l'Église occupe une place bien plus intime encore dans le cœur de Christ. Le Seigneur trouvait ses délices dans ceux qu'il avait sauvés d'Égypte, rachetés, sanctifiés pour Lui ; il voyait Israël paré de grâce, comme sa jeune épouse, et pouvait dire : «Que tes tentes sont belles, ô Jacob, et tes demeures, ô Israël !» (Nomb. 24:5). Il versait son amour sur son peuple comme la rosée de l'Hermon ; mais ce n'était pas tout : «Il se souvenait de l'amour de ses fiançailles». Dans la fraîcheur délicieuse de cette relation, nouvellement établie, l'Éternel avait trouvé, chez son Épouse, un amour qui répondait au sien. Alors, aucun dévouement ne semblait impossible à sa bien-aimée ; les difficultés, l'aridité du chemin, n'étaient rien pour elle ; le premier amour l'attirait irrésistiblement après Lui : «Tire-moi : nous courrons après toi» (Cant. 1:4). Il en fut de même aux premiers jours de l'Église : L'ardeur de

l'amour n'a pas quitté le cœur de l'Époux ; ce cœur n'a pas changé, car il est éternellement le même, mais notre premier amour s'est bientôt perdu ; notre affection s'est, hélas ! refroidie ; le cœur de l'Épouse a changé ! Quel sujet d'humiliation pour nous ! Penser, qu'en présence de l'amour de Christ, il n'y ait plus dans nos coeurs comme chez les Thessaloniciens, ce travail du premier amour, ayant pour objet le Seigneur Jésus, le service de ses bien-aimés et le désir de porter au monde la bonne nouvelle de Sa grâce, quelle triste constatation ! Le travail du premier amour n'existe plus dans l'Église ; cependant ne soyons pas découragés, il existe. Ne le cherchons pas dans l'Assemblée, ou chez nos frères, quelque dévoués qu'ils soient ; ce serait nous exposer à des déceptions. Cherchons-le dans la personne du Seigneur Jésus. Il dit lui-même : «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille» (Jean 5:17). Son travail d'amour a duré pendant toute sa vie ici-bas et son activité, en parole ou en œuvre, n'a pas eu d'autre caractère. Tous ses miracles (sauf un seul, et pour cause) étaient des miracles d'amour ; mais quand il dit : «Moi je travaille», il ne parle pas seulement de ses miracles, mais de ce qu'il opère dans le cœur et la conscience des hommes. Quand la femme pécheresse vient à lui, il ne fait pas de miracle, mais travaille dans son cœur pour lui faire connaître le pardon de ses péchés et le salut, et pour que ce cœur lui réponde par un grand amour. Quand la femme adultère lui est amenée, il accomplit son travail d'amour en la soustrayant à la condamnation de Dieu et des hommes. Quand Pierre dit : «Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur», c'est le fruit du travail d'amour dans sa conscience, afin qu'il puisse recevoir la réponse : «Ne crains pas, dorénavant tu prendras des hommes». Ce travail du Seigneur est une des grandes beautés des Évangiles. Dès ses premiers pas dans ce monde, jusqu'à la fin, nous le trouvons, endurant tout, la soif, la faim, la fatigue, les insomnies, les soupçons, le mépris, la haine, pour accomplir son travail d'amour. Les souffrances physiques des hommes le remplissent de compassion, et il en a le remède, mais combien plus encore leurs souffrances morales sous

l'esclavage de Satan, sous le poids du péché et de la mort ! Sa vie est pleine de ce travail d'amour, mais comment en parler sans arriver à la croix, au couronnement de son travail d'amour ici-bas ? C'est le « travail de son âme », dont il verra le fruit quand il aura les siens éternellement avec lui dans la gloire qu'il leur a acquise par son oeuvre. Alors son travail cessera : «Il se reposera dans son amour» (Soph. 3:17). Regardons à Lui, pour connaître le travail d'un amour qui surpassé toute intelligence, travail que sa vie, et sa mort, et sa sacrificature devant Dieu nous révèlent !

3) La patience d'espérance

Considérons maintenant le troisième fruit de la conversion, «la patience d'espérance de notre Seigneur Jésus Christ».

Le mot patience implique toujours la souffrance. Être patient, c'est souffrir, sans chercher à y mettre fin, en vue d'un but que l'on désire atteindre. Comme nous l'avons dit plus haut, l'amour, tout en s'alimentant à la source qui est le coeur de Christ, se multiplie à l'infini et s'étend, par sa nature même, à toute sorte d'objets. Quand il s'agit de l'espérance, nous trouvons exactement le contraire ; elle se concentre sur un seul objet, Jésus Christ, parce que Lui seul est digne de la fixer. Des milliers de chrétiens ignorent cette espérance ; ils ont l'espoir, souvent peu certain à leurs yeux, d'être avec Jésus dans le ciel, quand ils mourront, mais toute autre est «l'espérance de notre Seigneur Jésus Christ», l'attente de Sa venue, la certitude qu'il vient lui-même en personne, lui, le Fils de Dieu, pour nous ravir auprès de lui. L'apôtre et les Thessaloniciens considéraient tout obstacle à leur espérance comme méprisable. Il est dit, dans l'épître aux Hébreux : «Nous qui nous sommes enfuis pour saisir l'espérance proposée». Comme les Thessaloniciens, ayant échappé au jugement, n'avaient qu'une pensée : attendre le Seigneur Jésus, les Hébreux n'avaient qu'un but : l'atteindre dans le sanctuaire où il les avait devancés.

Les temps néfastes que nous traversons nous ouvrent un vaste champ pour le travail d'amour, mais aussi pour la patience d'espérance. Le sentiment des jugements de Dieu sur le monde nous pousse à ne désirer qu'une chose : Que le Seigneur complète, par ces calamités, le nombre de ses élus, afin que puisse arriver le moment de Sa venue. Nous n'attendons point le rétablissement de la paix sur la terre, ni même, à la fin de tant de deuils et de douleurs, un temps de repos durable dans ce monde. Non, le Seigneur nous dit : «Je viens bientôt». S'il le faut, supportons patiemment d'autres épreuves dans l'espérance de son prochain retour.

Mais n'oublions pas que, si nous voulons connaître la «patience d'espérance», nous la trouvons parfaite dans notre Seigneur glorifié, à la droite de Dieu. Il attend patiemment. Il dit à Philadelphie : «Tu as gardé la parole de ma patience» ; il attend que le Père donne un signe, connu de Lui seul, qui permette à Jésus de se lever de son trône et de venir au devant des siens sur les nuées. Il n'a qu'un désir : avoir son Épouse auprès de Lui. Voici dix-neuf siècles qu'il attend le moment où il pourra «s'égayer en elle avec chant de triomphe». Il loue Philadelphie (et Dieu veuille qu'il nous loue aussi) de ce qu'elle a la même espérance, la même patience que Lui, patience qu'elle a puisée dans sa Parole. Bien-aimés, désirons-nous sa venue, de la même manière que Lui désire nous avoir avec Lui pour toujours ?

Chapitre 2 — Comment retrouver le premier amour

Nous avons vu l'autre jour que l'Église n'a pas mieux gardé son premier amour qu'Israël ne l'avait fait. En vertu de son infidélité, la menace : «J'ôterai ta lampe de son lieu», prononcée dans l'Apocalypse sur l'Église d'Éphèse, sera sûrement exécutée sur l'Église responsable. Cette dernière prendra fin, sera vomie de la bouche du Seigneur, puis détruite, alors que tous ses éléments vivants, l'Église corps de Christ, épouse de Christ, auront été recueillis dans la gloire.

La pensée d'une restauration, d'une reconstruction de l'Église responsable ici-bas, est entièrement antiscryptaire. Elle ne sera pas réédifiée ; toute son histoire se terminera par l'apostasie finale de la profession chrétienne.

Cependant la Parole nous montre qu'au milieu de cet état de ruine, conséquence inévitable de l'abandon du premier amour, un Résidu fidèle, que nous voyons se former à Thyatire — «les autres qui sont à Thyatire», les seuls que Jésus approuve — rendra témoignage au Seigneur jusqu'à sa venue. Sans que «le premier amour» soit réalisé par ce Résidu, comme il l'était au commencement, nous trouvons chez lui (Apoc. 2:19) «un amour» plus précieux et plus près de sa source que «le travail» d'Éphèse ; «une foi» qui, s'adressant directement à Christ, a plus de valeur que «les œuvres» d'Éphèse. Toutefois, à Thyatire, «la patience» n'est pas plus «la patience d'espérance» qu'elle ne l'était à Éphèse. Cet état de Thyatire montre donc le Réveil incomplet d'un Résidu au milieu du déclin, mais un réveil dont le Seigneur tient compte, en promettant sa venue et la possession de l'Étoile du matin (v. 28) à celui qui vaincra.

Si nous passons à l'Église de Philadelphie, nous y rencontrons de nouveau quelques traits du premier amour, accompagnés d'un sensible progrès sur l'état du Résidu de Thyatire. Jésus trouve en Philadelphie, malgré son extrême faiblesse, quelque réalisation de ce que l'Assemblée devrait être, sans que ce soit une réédification de l'Assemblée elle-même. Philadelphie, sans force, sans autorité, trouve ces choses dans Celui qui, avec l'autorité, possède la force pour la soutenir. Philadelphie réalise dans son abaissement les caractères moraux de l'Assemblée, et en porte les fruits, non pas complets, comme dans l'Église à son début, mais propres à attirer l'approbation du Seigneur. C'est ainsi que nous y trouvons, non pas l'œuvre complète de la foi, mais la foi en la Parole de Christ et en son nom pendant son absence ; non pas le travail d'amour, mais l'amour des frères, inscrit dans ce nom de *Philadelphie*,

et la connaissance de l'amour de Christ : «Moi, je t'ai aimé». Cependant Philadelphie est caractérisée plus spécialement par «la patience d'espérance de notre Seigneur Jésus Christ» qui manquait totalement à Éphèse et était encore inconnue au Résidu de Thyatire lors de sa formation. «Tu as gardé la parole de ma patience», lui dit le Seigneur, et il ajoute : «Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as».

L'état actuel d'un Réveil dans le christianisme n'est donc pas «le premier amour» retrouvé, mais une réalisation partielle de ce qu'il doit être, quant à l'espérance de la venue de Christ. Si le Résidu actuel avait la prétention, en réunissant les enfants de Dieu, de rétablir ici-bas l'unité visible du corps de Christ, il commettrait une grande erreur. Historiquement, Philadelphie est en voie de dégénérer en Laodicée, et n'a rien d'autre à attendre. Les enfants de Dieu, conviés à se rassembler sur la base de l'unité du corps de Christ, dont tous sont membres, ont refusé de le faire. Le témoignage de Philadelphie durera jusqu'à la fin, mais si, comme ensemble, il pouvait faire naître au début, chez les ignorants, des illusions de restauration ecclésiastique, ces espérances ont été bien vite déçues. Pas plus qu'Israël (És. 49:5), l'Église ne s'est rassemblée, ni ne se rassemblera. Sous ce rapport, le témoignage actuel de Philadelphie n'est pas autre chose qu'un témoignage de la ruine. Nous en sommes là aux jours où nous vivons. Laodicée qui sera finalement rejetée, se rassemble sur un principe diamétralement opposé à celui du corps de Christ. Mais une chose reste, comme caractérisant toujours plus la piété dans le temps actuel. Le Seigneur a dit : «Je viens bientôt», et les saints de Philadelphie, gardant la parole de Christ, réalisent cette attente avec «la patience d'espérance de notre Seigneur Jésus Christ» [1 Thess. 1 v.3]

Les mots : «Tu as abandonné ton premier amour» s'adressent donc à nous, aujourd'hui aussi bien que jadis, et combien nous avons raison d'en être profondément humiliés et de confesser cette ruine, car nous faisons aussi partie de l'Église responsable ici-bas. En serons-nous

décuragés ? Ne pourrons-nous jamais retrouver les fruits bénis qui brillaient d'un si vif éclat aux jours de l'assemblée de Thessalonique ? La réponse est très consolante. Si, comme ensemble, même en tenant compte de tous les Réveils, nous avons entièrement failli et sommes tous retombés au même niveau, le premier amour peut être retrouvé et maintenu individuellement. Nous constatons cela dans le deuxième chapitre de notre épître que nous avons lu ce soir. L'apôtre Paul en est l'exemple : il n'avait jamais abandonné son premier amour. Il est donc possible à chacun d'entre nous de réaliser les fruits de sa conversion, comme cela eut lieu au début de la vie chrétienne dans l'Assemblée des Thessaloniciens.

[v.1-16] Nous trouvons dans ce chapitre «l'oeuvre de foi» chez Paul. Prêtons l'oreille à ce qu'il nous dit :

- Il avait souffert après avoir été outragé à Philippi ;
- il avait eu toute hardiesse pour annoncer l'évangile de Dieu avec beaucoup de combats ;
- il n'avait pas cherché à plaire aux hommes, mais à Dieu qui éprouve les coeurs ; Dieu lui était témoin qu'il n'avait jamais usé de parole de flatterie, ni de prétexte de cupidité ; il n'avait pas cherché la gloire qui vient des hommes.

D'un bout à l'autre de sa carrière, son oeuvre de foi avait eu Jésus Christ pour point de départ.

Son «travail d'amour» était tout aussi remarquable.

- «Nous avons été doux au milieu de vous», dit-il.
- «Comme une nourrice chérit ses propres enfants, ainsi, vous étant tendrement affectionnés, nous aurions été tout disposés à vous communiquer... nos propres vies, parce que vous nous étiez devenus fort chers.

Car vous vous souvenez, frères,
▪ de notre peine et de notre labeur ;

- c'est en travaillant nuit et jour, pour n'être à charge à aucun de vous, que nous vous avons prêché l'évangile de Dieu».

Ce travail d'amour à l'égard des Thessaloniciens se montrait même dans les occupations extérieures et journalières de l'apôtre. Paul était au milieu d'eux comme un père qui aime ses propres enfants, comme une nourrice qui les chérit. Il avait à la fois un amour tendre et un amour puissant, capable d'entreprendre ce que la tendresse seule n'aurait pu faire.

[v.17-20] Dans les derniers versets du chapitre, nous trouvons sa «patience d'espérance». «Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions ?» N'est-ce pas bien vous qui l'êtes devant notre Seigneur Jésus, à sa venue ? «Car vous, vous êtes notre gloire et notre joie» (v. 19, 20). L'apôtre avait à attendre patiemment la réalisation de son espérance quand tous ses chers Thessaloniciens seraient la couronne glorieuse de son service à la venue du Seigneur. Il attendait constamment cette venue pour voir les fruits de son ministère. Sa patience d'espérance était telle, qu'il lui suffisait de remettre l'heure de sa récompense à un avenir, toujours présent à ses yeux, mais très éloigné peut-être, où le Seigneur qu'il attendait viendrait réunir auprès de Lui tous ses bien-aimés. Cette patience d'espérance caractérisait toute la carrière de l'apôtre, si bien qu'au moment de déposer sa tente il espérait encore et pouvait dire : «Désormais m'est réservée la couronne de justice... et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition» [2 tim. 4:8]. Il allait entrer dans la présence du Seigneur où il n'aurait la récompense de son fidèle service que lors de cette apparition qui constituera le second acte de la venue de Christ.

Efforçons-nous de répondre individuellement, avec fidélité, au but du Seigneur : il veut que nous portions les fruits du premier amour pour Dieu et pour Lui, jusqu'à l'heure, journellement attendue, où il viendra nous recueillir auprès de Lui.

Chapitre 2:11, 12 — La marche

Je reviens aux versets 11 et 12 du chap. 2 pour vous entretenir de la marche, et en vérité nous ne pouvons jamais assez nous pénétrer des principes qui doivent la gouverner.

Le témoignage chrétien, qu'il soit individuel ou collectif, revêt les aspects divers du combat, de la course, de la marche et de la conduite.

Le combat est la lutte contre une partie adverse ou ennemie qui cherche à nous dominer ou à asservir nos frères, ou à retenir les hommes en esclavage — ou enfin à nous ravir nos biens et à nous empêcher d'en prendre possession. La course est l'effort énergique qui nous porte en avant, méprisant la fatigue et surmontant tous les obstacles, pour atteindre le but et remporter le prix. La marche n'est pas l'effort, ni la lutte, mais une progression constante dans une même direction. Cet acte se passe en public et le public le juge ou l'apprécie ; aussi celui qui marche évite par habitude les faux pas ou des chutes qui le compromettent ou auraient des conséquences dangereuses. Appliquez cette notion à la marche chrétienne, vous trouverez qu'elle comprend notre témoignage journalier, notre manière de nous comporter dans ce monde en présence des hommes. De même que la conduite, la marche a pour but de faire honorer le nom que nous portons, le caractère que nous représentons en public. Suivre ou marcher à la suite de quelqu'un est quelque peu différent. C'est prendre un autre pour guide de notre marche, sans le perdre de vue, suivre la direction qu'il prend, régler notre pas sur le sien, conformer notre marche à la sienne, le prendre en un mot pour modèle. La conduite a un aspect plus général que la marche, sans cependant en être séparée habituellement. Elle est la manière de nous comporter envers les hommes avec lesquels nous entrons en relation ou dans les diverses circonstances que nous traversons.

1) Marche digne de la vie divine

Or, je trouve, dans la parole, que notre marche chrétienne doit être régie en premier lieu par les caractères de la vie divine que nous possédons.

Le 1^{er} caractère de la vie divine dans la marche

En nous donnant la vie et en faisant de nous ses enfants par la foi en Jésus, Dieu nous a communiqué sa propre nature et c'est elle qui doit nous diriger. Nous possédons d'abord, et c'est le premier caractère de notre vie, la puissance de cette vie, qui est le Saint Esprit. En conséquence, l'apôtre oppose, dans le chap. 5 de l'épître aux Galates, versets 19 à 21, «les œuvres de la chair», fatales à ceux qui les accomplissent, et «le fruit de l'Esprit» que peut toujours porter le chrétien affranchi, car il a «crucifié la chair avec les passions et les convoitises». Ce fruit doit caractériser notre marche, aussi Paul ajoute : «Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit». Cela nous donne à réfléchir et nous juge quant à notre vie journalière. «L'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance», ce «fruit de l'Esprit», notre marche le met-elle en lumière ? Si tel n'est pas le cas, humilions-nous et demandons instamment à Dieu qu'il nous donne de le porter.

Le 2^{ème} caractère de la vie divine dans la marche

Au chap. 5 de l'épître aux Éphésiens (v. 2), nous trouvons l'amour comme second caractère de la vie divine que nous possédons : «Marchez dans l'amour». Nous sommes participants de la nature divine qui est amour et cet amour est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit. Ici je fais de nouveau un retour sérieux sur moi-même. Ai-je aujourd'hui marché dans l'amour, dans cet amour qui est «plein de bonté, sans envie, sans vanterie, sans orgueil, sans égoïsme, dans cet amour qui supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout»; ou bien dans

l'égoïsme, dans la recherche de mes intérêts, dans la critique de mes frères, dans l'indifférence quant à l'état des pécheurs? Quel est donc le moyen d'être débarrassé de tout ce qui, en cela, entrave ma marche? Le moyen est de suivre Christ, de voir comment «il nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous», de le prendre pour modèle. Tout le secret d'une marche fidèle se trouve dans un attachement réel du cœur à Christ. Être occupé de lui, avec une affection sincère, nous transforme à son image.

Le 3^{ème} caractère de la vie divine dans la marche

Au verset 8 de ce même chapitre 5 des Éphésiens, nous trouvons un troisième caractère de la vie que nous possédons. Dieu est non seulement amour, mais aussi lumière, et nous sommes lumière dans le Seigneur, aussi l'apôtre dit : «**Marchez comme des enfants de lumière**». Comme Jésus avait dit : «**Je suis la lumière du monde**» (Jean 8:12), il dit à ses disciples : «**Vous êtes la lumière du monde**» (Matt. 5:14). Nous avons donc à faire luire cette lumière comme Lui. Il ne peut y avoir aucune communion entre elle et les ténèbres.

Le 4^{ème} caractère de la vie divine dans la marche

Un quatrième caractère de la vie divine est la vérité. Or, la vérité c'est Christ, sa Parole et son Esprit. Aussi avons-nous à manifester ce caractère. L'apôtre Jean l'appréciait bien haut, quand il disait : «**Je me suis fort réjoui d'avoir trouvé de tes enfants marchant dans la vérité**» (2 Jean 4).

2) Marche digne de nos relations

Mais voici un second point de toute importance : Notre marche chrétienne doit être digne de nos relations.

Digne de notre Dieu et Père

C'est ce que vous trouvez en premier lieu dans l'épître qui fait le sujet de nos entretiens. L'apôtre exhorte ses enfants dans la foi, au chap. 2:12, à «**marcher d'une manière digne de Dieu** qui nous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire». N'est-ce pas là une vérité très élevée ? Le Dieu souverain, Créateur et Conservateur de toutes choses, nous appelle à la dignité suprême de partager son royaume et sa gloire ! Notre caractère doit être le reflet du sien et nous avons à marcher dans la conscience d'une dignité qui nous élève au-dessus de notre entourage autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre. Mais jamaïs, notez-le bien, la dignité n'exclut l'humilité. Si, d'une part, les Thessaloniciens avaient à marcher dans la dignité de fils de Dieu, héritiers de sa gloire suprême, ils avaient, de l'autre, à servir le Dieu vivant et véritable avec l'humble caractère qui convient à des serviteurs (1:9). Telle était leur première relation.

Digne de notre Seigneur Jésus Christ

Une seconde relation les caractérisait, comme nous l'avons vu au chapitre 1. Ils avaient Jésus comme Seigneur et il avait tous les droits sur eux. Mais l'épître aux Colossiens (1:10) nous présente cette relation dans ses rapports avec notre marche. Dans l'épître aux Thessaloniciens, la relation avec Dieu était la première qui fût connue de ces petits enfants dans la foi ; les Colossiens étaient beaucoup plus avancés en connaissance. L'Église, corps de Christ, n'était point pour eux un mystère, mais ils courraient le risque de perdre de vue le Chef du corps, aussi l'apôtre ne leur parle-t-il que du Seigneur, et leur devoir consistait à «marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu».

3) Marche digne de nos priviléges, de notre appel

Voici enfin un troisième point : Notre marche doit être digne des priviléges que nous possédons. Le premier chapitre de l'épître aux

Éphésiens nous dit que nous avons été «élus avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant Lui, en amour» (v. 4). Dieu nous destine à être éternellement tels que Christ lui-même en sa présence. Nous n'avons pas encore atteint cette perfection, mais Jésus la possède, tandis que le chrétien le plus avancé ne pourra jamais y prétendre ici-bas. Mais le moment est proche, où nous serons en la présence de Dieu, tels que Christ lui-même, non pas seulement, comme aujourd'hui, en Christ, mais avec Christ devant Dieu, et partageant ses propres perfections, car nous lui serons semblables. C'est pourquoi l'apôtre exhorte les Éphésiens au chapitre 4, verset 1, à «marcher d'une manière digne de l'appel» dont ils ont été appelés. Il leur enjoint de répondre par leur conduite, dans ce monde, aux priviléges dans la jouissance définitive desquels ils vont entrer, pareils à quelque prince héritier qui, avant de prendre possession de sa dignité royale, est déjà considéré par tous comme digne d'en avoir les honneurs. Nous avons besoin d'être exhortés à réaliser cela constamment. — Vous trouvez encore, en Phil. 1:27, quelque chose de semblable : «Conduisez-vous d'une manière digne de l'Évangile du Christ». Les Philippiens avaient le privilège d'être dépositaires de l'Évangile, de cette bonne nouvelle merveilleuse qui part du pardon des péchés pour aboutir à la gloire, et ils avaient à se conduire en conséquence.

Nous devons donc avoir continuellement en vue nos caractères, nos relations et nos priviléges, et en comprendre le prix et la grandeur, pour que notre marche y corresponde. Qu'il est beau de voir un chrétien marcher dans ce monde d'une manière conforme à toutes ces bénédictions : un jour il entendra Jésus lui dire : Tu marcheras avec moi en vêtements blancs, car tu en es digne ! (Apoc. 3:4). N'est-il pas vrai que nous devrions avoir beaucoup plus le sentiment de la hauteur de nos bénédictions ? Ce sentiment n'exclut nullement, avons-nous dit, l'humilité, car elle fait partie de la marche du chrétien à la suite de son

Maître ; mais la dignité chrétienne est le partage de celui dont les relations, le caractère et les intérêts sont entièrement hors du monde qu'il traverse comme un étranger céleste, sur les pas de son Sauveur. Jésus n'avait aucune patrie dans ce monde. Il y avait un lieu de naissance, mais sa patrie était le ciel. Il était «le fils de l'homme qui est dans le ciel» et marchait en conséquence. Faisons comme Jean-Baptiste : «Régardons-le marcher» et suivons-le avec la conscience de notre dignité céleste.

Chapitre 3 — La foi, l'espérance et l'amour

La foi, l'espérance et l'amour, les «trois vertus théologales», comme les hommes les appellent, ne sont que des dons de grâce, mis par l'Esprit de Dieu dans le cœur de l'homme lors de sa conversion, et sans lesquels nous ne pourrions ni avoir, ni maintenir des relations avec Dieu, notre Père, et avec Jésus Christ, notre Sauveur. La foi reçoit la parole de Dieu et saisit Jésus que cette Parole nous révèle, l'amour de Dieu, versé dans nos coeurs, nous attache à Christ, l'espérance a pour but et pour objet Sa venue. Mais la garde de ces dons nous étant confiée, nous ne pouvons, négligeant leur usage, les laisser s'affaiblir, sans courir les plus grands dangers. Pour les conserver dans leur fraîcheur et leur puissance initiales, il nous faut veiller à les tenir continuellement en rapport avec la personne de Christ. Ce contact perdu, ils vont s'affaiblissant et descendant parfois à un niveau si bas qu'on pourrait croire assister même à leur ruine définitive. La Parole nous apprend qu'on peut laisser tomber le bouclier de la foi, qu'on peut abandonner le premier amour et descendre graduellement jusqu'à la mort spirituelle de Sardes, qu'on peut perdre l'espérance en se rabaisant au niveau d'un monde qui ne l'a jamais connue. — Toutes ces «vertus», remarquons-le bien, sont solidaires, aussi la Parole les mentionne d'habitude ensemble. L'une ne peut être affaiblie ou fortifiée, sans que les autres en subissent l'influence en bien ou en mal.

L'amour est le plus grand de ces dons, car étant l'essence divine elle-même, «il ne périt jamais». La foi, conviction des choses qu'on ne voit pas, prendra fin quand elle sera changée en vue. L'espérance n'aura plus de raison d'être quand elle aura atteint son but et son objet en le possédant à toujours. Mais, tant que la perfection n'est pas atteinte, et elle ne peut l'être ici-bas, ces trois choses demeurent inséparablement unies, régies et dominées, pour ainsi dire, par l'amour : «L'amour», dit l'apôtre, «croit tout, espère tout». La foi rend présentes les choses qu'on espère; l'espérance alimente la foi; la foi est affermie par l'amour.

Cette solidarité est bien connue de Satan qui, en ennemi dangereux et rusé, dirige toujours ses attaques sur celle de ces «vertus» que nous surveillons habituellement le moins ou que nous avons peut-être momentanément négligée. Il sait qu'il suffit d'en faire tomber une pour entraîner la ruine des autres. Il réussit ainsi souvent à nous faire subir une défaite que sa haine contre Christ estime pouvoir être définitive. Ne pouvant plus, depuis la résurrection, s'attaquer directement à Christ, il cherche à ruiner les membres de son corps en rompant leur lien pratique avec la Tête. Tantôt donc il dirige son effort sur l'une de ces «vertus», tantôt sur l'autre.

Dans notre chapitre, nous le voyons se servir des persécutions pour chercher à ébranler la foi des Thessaloniciens. Dans la seconde épître, il se sert de la tribulation terrible que ces chrétiens traversaient, pour leur persuader que le jour du Seigneur était déjà arrivé et qu'il leur fallait abandonner leur espérance.

L'effort de l'Ennemi pour ébranler la foi des Thessaloniciens et le danger qui en résultait pour eux, causait de grandes appréhensions à l'apôtre. Pour accomplir plus facilement ses desseins, Satan avait réussi à empêcher Paul de se rendre à Thessalonique (2:18). Il ne nous est pas dit de quelle nature était cet empêchement, mais il nous suffit de savoir

que cette manœuvre réduisait Paul à l'inaction. Voyant le danger menaçant et «n'y tenant plus» (3:1), l'apôtre avait consenti à être laissé tout seul à Athènes et leur avait envoyé Timothée, afin de les affirmer et de les encourager touchant leur foi (v. 2); mais, ayant supprimé Paul, Satan s'était mis incontinent à l'oeuvre pour «rendre vain son travail» dans le coeur des Thessaloniciens (v. 5). Il cherchait à les «tenter» en leur suggérant que leur foi, leur confiance en Dieu était vaine, puisqu'il ne les sauait pas de la tribulation. Cela devait réduire à néant, du même coup, la parole de Dieu que l'apôtre leur avait présentée et qu'ils avaient reçue par la foi. Mais Dieu les avait prémunis contre ce danger. Paul leur rappelle que, quand il était auprès d'eux, il leur avait dit d'avance qu'ils auraient à subir des tribulations; ils pouvaient donc taxer de mensonges les insinuations de l'Adversaire. Dieu ne les abandonnait pas; mais Il pourvoyait, en outre, à leur besoin pressant en leur envoyant Timothée, compagnon d'oeuvre de Paul, pour les affirmer et les encourager quant à leur foi (v. 2). Sa mission accomplie, il revient apporter à l'apôtre «les bonnes nouvelles de leur foi» (v. 6), et ainsi la foi des Thessaloniciens qui lui avait causé tant d'angoisses devient un sujet de consolation pour lui (v. 7).

Mais ce n'était pas seulement leur foi qui réconfortait l'apôtre, c'était aussi leur amour. Quand l'amour est intact, la foi ne court pas de dangers réels, car l'amour croit tout. Il y avait néanmoins quelques menaces sérieuses d'un côté et de l'autre; aussi l'apôtre parle de ses prières constantes pour que Dieu le Père lui-même et le Seigneur Jésus lui frayassent le chemin auprès d'eux. Il sait que du moment que Dieu l'aura décidé, Satan ne sera plus capable de barrer sa route et qu'alors il pourra «suppléer à ce qui manque à leur foi», point faible par lequel l'Ennemi cherchait à les atteindre, et qu'il connaissait bien, étant toujours à l'affût pour surprendre le défaut de la cuirasse. Mais leur sauvegarde était l'amour: s'ils y surabondaient — et l'apôtre le demandait pour eux — leur foi résisterait victorieusement à toutes les attaques de

l'Adversaire. Dans ce chap. 3, l'apôtre, en désirant l'accroissement de leur foi et de leur amour, dirige leurs pensées vers la venue de Christ où leur sainteté pratique sera pleinement réalisée. La foi, l'amour et l'espérance se retrouvent donc ici, quand il s'agit de leur marche, comme au chapitre 1, où il est question de leur activité. Nous les verrons reparaître au chap. 5, quand il sera question du combat chrétien.

Ne pensons pas, lorsque, par la grâce de Dieu, la vigilance et les prières de l'apôtre avaient réduit à néant les desseins de l'Ennemi, que ce dernier renonçât à ses attaques. Dans la seconde épître aux Thessaloniciens, nous le voyons, comme nous l'avons déjà dit, se tourner d'un autre côté et se servir d'une recrudescence de persécutions, pour détruire l'espérance des fidèles en cherchant à leur persuader que le jour du Seigneur est *là*. S'ils avaient écouté cette suggestion, ils auraient renoncé à l'espérance de la venue du Seigneur pour enlever les saints, car elle devait, selon la Parole, précéder l'apparition du jour du Seigneur. Si le jour du Seigneur était *là*, leur attente aurait été une pure chimère et Satan aurait triomphé en leur ravissant l'objet même de leur espérance.

S'il échoue dans ses entreprises contre la foi et l'espérance chrétiennes, soyons certains qu'il s'attaquera à l'amour et, chose profondément humiliante, c'est ici que sa victoire a le plus de chances d'être décisive. Le retour de la prospérité extérieure, le calme succédant à l'orage, entraînent le chrétien inattentif sur la pente du monde et des choses qui s'y trouvent. Les conseils de Satan nous poussent à nous emparer de ces choses ; bientôt elles remplissent le cœur ; les affections pour Christ se refroidissent et que deviennent alors l'espérance et la foi ? Dans le temps actuel, l'abandon du premier amour a détruit l'espérance et la foi dans la chrétienté professante. La Parole, objet de la foi, est abandonnée, l'espérance est devenue lettre morte. Mais, grâce à Dieu, elle commence à renaître dans le cœur de plusieurs et marche

de concert avec un renouvellement de foi dans les Saintes Écritures. Ce réveil nous prouve que la venue du Seigneur est proche.

Chapitres 3:11 à 4:12 — Encore la marche

Nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet de la marche chrétienne en montrant, comme nous l'avons fait l'autre jour, qu'elle est dirigée par les caractères de la vie divine que nous possédons, par nos relations avec Dieu et par nos priviléges. Le chapitre que nous venons de lire nous montre, en partie du moins, en quoi cette marche consiste. Mais permettez-moi une remarque préliminaire.

On a souvent fait ressortir que la première épître aux Thessaloniciens introduit dans toute notre conduite, pour la déterminer, la pensée de la venue personnelle du Seigneur. C'est ainsi qu'à la fin du deuxième chapitre, l'apôtre n'attend la récompense de son travail qu'à la venue du Seigneur Jésus ; alors seulement les Thessaloniciens seront manifestés comme la couronne de gloire de ce cher serviteur de Christ. Il attendait patiemment ce moment-là, car il peut nous arriver de travailler fidèlement pendant toute notre vie sans récolter ici-bas les fruits de notre travail pour le Seigneur ; mais que cela ne nous décourage pas. En travaillant pour notre Maître, nous n'avons pas à prétendre récolter actuellement du fruit : il pourrait sans doute nous être accordé, mais pourrait aussi manquer. L'un laboure, l'autre sème et plante, l'autre arrose : il faut du temps pour voir un accroissement ou une moisson. Il n'est pas dit que les plantes, arrosées de nos mains, réjouiront notre vue par beaucoup de fleurs ou de fruits. S'il convient au Seigneur de ne pas nous en faire voir, notre patience est exercée. En récoltant d'habitude les fruits de mon activité, mon faible cœur serait disposé à s'en glorifier et à s'y complaire, au lieu d'attendre la récolte à la venue du Seigneur Jésus.

[v.13] À la fin du chap. 3:11-13, nous trouvons un autre aspect de sa venue. Ce passage offre quelque difficulté à plusieurs âmes, habituées à voir dans tous les chapitres de cette épître, la venue du Seigneur pour ravir les siens auprès de lui. Or ce n'est pas proprement le sujet à la fin de ce troisième chapitre. Il est vrai qu'il ne nous parle pas, comme la seconde épître, de son apparition (ou Épiphanie), car il nous présente sa venue (ou Parousie), mais avec tous ses saints, comme à son apparition. C'est une vérité pour ainsi dire intermédiaire entre le premier et le second acte de la venue du Seigneur. Dans ce passage, après nous avoir enlevés à sa rencontre, le Seigneur nous présentera tous ensemble avec Lui devant notre Dieu et Père. La raison de cette différence d'avec les autres passages de notre épître est simple. Ce passage-ci nous parle de notre responsabilité chrétienne qui n'est jamais en rapport avec la venue du Seigneur pour nous prendre auprès de Lui. D'autre part, le mot «son apparition», désignant le moment où il viendra en jugement avec tous ses saints, ne peut être employé ici parce qu'il ne s'agit pas de jugement, mais de paraître devant notre Dieu et Père pour y atteindre enfin le plein résultat d'une marche fidèle, accomplie dans l'amour. Ce n'est pas le moment où le Seigneur apparaîtra publiquement pour être glorifié et admiré dans tous ceux qui auront cru (2 Thess. 1:10). Dans le premier cas, Il les introduit devant le Père, dans le second devant le monde.

[v.11-13] Ici, l'apôtre demande pour les Thessaloniciens, que le Seigneur les fasse « abonder et surabonder en amour » comme lui, Paul, leur en avait donné l'exemple. Ils n'avaient pas besoin d'y être exhortés, car dès le début ils l'avaient prouvé par leur « travail d'amour », mais l'apôtre désirait que leur marche chrétienne fût caractérisée par une « surabondance » d'amour « les uns envers les autres», l'amour ardent entre les membres de la famille de Dieu étant la première chose qui les fasse reconnaître. Paul désirait, en outre, que cet amour abondât « envers tous » ; et lui-même, que l'amour de Christ pressait à porter au

monde la bonne nouvelle du salut, leur avait aussi donné cet exemple. Il réalisait ainsi le caractère de son Maître qui, ayant aimé les siens, les aimait jusqu'à la fin, et dont l'amour s'adressait à tous les pécheurs.

Cette manifestation de l'amour dans toute l'activité de leur conduite journalière devait « affermir leur cœur sans reproche, en sainteté » [v.13]. La sainteté est la vraie séparation pour Dieu de toutes les choses qui pourraient entraver nos rapports avec Lui. Si l'amour, s'étant emparé du cœur, y est en plein exercice, le monde ne peut plus y trouver de place. L'apôtre ajoute : « sans reproche en sainteté ». Il regarde en avant vers le moment où cet état sera réalisé dans son entière perfection. S'il ne peut l'être maintenant, il le sera, non pas seulement individuellement, mais pour l'ensemble des saints quand le Seigneur les présentera « devant notre Dieu et Père ». Alors la sainteté parfaite, consécration absolue au Père et au Fils, sera pleinement manifestée ; alors tous seront absolument sans reproche ; alors tous seront capables de sonder l'amour parfait (voyez Éph. 5:27). Le premier chapitre de l'épître aux Éphésiens nous montre qu'ils étaient « élus en Christ, avant la fondation du monde, pour être saints et irréprochables devant Lui, en amour » [v.4]. Tel sera, pour l'éternité, le résultat de notre élection : nous serons semblables à Christ. L'apôtre exhorte les Thessaloniciens à réaliser, déjà ici-bas, cette bénédiction dans la plus grande mesure. Il dit : « Pour affermir vos coeurs » ; non pas pour que vous soyez parfaits dans ce monde, mais pour que l'amour et la sainteté rayonnent de plus en plus dans votre vie chrétienne jusqu'au jour de la perfection. Dans notre passage, l'amour, en Jacq. 5:8, l'espérance, et en Col. 2:7, la foi, affermissent le cœur. Quand le Seigneur sera venu avec tous ses saints, une sainteté parfaitement en accord avec le caractère de Dieu sera manifestée pour les temps éternels. « Devant notre Dieu et Père » : Il s'agit de ce que le Père verra, et non le monde. L'apôtre désire que les chrétiens fassent des progrès continuels en Sa présence, en sorte qu'à la

venue du Seigneur ils soient devant le Père dans leur perfection absolue, si incomplète qu'elle ait été jusqu'alors dans leur marche ici-bas.

Comme nous l'avons dit, il est beaucoup question de la marche dans cette épître, mais notez que toujours, dans l'Ancien aussi bien que dans le Nouveau Testament, les croyants fidèles sont caractérisés par elle. De fait la marche, étant la vie dans toutes ses manifestations extérieures, a beaucoup d'analogie avec la conduite, bien que cette dernière ait une acception peut-être plus large. La seule chose qui nous soit dite d'Énoch, c'est qu'il «matcha avec Dieu». Ce mot suffit pour décrire toute sa vie. Énoch était en public, dans ce monde, un compagnon de Dieu, le reproduisant dans son caractère, ses pensées et sa volonté, et n'ayant pas une marche indépendante de Lui. Le prophète Michée décrit aussi cette marche : «Qu'est-ce que l'Éternel recherche de ta part, sinon que tu fasses ce qui est droit, que tu aimes la bonté, et que tu marches humblement avec ton Dieu ?» Dans ce passage, le premier caractère de cette marche est la droiture ; le second, un amour qui se nourrit de l'amour de Dieu ; le troisième, enfin, consiste à marcher humblement avec son Dieu. Absence d'égoïsme, défiance de soi, dépendance, tels sont les caractères de l'humilité. Il faut que notre marche montre la justice pratique et l'intégrité, l'amour et l'oubli de soi-même, qui ont été le caractère de Christ sur la terre.

[Chapitre 4]

[v.1-12] Revenons au chapitre 4 de notre épître. C'est, comme nous l'avons vu au chap. 3:12, 13, l'amour qui est le caractère principal de l'activité chrétienne dans notre témoignage journalier. Ensuite vient la sainteté (3:13 ; 4:3, 4, 7, 8), la séparation de tout mal pour plaire à Dieu. Combien elle est importante en particulier pour les jeunes gens qui entrent dans la carrière chrétienne ! C'est pourquoi Paul disait à Timothée : «Fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur».

Les moeurs d'alors étaient affreusement corrompues, chacun se livrait publiquement à ses convoitises et s'en glorifiait ; aujourd'hui la chrétienté, avec un peu plus de retenue, ne nous offre-t-elle pas un spectacle semblable ?

La sainteté se manifeste d'abord au sujet de nous-mêmes : «C'est ici la volonté de Dieu, votre sainteté, que vous vous abstenez de la fornication, que chacun de vous sache posséder son propre vase en sainteté et en honneur» (v. 3, 4). Elle se montre ensuite en rapport avec les liens conjugaux, «car Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté, mais dans la sainteté» (v. 6, 7). Elle se montre enfin en rapport avec Dieu. «Il nous a donné son Esprit Saint» (v. 8). Cet Esprit nous sépare du mal ; pourrions-nous donc consentir à le contrister, Lui qui est venu faire sa demeure chez nous ? En 1 Pierre 1:14-16, nous trouvons les mêmes vérités quant à la sainteté de la marche chrétienne : «Ne vous conformant pas à vos convoitises d'autrefois pendant votre ignorance : mais comme Celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite ; parce qu'il est écrit : Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1:14-16).

Au v. 24, l'apôtre revient encore sur l'amour fraternel, tant ce caractère principal de la marche a d'importance. Ce n'était pas pour le leur prescrire, car «ils n'avaient pas besoin que l'apôtre leur en écrivît» (v. 9) , mais pour les engager à y abonder, car la marche chrétienne proprement dite implique un progrès continu : «Vous-mêmes, vous êtes enseignés de Dieu à vous aimer l'un l'autre... mais nous vous exhortons, frères, à y abonder de plus en plus» (v. 9, 10).

Un dernier trait, l'activité et le travail journaliers, caractérise ici la marche chrétienne : «Nous vous exhortons... à vous appliquer à vivre paisiblement, à faire vos propres affaires et à travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné, afin que vous marchiez honorablement envers ceux de dehors» (v. 11, 12). Cette recommandation

dation n'est pas sans importance pour nous, car nous avons à nous demander si notre activité se développe en vue de nous-mêmes et du monde, ou pour Dieu et pour nos frères. L'apôtre appuyait son exhortation de son propre exemple. Faire des tentes était aussi bien pour lui l'activité d'amour que prêcher l'Évangile. La progression de cette vie paisible et honorable, occupée de ses propres affaires, astreinte à l'humble travail manuel, devait être un témoignage pour le monde lui-même, témoignage qui ne consistait pas seulement, comme au chap. 1, dans leur patience et leur foi au milieu de grandes tribulations, mais dans l'esprit doux et paisible de l'humble activité journalière.

La marche a donc lieu, dans ce chapitre, sous le regard de Dieu, en ce qui concerne les chrétiens eux-mêmes, ou leurs frères, ou le monde. Nous sommes cependant bien loin d'avoir épousé ce sujet, car marcher c'est vivre, depuis le premier pas de la carrière chrétienne jusqu'à l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

Les v. 13 à 18 de notre chapitre nous ramènent au sujet capital de cette épître : la venue du Seigneur. Nous savons tous par coeur ce délicieux passage, mais chaque fois que nous y revenons, nous pouvons l'envisager sous quelque aspect nouveau. Si le Seigneur le permet, il fera donc le sujet de notre prochain entretien.

Chapitre 4:13-18 — Rapport de la Résurrection avec la venue du Seigneur

En lisant cette épître on est frappé de voir combien de choses ces Thessaloniciens, encore jeunes dans la foi, savaient déjà, tout en devant être instruits sur un grand nombre d'autres. Pendant le court séjour de Paul au milieu d'eux, ils avaient reçu, par son ministère, une somme de précieuses vérités. Avec une vivacité de cœur qui doit nous frapper, nous d'habitude si endormis spirituellement, ils ne s'étaient pas contentés de l'évangile du salut et de la rédemption, mais, par la prédication de l'apôtre, leurs yeux, leurs pensées, leur espérance s'étaient attachés

immédiatement à la personne de leur Sauveur. Je dis qu'ils savaient beaucoup de choses, car rien n'élargit notre connaissance comme une relation d'amour avec la personne de Christ. «Vous savez» est le mot de la certitude chrétienne et revient continuellement dans cette épître. Voyez 2:1, 5, 11 ; 3:3, 4 ; 4:2, 9, enfin 5:2, où Paul leur dit : «Vous savez vous-mêmes parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voileur dans la nuit». Ce n'étaient pas pour eux des choses qu'ils croyaient parce qu'elles étaient généralement admises, mais des choses dont ils avaient, par la foi, une conviction profonde. La prédication de l'apôtre les avait familiarisés avec ces vérités, et ils les avaient parfaitement reçues, mais ils étaient ignorants sur d'autres points. On le voit déjà au chapitre 3:10, où Paul demande instamment de pouvoir «suppléer à ce qui manquait à leur foi». Il y avait certaines lacunes dans leur connaissance. Le passage que nous venons de lire nous montre qu'une de ces lacunes se rapportait à la venue actuelle du Seigneur Jésus, venue qui occupait jurement le cœur des Thessaloniciens. Cette lacune dans leur foi, l'apôtre se hâte de la combler.

À ce propos, permettez-moi une remarque qui nous concerne tous : Nous possédons un certain fonds de vérités que nous avons peu vécues. Or les Thessaloniciens les vivaient dès le début de leur conversion ; elles étaient si actuelles pour eux, qu'ils en attendaient à chaque instant la réalisation. Ils avaient encore beaucoup de choses à apprendre sur ce sujet, mais ils attendaient des cieux le Seigneur Jésus. Toute leur vie avait cette vérité pour centre. Pour nous, s'il s'agit de cet événement, nous le connaissons fort bien, car nous possédons les révélations nouvelles que les Thessaloniciens n'avaient pas avant cette épître. Et cependant la venue du Seigneur a-t-elle pris dans nos coeurs une telle importance que nous puissions dire : Nous attendons le Seigneur d'un moment à l'autre ? Je me trompe : nous le disons, mais le vivons-nous ? Cette question, nous devons la résoudre par la négative.

Il en résulte que, malgré une provision considérable de vérités, nous faisons peu ou point de progrès dans leur connaissance, peu ou point de découvertes nouvelles dans les trésors de la Parole à leur sujet. Les Thessaloniciens vivant ces vérités, Dieu prenait soin de les leur faire approfondir. Chers amis, cette constatation est très humiliante pour nous. Mais, je me hâte d'ajouter qu'au milieu de tant d'expériences affligeantes, Dieu a soin de nous encourager. Il suffit d'avoir quelques notions de ce qui se passe dans la chrétienté pour être frappé de voir dernièrement, je dis même tout dernièrement, la venue actuelle du Seigneur que, depuis plus de cent ans, nous proclamons avec si peu de vie et de puissance, devenir individuellement une réalité pour beaucoup d'âmes. Les circonstances tragiques que le monde traverse font réaliser que les temps de la fin sont proches. Les enfants de Dieu se réveillent. Nous pourrions dire l'année du siècle passé où «le cri de minuit» s'est fait entendre. La grande majorité des chrétiens n'y a pas répondu ; beaucoup ont combattu cette vérité et ceux qui auraient dû enseigner les autres ont souvent été les tristes instruments de l'Ennemi pour empêcher les âmes de l'entendre. Cependant — quelle bonté de notre Dieu ! — ce cri retentit encore. Il aurait semblé d'abord que, devant cette indifférence, le Seigneur allait venir et fixer ainsi pour toujours le sort d'une multitude d'âmes incrédules. Loin de là : avec la patience merveilleuse de l'amour, Dieu continue encore à faire entendre ce cri ; les échos le répètent. Aujourd'hui, beaucoup d'enfants de Dieu sentent que les saints devraient se rassembler pour attendre Jésus du ciel. Et nous qui, depuis longtemps, «savons» ces choses, ne devons-nous pas aller vers ces âmes pour leur confirmer que leur espérance est une réalité ? Attendons ensemble, leur dirons-nous, le Seigneur Jésus !

Une chose encore me frappe. Le Seigneur, au milieu de beaucoup de vérités, nous en a confié une de toute importance pour le témoignage actuel des chrétiens, celle de l'Église, corps de Christ, composée de tous les croyants, unis ensemble par le Saint Esprit avec leur Chef

glorieux dans le ciel, ainsi que notre responsabilité de nous réunir ensemble autour de la table du Seigneur, pour témoigner de cette unité. Mais avons-nous vu que cette table devint le centre du rassemblement de beaucoup d'enfants de Dieu ? À qui la faute ? Faisant un retour sur nous-mêmes, nous devons confesser ne pas avoir marché à la hauteur de ce que Dieu nous avait confié. Nous n'avons pas réussi, par ce témoignage, à réunir les enfants de Dieu et nous ne pouvons plus même espérer que cela ait jamais lieu. La pensée que le temps de cette réalisation pratique de l'unité est passé, m'humilie profondément. Ce témoignage, entre nos mains, a subi une ruine complète, ce qui, du reste, tout en nous condamnant, n'enlève pas un atome de sa valeur. Mais Dieu nous donne un autre moyen de rassembler les enfants de Dieu et ce moyen est la venue du Seigneur.

Je ne doute pas, nous le voyons dans ce passage, que peut-être aujourd'hui ou demain, pour quelques heures, ou pour un instant seulement, le Seigneur aura soin de rassembler ses élus, les yeux levés vers le ciel, attendant l'étoile du matin et disant ensemble : Amen, viens, Seigneur Jésus ! Nous n'aurons pas besoin de nous exhorter à nous réunir pour cela. Aussi je suis profondément réjoui de voir des ecclésiastiques dans cette ville réunir des âmes pour leur parler de la venue du Seigneur. Seulement, ne l'oublions pas, la Parole ne dit pas seulement : «Que celui qui entend dise : Viens !» Elle dit d'abord : «L'Esprit et l'Épouse disent : Viens !» L'attente du Seigneur est avant tout une espérance d'ensemble, l'espérance de l'Église au moment où paraît l'étoile brillante du matin, et l'Esprit qui a formé l'assemblée s'y associe, car il retournera avec l'Épouse au ciel, d'où il était personnellement descendu pour la former.

Contrairement à cette attente, il se fait, au jour actuel, un travail satanique dans le monde. Il a pour but la résurrection d'une confédération latine, régie par l'empire romain, la première Bête d'Apoc. 13, et l'appel à ce rassemblement est formulé de telle manière qu'on pourrait

supposer que les hommes, d'ailleurs absolument incrédules, qui en sont les porte-voix ont étudié de près le prophète Daniel et l'Apocalypse. Ne pouvant voir que c'est Satan qui ressuscitera l'empire Romain, ils attendent une nouvelle ère de prospérité à la suite de cette restauration dont l'Italie sera le centre et Rome la capitale. Nous «savons» que cet événement ne peut avoir lieu qu'après la venue du Seigneur pour enlever ses élus, et lorsque Satan, précipité du ciel sur la terre, y aura formé cette fausse unité, l'ayant, lui, comme directeur, et l'Empereur romain avec l'Antichrist, comme chefs temporel et spirituel. Ces choses qui s'impriment et se propagent dans le monde nous montrent que les temps de la fin sont très proches. Dieu emploie ces aspirations parmi les peuples de l'Occident, pour nous réveiller. Nos coeurs à tous sont-ils attachés au Seigneur seul? Dans ce cas, au lieu d'être préoccupés de ce qui se passe autour de nous, nous pousserons d'autant plus instamment le cri de l'Épouse : Viens ! Nous ne nous laisserons pas effrayer par les signes des temps, mais ils contribueront à nous attacher à un seul signe, le Seigneur Jésus venant nous ravir auprès de Lui, car la Parole nous montre souvent que le signe est sa personne elle-même.

Revenons maintenant à notre passage. Comme nous l'avons dit, les Thessaloniciens avaient largement réalisé, dès le début, la vérité de la venue du Seigneur, mais l'apôtre voulait ajouter ce qui, sous ce rapport, manquait à leur foi. «Nous ne voulons pas que vous soyez dans l'ignorance», leur dit-il. Une chose qu'ils ignoraient manquait encore à la vérité si précieuse qu'ils avaient reçue. Ils ne savaient pas qu'à la venue du Seigneur Jésus pour les transporter auprès de Lui, sans passer par la mort, tous ceux d'entre eux, et plus encore tous les saints de tous les âges qui s'étaient «endormis en Christ», ressusciteraient, de manière à ne former avec eux qu'une seule compagnie. Leurs pensées au sujet de la résurrection ne dépassaient pas le niveau des notions juives qui ne connaissaient, selon la parole de Marthe, qu'une résurrection générale «au dernier jour». Ils ne mettaient pas en doute le bonheur éternel de

ceux d'entre eux qui s'étaient endormis, mais ils estimaient que ceux-là perdraient quelque chose et auraient peut-être à attendre longtemps le jour de la résurrection, tandis qu'eux, les vivants, seraient enlevés dans le ciel à la venue du Seigneur. Ils reçoivent dans cette épître la nouvelle consolante qu'ils ne devanceraient pas ceux qui dorment et que ce seraient au contraire ces derniers qui, dans le «clin d'oeil», les devanceraient. Ils apprennent ainsi une vérité nouvelle capable de remplir leur cœur de consolation.

Comme vous le savez, la venue du Seigneur se compose de deux actes, le premier, dans lequel Jésus enlève les saints à sa rencontre ; le deuxième, dans lequel il revient avec les saints. C'est à ce second acte que l'apôtre fait allusion quand il dit : «Si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus» (v. 14). Telle sera la part de ceux qui se sont endormis. Mais, dans une parenthèse comprise entre les versets 15 et 18, l'apôtre nous apprend que ces ressuscités auront d'abord partagé l'heureux sort des vivants au premier acte de la venue du Seigneur. Ils seront donc tous ensemble, transmués et ressuscités, quand Dieu les amènera avec Jésus, au jour où le Seigneur viendra avec tous ses saints pour juger les nations et manifester sa gloire dans ceux qui auront cru. Cela vous explique la raison de la parenthèse introduite dans notre version entre le 15° et le 18° verset. Le chapitre 5 se relie directement au verset 14 du chapitre 4.

Le premier acte de la venue du Seigneur consiste, ce que les Thessaloniciens apprenaient pour la première fois, en deux événements : la résurrection des saints endormis et la transmutation des saints vivants. Le second acte de sa venue comprend également deux événements : le jugement des vivants et la glorification de Christ dans ses saints. Le premier acte est sa venue en grâce et en puissance, car il faut de la puissance pour «engloutir la mort en victoire», mais il est le triomphe

de la grâce, de rien autre que de la grâce. La question de notre responsabilité n'y sera pas soulevée, mais, comme nous l'avons vu, elle le sera quand le Seigneur, ayant enlevé ses saints, les introduira dans la gloire. La présentation de l'Épouse, les noces de l'Agneau, la maison du Père, le tribunal de Christ, que j'appelle «les promotions célestes», tout cela est mentionné en d'autres passages. Notre chapitre, quand il traite du résultat de la venue de Christ, n'a qu'une parole : «Nous serons toujours avec le Seigneur». Cela suffisait au cœur des Thessaloniciens dont toute la vie chrétienne se concentrerait sur «notre Seigneur Jésus Christ».

Cette parole suffit-elle à nos coeurs ?

Je le répète ; nous trouvons ici la pure grâce en puissance. Vous pouvez avoir tristement marché, déshonoré le Seigneur dans votre conduite — et combien d'entre nous doivent avouer cela à leur confusion — rien ne viendra troubler la grâce ineffable de sa venue. Le cri de commandement, la voix de l'archange, la trompette de Dieu, n'effrayeront plus les saints vivants que les saints endormis. Les couronnes, récompense de leur fidélité (ou, pensée infiniment solennelle, leur perte, suite de notre infidélité), ne seront pas distribuées dans ce moment-là, qui ne sera la constatation que de la grâce. C'est qu'il ne s'agira, lors de cet événement, ni de notre amour pour Christ, ni de notre conduite, mais de son amour à Lui pour nous. C'est son amour qui a payé notre dette et nous a rachetés par la mort de la croix, son amour qui veut nous faire partager sa gloire. Il veut avoir un résultat sans mélange de son oeuvre. Comment balancerait-il, en ce moment-là, sa grâce avec sa justice, quand, pour nous sauver, les deux se sont entrebâisées. Il veut avoir ses bien-aimés selon le désir de sa grâce, selon son attente patiente à lui-même pour posséder enfin son trésor. Un trésor ! Quelle est donc la valeur que nous avons pour Christ ? En avons-nous une quelconque en nous-mêmes ? Non certes ; mais nous avons à ses yeux la valeur que nous donnait son amour quand il a laissé sa vie pour nous posséder, la valeur que son amour continue à nous

donner, puisqu'il veut nous faire partager sa propre gloire ! Nous avons, aux yeux de Christ, la valeur du prix payé pour nous avoir, la valeur de l'oeuvre par laquelle il nous rendra dignes de Lui pour l'éternité, la valeur des soins incessants que prend son amour pour se présenter son Épouse sainte et irréprochable. Le grand apôtre des Gentils s'estimait lui-même «moins que rien», mais il estimait immense le prix que le Seigneur avait payé pour l'avoir et se réjouissait à la pensée qu'il serait enfin satisfait de posséder le fruit du travail de son âme. Le premier acte de sa venue a donc la grâce comme caractère et comme résultat.

La justice sera le caractère et le résultat de son apparition, second acte de sa venue. Comme la grâce, cette justice sera manifestée en puissance en donnant le repos de la gloire aux témoins de Christ et en exécutant avec eux le jugement sur le monde qui les a fait souffrir. Ce second acte est une nécessité, car, sans lui, le caractère du Saint et du Juste ne serait pas mis en pleine lumière. Il faut qu'il se glorifie par le jugement après s'être glorifié par la grâce. Ceux qui auront repoussé la gloire de sa grâce devront se courber sous sa gloire en jugement.

Et maintenant, Dieu veuille que ce passage si familier ne s'adresse plus à notre mémoire, mais à notre cœur, en sorte que le mot : «Viens» soit pour nous une réalité !

L'apôtre voulait que les Thessaloniciens ne fussent pas affligés comme les autres. Le monde n'aime pas beaucoup être appelé «les autres», terme répété deux fois dans ces chapitres (4:13 et 5:6). Il voudrait qu'on ne fît pas une différence si tranchée entre ce qui est de Christ et ce qui n'est pas de Lui. Quant à nous, le Seigneur veut nous faire comprendre que nous avons été mis à part du monde, de ceux qui appartiennent à la nuit et aux ténèbres — et que nous sommes, par grâce, des fils de ce jour du Seigneur qui va se lever après l'Étoile du matin, jour où le soleil de justice paraîtra dans le ciel, où les saints resplendiront eux-mêmes comme le soleil dans le royaume de leur Père.

Mais ce que nous attendons, c'est la douce et fraîche lumière de l'Étoile du matin. Le voyageur qui a vu se lever cette étoile, précurseur de l'aube, quand déjà le milieu de la nuit est dépassé, ne peut en oublier l'éclat qui illumine l'horizon tout entier. Quand Jésus viendra, ce sera la pleine manifestation de sa grâce dans sa beauté et dans ses résultats éternels !

Chapitre 5:1, 2 — le jour du Seigneur

Les grâces apportées aux enfants de Dieu par la venue du Seigneur Jésus se résument, à la fin du chapitre 4, en six mots qui comprennent l'ensemble de nos bénédictions éternelles : «Nous serons toujours avec le Seigneur !» Ces paroles sont le moyen efficace de consoler, d'encourager nos âmes au milieu des difficultés de l'heure présente.

Nous trouvons, au chapitre 5, le contraste entre le jour du Seigneur et Sa venue pour enlever les saints, sujet de la parenthèse du chapitre 4. Ce dernier chapitre nous avait enseigné, comme nous l'avons vu, que Dieu amènerait avec Christ les saints endormis (v. 14) et avait montré, dans une parenthèse, qu'ils seraient auparavant enlevés avec les saints vivants à la rencontre du Seigneur. Le chapitre 5 nous apprend que le second acte de Sa venue ne consistera pas seulement en son apparition, aux yeux de tous, avec les saints, mais sera le jour du Seigneur pour le monde. Ce second acte, l'apparition du Seigneur avec les siens et le jugement des nations est, du reste, plus spécialement le sujet de la seconde épître. Quoique ces deux actes, la venue et l'apparition, soient séparés par un certain espace de temps, ils sont mentionnés comme faisant partie d'un même événement ; aussi l'espérance du chrétien n'est-elle pas limitée à la venue du Seigneur pour enlever les siens ; elle comprend aussi son apparition pour rétribuer au monde sa conduite envers les saints qu'il a méconnus et persécutés, et pour récompenser par des couronnes la fidélité de ses bien-aimés.

Le chapitre 5 nous annonce donc le sort du monde dans le jour du Seigneur, en contraste avec notre sort dans ce jour-là : «Mais pour ce qui est des temps et des saisons, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive ; car vous savez vous-mêmes parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit» (v. 1, 2). Vous trouvez au chapitre 1 des Actes l'explication du terme : «les temps et les saisons». Les disciples réunis y demandent à Jésus ressuscité : «Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu rétabliras le royaume pour Israël ?» (v. 6). Ils pensaient que le moment de son apparition était arrivé et qu'il allait rétablir le royaume pour son peuple. Jésus leur répond : «Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité» (v. 7). Ils avaient une autre chose à attendre : la descente du Saint Esprit pour former l'Assemblée en unité. Les temps et les saisons sont la période où les jugements du Seigneur s'exerceront sur le monde, afin d'établir son royaume glorieux sur la terre.

Au sujet des temps et des saisons, les Thessaloniciens savaient parfaitement comment viendrait le jour du Seigneur, appelé aussi le jour du Fils de l'homme (Luc 12:39-40) pour le monde, car la Parole nous dit qu'il vient «comme un voleur dans la nuit» et si subitement que les hommes, plongés dans un sommeil profond, ne pourront échapper à leur sort (Matt. 24:43 ; 2 Pierre 3:10 ; Apoc. 3:3). «Quand ils diront : Paix et sûreté, alors une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point» (v. 3). Ce jour ne peut nous atteindre : «Ne crains pas», est-il dit, «la frayeur subite, ni la ruine des méchants quand elle surviendra ; car l'Éternel sera ta confiance, et il gardera ton pied d'être pris» (Prov. 3:25, 26). Nous serons comme Noé dans l'arche (Luc 17:26, 27), mais eux, au moment où il leur semblera que la terre est enfin en sécurité, seront détruits. Les Thessaloniciens savaient parfaitement que les temps et les saisons sont en rapport avec les jugements du monde, et l'établissement d'un royaume terrestre, tandis que les saints ont leur part en

haut, hors des saisons et des temps. C'est pourquoi ils attendaient continuellement l'Étoile du matin, s'en remettant à Dieu pour déterminer la venue du jour du Seigneur, quoiqu'ils y fussent directement intéressés, car il était le jour de leur manifestation avec Christ. Aussi pouvaient-ils «aimer son apparition» (2 Tim. 4:8) , «sa révélation» (1 Cor. 1:7) et relier dans leurs pensées «la bienheureuse espérance» avec «l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ» (Tit. 2:13).

Chapitre 5:4-11 — ceux qui sont du monde vs ceux qui sont du Seigneur

L'apôtre part de là pour établir un contraste absolu entre ceux qui sont du monde et ceux qui appartiennent au Seigneur (v. 4-11). Il saisit cette occasion pour adresser une exhortation solennelle à ses chers Thessaloniciens, exhortation qui nous concerne tout autant qu'eux. Le caractère chrétien est, dans son essence, absolument l'opposé de celui du monde : «Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que le jour vous surprenne comme un voleur ; car vous êtes tous des fils de la lumière et des fils du jour ; nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres» (v. 4, 5). Remarquez ce mot : «Vous êtes tous», s'adressant à des chrétiens. Il en est de fidèles, de misérables, d'autres qui se laissent gagner par les choses de la terre, mais l'apôtre dit à tous : Vous êtes des fils de la lumière et du jour ; vous avez été engendrés par eux ; c'est là ce qui vous caractérise ; que vous le sachiez ou non, que vous en jouissiez ou non, le fait existe ; pas un croyant n'est exclu de cette catégorie. L'apôtre ajoute : «Nous (vous et moi qui vous parle) «ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres». Le monde est plongé, loin de Dieu, dans les ténèbres morales et cela est cause qu'il n'a ni prévision, ni force pour échapper au jugement quand il se présentera. Il est semblable à l'homme qui dort au lieu de garder sa maison : le voleur, le jour du Seigneur, vient, y pénètre en un instant, dérobe et détruit tout.

Ceux qui sont de la nuit et des ténèbres ont deux caractères inséparables : ils dorment et s'enivrent. Le sommeil des hommes les rend étrangers aux choses de Dieu, tout occupés qu'ils sont de vaines rêveries et incapables de jouir des réalités divines. Ils s'enivrent, envahis par les convoitises terrestres. Satan leur présente une foule de choses qui leur font perdre un sain jugement. Ce n'est pas seulement le vin, mais la convoitise des richesses, des jouissances, souvent les plus abjectes, du succès, les satisfactions d'amour-propre ; ces choses empêchent l'homme de veiller et lui cachent le danger imminent du jour du Seigneur. Comment des coeurs abreuvés à ces sources d'ivresse, pourraient-ils l'attendre ? Au contraire, ils font tout pour se cacher cette éventualité.

Mais, ne l'oubliions pas, nous qui sommes du jour, nous avons aussi un urgent besoin d'être exhortés. L'apôtre ne nous dit pas : «Nous ne dormons pas et nous ne nous enivrons pas» ; il dit : «Ne dormons pas, comme les autres». Prenons garde ! «Veillons et soyons sobres» ; cela seul appartient à notre caractère de «fils du jour». «Revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et, pour casque, l'espérance du salut !» (v. 8).

Nous avons donc un combat à livrer, une victoire à remporter. Pour combattre, il faut être sobre et ne pas dormir ; mais en outre il faut être armé. Comment, sans armure, résister aux embûches du prince des ténèbres ? Nous n'avons pas ici le combat d'Éphésiens 6 où le chrétien revêt l'armure complète de Dieu, afin de remporter la victoire sur les puissances spirituelles de méchanceté dans les lieux célestes. Ici le combat est plus simple, pour ainsi dire ; il ne s'agit que de résister aux convoitises que Satan présente à nos coeurs pour nous faire perdre l'attente du Seigneur et nous assimiler au monde. Aussi nous n'avons besoin que de deux pièces d'armure défensive, la cuirasse et le casque. Elles ont le même nom que les «vertus» des chapitres 1 et 3. Ici l'apôtre exhorte les chrétiens, non pas, comme précédemment, à user de ces

vertus en vue de porter du fruit dans leur service et dans leur marche, mais en vue de résister aux efforts de l'ennemi qui cherche à nous ravir notre espérance.

Pour nous vaincre et nous détourner de Christ, Satan peut atteindre soit notre cœur, soit notre tête. Le cœur est le siège des affections et peut être blessé mortellement, aussi nous faut-il, pour le garantir, une cuirasse, celle de la foi et de l'amour. La foi, la vue de l'âme, ne reconnaît qu'un seul objet, Christ ; l'amour nous attache à Christ avec la conscience que nous sommes aimés de Lui. La foi nous donne un objet ; l'amour, le fait habiter dans nos coeurs. Tous les traits de l'Ennemi s'émoussent et tombent à terre devant de telles réalités. Comment le monde s'emparerait-il d'un cœur qui trouve son aliment dans la foi et dans l'amour ? Oui, l'amour de Christ, réalisé par la foi, est la vraie cuirasse qui empêche nos coeurs de se livrer aux séductions du monde.

Mais l'Ennemi vise aussi notre tête, le siège de nos pensées pour les détourner de leur objet qui est la personne de Christ. Afin de garantir nos pensées de l'égarement, il nous faut porter, comme casque, l'espérance du salut. En nous préservant des « choses qui sont sur la terre », étrangères au salut que nous allons atteindre, nous pourrons résister à Satan. Le salut qui est devant nous et dont parle ce passage, est aussi assuré que celui qui est derrière nous (Éph. 2:5 ; 2 Tim. 1:9 ; Tite 3:5) ; il nous sera donné à la venue du Seigneur, comme le couronnement de notre espérance ; il est le bout de la course, il est la gloire ! Pour arriver à la gloire, maintenons dans son intégrité l'espérance du salut. Nous ne pouvons y entrer que par la venue du Seigneur. Veillons donc, soyons sobres, et revêtions les deux pièces de notre armure. Ce que l'apôtre désirait pour ses chers Thessaloniciens doit être notre désir à tous.

Tandis que le monde est destiné à la colère, Dieu a destiné les siens « à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec Lui ». C'est pour nous qu'il est mort, et son

but, en mourant, est que nous soyons avec lui — saints endormis et saints qui veillent encore dans la nuit — jouissant tous ensemble de la vie éternelle dans l'état complet, non plus dans l'état imparfait d'âmes séparées du corps ou d'êtres qui, présents dans le corps, ont encore besoin de veiller. Nos jouissances éternelles sont condensées dans un seul mot : « Avec lui ».

Chapitre 5:12-28 — Conduite dans l'Assemblée

Après avoir encouragé les Thessaloniciens à s'exhorter et à s'édifier l'un l'autre au sujet de leur espérance, ce que du reste ils faisaient « chacun en particulier », l'apôtre traite à la fin de ce chapitre de leur conduite dans l'Assemblée. L'amour et la paix doivent caractériser cette conduite (v. 13) mais elle a des objets divers :

1. Il s'agit, en premier lieu, de nos sentiments à l'égard des frères dont l'activité s'exerce dans l'Assemblée (v. 12, 13) ;
2. en second lieu de nos rapports les uns avec les autres (v. 14, 15) ;
3. en troisième de notre conduite personnelle (v. 16-18) ;
4. en quatrième, de notre attitude à l'égard des manifestations de l'Esprit dans l'Assemblée (v. 19-22).

Dans les v. 12 à 15, il n'est pas fait mention de dons proprement dits, mais du travail assidu et de la surveillance exercée par quelques-uns dans l'Assemblée, ainsi que de l'activité spirituelle de tous. Cela tenait sans doute au fait que ces jeunes enfants dans la foi se trouvaient exclusivement sous l'action directe du ministère apostolique au milieu d'eux ; cependant ces recommandations sont particulièrement importantes pour nous, car nous sommes en un temps où, par suite de l'infidélité générale de l'Église, les dons de l'Esprit sont devenus rares et, pour la plus grande partie, sortis de la place qu'ils devraient occuper. Ce passage a d'autant plus de valeur pour nous, que nous assistons ici au fonctionnement d'une assemblée modèle au début de sa formation, d'une assemblée qui croît d'une manière normale et régulière par les

relations des membres les uns avec les autres. Il nous est donc très précieux d'apprendre que ce bon état peut se développer en dehors de l'exercice des dons.

Reprendons en détail les différents points contenus dans ces versets.

Verset 12, 13. Les Thessaloniciens avaient d'abord à connaître ceux qui travaillaient parmi eux, à ne pas ignorer leur utilité pour l'assemblée, ni l'importance de ceux qui, dans le Seigneur, étaient à la tête du troupeau. Il n'y avait chez ces derniers aucune prétention à l'autorité ; leur importance comme conducteurs était déterminée par le Seigneur. Ils n'étaient pas institués dans cette fonction ; cependant leur service ne devait être ni négligé, ni combattu. Le Seigneur leur avait donné une place spéciale qui n'était pas la part de tous et leur zèle et leur travail au milieu des saints confirmaient leur mission. C'était un mal positif de l'ignorer. -- Un frère, sans don spécial, peut être un excellent conducteur et cette fonction est parfois dévolue à ceux qui, tout en «tenant la première place parmi les frères» (Actes 15:22) , ne sont pas des dons de l'Esprit à l'Assemblée. Être à la tête, c'est être capable d'avertir. Celui qui conduit le troupeau doit pouvoir mettre les brebis en garde contre les dangers et les pièges que le berger connaît et que les brebis ignorent. Il faut estimer de tels hommes très haut en amour à cause de leur oeuvre. L'amour sait toujours apprécier la valeur des autres. L'esprit qui consiste à vouloir réduire au niveau commun ceux dont la sagesse dirige le troupeau, n'est certes ni l'amour, ni la reconnaissance. Les obstacles que la jalousie oppose aux conducteurs pourraient les plonger dans le découragement et, ce qui serait plus grave, s'ils n'étaient pas fortifiés dans la foi, les engager à abandonner leur travail et la direction que le Seigneur leur a confiée. Il faut, et cela nous incombe à tous, que les coeurs des frères qui se dévouent pour l'assemblée, sentent la chaleur d'amour et le respect dont ils sont entourés. Y manquer serait nuire à la bonne marche de tous. L'apôtre ajoute : «Soyez en paix entre vous». Ne pas reconnaître, ou plutôt ignorer cet

ordre moral établi de Dieu dans l'Assemblée, conduit à des contestations et trouble la paix et le bon accord qui doivent régner parmi les frères.

Versets 14, 15. L'apôtre les avait «priés» d'observer le premier point ; il les «exhorta» quant au second : nos rapports les uns avec les autres. La bonne marche de l'assemblée dépend non seulement du dévouement de quelques-uns, mais de la collaboration et du vrai zèle de tous pour le Seigneur. Ils avaient avant tout à avertir ceux qui, parmi eux marchaient dans le désordre (cf. 2 Thess. 3:11) ; à consoler ceux qui perdaient courage (3:3) à cause des tribulations ; à venir en aide aux faibles au lieu d'user envers eux d'une sévérité propre à arrêter leur marche déjà chancelante ; enfin à user de patience envers tous. Combien facilement nous oubliions ce mot : «envers tous» ! On rencontre dans l'assemblée des frères ayant de graves défauts, et dont le caractère les rend difficiles à vivre, qui s'opposent souvent à ce qui semble devoir être fait pour le Seigneur et pour le bien de l'assemblée... Qu'avons-nous à faire dans ce cas ? À les supporter, à user de patience. La patience est d'autant plus facile à exercer que tout chrétien spirituel sait qu'elle n'est pas d'un seul côté quand il s'agit de ses rapports avec ses frères. «Envers tous !» J'entends dire : Ma patience est à bout ! Je réponds : C'est que tu n'as pas réalisé cette parole ! Combien nous devrions chercher à nous appliquer constamment ces exhortations, et quels fruits elles porteraient dans la vie de l'Assemblée ! C'est ainsi que nous pouvons contribuer à sa prospérité spirituelle. Au verset 15 nous avons à veiller sur ceux qui se montrent vindicatifs dans leurs rapports avec leurs frères et avec le monde et cherchent à leur rendre du mal pour leurs mauvais procédés. Donnons-leur nous-mêmes l'exemple en poursuivant toujours le bien soit entre frères, soit à l'égard de tous les hommes.

Versets 16-18. L'apôtre passe maintenant à leur conduite personnelle. «**Réjouissez-vous toujours**». C'est aussi ce que l'épître aux Philippiens recommande. Toujours ! direz-vous. J'ai tant de choses qui me pèsent, tant de pertes et de deuils, tant de craintes et de soucis... comment me réjouirais-je ? — Mais que faisait-il, Lui, notre Modèle ? Au milieu des douleurs (et quelles douleurs furent semblables aux siennes !) il disait à ses disciples : «**Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit accomplie**» (Jean 15:11) «**Et personne**», dit-il encore, «**ne vous ôte votre joie**» (16:22). Il n'y eut qu'un seul moment de sa carrière, où pour nous sauver il lui fallut être «**saisi de tristesse jusqu'à la mort**», mais, à part ce moment-là, sa vie douloureuse était remplie d'une joie parfaite dans la communion avec son Père, et il voulait que ses disciples la partageassent avec Lui.

«**Priez sans cesse**». Notre vie devrait être une prière continue, non pas que cette dernière constitue nécessairement un arrêt dans nos occupations. Pour prier, il n'est pas besoin de beaucoup de paroles. Parfois c'est un seul mot : «**Vois, Écoute, Aide**», ou tel autre ; d'autres fois la nuit tout entière se passe à prier.

«**En toutes choses rendez grâces, car telle est la volonté de Dieu dans le Christ Jésus à votre égard**». Il y a des choses, dites-vous, pour lesquelles je ne puis rendre grâces ; tels sont les châtiments, la discipline, les chagrin, les douleurs, les deuils qui m'accablent. Mais l'apôtre nous donne ici la raison de nos actions de grâces : «**Telle est la volonté de Dieu en Jésus Christ à notre égard**». Or cette volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite. Je puis ne pas la comprendre, mais je rends grâces avec la certitude que c'est la volonté de l'amour parfait manifesté en Christ envers moi.

[v.19-22] Les versets 19-22 nous parlent de nos devoirs à l'égard des manifestations spirituelles dans l'Assemblée.

«N'éteignez pas l'Esprit». C'est une recommandation très importante, et souvent contredite dans la pratique. Il arrive dans les assemblées qu'un jeune frère, après avoir résisté longtemps à l'appel du Saint Esprit, après avoir fait preuve de mainte hésitation, est enfin contraint de rendre grâces. Il le fait peut-être d'une manière faible et incomplète, manquant encore de confiance en la direction du Saint Esprit, préoccupé de lui-même au lieu de penser au Seigneur. Nous qui assistons à cette victoire de l'Esprit, en lutte avec la chair, ne l'éteignons pas. Les forts ont à supporter l'infirmité des faibles et ainsi se produiront chez plusieurs dans l'assemblée des progrès qui peuvent conduire à l'exercice d'un don spirituel véritable.

«**Ne méprisez pas les prophéties, mais éprouvez toutes choses**». Les prophéties, les révélations de l'Esprit de Dieu dans l'Assemblée ne devaient pas être méprisées. La prophétie est ici, comme en 1 Cor. 14, cette action de l'Esprit, par laquelle, en dehors des révélations habituelles de la Parole, les âmes sont mises en communication avec les pensées de Dieu. Seulement toutes ces révélations doivent être éprouvées et contrôlées, comme le furent jadis les paroles de Paul à Bérée, par la vérité des Écritures, afin de savoir si elles proviennent réellement de l'Esprit de Dieu. De là cette recommandation : «**mais éprouvez toutes choses**».

Nous trouvons ensuite une autre parole : «**Retenez ce qui est bon**». Des milliers de chrétiens citent mal ce passage. Ils prétendent pouvoir assister aux prédications les plus mauvaises en n'y prenant que les choses bonnes qu'elles peuvent contenir. La Parole ne nous dit rien de semblable, mais condamne de la manière la plus positive une telle attitude. Il y a une solidarité avec le mal dont ces chrétiens s'estiment déchargés, mais dont Dieu ne les décharge pas. «**Retenez ce qui est bon**», nous dit l'apôtre, et il ajoute : «**Abstenez-vous de toute forme de mal**» (v. 22). Je ne dois pas sanctionner le rationalisme, la libre pensée,

l'incrédulité moderne, par ma présence, et je ne puis me rendre partout, sous prétexte d'y «chercher mon édification». Le bien péché dans les eaux troubles du rationalisme en rapporte nécessairement l'odeur et la saveur. Si je dois retenir soigneusement ce qui est bon, je dois **m'abstenir de quelque forme que ce soit que revête le mal.** Qu'est-ce donc que **ce qui est bon**? C'est **la parole de Dieu, la Parole tout entière, telle que Dieu nous l'a donnée.** Tel est notre devoir jusqu'au bout de notre carrière. Ne nous laissons rien enlever de cette Parole toute-puissante qui fait notre force, notre joie, qui nourrit notre vie et la développe. Fourbissez chaque jour soigneusement la seule épée avec laquelle nous puissions vaincre l'Ennemi. Il ne peut tenir devant les coups de l'épée à deux tranchants !

[v.23-28] L'apôtre dit en terminant : «**Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de**

notre Seigneur Jésus Christ» (v. 23). Son désir final est que chez eux, comme le dit un autre, «l'homme dans **toutes les parties de son être :** le vase par lequel il exprime ce qu'il est, **les affections naturelles de son âme,** ainsi que **la partie la plus élevée de sa nature, savoir son esprit** par lequel il est au-dessus des animaux et en relation intelligente avec Dieu», soit **entièremment sanctifié**, en sorte qu'il réponde à la nature de Celui qui nous a été révélé comme le Dieu de paix. L'apôtre ne désire pas pour les Thessaloniciens une sanctification pratique *partielle*, mais **une mise à part de l'être tout entier pour Dieu**, en sorte que Jésus, à sa venue, nous trouve sans reproche. Quel désir élevé pour les saints, que celui-là ! Oui, **que notre sainteté pratique corresponde à notre espérance en cette venue prochaine de notre bien-aimé Sauveur**, où il se présentera son Épouse sainte, irréprochable et sans défaut ! Mais comment, infirmes et faibles que nous sommes, réaliserons-nous jamais une telle séparation ? Écoutez la réponse : «**Celui qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera !**» (v. 24).

Commentaires de J.N. Darby

Introduction

Nous trouvons dans les épîtres aux Thessaloniciens, et en particulier dans la première (car dans la seconde déjà, Paul devait protéger cette fraîcheur contre les attaques perfides de l'Ennemi), la condition et l'attente du chrétien comme tel dans ce monde, dans toute sa fraîcheur. Si l'on excepte l'épître aux Galates, dont la date est incertaine, les deux épîtres aux Thessaloniciens sont les premières que Paul ait écrites. Déjà occupé à l'oeuvre depuis longtemps, ce n'est cependant que lorsque cette oeuvre est déjà fort avancée qu'il en prend soin par le moyen de ses écrits — écrits, nous l'avons vu, divers de caractère, selon l'état des assemblées et selon la sagesse divine, qui, par ce moyen, déposait dans les Écritures ce qui devait être nécessaire pour tous les siècles.

Nouvellement convertis, les chrétiens de Thessalonique souffraient beaucoup de la persécution du monde — persécution que les Juifs de Thessalonique avaient suscitée déjà de bonne heure contre Paul lui-même. L'apôtre, heureux de cette belle oeuvre, et se réjouissant de l'état de ses chers enfants dans la foi, auxquels témoignage était rendu partout, même de la part du monde, l'apôtre, dis-je, ouvre son coeur ; et le Saint Esprit constate par sa bouche quelle était, sur cette terre, cette condition chrétienne qui faisait le sujet de sa joie, quelle était l'espérance qui jetait sa clarté sur l'existence du fidèle, brillait autour de lui dans sa vie entière et éclairait son chemin à travers le désert. En un mot, le caractère chrétien se déploie devant nos yeux, dans cette épître, avec tous ses motifs et toutes ses joies, et cela en rapport avec le témoignage de Dieu et l'espérance qui nous fortifie, en rendant ce témoignage.

Il est connu que la doctrine de la venue de Christ, doctrine qui accompagne universellement l'oeuvre de l'Esprit qui attache le coeur à la personne du Sauveur dans les premiers élans d'une nouvelle vie, nous

est particulièrement présentée dans les épîtres aux Thessaloniciens ; et ce n'est pas seulement comme une doctrine formellement enseignée qu'elle nous est présentée dans ces épîtres : le fait du retour de Jésus se rattache à toutes les relations spirituelles de nos âmes, se déploie dans toutes les circonstances de la vie chrétienne. On est converti pour attendre le Fils de Dieu ; la joie des saints dans le fruit de leurs travaux se trouve accomplie dans la présence du Sauveur ; c'est à la venue de Christ que la sainteté a toute sa valeur, sa vraie mesure étant vue dans ce qui est alors manifesté ; la venue de Jésus est la source de consolation pour un chrétien s'il vient à mourir ; c'est le jugement inattendu du monde ; c'est pour la venue de Christ encore que Dieu garde tous les siens en sainteté et sans reproche. Nous verrons tous ces points présentés avec détail dans les divers chapitres de la première épître ; nous ne faisons que les signaler ici. En général, on trouvera que les relations personnelles et l'attente du Seigneur y ont une fraîcheur remarquable et vivifiante sous tous les rapports. Le Seigneur est présent au coeur — il est l'objet du coeur, et les affections chrétiennes jaillissent dans l'âme et produisent avec abondance les fruits de l'Esprit.

CHAPITRE 1

[v.1] Il n'y a que ces deux épîtres qui parlent d'une assemblée comme étant «en Dieu le Père», c'est-à-dire établissement en relation avec Dieu dans ce caractère, ayant son existence morale, sa raison d'être, dans cette relation. La vie de l'assemblée se développait dans la communion qui découlait de cette relation ; l'esprit d'adoption caractérisait l'assemblée ; les Thessaloniciens connaissaient le Père avec l'affection de petits enfants. De même Jean dit, quand il parle des petits enfants en Christ : «Je vous écris... parce que vous connaissez le Père». Connaître Dieu de cette manière, c'est la première introduction dans la position de liberté où Christ nous a placés, de liberté devant Dieu et dans

sa communion. Précieuse position que d'être comme enfants avec Celui qui sait aimer comme Père et de jouir de la liberté et de l'affection tendre de cette relation, selon la perfection divine ! Nous n'avons pas ici l'adaptation de l'expérience humaine de Christ aux mêmes besoins, au milieu desquels il a Lui-même fait cette expérience : toute précieuse que soit cette grâce, nous avons ici notre introduction dans la jouissance sans mélange de la lumière et des affections divines, déployées dans le caractère de Père ; une communion tendre et confiante, mais pure, avec Celui dont l'amour est la source de toute bénédiction. Je ne doute pas que, les Thessaloniciens étant tout récemment sortis du paganisme, l'apôtre ne parle de leur connaissance du seul vrai Dieu, le Père, en contraste avec leurs idoles.

L'apôtre, en déclarant aux chrétiens de Thessalonique (ainsi qu'il le faisait habituellement) ce qu'il sentait à leur égard, sous quel aspect ils se présentaient à ses affections et à sa pensée, ne parle ni de dons, comme aux Corinthiens, ni des grands traits d'une exaltation qui embrassait le Seigneur et tous les saints, comme aux Éphésiens et même aux Colossiens, avec l'addition de ce que l'état de ces chrétiens demandait ; il ne parle pas non plus de l'affection fraternelle et de la communion d'amour dont les Philippiens avaient fait preuve dans leurs rapports avec lui ; ni d'une foi qui existait sans qu'il eût lui-même travaillé pour la produire, et dans la communion de laquelle il espérait se retrouver, en y ajoutant ce que ses riches dons le rendaient capable de leur communiquer, comme il l'écrit aux Romains qu'il n'avait pas encore vus.

[v.2-4] L'épître aux Thessaloniciens nous présente la vie même du chrétien dans son premier jet, dans ses qualités intrinsèques, telles qu'elles se déployaient par l'énergie du Saint Esprit sur la terre — la vie de Dieu ici-bas, dans les saints dont l'apôtre se souvenait avec tant de satisfaction et de joie dans ses prières. Trois grands principes, dit-il aux Corinthiens (1 Cor. 13), forment la base de cette vie, et en restent toujours le fondement : la foi, l'espérance et l'amour. Or ces trois choses

formaient les mobiles puissants et divins de la vie des Thessaloniciens. Cette vie n'était pas seulement une habitude ; elle découlait, dans son activité, de la communion immédiate avec sa propre source. Cette activité était vivifiée et entretenue par la vie divine, et par un regard continual sur l'objet de la foi. Paul trouvait chez les Thessaloniciens, oeuvre, et travail, et patience ; ces choses se rencontraient aussi dans l'assemblée d'Éphèse, telle que nous la voyons dans l'Apocalypse ; mais l'oeuvre des Thessaloniciens était une oeuvre de foi ; leur travail était le fruit de l'amour ; leur patience, une patience nourrie par l'espérance. La foi, l'espérance et l'amour sont, nous l'avons vu, les ressorts du christianisme dans ce monde ; dans l'Apocalypse, l'oeuvre, le travail, la patience continuaient à Éphèse, mais n'étaient plus caractérisés par ces grands et puissants principes ; ils continuaient comme des habitudes prises, mais la communion manquait ; le premier amour avait été abandonné.

La première épître aux Thessaloniciens est l'expression pratique de la puissance vitale qui se déploie dans l'Assemblée naissante ; l'assemblée d'Éphèse (Apoc. 2), celle de son premier écart de cet état.

Dieu veuille que notre oeuvre soit une oeuvre de foi ; qu'elle tire sa force, son existence même de notre communion avec Dieu notre Père ; que ce travail soit, à chaque moment, le fruit de la réalisation de ce qui ne se voit pas, de la vie qui vit dans l'assurance immuable de la vérité de la Parole ; qu'il porte ainsi l'empreinte de la grâce et de la vérité qui sont venues par Jésus Christ et en soit le témoignage.

Dieu veuille que le travail dans notre service soit le fruit de l'amour ; qu'il ne soit pas accompli comme devoir et obligation, bien que, de fait, cet accomplissement soit un devoir si nous savons que ce service est placé devant nous par Dieu.

Que la patience qu'il faut avoir pour traverser ce désert soit, non la nécessité où nous nous trouvons de marcher, parce que le chemin est

devant nous, mais une patience nourrie par l'espérance, qui se rattache à notre vue de Jésus par la foi, et qui attend le Sauveur du ciel.

Ces principes : la foi, l'espérance et l'amour, forment notre caractère comme chrétiens (*) ; mais ce caractère ne saurait, ni ne devrait se former en nous, sans avoir des objets : en conséquence l'Esprit nous présente ici ces objets. Ils ont un double caractère :

- 1° le cœur s'appuie par la foi sur Jésus, l'attend, compte sur Lui ; se rattache à Lui dans sa marche. Jésus a marché ici-bas ; il nous représente dans le ciel ; il nous soigne, comme le bon Berger ; il aime les siens, il les nourrit et les chérit : notre foi et notre espérance l'ont toujours en vue.
- 2° La conscience se tient devant Dieu notre Père : ce n'est pas un esprit de crainte ; il n'y a aucune incertitude quant à notre relation avec Lui ; nous sommes les enfants d'un Père qui nous aime parfaitement ; mais nous sommes devant Dieu. Sa lumière a autorité et force dans la conscience ; nous marchons dans la conscience que les yeux de Dieu sont sur nous, en amour, mais sur nous, et la lumière manifeste tout. Elle juge tout ce qui pourrait affaiblir la douce et paisible réalisation de la présence de Dieu, notre communion avec Jésus, notre confiance en Lui, et l'intimité des entretiens de nos âmes avec le Sauveur.

Ces deux principes sont de toute importance pour la paix durable et pour le progrès de nos âmes. S'ils font défaut, l'âme languit ; l'un des deux soutient la confiance ; l'autre nous tient dans la lumière avec une bonne conscience. Sans celle-ci, la foi, pour ne pas dire davantage, perd sa vivacité ; sans la confiance en Jésus, la conscience devient légale, et la force, la clarté, l'entrain spirituels nous manquent.

(*) On les retrouve dans les écrits de Paul plus souvent qu'on ne pense ; par exemple en 1 Thessaloniciens 5: 8 et en Colossiens 1: 4, 5. En 2 Thessaloniciens 1: 3, la foi et l'amour sont mentionnés, mais l'apôtre doit mettre ces chrétiens au clair quant à l'espérance.

[v.5-10] L'apôtre rappelle aussi le moyen employé par Dieu pour produire la confiance et la crainte de Dieu, savoir l'Évangile, la Parole, apportée en puissance et en pleine certitude à l'âme par le Saint Esprit. La Parole avait de la puissance dans le cœur des croyants à Thessalonique. Elle y arrivait comme la Parole de Dieu ; l'Esprit Lui-même se révélait à l'âme en produisant en elle la conscience de sa présence, et la conséquence en était la pleine assurance de la vérité dans toute sa force, dans toute sa réalité. La vie de l'apôtre, toute sa conduite, confirmait le témoignage qu'il rendait, et en faisait partie. Aussi (et il en est toujours ainsi), le fruit du travail de Paul répondait-il dans son caractère à celui qui avait travaillé ; le christianisme des Thessaloniciens ressemblait à celui de Paul. Il était comme la marche du Sauveur Lui-même que l'apôtre suivait de si près. Il y avait «de grandes tribulations» ; car l'Ennemi ne supportait pas un témoignage si clair, et Dieu accordait cette grâce à un témoignage comme celui-là, «avec la joie de l'Esprit Saint».

Heureux témoignage à la puissance de l'Esprit opérant dans le cœur ! Or, quand il en est ainsi, tout est témoignage aux autres. Le monde voit qu'il y a chez les chrétiens une puissance qu'il ne connaît pas, des motifs dont il ne fait pas l'expérience, une joie dont il peut se moquer mais qu'il n'a pas ; une conduite qui le frappe et qu'il admire, quoiqu'il ne la suive pas, une patience qui rend évidente l'impuissance de l'Ennemi pour lutter contre une force qui supporte tout, et qui est joyeuse en dépit de tout ce qu'il peut faire. Que faire de ceux qui se laissent tuer sans en être moins joyeux, qui le sont même davantage ; qui sont au-dessus de tous vos motifs quand on les laisse tranquilles, et qui, quand vous les opprimez, possèdent leurs âmes en parfaite joie, malgré tous vos efforts ; les tourments ne les vainquant pas, mais leur prêtant seulement l'occasion de rendre un plus puissant témoignage qu'ils sont hors de votre pouvoir ? Une vie passée dans la paix est tout entière un témoignage ; et la mort de quelqu'un qui est heureux dans

les souffrances l'est encore davantage. Tel est le chrétien, là où le christianisme existe dans sa vraie force, dans son état normal selon Dieu ; c'est-à-dire, la Parole (de l'Évangile) et la présence de l'Esprit, reproduites dans la vie, au milieu d'un monde aliéné de Dieu.

Tels étaient les Thessaloniciens ; et le monde, malgré lui, devenait un témoin de plus pour annoncer la puissance de l'Évangile. Ils étaient des exemples pour les croyants d'autres endroits, et ils faisaient le sujet des entretiens et des récits du monde, qui ne se lassait pas de raconter ce phénomène si nouveau, si étrange, de gens qui avaient abandonné tout ce qui gouvernait le cœur humain, tout ce à quoi ce cœur était assujetti, et qui adoraient un seul Dieu vivant et vrai. La conscience naturelle rendait témoignage à l'unique Dieu des chrétiens. Les dieux des païens étaient les dieux des passions, non de la conscience. Et ceci donnait une réalité vivante, une actualité à la position de ces chrétiens et à leur religion. Ils attendaient le Fils de Dieu du ciel.

Heureux certes sont les chrétiens qui, par leur marche et par toute leur conduite, poussent le monde même à rendre témoignage à la vérité ; qui sont si clairs dans leur confession, si conséquents dans leur vie, qu'un apôtre n'avait pas besoin de dire ce qu'il avait prêché au milieu d'eux, ni ce qu'il avait été parmi eux : le monde le disait pour lui et pour eux !

Quelques mots sur le témoignage même, qui, tout simple qu'il soit, a une grande importance, et renferme des principes d'une grande profondeur morale. Il forme la base de toute la vie, et de toutes les affections chrétiennes aussi, qui se déplient dans l'épître. Outre ce développement, notre épître ne contient qu'une révélation spéciale des circonstances de la venue de Jésus, pour appeler les siens auprès de Lui, et de l'ordre de ces circonstances, ainsi que de la différence de cet événement d'avec le jour du Seigneur pour juger le monde, bien que ce jour fasse suite à sa venue pour nous prendre à Lui.

Ce que l'apôtre signale comme le témoignage que la marche fidèle des Thessaloniciens rendait au monde renferme trois sujets principaux :

- 1° Les Thessaloniciens avaient quitté leurs idoles pour servir le Dieu vivant et vrai ;
- 2° pour attendre du ciel son Fils, qu'il avait ressuscité d'entre les morts ;
- 3° le Fils était un garant contre la colère qui allait être révélée.

Un simple fait — mais d'une immense portée — caractérise le christianisme. Le christianisme nous révèle un objet positif, et cet objet n'est rien moins que Dieu Lui-même. La nature humaine peut découvrir la folie de ce qui est faux : on se moque des faux dieux et des images tailées, mais on ne se dépasse pas soi-même, on ne se révèle rien. Un des plus fameux hommes de l'Antiquité se complaît à nous dire que tout irait bien si les hommes suivaient la nature : il est clair qu'ils ne sauraient la dépasser ; et, de fait, ce philosophe aurait raison si l'homme n'était pas en chute. Mais exiger de l'homme qu'il suive la nature est une preuve qu'il est en chute, et qu'il est tombé au-dessous de l'état normal de cette nature. Il ne la suit pas dans une marche qui convienne à son état normal. Tout est en désordre ; la volonté emporte l'homme et agit dans ses passions. L'homme a abandonné Dieu et a perdu la force et le centre d'attraction qui le retenait lui-même à sa place, et tout a sa place dans la nature. Il ne peut recouvrer son état normal. Il ne peut se diriger ; car loin de Dieu, il n'y a que la volonté propre qui conduise l'homme. Il y a des objets nombreux, qui fournissent l'occasion à l'action des passions et de la volonté, mais il n'y a pas d'objet qui, comme centre, donne à l'homme une position morale régulière, constante et durable, en relation avec cet objet, de sorte que son caractère en porte l'empreinte et soit formé moralement selon la valeur de cet objet. L'homme doit, ou avoir un centre moral capable de le former comme

être moral, en l'attirant vers ce centre, et en remplissant ses affections, de sorte qu'il soit le reflet de cet objet ; ou bien, agir par sa volonté ; et, dans ce cas, il est le jouet de ses passions ; ou bien encore, ce qui est la conséquence de ce dernier état, il est l'esclave d'un objet quelconque qui a pris possession de cette volonté. Une créature qui est un être moral ne saurait subsister sans un objet : se suffire à soi-même est le propre de Dieu.

La paix qui subsistait dans l'inconscience du bien et du mal est perdue ; l'homme ne marche plus comme un être qui dans ses pensées n'a rien qui soit étranger à son état normal, et a ce qu'il possédait dans cet état ; qui n'a pas une volonté propre, ou, ce qui revient au même, qui a une volonté qui ne veut rien en dehors de ce qu'elle possède. L'homme n'est pas un être qui jouit avec reconnaissance de ce qui est déjà approprié à sa nature, et en particulier d'un être semblable à lui, d'un aide qui a la même nature que lui et qui répond à son coeur, bénissant Dieu de tout.

L'homme veut maintenant ; et tandis qu'il a perdu ce qui faisait la sphère de sa jouissance, il y a en lui une activité qui cherche, qui est devenue incapable de se contenter sans viser plus loin, qui déjà, par cette volonté, s'est lancée dans une sphère qu'elle ne remplit pas, où l'intelligence lui manque pour tout saisir, et où la force lui fait défaut pour réaliser même ce que la volonté saisit. L'homme, et tout ce qui lui a appartenu, ne suffit plus à l'homme comme jouissance : il lui faut encore un objet. Cet objet sera au-dessus ou au-dessous de l'homme. S'il est au-dessous, l'homme se dégrade en prenant pour objet ce qui est au-dessus de lui-même : et c'est bien ce qui est arrivé. L'homme ne vit plus même selon la nature ; le philosophe dont j'ai parlé en est témoin : son état est celui que l'apôtre dépeint au commencement de l'épître aux Romains, avec toutes les horreurs de la simple vérité. Si l'objet de la poursuite de l'homme est au-dessus de lui et au-dessous de Dieu, il

n'y a rien là encore qui gouverne sa nature, rien qui le mette morallement à sa place. Un être bon ne saurait permettre que l'homme fasse de lui l'objet de son hommage, pour en exclure Dieu. Si un être mauvais y réussit, il devient pour l'homme un dieu, qui exclut le vrai Dieu, et dégrade l'homme dans ses relations les plus élevées ; ce qui est la pire des dégradations. C'est là aussi ce qui est arrivé à l'homme. Et puisque ces êtres ne sont que des créatures, ils ne sauraient gouverner l'homme que par ce qui existe et par ce qui agit sur lui : en d'autres mots, ils sont les dieux de ses passions ; ils dégradent l'idée de la divinité ; ils dégradent la vie pratique de l'humanité ; et cette vie devient un esclavage à des passions qui ne sont jamais satisfaites et qui inventent le mal, quand l'excès, dans ce qui est naturel, les a blasés et les a laissés sans ressource. Tel était de fait l'état de l'homme dans le paganisme.

L'homme, et par-dessus tout l'homme ayant la connaissance du bien et du mal, doit avoir Dieu pour objet, un objet duquel son coeur peut s'occuper avec joie, et sur lequel ses affections peuvent s'exercer ; sinon il est perdu. L'Évangile, le christianisme a donné à l'homme cet objet. Dieu qui remplit tout, qui est la source de tout, en qui toute bénédiction, tout ce qui est bon, se concentre, Dieu, qui est tout amour, qui a toute-puissance, qui embrasse tout dans sa connaissance, parce que tout, sauf l'abandon de Lui-même, n'est que le fruit de Sa pensée et de Sa volonté — Dieu s'est révélé en Christ à l'homme, pour que le coeur de celui-ci, occupé de Lui, avec une parfaite confiance dans sa bonté, le connaisse et jouisse de sa présence, et reflète son caractère.

Le péché et la misère de l'homme n'ont fait que fournir l'occasion à un déploiement infiniment plus complet de ce que Dieu est, et des perfections de sa nature, en amour, en sagesse, et en puissance ; mais nous ne considérons ici que le fait qu'il s'est donné à l'homme comme objet. Toutefois, quoique la misère de l'homme n'ait fait que donner lieu à une révélation bien plus admirable de Dieu, Dieu Lui-même a dû avoir un objet digne de Lui, qui fût le but de ses desseins, et à l'égard

duquel il pût déployer toutes ses affections : cet objet, c'est la gloire de son Fils, c'est son Fils lui-même. Un être d'une nature inférieure n'aurait pu être cet objet, bien que Dieu puisse se glorifier dans sa grâce envers un tel être. L'objet des affections, et les affections qui s'exercent à l'égard de cet objet, sont nécessairement corrélatifs. Ainsi Dieu a déployé sa grâce souveraine et immense à l'égard de ce qui était le plus misérable et le plus indigne, le plus nécessiteux : il a déployé toute la majesté de son Être, toute l'excellence de sa nature, en rapport avec un objet en qui il pouvait trouver toutes ses délices, et montrer ce qu'il est dans la gloire de sa nature. Mais c'est comme homme (merveilleuse vérité des conseils éternels de Dieu !) que cet objet des délices de Dieu le Père a pris sa place dans cette glorieuse révélation par laquelle Dieu se fait connaître à ses créatures. Dieu avait ordonné et préparé l'homme pour cela. Ainsi, le cœur instruit par l'Esprit connaît Dieu révélé dans cette grâce immense, dans l'amour qui descend du trône de Dieu jusqu'à la ruine et à la misère du pécheur ; il se trouve, en Christ, dans la connaissance et la jouissance de l'amour que Dieu a pour l'objet de ses éternelles délices, objet digne aussi de faire les délices de Dieu ; il jouit des communications par lesquelles Dieu le témoigne (Jean 17: 7 et 8) et enfin, il a part à la gloire qui en est la démonstration publique devant l'univers. Cette dernière partie de notre ineffable bonheur est le sujet des communications de Christ dans la dernière partie de l'évangile de Jean (chap. 14: 16, et tout particulièrement chap. 17) (*).

(*) Comparer Proverbes 8: 30, 31, avec Luc 2: 14 : «bon plaisir dans les hommes». Il est beau de voir les anges célébrer ce bon plaisir sans jalouse. L'amour qui descend en grâce est grand en proportion de la misère et de l'indignité de son objet ; celui qui s'élève en haut est l'affection de l'âme en proportion de la dignité de l'objet : on voit les deux en Christ, Éphésiens 5: 2. Dans tous les deux, en Christ le moi est entièrement mis de côté. Il s'est donné Lui-même, il n'a point cherché son propre intérêt. La loi prend le moi comme mesure à l'égard de mon prochain et place mon prochain sur le même pied que moi. L'amour n'y regarde jamais de haut en bas.

Du moment que le pécheur est converti et croit à l'Évangile — et (pour tout dire quant à son état) est aussi scellé du Saint Esprit, maintenant que le Seigneur a opéré la rédemption — il est introduit, quant au principe de sa vie, dans cette position et dans les relations avec Dieu dont nous venons de parler. Il n'est peut-être qu'un enfant ; mais le Père qu'il connaît, l'amour dans lequel il est entré, le Sauveur sur lequel il ouvre les yeux, sont les mêmes dont il jouira, quand il connaîtra comme il est connu. Il est chrétien ; il s'est tourné des idoles vers Dieu, et pour attendre des cieux son Fils.

On remarquera qu'il n'est pas question ici de la puissance qui convertit, ni de la source de la vie : d'autres passages en parlent clairement ; ce qui est présenté, c'est le caractère de la vie, dans sa manifestation. Or, ce caractère dépend des objets de notre vie. La vie s'exerce, se déploie, en rapport avec des objets, et acquiert ainsi son caractère. La source d'où elle découle la rend capable de jouir des objets qui lui sont présentés, mais une vie intrinsèque, qui n'a pas d'objet dont elle dépende, n'est pas la vie d'une créature. Vivre d'une telle vie est la prérogative de Dieu. Ceci montre la folie de ceux qui veulent une vie subjective, comme on dit, sans qu'elle ait en même temps un caractère positivement objectif, car son état subjectif dépend de l'objet dont elle s'occupe. C'est le propre de Dieu d'être la source de ses propres pensées, sans objet qui les forme ; c'est le propre de Dieu d'être et de suffire à Lui-même, parce qu'il est la perfection, et le centre et la source de tout ; et de se créer d'autres objets, s'il veut en avoir d'autres que Lui-même. En un mot, tout en recevant de Dieu une vie qui est capable de jouir de Lui, le caractère moral de l'homme ne se forme pas en soi, sans un objet qui lui communique son caractère.

Or, Dieu s'est donné à nous comme objet, et s'est révélé en Christ. Si nous nous occupons de Dieu en Lui-même, en supposant pour un moment qu'il se soit révélé ainsi, le sujet est trop vaste pour nous. Dieu connu ainsi, c'est une joie infinie ; mais dans ce qui est purement infini,

il manque quelque chose pour une créature, quoique sa prérogative la plus élevée soit de jouir de ce qui est infini. D'un côté, c'est une nécessité pour l'homme, pour qu'il soit à sa place, et que Dieu ait la sienne vis-à-vis de lui, et d'un autre côté aussi, c'est ce qui l'élève d'une manière si admirable. Il faut qu'il en soit ainsi ; et cette jouissance nous est donnée, et donnée dans une intimité précieuse ; car nous sommes enfants, et nous demeurons en Dieu, et Dieu en nous. Mais dans l'infini absolu, il y a un certain poids pour le cœur : ce sentiment de Dieu seul nous oppresse. L'Écriture parle de : «en mesure surabondante, un poids (*) éternel de gloire». Il faut qu'il en soit nécessairement ainsi : la majesté de Dieu doit être maintenue quand nous pensons à Lui comme Dieu, et son autorité sur la conscience doit se faire sentir. Le cœur, Dieu l'a formé ainsi, a besoin d'un objet qui ne rabaisse pas ses affections, mais qui ait le caractère de compagnon et d'ami, au moins de quelqu'un duquel le cœur puisse s'approcher comme ayant ce caractère.

(*) *Poids et gloire* sont un même mot en hébreu : *Cabod*.

C'est là ce que nous possédons en Christ, notre précieux Sauveur. Il est un objet tout près de nous ; il n'a pas honte de nous appeler frères ; il nous a appelés amis ; tout ce qu'il a entendu de son Père, il nous l'a communiqué. Est-il donc Lui un moyen de détourner nos regards de Dieu ? Au contraire, c'est en Christ que Dieu est manifesté, en Lui que les anges mêmes le voient : c'est Lui qui, étant dans le sein du Père, nous révèle son Dieu et Père, dans cette douce relation et comme il le connaît Lui-même ; et non seulement cela, mais il est dans le Père et le Père en Lui, de sorte que celui qui l'a vu a vu le Père. Il nous révèle Dieu, au lieu de nous détourner de Lui. En grâce, il l'a déjà révélé ; nous attendons la révélation de la gloire en Lui. Déjà sur la terre aussi, du moment qu'il est né, les anges ont célébré le bon plaisir de Dieu dans les hommes, car l'objet de ses éternelles délices était devenu homme ; et maintenant il a accompli l'oeuvre qui rend possible l'introduction d'autres hommes — de pécheurs — dans la jouissance avec Lui-même

de cette faveur de Dieu. Autrefois ennemis, «nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils».

C'est ainsi que Dieu nous a réconciliés avec Lui-même. Connaissant Dieu ainsi par la foi, nous nous tournons des idoles pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils. Le Dieu vivant et vrai est l'objet de notre joyeux service. Son Fils que nous connaissons, qui nous connaît, qui veut que nous soyons là où il est, qui nous a identifiés avec sa propre gloire, et sa gloire avec nous, Lui, homme glorieux pour toujours, et premier-né d'entre plusieurs frères, est l'objet de notre attente. Nous l'attendons du ciel, car là, dans le ciel, sont nos espérances et le siège de notre joie.

Nous possédons l'infini d'un Dieu d'amour, et l'intimité et la gloire de Celui qui a pris part à toutes nos infirmités, et qui, sans péché, a porté tous nos péchés. Quelle part que la nôtre !

Mais il y a un autre côté de la vérité. Les créatures sont responsables, et Dieu, quels que soient son amour et sa patience, ne peut pas permettre le mal ou le mépris de son autorité. S'il les tolérait, tout serait confusion et misère ; Dieu Lui-même perdrat sa place. Il y a un jugement ; il y a la colère à venir. Nous étions responsables ; nous avons manqué ; comment donc jouir de Dieu et du Fils de la manière dont nous avons parlé ?

Ici s'applique la troisième vérité dont l'apôtre parle, lorsqu'il dit : «qui nous délivre de la colère qui vient». L'oeuvre de Christ nous a mis parfaitement à l'abri de cette colère. À la croix il a pris notre place de responsabilité, et il a aboli pour nous le péché par le sacrifice de Lui-même.

Voilà donc les trois grands éléments de la vie chrétienne : nous servons le Dieu vivant et vrai, ayant abandonné nos idoles extérieures et intérieures ; nous attendons Jésus pour entrer dans la gloire, car cette

vue de Dieu nous fait sentir ce que c'est que ce monde, et Jésus nous est connu; quant à nos péchés et à notre conscience, nous sommes parfaitement purifiés, nous ne craignons rien. Tel était le témoignage que rendaient la vie et la marche des Thessaloniciens.

CHAPITRE 2

[v.1-12] Ayant posé ces grands principes, l'apôtre en appelle avec sincérité et effusion de coeur à toute sa marche au milieu des Thessaloniciens comme fournissant la preuve qu'il avait été animé du même esprit qu'il se réjouissait de voir chez eux. Paul n'avait pas adressé des exhortations à d'autres, en usant lui-même de leur affection pour son propre avantage ; il n'avait pas encouragé les autres à supporter des afflictions sans avoir le courage d'en subir lui-même. Insulté et maltraité à Philippiques, il avait eu de la hardiesse en son Dieu pour renouveler ses attaques contre le royaume des ténèbres à Thessalonique, et cela avec une grande énergie. Il n'avait pas flatté les Thessaloniciens pour les gagner ; il leur avait présenté la vérité comme étant lui-même le serviteur de Dieu ; il avait travaillé de ses propres mains pour ne pas leur être à charge. Toutes ses voies au milieu d'eux avaient été devant Dieu dans la lumière, et par l'énergie du Saint Esprit, et dans un esprit de dévouement : ainsi qu'il voulait qu'ils marchassent, il avait marché lui aussi, ils le savaient, saintement, justement et irréprochablement au milieu d'eux, comme aussi il les avait exhortés, avec toute affection et tendresse, à marcher d'une manière digne de Dieu qui les appelait à son propre royaume et à sa propre gloire.

On voit encore dans cette dernière expression la relation étroite du chrétien avec Dieu, dans son caractère individuel. Le chrétien a sa part dans le propre royaume et dans la propre gloire de Dieu, et sa conduite doit convenir à une telle position. Ici il s'agit de la propre position du croyant en relation avec Dieu, comme auparavant il a été question de ses relations avec Dieu et le Seigneur Jésus.

Ensuite l'apôtre parle du moyen par lequel ce monde de nouvelles pensées a été acquis au chrétien : Dieu a parlé pour se révéler Lui-même ainsi que ses conseils. Dieu avait confié l'Évangile à Paul (vers. 4), et Paul avait agi comme étant devant Dieu et responsable envers Lui.

Les Thessaloniciens aussi, de leur côté, avaient reçu la Parole, non comme la parole de Paul, mais comme la parole de Dieu Lui-même qui leur était adressée par la bouche de Paul. Il est intéressant, et c'est pour nous aussi une pensée sérieuse, de voir que, pour ce qui regarde la manifestation de la puissance de Dieu ici-bas, bien que l'oeuvre soit de Dieu, le fruit des travaux de ses serviteurs répond au caractère et à la perfection de ce travail même. Ainsi les liens de la grâce et la communion s'établissent, on se comprend mutuellement, l'œuvre manifeste l'ouvrier ; l'ouvrier se réjouit dans ce que son coeur avait désiré pour les âmes qui sont les fruits de ses travaux, et celles-ci savent apprécier la marche et le travail de l'ouvrier en reconnaissant la puissance de la grâce en lui qui a été le moyen de les placer dans cette position ; et les uns et les autres, connaissant Dieu, se réjouissent dans la communion de sa grâce.

Paul était beaucoup avec Dieu quant à son âme et à son oeuvre : les Thessaloniciens avaient, par conséquent, reçu la Parole dans cette même puissance ; ils étaient ainsi avec l'apôtre en communion avec Dieu selon cette puissance et selon cette intimité.

Nous voyons ici, en passant, les Juifs privés de cette relation avec Dieu : le résidu était reçu en grâce et souffrait de l'animosité de la masse du peuple. Les élus d'entre les gentils recueillaient, de leur côté, l'hostilité de leurs compatriotes, par le témoignage qu'ils rendaient contre le prince de ce monde, par leur marche chrétienne et par leur confession d'un Christ céleste, d'un Christ que le monde avait rejeté.

La religion des Juifs était devenue une pure jalousie contre les autres. La prétention à la possession exclusive des priviléges religieux

(privileges très précieux, lorsque Israël en jouissait avec Dieu, comme témoignage de sa faveur) ne devenait qu'une **source de haine dans le cœur de ce peuple**, quand Dieu, dans la plénitude de sa grâce souveraine, **voulait bénir d'autres qui n'avaient droit à rien**. Par cette prétention exclusive, **les Juifs reniaient les droits de Dieu** qui les avait auparavant choisis comme peuple ; **ils reniaient la grâce de Dieu** selon laquelle il agissait envers les pécheurs, et **qui aurait été la source de meilleures bénédictions pour eux-mêmes**. Or, en attendant, leur refus d'entrer avait transporté la scène de nos espérances et de nos joies de la terre dans le ciel, là où nous connaissons le Seigneur et où il restera jusqu'à ce qu'il vienne réclamer ses droits sur la terre. Avant de les réclamer, il nous prendra à Lui.

[v.13-16] En attendant, la parole de Dieu est la source de notre confiance, la révélation de la gloire, de la vérité et l'amour. **Cette Parole est puissante en ceux qui croient. Les Juifs sont mis de côté.** Par leur opposition à la grâce envers les gentils, **ils avaient pris une position d'initié contre Dieu en grâce, et la colère était venue sur eux.** Cette colère n'était pas encore exécutée, mais ils s'étaient placés dans la position que nous venons d'indiquer : ce n'était pas seulement qu'ils eussent violé la loi ; déjà ils avaient tué leurs prophètes qui leur avaient été envoyés en grâce ; déjà ils avaient mis à mort le Christ, Jésus le Seigneur. La grâce souveraine seule pouvait porter remède à cet état du peuple. Les Juifs ont résisté à cette grâce, **parce que Dieu**, en agissant selon cette grâce, **était bon pour les gentils et leur accordait**, en même temps qu'aux Juifs eux-mêmes, **des priviléges meilleurs que ceux que les Juifs avaient perdus**. La colère donc était finalement venue sur ceux-ci, comme peuple. **Les chrétiens avaient maintenant la jouissance de meilleures priviléges à la place des Juifs.**

Ce n'est pas ici le moment d'expliquer les voies de Dieu qui s'accompliront plus tard à l'égard du résidu de ce peuple. Dans le passage qui nous occupe, l'apôtre parle du peuple juif pour montrer que les

chrétiens, ceux qui avaient reçu la Parole, étaient seuls en relation avec Dieu. C'est la réception de la Parole par la foi, et **rien d'autre**, qui met les âmes **réellement en relation avec Dieu**. Les priviléges héréditaires se trouvaient être, dans leur nature, **l'opposition contre la grâce et contre la souveraineté divine**, et ainsi **contre le caractère de Dieu Lui-même et ses droits divins**, car **Dieu est souverain, et Dieu est amour**.

La Parole révèle la grâce ; **on obéit à cette Parole en y croyant** ; et le chrétien, **mis en relation avec Dieu, marche en communion avec Lui et dans ses voies, et attend le Fils** en qui Dieu s'est révélé pour les hommes. C'est le fruit de ce que le chrétien a reçu quand il a cru ; c'est un principe actif de vie et **une lumière qui vient de Dieu pour le chemin**.

[v.17-20] L'apôtre bénissait Dieu de ce que **les Thessaloniciens marquaient ainsi** ; et ayant mis ce point au clair, **il revient à la joie de sa communion avec eux**, selon la bénédiction positive qu'avait apportée la révélation de Dieu dans leur cœur, par la Parole. Paul aurait bien voulu voir les Thessaloniciens et jouir de cette communion, en s'entretenant avec eux face à face ; mais **aussi longtemps que la connaissance de Dieu s'acquiert par la Parole seulement**, c'est-à-dire **par la foi**, aussi longtemps que le Seigneur est absent, une autre conséquence découle de cette absence, savoir, que **les joies se mêlent à des combats**. Toutefois, **les combats**, bien que, à vue d'homme, **ils interrompent ces joies, les rendent plus douces, plus réelles, leur conservant leur caractère céleste et faisant du Seigneur Lui-même**, dont elles ne peuvent être séparées, **le centre, le point commun où les coeurs s'unissent**, avec la conscience qu'ils sont **dans le désert**. On sent qu'il faut attendre **une scène et un temps, où le mal et la puissance de l'Ennemi ne soient plus, et où Christ soit tout**. Joyeuse espérance, sainte joie, puissant lien du cœur avec Christ ! **Quand Christ sera tout, notre joie sera complète et tous les saints en jouiront**. Paul aurait voulu voir encore les Thessaloniciens, mais Satan l'avait empêché une, et deux fois même. **Le temps**

viendra où l'apôtre jouira pleinement d'eux et de son travail parmi eux, en les voyant en pleine possession de la gloire, à la venue de Christ.

Chez l'apôtre lui-même, lorsqu'il s'était trouvé à Thessalonique, la vie chrétienne s'était pleinement développée dans l'amour et dans la sainteté. Il avait été au milieu des Thessaloniciens plein de tendresse comme une mère qui nourrit ses enfants, et prêt, tant ils lui étaient chers, à leur donner, non seulement l'Évangile, mais sa propre vie [v.3]; il avait été en même temps saint et sans reproche dans toute sa conduite. Quelle énergie de vie et d'affection jaillit chez lui, par la puissance divine, sans que son coeur tienne compte de conséquences autres que la bénédiction des élus et la gloire de Dieu ! C'est là la vie chrétienne, quand on ne discute pas dans son coeur par incrédulité, mais que, fort dans la foi, on compte sur Dieu pour pouvoir le servir ; ainsi l'amour est libre. Si l'on est hors de soi, c'est pour Dieu ; si l'on est prudent et plein de considération, c'est seulement pour le bien d'autrui. Et quels liens cela forme ! La persécution ne fait qu'accélérer l'oeuvre, en forçant l'ouvrier de s'en aller ailleurs, quand peut-être il serait tenté de jouir des fruits de ses travaux dans la société de ceux qui ont été bénis par son moyen (comp. chap. 2: 2). Le coeur de l'apôtre, quoiqu'il fût absent, demeurait toujours lié aux Thessaloniciens, se souvenait de ses bien-aimés, priaient pour eux, bénissait Dieu pour la grâce qui leur avait été faite, s'assurant, avec joie, quand il y pensait, qu'ils avaient part à la gloire comme les élus de Dieu (chap. 1: 3, 4 ; 2: 13).

Le lien demeure ferme ; mais le chemin de la jouissance actuelle d'une communion personnelle étant extérieurement obstrué (Dieu le permettant), par les manœuvres de Satan, le coeur de l'apôtre s'élève plus haut et cherche la pleine satisfaction de son amour chrétien pour le moment où le Christ, présent dans sa puissance, aura ôté tout obstacle et accompli les desseins de Dieu à l'égard des saints, quand son amour aura porté tous ses fruits précieux en eux, et qu'ils jouiront ensemble, lui, Paul, et ses chers enfants dans la foi, de tout ce que la grâce

et la puissance de l'Esprit auront produit en eux. C'est vers ce jour-là que l'apôtre, qui pour le moment ne pouvait satisfaire son désir ardent de les voir, porte ses regards. Et remarquez que, s'il renvoie la pleine joie de communion avec eux à ce moment béni, c'est que son coeur était déjà plein de cette joie-là pour lui-même. La puissance de l'Esprit, agissant selon la vérité, porte toujours le coeur vers ce moment-là : elle pousse l'âme à travailler en amour ici-bas ; elle fait réaliser ainsi l'opposition qui existe entre les ténèbres de ce monde et la lumière, soit que ces ténèbres prévalent dans les hommes, soit qu'elles se manifestent dans l'influence directe du prince des ténèbres. La puissance de l'Esprit fait toujours sentir le besoin de ce jour de lumière où le mal ne sera plus là pour empêcher le nouvel homme de jouir de ce qui est bon, dans la communion des biens-aimés de Dieu, et pour l'empêcher par-dessus tout de jouir de la présence de son Sauveur glorifié qui l'a aimé, quoique, pour exercer sa foi, il lui soit pour le moment caché.

C'est Christ qui est la source et l'objet de toutes ces affections ; c'est Lui qui les soutient et les nourrit, qui les attire toujours à Lui par sa beauté et par son amour, qui, dans les peines de la vie chrétienne, porte le coeur en avant vers le jour de notre réunion avec Lui, vers le jour de sa venue, où le coeur sera libre de s'occuper sans interruption de tout ce qui nous unit à Lui. Cette pensée de la présence du Sauveur domine tout, quand la joie divine de la rédemption dans toute sa fraîcheur remplit le coeur. C'est ce que l'on trouve dans notre épître :

- 1) nous sommes convertis pour l'attendre (chap. 1) ;
- 2) nous jouirons de la communion des saints, des fruits de nos travaux, quand il reviendra (chap. 2) ;
- 3) le jour de Christ donne à notre pensée, à l'égard de la sainteté, sa force et sa mesure (chap. 3) ;
- 4) il détruit la peine du coeur qui autrement accompagnerait la mort des saints (chap. 4) ;
- 5) c'est pour ce jour-là que les fidèles sont gardés (chap. 5).

La venue du Seigneur, la présence de Jésus remplit donc le cœur du croyant, lorsque la vie jaillit dans sa fraîcheur ; remplit le cœur d'une joyeuse espérance dont l'accomplissement brille devant nos yeux dans une scène de joie où tous nos souhaits seront accomplis.

Mais pour en revenir à la fin du chap. 2, le lien que Satan cherchait à rompre, en interrompant la jouissance de cette attente, se fortifiait plutôt en ce que le cœur du fidèle se rattachait par la foi à la venue du Seigneur. Le courant de l'Esprit, auquel Satan pouvait mettre cette digue, bien que détourné de son lit naturel, ne pouvait être arrêté, car il coulait toujours ; ce courant se répandait en flots qui fertilisaient tout à l'entour de lui, tandis qu'il se dirigeait vers la mer où se trouvait la plénitude des eaux qui entretenaient sa source.

On doit remarquer ici que les fruits spéciaux de nos travaux ne sont pas perdus ; ils se retrouvent à la venue de Christ. Notre principale joie personnelle est de voir le Seigneur Lui-même et de Lui être semblables ; c'est la part de tous les saints ; mais il y a des fruits particuliers en rapport avec l'œuvre que l'Esprit opère en nous et par notre moyen ; à Thessalonique, l'énergie spirituelle de l'apôtre avait amené un grand nombre d'âmes à Dieu, à l'attente de Jésus, et à une étroite union avec Lui-même dans la vérité. Cette énergie devait être couronnée, à la venue de Christ, par la présence de ces croyants dans la gloire, comme fruits des travaux de l'apôtre ; Dieu récompenserait ainsi les travaux de celui-ci en rendant un éclatant témoignage à sa fidélité par la présence de tous ces saints en gloire ; et l'amour qui avait agi dans le cœur de Paul trouverait sa satisfaction en voyant les objets de cet amour dans la gloire et dans la présence de Jésus ; ces Thessaloniciens devaient être sa gloire et sa joie. Cette pensée servait à resserrer encore les liens qui existaient entre l'apôtre et les saints de Thessalonique, et à consoler celui-ci dans ses travaux et ses souffrances.

CHAPITRE 3

Or cet éloignement forcé de l'apôtre, comme principal ouvrier, sans affaiblir le lien entre lui et les disciples, formait de nouveaux liens qui devaient consolider et affermir l'Église et la lier ensemble par chaque jointure du fourrissage. Ceci (car toutes choses ne sont que les instruments de la sagesse et de la puissance de Dieu) se rattache aux circonstances dont les Actes des Apôtres nous fournissent les principaux détails.

À la suite des persécutions suscitées par les Juifs, Paul, après un court séjour à Thessalonique, avait dû quitter cette ville et se rendre à Bérée ; les Juifs de Thessalonique l'avaient poursuivi jusque dans cette dernière ville, et avaient exercé leur influence sur leurs compatriotes et sur les autres habitants de Bérée, de sorte que les frères de ce lieu avaient dû mettre Paul en sûreté. Ceux auxquels il fut confié le conduisirent à Athènes, tandis que Timothée et Silas restaient pour le moment à Bérée ; mais, selon les ordres de Paul, ils le rejoignirent bientôt à Athènes. En attendant, une violente persécution sévissait contre les chrétiens à Thessalonique, ville importante, où, à ce qu'il paraît, les Juifs avaient déjà exercé une assez grande influence sur la population païenne, influence minée par les progrès du christianisme, que les Juifs repoussaient dans leur aveuglement.

L'apôtre, apprenant cet état de choses par Timothée et Silas, se préoccupait du danger qui menaçait les nouveaux convertis de Thessalonique d'être ébranlés dans leur foi par les difficultés du chemin, alors qu'ils étaient tout jeunes encore dans la foi. L'affection de l'apôtre ne pouvait se tranquilliser sans qu'il se mît en communication avec eux, et déjà, d'Athènes, il avait envoyé Timothée pour avoir de leurs nouvelles et pour affermir leurs coeurs, en leur rappelant qu'il leur avait dit déjà, étant avec eux, que des persécutions devaient arriver. Pendant l'absence de Timothée, Paul avait quitté Athènes et était venu à Corinthe, où Timothée le réconforta de nouveau par les bonnes nouvelles qu'il apportait de Thessalonique ; et l'apôtre avait alors repris son travail à

Corinthe avec un renouvellement de force et de courage (voir [Actes 18:5](#)).

C'est au retour de Timothée que Paul écrivit la lettre qui nous occupe. Timothée lui avait fait part du bon état des chrétiens de Thessalonique, en lui faisant savoir qu'ils retenaient fermement la foi, désiraient ardemment voir l'apôtre et marchaient dans l'amour entre eux. Le cœur de Paul, au milieu de ses peines et de l'opposition des hommes, au milieu des afflictions de l'Évangile en un mot, est rafraîchi par ces nouvelles. Il est lui-même fortifié : car si la foi de l'ouvrier est le moyen de la bénédiction des âmes, et la mesure, en général, du caractère extérieur de l'œuvre, la foi des chrétiens, qui sont les fruits de ces travaux et qui répondent à ces travaux, est une source de force et d'encouragement pour l'ouvrier, comme aussi les prières des saints sont une grande source de bénédiction pour lui.

L'amour trouve son aliment et sa joie dans cet état prospère des âmes ; la foi, ce qui la nourrit et la fortifie : l'opération de Dieu est sentie dans les fruits qu'elle produit. Je vis, dit l'apôtre, si vous tenez fermes dans le Seigneur (verset 8). «Comment pourrions-nous rendre à Dieu assez d'actions de grâces pour vous», ajoute-t-il, «pour toute la joie avec laquelle nous nous réjouissons à cause de vous devant notre Dieu». Beau et touchant tableau de l'effet de l'opération de l'Esprit de Dieu, délivrant les âmes de la corruption du monde et produisant les plus pures affections, la plus grande abnégation de soi en faveur des autres, la plus grande joie dans leur bonheur — bonheur divin qui se réalise devant Dieu Lui-même et dont la valeur s'apprécie dans sa présence par le cœur spirituel qui se tient habituellement auprès de Lui et qui, de la part de ce Dieu d'amour, a été l'instrument de la bénédiction qui est la source de sa joie.

Quel lien que le lien de l'Esprit ! Comme l'égoïsme est oublié et disparaît dans la joie de telles affections ! L'apôtre animé de cette affec-

tion, qui s'accroît au lieu de se fatiguer par son exercice et par la satisfaction qu'elle reçoit dans le bonheur d'autrui, désire revoir les Thessaloniciens, et cela d'autant plus que ceux-ci étaient ainsi soutenus ; non pas maintenant dans le but de les affirmer, mais pour les édifier sur ce qui était si ferme et pour compléter leur enseignement spirituel, en leur communiquant ce qui manquait encore à leur foi. Mais il était, et il a dû être ouvrier et non pas maître (c'est ce que Dieu nous fait sentir), et dépendre entièrement de Dieu pour son oeuvre et pour l'édification des autres. En effet, il s'est passé des années avant que Paul ait revu les Thessaloniciens ; il a dû rester longtemps à Corinthe où le Seigneur avait un grand peuple : il a revisité Jérusalem, ensuite toute l'Asie-Mineure où il avait travaillé auparavant ; ensuite il est venu à Éphèse, où il est resté près de trois ans, et enfin il a revu les Thessaloniciens, après avoir quitté Éphèse pour se rendre à Corinthe, prenant la route de Macédoine, pour éviter de passer à Corinthe, avant le retour à l'ordre des chrétiens de cette ville.

[v.11-13] Que Dieu lui-même (c'est ainsi que s'exprimait le désir de l'apôtre et sa soumission à la volonté de Dieu), que Dieu lui-même nous fraye le chemin auprès de vous [v.11]. Le souhait de l'apôtre n'est pas vague : il se rapporte à Dieu comme à son Père — source de toutes ces saintes affections. Dieu est devenu notre Père et ordonne tout en vue du bien de ses enfants, selon cette parfaite sagesse qui embrasse toutes les circonstances de tous ses enfants à la fois. «Notre Dieu et Père lui-même», dit-il. Mais une autre pensée se présente à l'esprit de l'apôtre, une pensée qui, certainement, n'est jamais en conflit avec celle que nous venons de signaler, car Dieu est un, mais une pensée qui a un autre caractère moins individuel : «et notre Seigneur Jésus», ajoute-t-il. Christ est Fils sur sa propre maison, et outre la joie et la bénédiction des affections individuelles, il y avait, pour Paul, le progrès, le bien-être et le développement de toute l'Assemblée à considérer. Ces deux parties du christianisme agissent assurément l'une sur l'autre.

Là où l'opération de l'Esprit est pleine et entièrement libre, le bien-être de l'Assemblée et les affections individuelles sont en harmonie ; si quelque chose fait défaut dans l'une de ces deux sphères d'action, Dieu emploie le défaut même pour agir puissamment dans l'autre. Si l'ensemble de l'Assemblée est faible, la foi individuelle est exercée d'une manière particulière et s'appuie plus immédiatement sur Dieu Lui-même. Nous ne trouvons pas les Élie et les Élisée sous le règne de Salomon. D'autre part, les soins diligents donnés à l'Assemblée par ceux que Dieu emploie pour cela sont la vraie énergie de son organisation spirituelle, raffermissent la vie et réveillent les affections spirituelles dans les membres endormis. Mais les deux choses sont différentes l'une de l'autre. Ainsi l'apôtre ajoute à : «notre Dieu et Père», «notre Seigneur Jésus», qui, nous l'avons dit (selon Héb. 3), est Fils sur sa propre maison. C'est un bonheur que le chemin de nos pieds dépende de l'amour d'un Père qui est Dieu Lui-même, et qui agit selon les tendres affections exprimées par ce nom de Père, et que le bien-être de l'Assemblée dépende du gouvernement d'un Seigneur tel que Jésus, qui l'aime d'un amour parfait et qui, tout en ayant pris cette place, est le Dieu qui a tout créé, l'Homme qui a toute-puissance dans les cieux et sur la terre, et pour qui les chrétiens sont les objets de soins incessants et fidèles, soins qu'il dépense pour amener finalement l'Assemblée à Lui-même, dans la gloire, selon les conseils de Dieu (*).

(*) Il est bon de rappeler ici que, bien que Christ soit Fils sur la maison de Dieu, comme Seigneur il n'est pas Seigneur sur l'Assemblée mais sur les individus. En outre, il est dans un sens général Seigneur de tous ; mais son action envers les individus a en même temps pour but le bien de l'Assemblée.

Tel était donc le premier souhait de l'apôtre ; tels étaient ceux pour lesquels il formait ce souhait. En attendant, Paul devait laisser ses chers Thessaloniciens aux soins immédiats du Seigneur, duquel il dépendait lui-même (comp. Actes 20: 32). C'est vers le Seigneur donc qu'il tourne son coeur. Que Dieu, dit-il, me «fraye le chemin auprès de vous ; et

quant à vous, que le Seigneur vous fasse abonder et surabonder en amour les uns envers les autres et envers tous» (vers. 11, 12). Aussi le cœur de l'apôtre pouvait présenter son affection pour les Thessaloniciens comme modèle de l'amour que ceux-ci devaient avoir pour les autres. Cette puissance d'amour maintient le cœur dans la présence de Dieu et lui fait trouver sa joie dans la lumière de cette présence et désirer ardemment que tous les saints soient dans sa présence, leurs coeurs étant rendus propres pour cette présence et dans cette présence ; car Dieu est amour, et l'exercice de l'amour dans le cœur du chrétien (fruit de la présence et de l'opération de l'Esprit) est, de fait, l'effet de la présence de Dieu et, en même temps, nous fait sentir cette présence, de sorte qu'il nous tient devant lui et maintient une communion avec lui dont on a la conscience intime dans le cœur. L'amour peut souffrir et montrer sa force en souffrant ; mais nous parlons de l'exercice spontané de l'amour envers les objets que Dieu lui présente.

Or, étant ainsi le déploiement de la nature divine en nous et ce qui maintient le cœur dans la communion de Dieu Lui-même, l'amour est le lien de la perfection, le vrai moyen de sainteté, quand il est réel. Le cœur est, par lui, retenu loin de la chair et de ses pensées, dans la pure lumière de la présence de Dieu, et en fait ainsi jaur l'âme. C'est pourquoi l'apôtre demande pour les saints de Thessalonique, en attendant qu'il pût leur donner plus de lumière, que le Seigneur fit croître l'amour en eux pour «affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints» (vers. 12, 13). Ici nous trouvons, de nouveau, les deux grands principes dont j'ai parlé à la fin du chapitre premier : Dieu dans la perfection de sa nature, et le Seigneur Jésus dans l'intimité de ses relations avec nous — Dieu, toutefois comme Père, et Jésus comme Seigneur : Nous sommes devant Dieu, et Jésus vient avec ses saints ; il les a amenés à la perfection, ils sont avec lui, et ainsi devant Dieu connu dans la relation de Père.

Remarquez aussi que tout se rapporte à cette espérance ; c'était une attente réelle et présente. Si les Thessaloniciens avaient été convertis pour servir Dieu et pour attendre des cieux son Fils, tout se rapportait pour eux au merveilleux moment où il viendrait. Ce qui constitue la sainteté se démontrera alors, lorsqu'ils seront devant Dieu et que les saints seront avec leur Chef ; manifestés en outre avec Lui dans la gloire, en même temps qu'alors ils jouiront aussi pleinement des fruits de leurs travaux et de la récompense de l'amour dans la joie de tous ceux qu'ils auront aimés (*).

(*) Il est très frappant de voir comment la sainteté ici-bas et la manifestation dans la gloire sont réunies ensemble comme une même chose dans l'Écriture ; seulement le voile est levé lorsque les saints sont dans la gloire. Christ même a été déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection. Nous tous contemplant, à face découverte, la gloire, nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire. De même ici, nous devons marcher dans l'amour : être sans reproche en sainteté. Nous, nous aurions dit : sans reproche ici-bas ; mais non, le voile est levé en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints. En Éphésiens 5, il nous lave par la Parole pour nous présenter à Lui-même comme un corps glorieux sans nulle tache.

La scène, qui mettra le comble à l'oeuvre, se présente ici dans toute sa portée normale : on est devant Dieu, dans sa présence où la sainteté est manifestée, telle qu'elle est dans son vrai caractère ; nous sommes là pour la parfaite communion avec Dieu dans la lumière. C'est dans cette lumière que sera manifestée comment cette sainteté est liée avec la nature de Dieu et avec sa présence sans voile, et comment cette manifestation est en rapport avec le développement d'une nature en nous qui nous met par la grâce en relation avec Lui.

«Sans reproche, dit-il, en sainteté» ; et «en sainteté devant notre Dieu». Dieu est lumière. Quelle joie immense ; quelle puissance par

grâce dans la pensée que, dans le temps présent, nous nous maintenons manifestés devant Lui ! Mais l'amour seul, connu en Lui, peut produire en nous cet effet.

Aux mots : «notre Dieu» nous ajoutons les mots «notre Père» : cette relation avec notre Dieu est une relation connue et réelle, qui a son caractère à elle, une relation d'amour. Elle n'est pas une chose à acquérir, et la sainteté n'est pas le moyen de l'acquérir : la sainteté est le caractère de la relation dans laquelle nous sommes avec Dieu, en tant que rendus participants de la nature divine comme ses enfants, et elle est la révélation de la perfection de cette nature en Lui en amour. L'amour même nous a donné cette nature et nous a placés dans cette relation, la sainteté pratique est son exercice en communion avec Dieu ; nous avons communion avec Lui dans sa présence selon l'amour que nous connaissons ainsi. Or cet amour c'est Dieu Lui-même, comme il s'est révélé pour nous.

Mais le cœur n'est pas seul dans cette joie et dans cette perfection : beaucoup de saints en jouiront ensemble, et surtout Jésus Lui-même. Il viendra, sera présent, et non seulement Lui qui est le Chef, mais tous ses saints avec Lui seront aussi là. Cette manifestation de Jésus avec tous les saints sera l'accomplissement des voies de Dieu à l'égard de ceux qu'il avait donnés à Christ : nous le verrons dans sa gloire, cette gloire qu'il a prise en rapport avec sa venue pour nous chercher ; nous verrons tous les saints dans lesquels il sera admiré, et nous les verrons dans la perfection que nos coeurs désirent maintenant pour eux.

Remarquez aussi que l'amour fait surmonter les difficultés, les persécutions, la frayeur que l'Ennemi cherche à produire dans nos coeurs. Si nous sommes occupés de Dieu, heureux en lui, le poids des afflictions ne se fait pas sentir. La force de Dieu est dans le cœur, la marche se lie sensiblement à l'éternel bonheur dont on jouit avec Lui, et nos peines ne sont «qu'une légère tribulation d'un moment». Et non seulement la

souffrance est relativement légère, mais aussi on souffre pour Christ. Souffrir ainsi avec Lui est une joie ; c'est l'intimité de la communion, si nous savons l'apprécier ; et tout est revêtu de la gloire et de la délivrance qui se trouvent à la fin — «en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints».

En lisant ce passage, on ne peut qu'être frappé de la manière immédiate et vivante dont la venue du Sauveur est liée à la vie pratique et ordinaire, de sorte que la parfaite lumière de ce jour-là jette sa clarté sur le chemin journalier du temps présent. Les Thessaloniciens devaient être, par l'exercice de l'amour, affermis dans la sainteté devant Dieu à la venue de Christ. Ils attendaient ce jour d'un moment à l'autre, comme fin, comme seul terme en perspective, de la vie journalière ici-bas. Combien cette attente met l'âme dans la présence de Dieu ! De plus, ainsi que je l'ai déjà, en partie, fait remarquer, on vit dans une relation connue avec Dieu, qui donne lieu à cette confiance. Il était le Père des fidèles de Thessalonique ; il est le nôtre. La relation des saints avec Jésus n'était pas moins réalisée : les saints étaient «ses saints» ; ils viendraient tous avec Lui, ils sont associés à sa gloire. Il n'y a rien d'équivocué dans l'expression. Jésus, le Seigneur, venant avec tous ses saints, ne laisse pas penser à quelque autre événement qu'à son retour en gloire. Alors aussi il sera glorifié dans ses saints qui l'auront déjà rejoint pour être toujours avec Lui : ce sera le jour de leur manifestation, comme de la sienne.

CHAPITRE 4

[v.1-12] Ensuite l'apôtre s'occupe des dangers que couraient les Thessaloniciens par suite de leurs anciennes habitudes, habitudes qui étaient encore celles de la société qui les entourait, et qui étaient en contradiction directe avec la joie céleste et sainte dont Paul parle ici. Il leur avait déjà montré comment ils devaient marcher et plaire à Dieu ; il avait marché lui-même dans cette voie au milieu d'eux (chap. 2: 10).

Paul pouvait exhorter les Thessaloniciens à une conduite semblable avec toute l'autorité que lui donnait sa propre marche, comme il pouvait souhaiter l'accroissement de l'amour selon l'affection qu'il avait lui-même aussi pour eux (comp. Actes 26: 29). C'est là ce qui donne du poids aux exhortations et à la parole d'un ouvrier du Seigneur.

L'apôtre se préoccupe ici en particulier de la pureté ; car les moeurs des païens étaient tellement corrompues que l'impureté n'était pas même comptée pour un péché parmi eux. Il peut nous paraître étrange qu'une exhortation semblable à celle que Paul adresse ici aux Thessaloniciens ait été nécessaire, pour des chrétiens aussi vivants que ceux de Thessalonique ; mais nous ne tenons pas assez compte, dans notre manière de juger, de la force des habitudes dans lesquelles on a été élevé et qui font comme partie de notre nature et du courant de nos pensées ; nous ne tenons pas non plus assez compte de l'action de deux natures distinctes sous l'empire de ces pensées, quoique, si l'on donne cours à l'une des natures, l'autre perd sa vitalité. Mais les motifs qui nous sont donnés montrent sur quel pied tout nouveau, pour ce qui regarde la moralité la plus ordinaire, le christianisme nous place. Le corps n'est qu'un vase que l'on emploie à volonté pour tout usage auquel on voudrait le faire servir : on doit posséder ce vase, au lieu de se laisser entraîner par la convoitise de la chair ; car on connaît Dieu, on ne doit pas tromper son frère dans ces choses (*), car le Seigneur en tire vengeance. Dieu nous a appelés à la sainteté, nous avons affaire avec Lui, et si l'on méprise son frère en profitant de la faiblesse de son caractère, pour empiéter sur ses droits à cet égard, on méprise non pas l'homme, mais Dieu, qui Lui-même en tient compte et nous a donné son Esprit, Esprit, qu'en pareil cas, on méprise en soi-même et dans son frère en qui il demeure aussi. Celui à qui on fait le tort n'est pas seulement le mari d'une femme, il est la demeure du Saint Esprit et l'on doit tenir compte de lui comme tel. Quelle élévation le christianisme donne à l'homme, et cela en rapport avec nos meilleures affections !

(*) En tv pragmati est un euphémisme pour «ces choses».

À l’égard de l’amour fraternel, ce nouveau ressort de leur vie, il n’était pas nécessaire d’exhorter les Thessaloniciens : Dieu Lui-même les avait enseignés, et ils servaient comme exemple d’amour à tous ; seulement l’apôtre veut qu’ils y abondent toujours davantage, marchant paisiblement, travaillant de leurs propres mains, en sorte qu’ils ne fussent redevables de rien à personne, afin que le Seigneur fût aussi glorifié sous ce rapport.

Telles sont les exhortations adressées par l’apôtre aux Thessaloniciens. Ce qui suit est une révélation absolument nouvelle pour leur encouragement et leur consolation.

[v.13-18] Nous avons vu que les Thessaloniciens attendaient toujours le Seigneur ; sa venue était leur espérance immédiate et prochaine en rapport avec leur vie de chaque jour. Ils l’attendaient constamment pour qu’il les prît auprès de Lui. Ils avaient été convertis «pour attendre des cieux son Fils». Or, il leur semblait (faute d’instruction) que les saints qui venaient de mourir ne seraient pas avec eux pour être enlevés. L’apôtre éclaircit ce point et distingue entre la venue de Jésus pour prendre les siens, et son jour, qui est un jour de jugement pour le monde. Il exhorte les Thessaloniciens à ne pas s’affliger au sujet de ceux qui étaient morts en Christ (*) comme les gens qui n’ont pas d’espoir le font au sujet des morts. Or la raison que Paul donne pour ne pas s’affliger ainsi est une preuve touchante de la liaison étroite de la vie spirituelle tout entière de l’enfant de Dieu avec l’attente de Jésus revenant personnellement pour le faire entrer dans la gloire céleste. L’apôtre, en consolant les Thessaloniciens au sujet de leurs frères qui venaient de mourir, ne dit pas, même par un mot, que les survivants rejoindraient ceux-ci dans le ciel [mais en l’air]. Les Thessaloniciens sont maintenus dans la pensée qu’ils devaient toujours attendre le Seigneur, de leur vivant, pour qu’il les transformât à sa ressemblance glorieuse (comp. 2

Cor. 5 et 1 Cor. 15). Il a fallu une révélation particulière pour faire comprendre aux Thessaloniciens que ceux qui étaient décédés auparavant auraient aussi leur part dans cet événement. Ils avaient, pour ainsi dire, une part semblable à celle de Christ. Lui est mort ; il est ressuscité ; il en sera de même pour ceux-ci ; et lorsque Christ viendra en gloire, Dieu les amènera comme il amènera les autres croyants, savoir ceux qui ne seront pas morts, avec Lui.

(*) On a pensé que l’apôtre parlait ici de ceux qui étaient morts, pour l’amour du nom de Jésus, comme martyrs. Il se peut que leur mort ait eu lieu à la suite des persécutions mais «δια του Ιησου» serait une singulière manière de l’exprimer ; «δια» avec un génitif, est employé pour désigner un état de choses, une condition dans laquelle nous nous trouvons, qui nous caractérise. Placés en Christ, leur délogement n’était que «s’endormir», non pas «mourir». Ils avaient cette position par le moyen de Jésus, non pas pour l’amour de Lui. (Comparer toutefois 2 Cor. 4: 14.)

Là-dessus l’apôtre donne des éclaircissements plus détaillés sur la venue du Seigneur, éclaircissements qu’il avait reçus par des révélations expresses ; et il a fait connaître comment ils seraient avec Lui de manière à venir avec Lui lorsqu’il apparaîtra. Les vivants ne devanceront pas ceux qui sont endormis en Jésus ; le Seigneur Lui-même viendra comme chef de son armée céleste, dispersée pour un temps, afin de les rassembler auprès de Lui. Il fait l’appel ; l’archange, par sa puissante voix, fait passer cet appel de rang en rang ; la trompette sonne ; les morts en Christ ressuscitent premièrement, c’est-à-dire, avant le départ des vivants ; «puis nous, les vivants qui demeurons», nous irons avec eux tous ensemble dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l’air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur (vers. 16, 17).

C'est de cette manière que le Seigneur Lui-même est monté, et en toutes choses nous devons Lui être semblables — circonstance importante ici. Transmués ou ressuscités, nous monterons tous ensemble

dans les nuées. Lui-même est monté dans les nuées, et ainsi nous serons toujours avec Lui.

Il ne s'agit pas, dans cette partie du passage où l'apôtre explique les détails de notre ascension vers le Seigneur en l'air, de la venue de Christ sur la terre, mais du fait que nous nous en allons comme il s'en est allé, pour être avec Lui, afin de pouvoir tous revenir, être ramenés ensemble avec Lui (*). L'apôtre dans ce qu'il dit, à l'égard des saints, ne va pas plus loin que la révélation de notre réunion pour toujours avec Christ : il n'est question ici ni de jugement, ni d'apparition, mais seulement de notre association céleste avec Christ, de fait, en ce que nous nous en allons de la terre, précisément comme il s'en est allé Lui-même. Cela est très précieux. Il y a ici cette différence entre Lui et nous, c'est que Lui s'en est allé de plein droit : il est monté ; tandis que pour ce qui est des siens, sa voix appelle les morts hors du tombeau, et les vivants étant transmués, tous sont ravis ensemble. C'est un acte solennel de la puissance de Dieu, qui met le sceau sur la vie du chrétien et sur l'œuvre de Dieu, et place les chrétiens dans la gloire de Christ comme ses compagnons célestes. Glorieux privilège, précieuse grâce ! Si nous la perdons de vue, nous détruisons le caractère propre de notre joie et de notre espérance.

(*) Afin que nous revenions tous ensemble, que nous soyons ramenés ensemble avec Lui.

D'autres conséquences, qui sont le résultat de sa manifestation, suivent notre réunion avec Lui ; mais celle-ci est notre part et notre espoir. Nous quittons la terre comme Jésus ; nous serons toujours avec Lui.

C'est par ces paroles que nous devons nous consoler si des fidèles viennent à mourir, s'endormant en Jésus. Ils reviendront avec Lui quand il sera manifesté ; et pour ce qui regarde la part qu'ils doivent avoir, ils s'en iront comme Lui — soit ressuscités, soit transmués — pour être toujours avec le Seigneur.

Tout ce qui suit regarde le gouvernement de la terre, sujet important qui fait partie de la gloire de Christ. Nous aussi, nous avons part à ce gouvernement ; mais ce n'est pas notre propre part à nous ; car cette part est d'être avec Lui, semblables à Lui, et même, lorsque le moment sera venu, de quitter, de la même manière que Lui, un monde qui l'a rejeté, qui nous a rejetés, et qui doit être jugé.

Je le répète, perdre ceci de vue, c'est perdre notre part, à nous. Tout est compris dans les mots : «Ainsi nous serons toujours avec le Seigneur». L'apôtre a expliqué ici comment tout cela arrivera (*). Il faut lire les versets 15-18 comme parenthèse, et lier la fin du verset 14 au premier verset du cinquième chapitre. Le chapitre 5 fait connaître ce qu'il fera lorsqu'il ramènera les saints avec Lui selon le chapitre 4: 14.

(*) Comparer 2 Cor. 5: 1 et suivants. Nous avons déjà remarqué comme fait, que cette partie du chapitre 4 de l'épître aux Thessaloniciens est une nouvelle révélation distincte : mais la portée de ce fait apparaît ici et démontre qu'il a une grande importance. La vie du chrétien se lie tellement au jour (c'est-à-dire à la puissance de la vie de lumière de laquelle Christ vit), et Christ, qui est déjà dans la gloire, est si réellement la vie du fidèle, que celui-ci ne pense pas à autre chose qu'à entrer dans la gloire par cette puissance de Christ qui le transmuerait (voyez 2 Cor. 5: 4). Il a fallu une révélation accessoire et nouvelle pour expliquer (ce que l'intelligence des Thessaloniciens n'avait pas encore saisi) comment les saints morts ne perdaient pas leur part dans ce jour-là. La même puissance sera appliquée à leurs corps morts et aux corps mortels des saints vivants, et tous seront ravis ensemble ; mais la victoire sur la mort étant déjà remportée et Christ selon la puissance de la résurrection étant déjà la vie du chrétien, ce qui était naturel selon cette puissance, c'est que le chrétien passerait, sans subir la mort, dans la plénitude de la vie auprès de Christ. C'était tellement la pensée naturelle de la foi qu'il fallait une révélation expresse et, comme je l'ai dit, accessoire, pour expliquer comment les morts y auraient aussi leur part. Pour nous, maintenant, cela ne présente aucune difficulté. C'est l'autre côté de cette vérité

qui nous manque, car il appartient à une foi bien plus vivante que la nôtre, et qui réalise bien davantage la puissance de la vie de Christ et sa victoire sur la mort. Sans doute, les Thessaloniciens auraient dû réfléchir que Christ était mort et ressuscité, et n'auraient pas dû permettre que la force surabondante de leur joie réalisant leur propre part en Christ leur cachât la certitude de la part de ceux qui dorment en Lui. Mais on voit — et Dieu l'a permis afin que nous voyions — comment la vie que les Thessaloniciens possédaient se rattachait à la position du Chef triomphant sur la mort. L'apôtre n'affaiblit pas cette foi et cette espérance, mais il ajoute, pour que les Thessaloniciens se consolent par cette considération, que le triomphe de Christ aurait la même puissance pour les saints endormis que pour les vivants, et que Dieu ramènerait les premiers avec Jésus en gloire aussi bien que les derniers, après les avoir ravis ensemble, ce qui serait leur part commune pour être toujours avec Lui.

Dieu nous donne, à nous aussi, cette vérité, la révélation de cette puissance. Il a permis que des milliers s'endorment, parce qu'il avait, son nom en soit béni, d'autres milliers à appeler ; mais la vie de Christ n'a pas perdu sa force, ni la vérité sa certitude. Nous l'attendons comme des vivants, parce qu'il est notre vie ; nous le verrons en résurrection, si peut-être nous mourons avant qu'il vienne nous chercher : et le temps est proche.

Remarquez aussi que cette révélation imprime une autre direction à l'espérance des Thessaloniciens, parce qu'elle fait, avec beaucoup de précision, la différence entre notre départ d'ici-bas pour rejoindre le Seigneur en l'air et notre retour sur la terre avec Lui ; et non seulement cela, mais elle fait de notre départ la chose principale pour les chrétiens, tout en confirmant et en éclaircissant ce qui touche notre retour avec Lui. Je doute que les Thessaloniciens comprirent mieux le retour des saints avec Jésus que notre départ à tous d'ici-bas pour le rejoindre ; ils avaient été amenés lors de leur conversion même à attendre Jésus du ciel. Dès le commencement le grand et essentiel principe était établi pour leur coeur ; la personne de Christ était l'objet de l'attente de leur coeur : ils étaient ainsi détachés du monde.

Peut-être avaient-ils quelque idée vague qu'ils devaient paraître avec Lui en gloire : mais le comment de tout cela, ils l'ignoraient. Ils devaient être prêts à tout moment, pour sa venue ; et Lui et eux seraient glorifiés ensemble devant l'univers. Voilà ce qu'ils savaient. C'est la somme de la vérité.

Or, l'apôtre développe ici plus d'un point en rapport avec cette vérité générale.

1° Les Thessaloniciens seraient avec Christ à sa venue : ceci, je pense, n'est qu'un développement réjouissant d'une vérité qu'ils possédaient, mais donne un peu plus de précision à un de ses précieux détails. À la fin du chapitre 3, nous trouvons la vérité clairement énoncée (encore vague du moins dans les coeurs des Thessaloniciens, car ils croyaient les morts en Christ, privés de ce privilège), que tous les saints viendront avec Jésus : point capital quant au caractère de nos relations avec Lui. Ainsi Jésus était attendu : les saints seront ensemble avec Jésus lors de sa venue, tous les saints viendront avec lui : ceci fixait et rendait exactes les idées des Thessaloniciens sur des points déjà plus ou moins connus d'eux.

2° Ce qui suit était une révélation nouvelle, à l'occasion de leur méprise à l'égard de ceux qui étaient endormis. Ils pensaient bien que les chrétiens qui seraient prêts seraient glorifiés avec Christ quand il reviendrait dans ce monde ; mais les morts étaient-ils prêts ? Ils ne seraient pas présents pour avoir part à la manifestation glorieuse de Jésus sur la terre ; car je ne doute pas que cette idée vague ne possédât l'esprit des Thessaloniciens. Ils pensaient que Jésus reviendrait dans ce monde, et que ceux qui l'attendent auraient part à cette manifestation glorieuse sur la terre. Or les saints morts, l'apôtre le déclare, sont dans la même position que Jésus qui a été mort. Dieu ne l'a pas laissé dans le tombeau, et ceux qui sont comme Lui, Dieu les ramènera aussi avec Lui quand il reviendra en gloire sur la terre. Mais ce n'est pas tout : la venue de Jésus en gloire sur la terre n'est pas la chose principale : les morts en Christ seront ressuscités, puis, iront avec

les vivants à la rencontre du Seigneur en l'air, avant son appariion et reviendront avec Lui sur la terre en gloire ; et ainsi ils seront toujours avec le Seigneur. C'est là la chose principale, la part des chrétiens, savoir de demeurer éternellement avec Christ dans le ciel. La part des fidèles est en haut ; elle est Christ Lui-même, bien qu'ils doivent apparaître avec Lui dans la gloire ; ensuite, pour le monde, la venue de Christ sera le jugement.

Dans cet important passage, nous trouvons donc le chrétien vivant dans une attente du Seigneur qui se lie à sa vie de chaque jour et la complète. La mort donc n'est pour le chrétien qu'un accessoire qui peut arriver et qui ne le prive pas de sa part quand son Maître reviendra. L'attente propre du chrétien est entièrement séparée de tout ce qui suit la manifestation de Christ et est en rapport avec le gouvernement de ce monde.

Le Seigneur Lui-même vient pour nous recevoir à Lui ; il n'envoie pas à sa place les serviteurs de sa puissance : avec pleine autorité sur la mort dont il a été vainqueur, et avec la trompette de Dieu, sa voix fait sortir ensemble les siens du tombeau ; et ceux-ci, avec les vivants (transmués), vont à sa rencontre en l'air. Notre départ du monde ressemble parfaitement à celui de Jésus : nous laissons le monde auquel nous n'appartenons pas, pour aller dans le ciel ; une fois là, nous avons atteint notre part : semblables à Christ, nous sommes toujours avec Lui. Mais il amènera les siens avec Lui, quand il apparaîtra ; c'est donc là la vraie consolation pour le cas de la mort d'un chrétien. La mort n'affaiblit pas l'attente journalière du Seigneur venant du ciel ; au contraire, la manière dont l'apôtre envisage la mort ici confirme cette attente. Le saint mort ne perd pas ses droits en mourant, en s'endormant avec Jésus : il sera le premier objet de l'attention de son Seigneur lorsqu'il viendra pour appeler les siens. Toutefois le point de départ des siens pour le rejoindre est la terre ; les morts seront ressuscités — c'est la première chose — pour être prêts à partir avec les autres ; et alors, de cette terre,

tous partiront ensemble pour être avec Christ dans le ciel. Ce point de vue est de toute importance pour faire saisir le vrai caractère de ce moment où toutes nos espérances s'accompliront.

CHAPITRE 5

[v.1-11] Ainsi la seconde venue de Jésus dans ce monde n'est plus un objet vague de l'attente du fidèle, une époque de gloire. Au chap. 5, l'apôtre en parle, mais pour distinguer la position des chrétiens de celle des habitants insouciants et incrédules de la terre. Le chrétien vivant, instruit du Seigneur, attend toujours le Maître. Il y a «des temps et des saisons», il n'est pas nécessaire de lui en parler ; mais, il le sait, le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit, mais non pour lui : il est du jour, il a part à la gloire qui sera manifestée pour exécuter le jugement sur le monde incrédule. Les croyants sont les fils de la lumière ; et cette lumière, qui est le jugement des incrédules, est l'expression de la gloire de Dieu, gloire qui ne supporte pas le mal, et qui, quand elle paraîtra, le chassera de dessus la terre. Le chrétien est du jour qui jugera et détruira le méchant et la méchanceté même sur la terre. Christ est le Soleil de justice, et les fidèles luiront comme le soleil dans le royaume de leur Père.

Le monde dira : «Paix et sûreté» ; il croira en toute sécurité à la durée de sa prospérité et à la réussite de ses desseins, au moment où le jour sera là subitement ! (comp. 2 Pierre 3: 3). C'est ce que le Seigneur Lui-même a souvent répété ; voyez Matt. 24: 36-44 ; Marc 13: 33-36 ; Luc 12: 40 et suiv. ; 17: 26 et suiv. ; 21: 35, etc.

Il est bien solennel de trouver (Apoc. 3: 3) que l'Eglise professante, qui se dit vivante et dans la vérité, qui n'a pas le caractère de corruption que porte Thyatire, dovise être traitée comme le monde — si du moins elle ne se repent pas.

On peut s'étonner, peut-être, que le Seigneur ait dit que, dans un pareil temps de sécurité, les coeurs des hommes se fondront de frayeur

dans l'attente des choses qui doivent arriver sur la terre ([Luc 21: 26](#)). Mais nous voyons déjà ces deux principes de sécurité et de frayeur en présence. Progrès, succès, longue durée d'un nouveau développement de l'humanité, tel est le langage de ceux qui se moquent de la venue du Seigneur. Néanmoins, quelles craintes pour l'avenir possèdent, en même temps, les hommes et pèsent sur les coeurs. Je me suis servi du mot de «principes» en parlant de sécurité et de frayeur, car je ne crois pas que le moment dont parle le passage, auquel j'ai fait allusion, soit encore là ; mais l'ombre des événements à venir se projette sur les coeurs. Qu'on est heureux d'appartenir à un autre monde !

Cette différence de position, savoir, que nous sommes du jour et que par conséquent le jour ne peut venir sur nous comme un voleur, l'apôtre l'applique au caractère et à la marche du chrétien. Le chrétien est «du jour», ainsi le jour ne saurait le surprendre comme un voleur. Étant fils de la lumière, il doit marcher comme tel. Il vit dans le jour, quoique tout soit encore nuit et ténèbres autour de lui. On ne dort pas de jour : ceux qui dorment, dorment la nuit ; ceux qui s'enivrent, s'enivrent de nuit : ce sont là des œuvres de ténèbres. Le chrétien, fils du jour, doit veiller et être sobre, et se revêtir de tout ce qui fait la perfection et la raison d'être de sa position — savoir de la foi, de l'amour et de l'espérance ([vers. 8](#)) — principes qui lui donnent courage et confiance pour aller en avant. Il a la cuirasse de la foi et de l'amour. Il va ainsi droit devant lui contre l'Ennemi ; il a pour casque l'espérance de ce salut glorieux dans lequel il sera délivré de tout, en sorte qu'il élève sa tête au milieu des dangers, sans crainte. On voit que l'apôtre rappelle ici les trois grands principes du chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens, pour caractériser le courage et la fermeté du chrétien, comme, au commencement de notre épître, il a montré que ces mêmes principes étaient le ressort de la marche de chaque jour.

La foi et l'amour nous mettent naturellement en rapport avec Dieu, révélé en Jésus comme principe de communion, de sorte que nous marchons avec confiance en Lui ; sa présence nous fortifie. Par la foi, il est l'objet glorieux de nos regards ; par l'amour, il demeure en nous, et nous réalisons ce qu'il est ; l'espérance porte nos yeux particulièrement sur Christ qui vient pour nous faire jouir de la gloire avec Lui.

C'est dans cet esprit que l'apôtre parle quand il dit : «Car Dieu ne nous a pas destinés à la colère» (la foi comprend l'amour, sait ce que Dieu veut, connaît ses pensées à notre égard), «mais à l'acquisition du salut» ([vers. 9](#)). — Voilà ce que nous espérons. L'apôtre parle ici du salut en tant que délivrance finale «par notre Seigneur Jésus Christ», et il ajoute naturellement : «qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions (que nous soyons vivants quand il viendra ou morts avant sa venue), nous vivions ensemble avec Lui» ([v. 10](#)). La mort ne nous prive pas de cette délivrance et de cette gloire, car Jésus est mort ; la mort est devenue le moyen d'obtenir pour nous la délivrance et la gloire aussi ; et si nous mourons, nous vivrons également avec Lui. Il est «mort pour nous», à notre place, afin que, quoi qu'il en soit, nous vivions avec Lui. Tout ce qui nous empêchait de vivre avec Lui est hors de notre chemin, a perdu sa force et plus que perdu sa force, est une garantie pour nous, que nous jouirons sans entrave de la pleine vie de Christ en gloire. De sorte que nous pouvons nous exhorter l'un l'autre, et, plus que cela, nous édifier l'un l'autre par ces glorieuses vérités, par lesquelles Dieu répond à tous nos besoins, à toutes nos nécessités. Ici ([v. 10](#)) se termine la révélation spéciale, commencée au chapitre 4: 13, à l'égard de ceux qui s'endorment avant la venue du Seigneur Jésus.

Sur la manière dont Paul parle de la venue du Seigneur

J'attire ici l'attention de mon lecteur sur la manière dont l'apôtre parle de la venue du Seigneur, dans les divers chapitres qui

viennent de nous occuper. On remarquera que l'Esprit ne présente pas ici l'Assemblée comme un tout. Il s'agit de la vie, par conséquent de la vie de chaque chrétien en particulier ; et ce point, certes, est bien important.

Dans le premier chapitre, l'attente du Seigneur est présentée en général comme caractérisant le chrétien : les Thessaloniciens sont convertis pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils. C'est l'objet même — la personne du Seigneur — qui nous est présenté ici : le Fils de Dieu Lui-même viendra et satisfara à tous les besoins du cœur . Ce n'est ni son règne, ni le jugement, ni même le repos, mais le Fils de Dieu ; et ce Fils de Dieu, c'est Jésus ressuscité d'entre les morts et qui nous délivre de la colère qui vient, car il en vient une. Chaque chrétien attend donc pour soi le Fils de Dieu, il l'attend du ciel.

Dans le second chapitre, c'est l'association avec les saints, la joie dans les saints à la venue de Christ, qui nous sont présentées.

Au chapitre troisième, il s'agit davantage de responsabilité, de responsabilité dans la liberté et dans la joie, mais d'une position devant Dieu en rapport avec notre marche et notre vie ici-bas. L'apparition du Seigneur est la mesure et le moment de l'épreuve de la sainteté. Le témoignage rendu de la part de Dieu à cette vie, en ce qu'il lui accorde sa place naturelle, trouve son accomplissement lorsque Christ est manifesté avec tous ses saints. Ce n'est pas sa venue pour nous chercher, mais sa venue avec nous. Cette distinction est toujours faite. Pour les chrétiens même et pour l'Assemblée, ce qui a trait à la responsabilité se trouve toujours en rapport avec l'apparition du Seigneur ; nos joies, par contre, avec sa venue pour nous prendre à Lui.

Les points traités dans ces trois premiers chapitres sont donc :

- 1° l'attente générale du Seigneur en personne, de «son Fils des cieux» ;
- 2° l'amour satisfait à sa venue, quant à d'autres ;
- 3° la sainteté ayant sa pleine valeur et son plein développement lors de cette venue.

Dans le quatrième chapitre, ce n'est pas la liaison de la vie avec son plein développement dans notre réunion réalisée avec Christ, mais la victoire sur la mort qui ne met aucune barrière à cette réunion, et en même temps notre espérance affermie et établie dans notre commun départ de ce monde, à la ressemblance de celui de Jésus, pour être toujours avec Lui.

[v.12-22] Les exhortations qui terminent l'épître sont courtes ; la puissante action de la vie de Dieu dans ces chers disciples de Paul rendait ces exhortations comparativement peu nécessaires, quoiqu'elles soient toujours bonnes. Paul n'avait rien à blâmer chez les Thessaloniciens : heureux état ! Ils n'étaient peut-être pas assez enseignés quant à un grand développement de doctrine (l'apôtre espérait les voir pour cela) mais il y avait assez de vie au milieu d'eux, une relation personnelle avec Dieu assez vraie et réelle, pour les édifier sur ce terrain. À celui qui a, il sera donné davantage. L'apôtre pouvait se réjouir avec les frères de Thessalonique, et confirmer leur espérance, et y ajouter, comme révélation venant de Dieu, des détails dont l'Assemblée tire son profit dans tous les siècles.

Dans l'épître aux Philippiens nous voyons la vie selon l'Esprit dominer toutes les circonstances par des pensées, fruits, chez l'apôtre, d'une longue expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu. Il montre la puissance remarquable de cette vie de foi quand l'appui des saints lui manque complètement, et qu'il est en détresse, et sa vie en question, après quatre années d'emprisonnement, aux mains d'un tyran sans miséricorde. C'est alors que Paul peut proclamer qu'on doit toujours se réjouir dans le Seigneur et que Christ est tout pour lui ; que pour lui,

vivre c'est Christ, la mort un gain. C'est alors qu'il peut tout par Christ qui le fortifie. C'est ce qu'il a appris.

Dans notre épître, nous trouvons la fraîcheur de la fontaine près de sa source, l'énergie des premiers jets de la vie dans l'âme des croyants, se présentant à nous dans toute la beauté, la pureté et la vigueur de son premier printemps, sous l'influence du soleil qui s'était levé sur eux et faisait monter en eux cette sève de vie, dont les premières manifestations n'étaient pas encore altérées par le contact avec le monde ou par l'affaiblissement de la vue des choses invisibles.

L'apôtre voulait que les disciples reconnaissent ceux qui travaillaient au milieu d'eux, qui les conduisaient dans la grâce et les avertissement, et qu'ils les estimassent beaucoup à cause de leur oeuvre. L'opération de Dieu attire toujours l'âme mue par le Saint Esprit et commande son attention et son respect. C'est sur ce fondement que l'apôtre base son exhortation. Il ne s'agit pas ici d'une charge, même s'il y avait des personnes qui en fussent revêtues, mais de l'oeuvre qui attire et attache le cœur. Ils devaient connaître ceux qui travaillaient parmi eux (vers. 12). La spiritualité reconnaît cette opération de Dieu. L'amour, le dévouement, la réponse aux besoins des âmes, la patience en s'occupant d'elles de la part de Dieu, tout ceci se légitimait auprès de l'âme du fidèle, et elle bénissait Dieu de ce qu'il prenait soin de ses enfants. Dieu agissait dans l'ouvrier et dans les coeurs des fidèles ; et Dieu en soit béni, c'est un principe qui dure toujours et qui ne s'affaiblit pas !

Le même Esprit produisait la paix entre eux. Cette grâce était très précieuse ; et si l'amour apprécie l'oeuvre de Dieu dans l'ouvrier, il tiendra compte de tous les frères comme étant dans la présence de Dieu ; la volonté propre n'agit pas.

Or ce renoncement à la volonté propre et cette conscience pratique de l'opération et de la présence de Dieu donnent la force pour

avertir les désordonnés, pour consoler les craintifs, pour aider les faibles, pour être patient envers tous. L'apôtre exhorte les Thessaloniciens à agir ainsi : la communion de Dieu nous en rend capables et sa Parole nous dirige dans cette œuvre. En aucun cas, ils ne devaient rendre le mal pour le mal, mais poursuivre ce qui est bon entre eux et à l'égard de tous. Toute cette conduite dépend de la communion avec Dieu, de sa présence avec nous qui nous élève au-dessus du mal. Dieu en amour est au-dessus du mal ; c'est ce que nous pouvons réaliser en marchant avec Lui.

Telles étaient les exhortations de l'apôtre, destinées à diriger la conduite des Thessaloniciens envers tous. Pour ce qui regardait leur état personnel, la joie, la prière, les actions de grâces en toutes choses devaient les caractériser. À l'égard de l'action publique de l'Esprit au milieu d'eux, les admonitions de l'apôtre étaient brèves pour ces simples et heureux chrétiens. Ils ne devaient pas empêcher l'action de l'Esprit au milieu d'eux (car c'est là la force de l'expression : «éteindre l'Esprit») ; ni mépriser ce qu'il pouvait dire, même par la bouche du plus simple, si l'Esprit désirait l'employer ; eux-mêmes spirituels, ils pouvaient juger de tout. Ils devaient ainsi, non pas recevoir tout ce qui se présentait, même sous le nom de l'Esprit, mais tout éprouver. Ils devaient retenir ce qui était bon : on ne vacille pas, quand, par la foi, on reçoit la vérité de la Parole. On n'a pas à apprendre toujours la vérité de ce qu'on a appris de Dieu. Quant au mal, ils devaient s'en abstenir sous toutes ses formes. Telles étaient les courtes exhortations de l'apôtre à ces chrétiens qui, de fait, réjouissaient son cœur. En effet, c'est un beau tableau de la marche chrétienne que celui qui nous est présenté sous des traits si vivants dans les communications de l'apôtre.

[v.23-24] Il termine son épître en recommandant les Thessaloniciens au Dieu de paix, pour qu'ils fussent conservés sans reproche jusqu'à la venue du Seigneur Jésus.

Après une telle épître, le cœur de l'apôtre en venait facilement au **Dieu de paix** ; car **on jouit de la paix dans la présence de Dieu**, non seulement de la paix dans la conscience, **mais de la paix dans le cœur**.

Précédemment nous avons trouvé **l'amour actif dans le cœur**, c'est-à-dire **Dieu présent et agissant en nous**, envisagés comme **participant** en même temps **de la nature divine**. Cette nature est le ressort de la sainteté qui sera manifestée dans toute sa perfection **devant Dieu à la venue de Jésus avec tous ses saints** [Ch.3 v.13]. Ici, c'est **du Dieu de paix** que l'apôtre attend l'accomplissement de cette oeuvre. Plus haut, c'était **l'activité d'un principe divin en nous**, principe qui se lie à **la présence de Dieu** et à **la communion avec Lui** ; ici, c'est **le repos parfait du cœur**, dans lequel la sainteté se développe. **L'absence de la paix dans le cœur** provient de **l'activité des passions et de la volonté, augmentée par le sentiment de l'impuissance** dans laquelle nous nous trouvons de **les satisfaire entièrement**, ou même dans une mesure quelconque.

Or **en Dieu tout est paix** : il peut être actif en amour ; il peut se glorifier en créant ce qu'il veut ; il peut agir en jugement pour chasser le mal qui est devant ses yeux ; **mais il se repose toujours en Lui-même**, et tant pour le bien que pour le mal, **il connaît la fin depuis le commencement et il ne s'inquiète pas**. **Quand il remplit le cœur, il nous communique ce repos** : **nous ne pouvons nous reposer en nous-mêmes** ; nous ne saurions trouver le repos du cœur ni dans l'activité des passions, qu'elles aient un objet ou n'en aient point, ni dans l'énergie déchirante et destructive de notre volonté. Nous trouvons notre repos **en Dieu**, non pas un repos qui implique la lassitude, mais **le repos du cœur**, dans la possession de tout ce que nous désirons et de ce qui forme même nos désirs et **les satisfait en plein** ; nous trouvons ce repos dans la possession d'un objet dans lequel **la conscience n'a rien à nous reprocher**, et ne peut que se taire dans la certitude que c'est le bien suprême duquel le cœur jouit, **l'autorité suprême et unique à la volonté de laquelle il se soumet** — et **cette volonté est amour envers nous**. Dieu

donne **le repos, la paix**. Il n'est jamais appelé le **Dieu de la joie** : il nous donne bien la joie et nous devons nous réjouir ; mais la joie suppose quelque chose de surprenant, d'inattendu, d'exceptionnel, quelque chose au moins qui fait contraste avec le mal et en est la conséquence. **La paix** que nous possédons, qui nous contente, **n'a aucun élément de ce genre, rien qui fasse contraste, rien qui trouble** : la paix est **plus profonde, plus parfaite que la joie** ; elle est davantage **la satisfaction** qu'éprouve une nature dans **ce qui lui répond parfaitement, dans ce en quoi elle se déploie**, sans qu'un contraste soit nécessaire pour rehausser la satisfaction d'un cœur qui n'a pas tout ce qu'il voudrait ou ce dont il sera capable.

Dieu, nous l'avons dit, **est ce repos pour Lui-même et en Lui-même** ; **il nous donne, il est** pour nous **cette paix parfaite**. La conscience étant parfaite par l'oeuvre de Christ, qui a fait la paix et nous a réconciliés avec Dieu, la nouvelle nature, et partant le cœur, **trouve sa parfaite satisfaction en Dieu et la volonté se tait**, n'ayant d'ailleurs rien de plus à désirer.

Ce n'est pas seulement que Dieu réponde aux désirs que nous avons ; il est **la source de nouveaux désirs pour le nouvel homme, par la révélation de Lui-même en amour** (*). Il est à la fois **la source et l'objet infini de la nature, et cela en amour**. Sa part à Lui, c'est d'être tel ; **c'est plus que la création** : c'est **la réconciliation**, qui est plus que la création, parce qu'il y a en elle plus de développement d'amour, c'est-à-dire de Dieu. **Par cette oeuvre de réconciliation nous connaissons Dieu** ; elle révèle **ce qu'il est essentiellement en Christ**.

(*) Aussi y a-t-il tout le contraire de l'ennui dans la jouissance céleste de Dieu ; car Celui qui est l'objet infini de la jouissance est aussi la source infinie et la puissance infinie de la capacité de jouir, bien que nous jouissions comme des créatures qui ne peuvent que recevoir.

Dans les anges, il se glorifie en création ; les anges nous surpassent en force. **Dans les chrétiens, il se glorifie dans la réconciliation, afin qu'ils**

soient les prémices de sa nouvelle création, quand il aura réconcilié toutes choses dans les cieux et sur la terre par Christ. C'est pourquoi il est dit : «**Bienheureux ceux qui procurent la paix, car c'est eux qui seront appelés fils de Dieu»** : ils ont la nature du Dieu de paix et son caractère.

C'est dans ces relations avec Dieu que la sanctification pratique se développe, ou plutôt c'est Dieu dans ses relations avec nous, dans la paix de sa communion, qui développe la sanctification, c'est-à-dire notre conformité intérieure d'affection et d'intelligence et par conséquent de conduite extérieure avec Dieu et avec sa volonté. «Le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement» ! Qu'il n'y ait rien en nous qui ne cède à cette influence bénigne de la paix, dont on jouit dans la communion de Dieu ; qu'aucune puissance ou force en nous ne connaît autre chose que Lui ; qu'en tout, il soit notre tout, de sorte que rien autre que Lui n'ait de place dans notre coeur !

Il nous a parfaitement introduits dans cette place de bénédiction, en Christ, et par son oeuvre. Il n'y a rien entre nous et Dieu que l'exercice de son amour, la jouissance de notre bonheur et l'adoration de nos coeurs. Nous sommes la preuve devant Lui, le témoignage, le fruit de l'accomplissement de tout ce qu'il tient pour étant le plus précieux, de ce qui l'a glorifié parfaitement, de ce en quoi il trouve son bon plaisir ; et en même temps, le témoignage et la preuve de la gloire de Celui qui a accompli l'oeuvre — c'est-à-dire Christ — et de son oeuvre. Nous sommes le fruit de la rédemption accomplie par Lui, et les objets de la satisfaction que Dieu doit éprouver dans l'exercice de son amour.

Dieu en grâce est le Dieu de paix pour nous, car la justice divine trouve ici sa satisfaction, et l'amour, son parfait exercice.

Maintenant l'apôtre demande que, selon ce caractère, Dieu opère en nous, pour faire que tout y réponde à la nature de Celui qui nous a été ainsi révélé. C'est dans ce passage seulement que cette division de

la nature de l'homme est donnée : «corps, âme et esprit». Le but de l'apôtre n'est certes pas de faire de la métaphysique, mais d'exprimer l'homme, dans toutes les parties de son être : le vase par lequel il exprime ce qu'il est, les affections naturelles de son âme, la partie la plus élevée de sa nature, savoir son esprit par lequel il est au-dessus des animaux et en relation intelligente avec Dieu. Que Dieu se trouve en tout comme mobile, source et guide !

En général, la Parole se sert des mots, «âme» et «esprit», sans distinction, car l'âme de l'homme a été formée autrement que celle des bêtes, en ce que Dieu a soufflé dans les narines de l'homme l'esprit de vie, et que c'est ainsi que l'homme est devenu âme vivante. Il suffit donc de dire âme, en parlant de l'homme ; la partie supérieure de son être est sous-entendue ; et en disant esprit, dans ce même sens, le caractère élevé de son âme est exprimé. L'animal a bien ses affections naturelles ; il a une âme vivante ; il est capable de s'attacher, reconnaît ceux qui lui font du bien, se dévoue à son maître, l'aime, donne même sa vie pour lui, mais il n'a pas ce qui le met en rapport avec Dieu (hélas ! ce qui en nous se met aussi en inimitié contre Lui) ; il ne s'occupe pas des choses en dehors de sa nature, comme maître d'autrui.

L'Esprit donc veut que l'homme réconcilié avec Dieu soit consacré, dans toutes les parties de son être, au Dieu qui l'a mis en relation avec Lui-même par la révélation de son amour et par l'oeuvre de sa grâce, et qu'aucune partie de la nature humaine en lui ne soit sous l'influence d'un objet inférieur à la nature divine de laquelle lui, chrétien, est participant, et qu'ainsi il soit conservé sans reproche en la venue de Jésus.

Remarquons ici qu'il n'est nullement au-dessous de la nouvelle nature en nous d'accomplir fidèlement notre devoir dans toutes les diverses relations dans lesquelles Dieu nous a placés : c'est tout le contraire ; ce qu'il faut, c'est introduire Dieu dans ces relations, son autorité et l'intelligence que la connaissance de sa volonté communique.

C'est pourquoi il est dit : maris, demeurez avec vos femmes, «selon la connaissance» ou l'intelligence, c'est-à-dire, non seulement avec des affections humaines et naturelles (qui à elles seules ne peuvent plus même suffire à se conserver pures et bonnes dans la place qui leur appartiennent), mais comme devant Dieu et conscients de sa volonté. Il se peut que Dieu, en rapport avec l'œuvre extraordinaire de sa grâce, nous appelle à nous y consacrer entièrement ; mais s'il n'en est pas ainsi, la volonté de Dieu s'accomplit dans les relations dans lesquelles il nous a placés, et l'intelligence divine et l'obéissance à Dieu se déploient dans ces relations. Enfin Dieu nous a appelés à cette vie de sainteté avec Lui ; il est fidèle, et il l'accomplira. Qu'il nous donne de nous tenir près de Lui pour la réaliser !

Remarquons encore comment la venue de Christ et l'attente de cette venue sont introduites ici comme partie intégrante de la vie chrétienne. «Sans reproche», dit l'apôtre, « en la venue de notre Seigneur Jésus Christ». La vie qui s'est développée dans l'obéissance et dans la sainteté rencontre le Seigneur à sa venue ; il n'est pas question de la mort ; la vie que nous avons est trouvée ainsi irréprochable quand il paraît. L'homme, dans toutes les parties de son être, mû par cette vie, se trouve là sans reproche quand Jésus arrive. La mort est vaincue (pas encore détruite) ; une nouvelle vie est la nôtre. Cette vie et l'homme vivant de cette vie se retrouveront dans la gloire avec leur Chef et leur source. Alors la faiblesse qui se rattache à la condition actuelle de l'homme disparaîtra — ce qui est mortel sera «absorbé par la vie». Nous sommes à Christ ; il est notre vie, nous l'attendons pour être avec Lui, et pour qu'il complète tout le conseil de Dieu dans la gloire.

Examinons aussi un peu ce que ce passage nous enseigne sur la sanctification : celle-ci se rattache à une nature, mais elle se rattache aussi à un objet ; elle dépend aussi, quant à sa réalisation, de l'opération de quelqu'un d'autre, savoir de Dieu Lui-même, et elle est fondée sur

une oeuvre parfaite de réconciliation avec Dieu déjà accomplie. Le chrétien, en tant que sa sanctification est fondée sur cette réconciliation accomplie (dans laquelle nous entrons par la réception d'une nouvelle nature), est envisagé, dans les Écritures, comme déjà parfaitement sanctifié en Christ. La sanctification s'effectue par l'opération de l'Esprit Saint qui, en nous communiquant cette nature, nous sépare, en tant que nés de Dieu, entièrement du monde. Il est important de maintenir cette vérité et de nous tenir pour déjà sanctifiés, dans ce sens-là, bien clairement et bien distinctement ; autrement la sanctification pratique se détache bientôt, dans nos pensées, de la vérité que le chrétien a reçu une nouvelle nature ; la sanctification n'est plus alors que l'amélioration de l'homme naturel ; elle devient tout à fait légale ; le chrétien rentre après sa réconciliation dans le doute et l'incertitude, parce que, quoique justifié, il n'est pas considéré comme étant prêt pour le ciel ; son acceptation dépend de ses progrès, de sorte que la justification ne lui procure pas la paix avec Dieu. L'Écriture dit : «Rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière». Il y a des progrès à faire ; mais dans l'Écriture les progrès ne sont pas liés avec cette capacité. Le brigand était prêt pour le paradis, et il y est allé. Par de telles vues, l'oeuvre de la rédemption est affaiblie pour ne pas dire détruite, c'est-à-dire l'appréciation de cette œuvre par la foi dans nos coeurs.

Nous sommes donc sanctifiés (c'est ainsi que l'Écriture parle le plus souvent) par Dieu le Père, par le sang et par l'offrande de Christ, et par l'Esprit, c'est-à-dire mis à part personnellement et pour toujours pour Dieu. À ce point de vue la justification est présentée, dans la Parole, comme conséquence de la sanctification, comme une chose dans laquelle nous entrons par celle-ci. Pris comme pécheurs dans le monde, nous sommes mis à part par le Saint Esprit pour jouir de toute l'efficacité de l'oeuvre de Christ selon les conseils du Père, étant mis à part par la communication d'une vie nouvelle sans doute, mais placés, par cette

mise à part, dans la jouissance de tout ce que Christ nous a acquis. Je le répète, il est très important de tenir ferme cette vérité tant pour la gloire de Dieu que pour notre propre paix ; mais l'Esprit de Dieu, dans notre épître, ne parle pas de la sanctification à ce point de vue, mais de la réalisation pratique du développement de cette vie de séparation du monde et du mal. Il parle de ce développement divin, dans l'homme intérieur, qui fait de la sanctification un état réel et intelligent de l'âme, un état de communion pratique avec Dieu selon cette nature et selon la révélation de Dieu avec laquelle cette nature est en relation.

Sous ce rapport nous trouvons bien un principe de vie qui opère en nous, ce qu'on appelle un état subjectif, mais il est impossible de séparer cette opération en nous d'avec un objet : l'homme serait Dieu s'il était indépendant d'un objet ; on ne peut pas non plus, par conséquent, séparer cette opération d'une oeuvre continue de Dieu en nous, oeuvre qui nous tient en communion avec cet objet, qui est Dieu Lui-même. En conséquence, c'est par la vérité, par la Parole, que la sanctification s'accomplit en nous, soit au commencement, dans la communication de la vie, soit, en détail, tout le long du chemin. «Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité».

L'homme s'est dégradé, nous le savons. Il s'est assujetti aux convoitises de sa partie animale ; mais comment? En s'éloignant de Dieu ! Dieu ne sanctifie pas l'homme en dehors de la connaissance de Lui-même, le laissant toujours éloigné de Lui ; mais, tout en lui donnant une nouvelle nature capable de connaître Dieu, en donnant à cette nature (qui ne peut même pas vivre sans cela) un objet — Lui-même — Dieu ne rend pas l'homme indépendant, comme l'homme a voulu le devenir. Le nouvel homme est l'homme dépendant ; la dépendance est sa perfection. C'est ce que Jésus Christ a montré dans sa vie. Le nouvel homme est un homme dépendant dans ses affections, qui veut l'être,

qui s'y plaint, il ne saurait être heureux sans être dépendant et dépendant de l'amour, tout en étant obéissant comme un être dépendant doit l'être.

Ainsi les sanctifiés possèdent une nature sainte dans ses désirs et dans ses goûts ; ils participent de la nature divine, de la vie de Christ. Mais ils ne cessent pas d'être des hommes. Ils ont Dieu révélé en Christ pour objet. La sanctification se développe en communion avec Dieu et dans des affections qui se portent sur Christ et qui l'attendent. Mais la nouvelle nature ne peut pas se révéler un objet à elle-même ; et elle pourrait encore moins en avoir un en mettant Dieu de côté à son gré ; elle est dépendante de Dieu pour la révélation de Lui-même : l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs par le Saint Esprit qu'il nous a donné, et ce même Esprit prend les choses de Christ et nous les communique. Nous croissons ainsi dans la connaissance de Dieu, étant fortifiés puissamment par son Esprit dans l'homme intérieur, pour «comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, et connaître l'amour du Christ qui surpassé toute connaissance», afin que nous soyons remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. Ainsi, «nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit. «Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité».

Nous voyons par ces passages, et l'on pourrait les multiplier, que le chrétien est dépendant d'un objet, et qu'il est dépendant de la force d'un autre. L'amour agit pour opérer en nous selon cette nécessité.

Notre mise à part pour Dieu est complète ; car elle s'effectue par le don d'une nature qui est purement de Dieu, et en nous plaçant sous une responsabilité absolue, car nous ne sommes plus à nous, mais achetés à prix, sanctifiés par le sang de Christ, selon la volonté de Dieu qui veut nous avoir à Lui ; elle nous place en même temps dans une relation, dont le développement, par la connaissance croissante de Dieu qui est

l'objet de notre nouvelle nature, est la sanctification pratique qui s'opère en nous par la puissance du Saint Esprit, témoin au-dedans de nous de l'amour de Dieu. Le Saint Esprit attache le cœur à Dieu, en le révélant aussi toujours davantage ; il développe en même temps la gloire de Christ et toutes les qualités divines qui se déploient en Lui dans la nature humaine, et forme ainsi notre nature en tant que nous sommes nés de Dieu.

C'est pourquoi, comme nous l'avons vu dans cette épître, l'amour opérant en nous est le moyen de la sanctification (chap. 3: 12, 13). C'est l'activité de la nouvelle nature, de la nature divine en nous, et cette activité est liée avec la présence de Dieu, car celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu. Ici, au chapitre 5, les saints sont recommandés à Dieu Lui-même pour qu'il opère cette sanctification en eux, tandis que nous sommes toujours placés devant les objets glorieux de notre foi, pour l'accomplir.

Nous pouvons, ici plus particulièrement, attirer l'attention du lecteur sur ces objets de notre foi ; ce sont Dieu Lui-même et la venue du Seigneur : la communion avec Dieu, d'un côté, et de l'autre l'attente de Christ. Il est de toute évidence que la communion avec Dieu est la position pratique de la plus haute sanctification ; celui qui sait qu'il verra Jésus, tel qu'il est maintenant, et qu'il Lui sera semblable, se purifie comme Lui est pur. Par notre communion avec le Dieu de paix, nous sommes sanctifiés tout entiers : si Dieu est tout pour nous dans notre vie pratique, nous sommes tout saints (nous ne parlons pas ici d'aucun changement dans la chair qui ne saurait être assujettie à Dieu, ni Lui plaire) ; et la pensée de Christ et de sa venue nous garde en pratique, en détail, et intelligemment, sans reproche. C'est Dieu Lui-même qui nous garde ainsi et opère en nous pour occuper nos coeurs et nous faire toujours croître.

Mais ce point mérite quelques mots de plus. La fraîcheur de la vie chrétienne, chez les Thessaloniciens, rendait cette vie, pour ainsi dire,

plus objective, de sorte que les objets de la foi sont en saillie dans l'épître, et se dessinent nettement devant le cœur. Nous avons déjà dit que ces objets sont Dieu le Père, et le Seigneur Jésus. Quant à la communion d'amour avec les saints qu'il considère comme sa couronne et sa gloire, Paul ne parle que du Seigneur Jésus. Cette perspective a un caractère spécial de récompense, tout en étant une récompense où l'amour domine. Jésus Lui-même avait la joie qui était devant Lui comme appui dans ses souffrances : cette joie lui était personnelle ; l'apôtre aussi, pour ce qui regardait son œuvre et son travail, attendait avec Christ le fruit de ce travail. À part le cas de l'apôtre au chap. 2, nous trouvons dans cette épître Dieu Lui-même et Jésus, comme objet placé devant nous, ainsi que la joie de la communion de Dieu (dans la relation de Père), et de Christ, duquel nous partageons la gloire et la position par grâce.

Il n'y a que les deux épîtres aux Thessaloniciens où nous trouvions l'expression : «l'Assemblée en Dieu le Père» (*). La sphère de la communion des Thessaloniciens est ainsi constatée et fondée sur la relation dans laquelle ils se trouvaient avec Dieu Lui-même, sous le caractère de Père (1 Thess. 1: 3, 9 et 10 ; 3: 13 ; 4: 15, 16 ; et ici, 5: 23). Il est important de remarquer que le christianisme est d'autant plus objectif qu'il est plus vigoureux et plus vivant. Au reste cela revient simplement à dire que Dieu et le Seigneur Jésus ont une plus grande place dans nos pensées et qu'on se perd réellement davantage en eux. Cette épître aux Thessaloniciens est l'instruction que la Parole nous donne sur ce point ; et nous avons là un moyen de juger bien des faussetés dans nos coeurs et de donner une grande simplicité à notre christianisme.

(*) Peut-être aussi en rapport avec leur récente délivrance de l'idolâtrie, pour servir le seul vrai Dieu, le Père et le Seigneur Jésus-Christ.

[v.25-28] L'apôtre termine son épître en demandant les prières des frères, en les saluant avec la confiance de l'affection, et en les conjurant de faire lire son épître à tous les saints frères (vers. 25 et suiv.). Son

coeur n'oubliait aucun d'eux et voulait être en relation avec tous, selon cette affection spirituelle et ce lien personnel. Apôtre lui-même envers tous, il voulait qu'ils reconnaissent ceux qui travaillaient au milieu d'eux, mais il maintenait en même temps sa propre relation. Le coeur de Paul était un coeur qui, d'une part, embrassait tous les conseils révélés de Dieu et, d'autre part, ne perdait pas de vue le plus petit de ses saints.

Il reste une circonstance intéressante à remarquer dans la manière dont l'apôtre s'y prend pour instruire les Thessaloniciens. Dans le premier chapitre, il prend les vérités qui étaient précieuses pour leur coeur, mais à l'égard desquelles leur intelligence était restée un peu dans le vague, en sorte qu'ils étaient tombés dans une erreur : il prend, dis-je, ces vérités, et avant d'aborder l'erreur et les méprises qu'ils avaient faites, il les emploie dans ses instructions pratiques, avec la clarté avec laquelle il les possédait, les appliquant à des relations connues et senties, afin d'établir fermement les Thessaloniciens dans la vérité positive, et de les mettre au clair à l'égard de l'emploi même de cette vérité. Ils attendaient des cieux son Fils : voilà ce qu'ils possédaient déjà bien clairement dans leurs coeurs ; mais l'apôtre leur fait voir qu'ils seraient dans la présence de Dieu quand Jésus viendrait avec tous ses saints : c'était là un pas très important dans l'éclaircissement du sujet, sans que l'apôtre eût encore touché positivement l'erreur. Le coeur s'orientait dans la vérité, dans l'application pratique de la lumière divine à ce qu'il possédait déjà ; il comprenait ce que c'était que d'être devant Dieu le

Père. Se trouver là était une source de joie, un bonheur bien plus intime et réel que la manifestation d'une gloire terrestre et limitée. Ensuite, ils se trouveraient devant Dieu, quand Jésus viendrait avec tous ses saints : simple vérité démontrée par le fait même que Jésus ne pouvait avoir auprès de lui quelques-uns seulement de son Assemblée. Le coeur embrassait cette vérité sans effort, mais en faisant ainsi, il était établi, et l'intelligence aussi, dans la vérité tout entière à l'égard des relations des Thessaloniciens avec Christ et avec les siens. La joie même de la rencontre de l'apôtre avec eux tous (qu'ils fussent morts ou vivants), à la venue de Jésus, placait l'âme sur un tout autre terrain que celui d'une bénédiction qui leur serait apportée par l'arrivée de Jésus sur la terre où ils se trouvaient.

Ainsi éclairés, affermis, établis dans la vraie portée de la vérité qu'ils possédaient déjà, par un développement qui se rattachait à leurs meilleures affections et à leurs connaissances spirituelles les plus intimes, affections et connaissances fondées sur leur communion avec Dieu, les Thessaloniciens étaient préparés, avec certaines bases positives de vérité, pour aborder l'erreur et pour écarter avec facilité ce qui ne s'accordait pas avec ce qu'ils savaient apprécier maintenant à sa juste valeur, comme faisant partie de leurs possessions spirituelles. La révélation spéciale que l'apôtre ajoutait mettait tout au clair quant aux détails. Cette manière de procéder est très instructive.

Commentaires de W. Kelly

Avant-propos

Nous publions un nouveau volume de William Kelly, traduit de l'anglais, avec ces Méditations sur les épîtres aux Thessaloniciens, qui traitent principalement de la Venue du Seigneur et du Jour du Seigneur.

Comme on le verra, l'auteur approfondit souvent les questions de texte, surtout dans la seconde épître. Nous n'avons toutefois pas jugé bon d'en retrancher quoi que ce soit — sauf dans certains cas (marqués en général par des points de suspension) où W. Kelly s'attarde dans la discussion des opinions de commentateurs. Que le lecteur qui s'attache moins à l'étude du texte ne se décourage donc pas devant certains passages difficiles concernant la traduction ou l'interprétation, mais qu'il continue sa lecture. Il ne manquera pas de rencontrer des pages magnifiques et rafraîchissantes, nous présentant la Personne du Seigneur et notre bienheureuse espérance.

Chapitre 1

La venue du Seigneur caractérise les deux épîtres aux Thessaloniciens qui présentent, plus que toute autre, cette grande vérité. Elles sont les tout premiers écrits de l'apôtre que nous possédions et elles témoignent de la simplicité, de la fraîcheur et de l'énergie trouvées chez les saints auxquels elles s'adressent. Elles répondent avec chaleur aux besoins de leurs coeurs, d'une façon à la fois intime et propre à les guider et à les affirmer. D'où un style sans emphase, et le rattachement continual, non pas d'une manière théorique mais pratique, de cette espérance bénie à chaque sujet, à chaque devoir, à toutes les sources ou tous les motifs de joie ou de peine, afin d'en pénétrer l'homme intérieur ainsi que les voies extérieures de tous les saints, jour après jour.

Il ressort d'Actes 17:6, 7, que les croyants de Thessalonique avaient été, dès le début, fortement marqués par la prédication du royaume. Ils avaient toutefois besoin d'être instruits sur ce sujet à la fois vaste et riche qui, comme toute autre vérité révélée, donne occasion non seulement à des méprises dues à un manque de connaissance, mais aussi à des erreurs funestes. Les deux dangers se sont manifestés, chacun en leur temps, parmi ces saints ; et tandis que la première épître répondait à ce qui était le fruit de la simple ignorance, la seconde corrigait ce qui était manifestement faux et pernicieux. Dans les deux épîtres, la présence, ou venue du Seigneur, est soigneusement distinguée du jour du Seigneur ; les vrais caractères de l'une et de l'autre sont clairement établis et leur relation réciproque bien définie. Le besoin s'en fait sentir aujourd'hui autant qu'alors ; car s'il est vrai que l'erreur était alors à la fois récente et active, elle trouvait un terrain dans des coeurs préparés à la recevoir, et l'on rencontre aujourd'hui la même propension à s'égayer pareillement, et la même difficulté à s'approprier la révélation de Dieu.

Les commentateurs anciens et modernes ont de la peine à saisir les différents côtés de la vérité tels que l'Esprit les a donnés ; et quoique de nos jours la principale erreur de traduction (2 Thess. 2:2) ait été redressée, la vérité au lieu d'en être rendue plus claire, semble partout aussi peu comprise que jamais. L'état de choses dans la chrétienté, comme celui du monde ancien qui l'avait précédé, détourne l'esprit de ceux qui sont attachés aux choses d'ici-bas de recevoir l'enseignement qui est donné ici. La venue du Seigneur, comme espérance vivante et constante, détache le cœur de tout objet terrestre : car Il vient, nous ne savons pas quand, mais nous savons qu'Il vient bientôt, pour nous prendre auprès de Lui en haut. Tel est le Céleste, tels aussi sont les célestes ; et l'espérance correspond exactement à ce caractère respectif de Christ

et du chrétien. Elle est indépendante des événements terrestres et n'est pas une question de temps ou de saisons. À un moment qui n'est pas révélé à dessein, afin que ceux qui appartiennent à Christ l'attendent réellement, en vérité et avec constance, il viendra les chercher pour qu'ils soient avec Lui dans la maison de son Père.

Le jour du Seigneur, lui, se rapporte d'une manière solennelle à des associations terrestres. La prophétie tant de l'Ancien que du Nouveau Testament en parle ; et il a aussi sa place appropriée dans ces épîtres. Cette vérité est éminemment propre à agir sur la conscience ; c'est là son objet ; car ce jour aura affaire avec l'orgueil de l'homme et la puissance du monde, avec la religion terrestre et avec l'iniquité sous toutes ses formes. En outre c'est, dans un sens, une pierre de touche pour les affections : aimons-nous vraiment Son apparition qui anéantira le mal et rétablira tout dans un ordre selon Dieu ?

Mais considérons les paroles de l'apôtre dans leur ordre et en détail.

[v.1] «Paul, et Silvain, et Timothée, à l'assemblée des Thessaloniciens, en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ : Grâce et paix à vous !» (v. 1).

Telle est la salutation avec ses particularités propres et parfaitement adaptées. D'une part, il y a l'absence de toute mention d'une place de relation ou d'une position officielle quelconque dans l'adresse de l'apôtre, ou dans la manière dont il s'associe ses compagnons, qui comme lui, sont introduits d'une façon spontanée, et sans cérémonie. D'autre part, l'assemblée à Thessalonique est dite, ici de même que dans la salutation de la seconde épître, «en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ», ce que nous ne trouvons dit d'aucune autre assemblée. Qu'est-ce qui pourrait mieux s'harmoniser avec des saints nouveau-nés venant d'être délivrés des «beaucoup de dieux et beaucoup

de seigneurs» [1 Cor.8:5] du paganisme et amenés dans la relation consciente de petits enfants qui connaissent le Père ? Pour nous chrétiens, «il y a un seul Dieu, le Père, duquel sont toutes choses, et nous pour lui, et un seul Seigneur, Jésus Christ, par lequel sont toutes choses, et nous par lui» (1 Cor. 8:6). Mais quelle expression de tendresse et d'intime relation dans cette façon de parler de l'assemblée à Thessalonique comme étant en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ ! Combien il était doux pour eux de s'entendre ainsi placés, et comme ensemble, dans une telle communion d'amour et de lumière ! Mais tel est le principe dans la manifestation des voies divines de la grâce. C'est ainsi que même dans les paroles de réconfort du prophète Ésaïe, nous trouvons : «Comme un berger il paîtra son troupeau ; par son bras il rassemblera les agneaux et les portera dans son sein ; il conduira doucement celles qui allaitent». Ceux dont les besoins sont les plus pressants reçoivent des consolations et des soins spéciaux.

Pour la jeune assemblée caractérisée d'une telle manière, il suffisait d'ajouter ces paroles brèves mais riches : «Grâce et paix à vous». Une formule plus complète convenait pour d'autres ; ici il n'en était pas besoin vu ce qu'ils étaient précédemment.

Versets 2-10. La joie du cœur du serviteur éclate en actions de grâces constantes à Dieu pour eux tous, et non pas d'une manière vague, mais avec une mention spéciale dans ses prières. Elle répondait à la joie de ceux qui avaient été si récemment amenés des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu ; mais cette joie avait un caractère profond : elle s'élevait de la bénédiction au Dispensateur de celle-ci, la bénédiction elle-même ayant le parfum de la communion avec sa source. Ainsi Paul avait travaillé avec Dieu à Thessalonique, non pas simplement envers quelques-uns des Juifs qui avaient été persuadés et qui s'étaient joints à lui et à Silas (ou Silvain), mais particulièrement envers une grande multitude de Grecs qui servaient Dieu. Une oeuvre puissante et durable avait été faite en peu de temps. Éprouvons-nous envers Dieu

une telle reconnaissance ? Faisons-nous, en des occasions semblables, des mentions personnelles pareilles à celle-ci ? Nous souvenons-nous sans cesse du fruit de la bénédiction de l'Esprit dans les saints ? Nous savons ce que c'est que prier pour les saints dans la peine, l'opprobre, le danger, le besoin ; mais nous épanchons-nous dans la joie devant Dieu pour l'opération de sa grâce en ceux qu'il a sauvés et rassemblés au nom de Jésus ? Nos coeurs n'ont-ils pas été rétrécis par les circonstances tristes et humiliantes de division et de dispersion des saints autrefois unis ? Nous sommes prompts à rejeter, retrancher, ôter, éviter, et à repousser de toutes manières ; mais lents et sans force dans la bienveillance qui voit la grâce en d'autres et s'en réjouit, qui gagne, aide, accueille et restaure. Il n'en était pas ainsi pour l'apôtre et ses compagnons. Sans doute, une grande grâce est-elle nécessaire pour apprécier une petite grâce. **C'est l'esprit de Christ.**

Certainement il y avait parmi ces Thessaloniciens, surtout lorsque la première épître a été écrite, d'autant plus de puissance de vie qu'il y avait la simplicité, accompagnée il est vrai d'un manque de connaissance. **Les trois grandes vertus spirituelles** dont nous entendons souvent parler dans le Nouveau Testament et notamment dans les écrits de l'apôtre, étaient manifestes, dans la fervente énergie du Saint Esprit ; non seulement la foi, mais l'**«œuvre de foi»** ; non pas l'amour simplement, mais le **«travail d'amour»** ; et **l'espérance** de notre Seigneur Jésus Christ dans sa patience (ou sa constance endurante). Et de même que Christ est l'objet de la foi qui exerce le cœur et le fixe sur les choses qui ne se voient pas, ainsi sa grâce appelle l'amour, et l'espérance réjouit dans le chemin, et cela d'autant plus lorsque tout est dans la lumière de Dieu, «devant notre Dieu et Père». Il est notre Père et si nous sommes de petits enfants, nous le connaissons comme tel (1 Jean 2:13) ; mais il est Dieu, et dans notre vie, dans notre marche, nous sommes devant Lui, et nous désirons le servir d'une façon qui lui soit agréable avec révérence et une sainte crainte. Lui, devant qui la nouvelle vie en

Christ est ainsi exercée par des motifs qui ont leur source et leur puissance en Christ, est le Dieu qui a choisi les Thessaloniciens dans sa grâce pour être ses enfants bien-aimés, comme il en est rendu témoignage à la conscience et aux affections de ceux qui le servent : **«sachant, frères aimés de Dieu, votre élection».**

Quelle preuve pratique de notre élection peut-il y avoir pour d'autres, sinon dans la manifestation de la puissance de vie que nous avons en Christ, maintenue, comme elle peut seulement l'être, en cherchant à avoir en toutes choses une conscience sans reproche devant Dieu et envers les hommes ? Tirer de cela une preuve pour nous-mêmes n'est que de la propre justice, aussi bien que de l'incrédulité qui méprise le témoignage rendu par Dieu à Christ et à son oeuvre. Et c'est bien là la théologie stérile de la chrétienté, faisant venir sur elle un prompt jugement.

Mais Dieu a toujours opéré la bénédiction par la révélation de lui-même. Aussi est-ce sur le principe de la foi, afin que ce soit selon la grâce, vu que la loi produit la colère ; car là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas non plus de transgression. Mais la bonne nouvelle, telle qu'elle était prêchée par Paul et ses compagnons, «notre évangile», est le plein témoignage de ce qui est en Christ pour ceux qui sont perdus. Il avait été présenté aux Thessaloniciens dans l'énergie du Saint Esprit. **«Car notre évangile n'est pas venu à vous en parole seulement, mais aussi en puissance, et dans l'Esprit Saint, et dans une grande plénitude d'assurance, ainsi que vous savez quels nous avons été parmi vous pour l'amour de vous»** (v. 5). Cette assemblée, jeune mais consacrée, persécutée mais heureuse, était un témoignage vivant à Dieu et à Son Christ. L'évangile était venu non en parole seulement, mais en puissance, et dans l'Esprit Saint, non pas en manifestation charnelle ; il l'était aussi dans une grande plénitude d'assurance. La parole était proclamée avec toute hardiesse et certitude par des hommes dont la marche en était le

reflet brillant et pur, dans l'amour. Il en résultait des effets correspondants en ceux qui la recevaient. Car Paul et ses compagnons n'étaient pas de ceux qui semblent incapables d'apprécier la gloire de Christ tant dans l'évangile que dans l'assemblée ; qui ne se lassent jamais d'exalter une partie de la vérité au détriment d'une autre, comme si toutes n'avaient pas leur centre dans notre Seigneur : des âmes mal intentionnées, ne voyant pas loin, qui négligent les éléments les plus simples de la vérité pour s'admirer eux-mêmes, et pour imposer à autrui la valeur de ce qu'ils ont à offrir. Si tous étaient docteurs, où seraient les évangélistes ? S'il n'y avait personne pour éveiller les âmes, où seraient les brebis à nourrir et à soigner ?

Les Thessaloniciens aussi portaient l'empreinte de la puissance qui opérait dans leurs coeurs et leurs consciences. «Et vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la parole, accompagnée de grandes tribulations, avec la joie de l'Esprit Saint ; de sorte que vous êtes devenus des modèles pour tous ceux qui croient dans la Macédoine et dans l'Achaïe» (v. 6, 7). Ils souffraient cruellement pour la vérité qui remplissait leurs coeurs de joie ; ainsi Paul qui, pendant sa vie, mourait chaque jour ; ainsi le Seigneur qui mourut d'une mort sans pareille, mais a vécu comme le parfait Modèle et dans la plénitude de la joie en Dieu son Père, alors qu'il était totalement rejeté ici-bas.

Combien ces croyants de Thessalonique différaient de leurs frères à Corinthe, qui un peu plus tard allaient faire peu de cas des sujets importants de la grâce pratique pour se glorifier dans le déploiement ostensible des dons-signes et de la puissance extérieure. Et quelle différence dans le témoignage moral ! Jamais nous n'entendons parler des Corinthiens comme de modèles pour ceux qui croyaient dans la Macédoine et l'Achaïe. Pourtant le cœur de l'apôtre brûlait pour ses autres enfants dans la foi, quelque insoumis et désordonnés qu'ils fussent, afin que le don inexprimable de grâce de Dieu produisît en eux aussi le fruit acceptable, même s'il devait être tardif.

Ce n'était pas tout : le monde était rempli de nouvelles étranges, et au-delà même de la Grèce tout entière où les croyants étaient impressionnés par le zèle et la puissance morale de l'assemblée à Thessalonique. «Car la parole du Seigneur a retenti de chez vous, non seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais, en tous lieux, votre foi envers Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire » (v. 8). Partout on parlait du changement et du fait singuliers survenus dans cette ville de Thessalonique, un important centre commercial qui se trouvait sur la route directe entre l'Orient et l'Occident. Ce fait que tout un groupe de personnes ait abandonné ses faux dieux pour être rempli de la connaissance du seul vrai Dieu, avec une joie telle qu'aucune souffrance n'était en mesure de la refroidir (un groupe aussi distinct des Juifs que des païens, et cependant caractérisé davantage encore par une vie de foi, d'amour et d'espérance, absorbant tout, et inconnu jusqu'alors) ne pouvait que frapper des esprits vifs, spéculatifs et communicatifs comme l'étaient les Grecs. Le bruit s'en répandait, tel le son d'une trompette, dans toutes les directions, et non à propos de miracles ou de langues, mais pour leur foi envers Dieu. Certes un témoignage pur, admirable, plein de grâce, avait été rendu parmi les idolâtres. Car c'était en contraste absolu tant avec le légalisme dur et fier des Juifs qu'avec la corruption des Gentils. En fait, le résultat était tel que l'apôtre déclare : «Nous n'avons pas besoin d'en rien dire». Pourquoi prêcher ce que le monde même, dans un certain sens, prêchait ? La prédication a pour but de faire connaître le Dieu inconnu et son Fils, de réveiller ceux qui dorment, de gagner l'oreille de ceux qui sont insouciants à la bonne nouvelle de Dieu. Ici, cette chose vraiment nouvelle à Thessalonique était sur toutes les lèvres, et de ce centre commercial actif, se répandait partout la nouvelle d'une assemblée macédonienne qui avait renoncé à Zeus, Héra, Artémis, Apollon, et tous les autres dieux, sans adopter la circoncision ou les institutions de Moïse.

Il n'y avait là rien de vague non plus, ni de prétentieux, mais la sobriété de la grâce et de la vérité. «Car eux-mêmes racontent de nous quelle entrée nous avons eue auprès de vous, et comment vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient» (v. 9, 10). Un des grands buts de Satan est de mélanger le monde et Dieu, de tolérer la chair tout en se réclamant de l'Esprit, et ainsi de tomber en fait sous ses propres tromperies tout en professant Christ. C'est l'inverse de toute cette confusion babylonienne qu'on voit dans le genre d'entrée que l'apôtre avait eu parmi les Thessaloniciens : leurs âmes avaient complètement rompu avec tout ce qui est opposé à Dieu, dans la lumière et l'amour. Ils s'étaient tournés de leurs idoles vers Dieu alors qu'ils auraient pu soit vouloir associer Dieu à celles-ci, soit se moquer de Lui ; ils servaient non pas des formes, ni des doctrines ou des institutions, mais un Dieu vivant et vrai ; et ils attendaient des cieux son Fils, non pas comme un Juge terrible et redouté, mais comme Celui qui les délivre de la colère qui vient, Celui que Dieu a ressuscité d'entre les morts, le Garant de leur justification et le Modèle de la vie nouvelle dont ils vivaient pour Dieu dans la foi en Lui.

Chapitre 2

Tel était l'effet vivant et puissant de la visite de l'apôtre à Thessalonique. La conversion et la marche des saints avaient produit une impression évidente et profonde sur ceux de l'extérieur, dans les alentours et partout. La foi des Thessaloniciens s'était répandue comme une proclamation vivante de la vérité ; «de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire». Quelle chose heureuse lorsque l'œuvre connaît une puissance et une fraîcheur telles qu'elle libère l'ouvrier pour d'autres champs déjà blancs pour la moisson ! Quelle gloire pour le Seigneur lors-

que les païens eux-mêmes, éveillés et émerveillés par le résultat déployé en puissance devant eux, ne peuvent que parler du vrai Dieu et de son Fils !

L'apôtre fait maintenant une belle évocation de son «entrée» auprès d'eux, en relation avec le caractère de cette entrée et avec sa portée pour les saints eux-mêmes, un tableau du développement interne, comme précédemment nous en avons vu les effets extérieurs.

Versets 1-12. L'apôtre pouvait faire appel avec confiance à ce dont ces frères avaient eux-mêmes profondément conscience. L'entrée que Paul et Silas avaient eue au milieu des saints à Thessalonique n'avait pas été vain. Un propos divin de grâce, de la réalité dans la présentation de la vérité devant leurs consciences et l'énergie du Saint Esprit avaient caractérisé leur service et produit des résultats correspondants. Et ce n'était pas surprenant ; car c'était l'amour de Christ qui les poussait à aimer des âmes qui périssaient, ne connaissant pas Dieu, ni la puissance de la résurrection de Celui qui avait goûté la mort précisément pour elles. De plus, le motif de leur visite n'était certes ni de se faire valoir, ni leur propre plaisir, mais une mission si importante à leurs yeux qu'aucun obstacle, en chemin ou sur place, ne les avait arrêtés. «Mais, après avoir auparavant souffert et avoir été outragés à Philippe, comme vous le savez, nous avons eu toute hardiesse en notre Dieu pour vous annoncer l'évangile de Dieu avec beaucoup de combats» (v. 2).

Les mauvais traitements qu'ils avaient subis de la part des Gentils à Philippe n'avaient pas plus effrayé leur foi et leur amour indomptables que les persécutions qui suivirent, suscitées par la haine et par la jalouse des Juifs à Thessalonique. Ce n'est pas le souvenir de souffrances qui peut arrêter ceux qui sont résolus à endurer toutes choses tant pour l'amour de Christ que pour celui des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire éternelle. D'où leur confiance : «Nous avons eu toute hardiesse en notre Dieu pour vous annoncer l'évangile de Dieu avec beaucoup de combats».

Ayant l'assurance que l'évangile était de Dieu, ils avaient toute hardiesse en Lui pour parler, quelle que fût l'opposition ou la violence qui les environnait. Si donc maintenant l'apôtre devait exhorter les saints à Thessalonique afin que personne ne fût ébranlé par la tribulation qui leur survenait, ce n'était pas comme un théologien dilettant, plaçant sur les épaules des autres un fardeau qu'il ne voudrait pas remuer de son doigt. Dès le début, il avait été appelé à souffrir pour le nom de Christ, comme aussi à porter ce nom devant les nations et les rois, et les fils d'Israël, «pour ouvrir leurs yeux, pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu ; pour qu'ils reçoivent la rémission des péchés et une part avec ceux qui sont sanctifiés» [Actes 26:17-18], par la foi en Christ. Et il y travaillait avec une ardeur dévorante ; c'est à cela que se réfèrent les mots «beaucoup de combats», plutôt qu'à de simples difficultés extérieures d'une part ou à ce combat pour les saints contre les ruses du diable, dont il est parlé en Col. 2:1, d'autre part. Il marchait et servait dans la vérité qu'il enseignait.

«Car notre exhortation n'a eu pour principe ni séduction, ni impureté, et nous n'y avons pas usé de ruse ; mais comme nous avons été approuvés de Dieu pour que l'évangile nous fût confié, nous parlons ainsi, non comme plaisant aux hommes, mais à Dieu qui éprouve nos coeurs» (v. 3, 4). Il y avait chez lui aussi bien bonne conscience que hardiesse et persévérance. Il réalisait l'intégrité du cœur (l'opposé même du désir de jouer un rôle), au lieu de devenir la victime de la séduction, et ainsi d'en égarer d'autres. L'exhortation était aussi exempte d'erreur que d'impureté ; et il n'y avait pas la moindre intention de tromper, ce que traduit le mot «ruse» ; mais la vérité était présentée avec insistance, en toute sainteté et sincérité.

Ainsi parlaient ces serviteurs bénis, comme il convenait à des hommes qui se savaient approuvés de Dieu pour que l'évangile leur fût confié. La grâce forme la responsabilité, de même que la grâce goûtee dans l'âme maintient sa force d'une manière vivante. Ils avaient Dieu

devant eux, Dieu qui éprouve les coeurs, et c'est à Lui qu'ils voulaient plaire, non à l'homme, dont la respiration est dans ses narines : car quel cas doit-on faire de l'homme ?

C'est là un principe sérieux et permanent, aussi vrai et important aujourd'hui que lorsque Paul parlait ainsi de lui-même et de ses compagnons dans le service de Christ. On ne peut pas servir deux maîtres. Les protecteurs et les congrégations ne sont pas les seuls pièges. Le désir d'avoir de l'influence, la crainte d'être mal vu, les partis, les clergés, peuvent nuire à la fidélité au Seigneur ; la justice, dans ce cas, en souffrira toujours, et la vérité elle-même peut-être aussi. Satan travaille ainsi dans la chrétienté, au déshonneur de Christ. Essayer de servir deux maîtres est fatal ; car ou l'on haïra l'un et aimera l'autre, ou l'on s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Si un ouvrier dans la foi se considère comme approuvé de Dieu pour que l'évangile lui soit confié, il prendra d'autant plus garde à lui-même afin que le ministère ne soit pas blâmé, mais qu'en toutes choses il se recommande comme serviteur de Dieu. Seulement il cherchera à maintenir tant sa liberté que sa responsabilité dans l'Esprit, avec la Parole écrite comme seule règle. Un apôtre avait la même responsabilité directe envers le Seigneur que le moindre ouvrier dans l'évangile et, comme nous le voyons ici, il le reconnaissait pour lui-même aussi bien qu'il y insistait pour les autres. Ce n'est pas une question de droit, mais de ce qui revient à Christ ; de notre côté, ce n'est qu'une question de responsabilité. Sa gloire et notre obéissance sont ainsi sauvegardées. Pour nous il y a un seul Seigneur, et il n'y en a qu'un seul, Jésus Christ, par lequel sont toutes choses, et nous par lui ; de même qu'il y a un seul Dieu, le Père, duquel sont toutes choses, et nous pour lui. Soyons des imitateurs de l'apôtre, comme lui l'était de Christ.

Mais il y a le piège de Mammon, aussi bien que celui d'un maître rival de Christ ; et nous ne pouvons servir Dieu et Mammon. Ici aussi l'apôtre pouvait faire appel à l'expérience des saints de Thessalonique.

«Car aussi nous n'avons jamais usé de parole de flatterie, comme vous le savez, ni de prétexte de cupidité, Dieu en est témoin ; et nous n'avons pas cherché de gloire qui vient des hommes, ni de votre part, ni de la part des autres, quand nous aurions pu vous être à charge comme apôtres de Christ» (v. 5, 6). Ceux auxquels Paul et ses compagnons avaient affaire pouvaient témoigner si son langage était celui de la flatterie ou si c'étaient des paroles de vérité et de sobriété. Dieu était témoin qu'il n'y avait en lui nulle convoitise cachée sous un prétexte quelconque. Mais il y a d'autres moyens par lesquels la corruption de notre nature a tendance à se satisfaire et à se trahir. Ainsi plus d'un homme qui ne s'abaisserait pas à la flatterie et ne serait pas cupide, est vaniteux ou ambitieux. Comment Paul et ses compagnons s'étaient-ils comportés à cet égard ? «Nous n'avons pas cherché la gloire qui vient des hommes, ni de votre part, ni de la part des autres, quand nous aurions pu vous être à charge comme apôtres de Christ». Il cherchait leur bénédiction dans le témoignage de Christ, non leurs biens, mais eux-mêmes pour la gloire de Dieu ; et au lieu de réclamer une juste rémunération dans les choses charnelles en tant qu'envoyés du Seigneur pour leur service spirituel, il y avait un renoncement total à eux-mêmes dans leur consécration à Christ.

Il passe maintenant au côté positif de leur marche et de leur œuvre. «Mais nous avons été doux au milieu de vous. Comme une nourrice chérit ses propres enfants» (v. 7). La comparaison avec un proche parent, fût-il une mère, n'est pas suffisante pour rendre les tendres soins d'un amour qui a sa source en Dieu lui-même. Les petits enfants ont besoin d'une nourrice, ce que toutes les mères ne sont pas ; mais une nourrice chérissant ses propres enfants est la figure appropriée, employée ici, non celle d'une personne engagée pour nourrir les enfants d'une autre. «Ainsi, vous étant tendrement affectionnés, nous aurions été tout disposés à vous communiquer non seulement l'évangile de Dieu, mais aussi nos propres vies, parce que vous nous étiez

devenus fort chers» (v. 8). Où trouver ailleurs quelque chose de comparable à cela, en amour désintéressé, sinon dans la fidélité persévérente de la grâce qui veille sur les mêmes objets dans leur croissance, leurs difficultés et leurs dangers par la suite ? «Car vous nous souvenez, frères, de notre peine et de notre labeur ; c'est en travaillant nuit et jour pour n'être à charge à aucun de vous, que nous nous avons prêché l'évangile de Dieu» (v. 9).

Paul avait travaillé de ses propres mains à Thessalonique, comme il le faisait à Corinthe d'où il leur écrivait, afin de n'être à charge à personne. Pourtant si quelqu'un était en droit de dire, comme Néhémie : «Je fais un grand travail et je ne puis descendre» [Néhémie 6:3], c'était l'apôtre, qui est bien descendu, dans un autre sens, et n'en a que mieux accompli son grand travail, quoiqu'il n'y eût jamais un esprit plus élevé que le sien, lui qui a travaillé ainsi de ses mains, nuit et jour, durant son bref séjour parmi les Thessaloniciens. «Vous-mêmes, vous êtes témoins, et Dieu aussi, combien nous nous sommes conduits saintement, et justement, et irréprochablement envers vous qui croyez». Il répète son appel aux croyants et à Dieu lui-même, comme seul pouvait le faire quelqu'un qui s'exerçait à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et les hommes. «Ainsi que vous savez comment nous avons exhorté chacun de vous, comme un père ses propres enfants, vous exhortant, et vous consolant, et rendant témoignage, pour que vous marchiez d'une manière digne de Dieu qui vous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire» (v. 11, 12).

L'amour s'adapte aux besoins de ceux qui en sont les objets. C'est ce que fit l'apôtre lorsque les saints eurent besoin d'une nourriture plus solide que celle des petits enfants. Et quel père terrestre n'a jamais répondu à la responsabilité découlant de sa relation avec ses propres enfants aussi bien que Paul à l'égard de ses bien-aimés Thessaloniciens ? Chacun en particulier et tous ensemble, ils étaient les objets d'une vigilance incessante et pleine d'égards. L'exhortation, la consolation, ainsi

que le témoignage rendu ne faisaient jamais défaut, pour stimuler, pour encourager et pour diriger dans un chemin qui convienne au Dieu qui appelle à son propre royaume et à sa propre gloire. C'est là qu'il aura, bientôt et pour toujours, les siens avec Christ ; et il aimerait les voir marcher maintenant dans cette espérance et d'une manière digne d'elle. Tel est le but d'un véritable ouvrier de Christ ; et l'on ne saurait trouver nulle part un tableau plus beau que celui qui apparaît dans la simple esquisse tracée ici par l'apôtre.

Voilà pour ce qui en est du ministère de Paul et de ses compagnons. Il passe maintenant aux moyens que Dieu avait employés pour la bénédiction des saints par ce ministère.

Versets 13-16. L'homme tel qu'il est par nature vit sans Dieu, mû par les choses qu'il voit autour de lui, en proie aux volontés de la chair et des pensées. Pour avoir un lien spirituel avec Dieu, il a besoin d'une révélation de Sa part ; et Dieu la donne maintenant dans l'évangile touchant son Fils, afin que les hommes croient et soient sauvés. L'âme vient ainsi à la connaissance de Dieu et de Jésus Christ qu'il a envoyé, et c'est là la vie éternelle. Par la foi, l'homme commence à ressentir et à penser selon Dieu ; et la foi est la réception d'un témoignage divin. Par là il scelle que Dieu est vrai. La parole de Dieu, mêlée à la foi, met en relation directe avec Dieu.

Dans les jours apostoliques, Paul était, comme nous le trouvons ici, un instrument pour communiquer la parole de Dieu par sa prédication ; et cela, par la puissance divine, sans mélange d'erreur. Il en est ainsi des Saintes Écritures qui, étant inspirées de Dieu, sont exemptes de toute erreur. Aussi tout en étant du plus grand prix comme moyen de communiquer la vérité, elles ont une fonction spéciale et vraiment unique, en ce qu'elles sont le modèle donné de Dieu pour éprouver toute parole et toute oeuvre.

Ainsi, non seulement l'apôtre avait travaillé dans la puissance du Saint Esprit et d'une manière appropriée aux premiers pas et à la croissance de ceux qui étaient les objets de son ministère, mais cela n'avait pas été vain. Il récoltait des fruits doux et évidents, par la grâce de Dieu. «Et c'est pourquoi aussi nous, nous rendons sans cesse grâces à Dieu de ce que, ayant reçu de nous la parole de la prédication qui est de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez». C'est toujours un effet véritable de la puissance miséricordieuse de Dieu lorsque, dans un monde hostile, des âmes reçoivent Son témoignage, la Parole répondant parfaitement aux besoins du cœur et présentant le sang de Christ pour purifier la conscience des œuvres mortes afin de servir le Dieu vivant. Il y a un filet tendu en permanence devant les hommes pour les maintenir sous la domination de Satan ; et la vérité, étant la parole de Dieu, juge les pensées et les intentions du cœur. C'était une épreuve encore plus grande alors, quand la vérité était pour ainsi dire toute neuve et s'opposait à la volonté et aux raisonnements humains. Lorsque beaucoup la professent, l'opprobre disparaît dans une grande mesure, bien que Dieu ne manque pas de s'opposer aux ruses de Satan qui voudrait ainsi en détruire la puissance, en la vulgarisant. Pour les Thessaloniciens, comme d'ailleurs pour tout Gentil alors, la parole prêchée était une chose nouvelle. Mais elle était «de Dieu», et ils ont prouvé que telle elle était. «Vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu». Le cœur s'inclinait devant Dieu, et la Parole opérait aussi, par l'Esprit de Dieu, ses propres effets divins en ceux qui se soumettaient à elle par la foi.

La femme juive de Luc 11:27 était fidèle aux instincts humains et aux traditions de sa race quand elle s'écria, en voyant le Messie chasser des démons et en l'entendant mettre en garde contre une puissance plus grande de l'ennemi ceux qui cherchaient encore un signe du ciel :

« Bienheureux est le ventre qui t'a porté (et les mamelles que tu as tétes ». Mais l'évangile établit d'une manière claire et certaine qu'il n'est pas question d'une relation selon la chair, mais de l'autorité et de la bénédiction de la parole divine, et que, par conséquent, cela est ouvert tant aux Gentils qu'aux Juifs. Le croire, c'est l'obéissance de la foi. C'est être dans une association vivante avec Dieu, laquelle ne peut avoir lieu d'une autre manière.

La Parole, maniée par l'Esprit et reçue comme étant de Dieu, sépare ainsi pour Lui; elle est en fait exactement ce qui est appelé la sainteté de l'Esprit» en 1 Pierre 1:2: non pas dans le sens pratique (celui-ci suit dans les versets 15, 16, et on le trouve aussi ailleurs), mais cette mise à part pour Dieu, en principe et d'une façon absolue, dès le commencement, qui fait quelqu'un un saint (voir 1 Cor. 6:11). Elle précède ainsi la connaissance du pardon ou la possession de la paix avec Dieu ; comme Pierre dit, en (ou par) sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ. Ici rien, sinon les préjugés, n'aurait empêché les croyants de voir que l'obéissance n'est pas seulement l'obéissance de la foi, mais l'obéissance pratique. Or, la sainteté, dans le sens ordinaire, ne peut être dite «pour l'obéissance», vu qu'elle est faite, pour une très large part, d'obéissance et ne peut exister sans cette obéissance; mais la sainteté de l'Esprit telle qu'il en est parlé ici est pour (eiV) l'obéissance, et telle que celle de Jésus Christ, en contraste avec celle d'un simple Israélite. Elle est aussi pour «l'aspersion du sang de Jésus Christ», car la vie nouvelle ou la nature divine dans le saint désire obéir à Dieu, avant même qu'il ne connaisse l'efficacité de ce sang pour purifier la conscience ; il y a donc un ordre parfait dans la phrase de 1 Pierre 1:2.

Le fait de ne pas voir cela a grandement embarrassé les commentateurs et a même conduit à une falsification positive, comme dans la version latine de Théodore de Bèze et la version anglaise de Genève, qui rendent la phrase pour (en) la sainteté de l'Esprit, par (eiV) l'obéissance

et l'aspersion du sang de Jésus Christ ! C'est sacrifier non seulement la grammaire, mais la parole de Dieu à un système de théologie défective, qui ne reconnaît que la sainteté résultant de la justification et qui ignore la mise à part première pour Dieu par l'Esprit, laquelle est vraie de tout saint dès sa conversion, quand bien même il n'aurait pas encore trouvé le repos par la foi dans le sang de Christ... Peu de commentateurs se sont rendu compte que sainteté ici ne signifie pas la sainteté inhérente, graduelle ou pratique, mais cette oeuvre de l'Esprit qui, du commencement à la fin, sépare de la nature et du monde pour Dieu (comp. 2 Thess. 2:13).

La même cause spirituelle a produit des effets similaires. Tous ne sont pas Israélites, ni Crétos; et la chair en chacun, si elle n'est pas jugée, offre une occasion toute prête à l'Ennemi qui présente des pièges adaptés pour séduire chacun. Mais le Saint Esprit forme le croyant par l'image de Christ présentée dans la parole de Dieu, laquelle a le pouvoir non seulement d'engendrer des âmes pour Dieu, mais de purifier, de corriger, d'instruire, de reprendre et de discipliner de toute manière, comme aussi d'encourager le croyant. C'est ce que l'apôtre rappelle aux Thessaloniciens. «Car vous, frères, vous êtes devenus les imitateurs des assemblées de Dieu qui sont dans la Judée dans le Christ Jésus». Les différences de race, les contrastes dus aux coutumes religieuses antérieures, ne peuvent entraver la puissance de la grâce et de la vérité. Les Thessaloniciens marchaient dans le même chemin de souffrance et d'endurance que les assemblées juives dans le Christ Jésus. En Judée, la flamme de la persécution brûlait avec force contre les rassemblements qui portaient le nom de Celui qu'ils avaient crucifié. Il n'en allait pas autrement pour les saints de Thessalonique de la part de leurs propres compatriotes.

Il n'y a point de haine semblable à celle qui est nourrie par des différences de religion, et surtout quand on se réclame d'un titre exclusif et divin. L'évangile y donnait tout spécialement occasion, car il devait

d'abord se frayer son chemin là où Dieu avait réellement donné des priviléges particuliers, qu'il était tout à fait juste de maintenir dans toute leur valeur, aussi longtemps que Dieu reconnaissait le peuple auquel il les avait donnés. Mais le peuple juif les a méprisés et abandonnés, tuant les prophètes qui plaçaient sur leur conscience leur infidélité et leur apostasie, pour mettre enfin le comble à leur culpabilité alors que les formes extérieures semblaient en ordre, mais que l'incrédulité et l'initié profondes contre Dieu étaient mises à nu par le rejet et la mort ignominieux de leur propre Messie. Cependant le mal est insatiable ; et même la croix ne faisait qu'exciter leur rancoeur contre les témoins de la grâce divine. Ils «nous ont chassés par la persécution», dit Paul, parlant des Juifs de Thessalonique.

La prédication de la grâce provoque en effet chez ceux qui possèdent la loi, la fureur, jusqu'à en perdre le sens, car elle fait peu de cas des priviléges terrestres, quels qu'ils soient et insiste sur la ruine tant du Juif que du Gentil. D'où la haine vivace du Juif contre l'évangile. Il était suffisamment dur d'entendre un témoignage qui laissait la loi à une distance aussi grande que Christ l'est de Moïse, soit en élévation, soit en profondeur ; et la différence est en fait impossible à mesurer. Mais proclamer que les bénédictions incomparables qui sont en Christ effacent toute distinction, et amènent le croyant, Juif ou Gentil pareillement, dans une place nouvelle de relation céleste et de faveur éternelle, leur est intolérable ! Et de plus c'était nécessairement l'action finale de Dieu, pour tout ce qui concerne la responsabilité d'Israël. Toute espérance pour la nation sur la terre a été ensevelie dans le sépulcre de Christ. Ils ont eu un dernier appel du Saint Esprit dans l'évangile, rendant témoignage à un Christ exalté dans le ciel ; mais ils refusèrent le message autant, si ce n'est plus, que la Personne, surtout lorsqu'ils en virent d'autres — à savoir des Gentils — entrant dans la part qu'ils avaient repoussée pour eux-mêmes avec mépris.

Ainsi ils «ne plaisent pas à Dieu, et... sont opposés à tous les hommes — nous empêchant de parler aux nations afin qu'elles soient sauvées, pour combler toujours la mesure de leurs péchés ; mais la colère est venue sur eux au dernier terme». Elle pouvait n'être pas encore exécutée, mais elle était imminente, et ils en connurent une partie importante après la disparition de l'apôtre. Toutefois cette colère demeure sur les Juifs, mais elle n'est pas encore entièrement déversée. Si même les Juifs retournent dans leur pays, rebâtissent la ville et le sanctuaire et prennent possession de leur ancien héritage dans la plus grande mesure possible, ce ne sera qu'une illusion mortelle et un piège satanique, amenant sur eux d'abord l'Antichrist, puis la tribulation de la part de l'Assyrien, et finalement le Seigneur lui-même intervenant pour exercer une vengeance inexorable, bien que, à la fin, la miséricorde puisse se glorifier vis-à-vis du jugement. Toutefois puisque l'apôtre ne lève pas (comme en Rom. 11) le voile de l'avenir de devant leurs yeux, mais revient aux relations nouvelles de grâce, à la joie qu'il partage avec les saints de Thessalonique, nous suivrons nous aussi le courant du Saint Esprit.

Versets 17-20. Il ne fait pas de doute que, si le christianisme donne la plus grande importance à l'individu en relation avec Dieu, l'assemblée offre le plus vaste champ aux affections des membres de Christ qui forment son corps, un seul corps. Et Satan empêche de toutes les manières possibles l'heureux échange de ce qui est si doux et saint, de l'esprit et de l'amour du ciel goûts parmi les saints sur la terre. La présence personnelle des uns avec les autres, et surtout celle d'un homme comme Paul, quelle différence cela fait ! Toutefois, l'apôtre avait présenté ce qui devait corriger toute importance excessive donnée à la présence personnelle. Ne venait-il pas de montrer l'immense valeur de la parole de Dieu et combien elle est puissante entre les mains du Dieu de grâce ? L'absence, par conséquent, n'est nullement fatale à la joie et à la bénédiction des saints. L'attente ne fait qu'exercer la foi et accroître l'ardent

désir du revoir, désir qui, somme toute, était plus fort encore chez Paul que chez ses enfants à Thessalonique, et combien plus en Celui dont l'attente patiente est aussi parfaite que son amour pour nous ! L'apôtre lie ainsi leurs coeurs au sien (et puisse cela être vrai pour nous aussi !) dans la joie de la présence de Christ à sa venue. Ce sera alors le vrai repos du travail ; ce sera la jouissance des fruits, sans mélange ni danger. Puissions-nous, nous aussi, porter habituellement nos regards au-delà des obstacles du présent et les fixer vers cette scène bénie et éternelle !

Chapitre 3

La grâce opère par les jointures et les liens dans le corps, qui est ainsi constitué par notre Seigneur Jésus pour l'édification de lui-même en amour. Si Paul ne pouvait pas visiter les Thessaloniciens, il envoyait Timothée. L'amour ne recherche pas son propre intérêt et peut trouver des ressources selon Christ, quels que soient les obstacles que Satan place dans le chemin.

Versets 1-13.

[v.1-4] Pour l'apôtre en visite à Athènes, ce n'était pas une petite épreuve que de renoncer à la compagnie de son véritable et bien-aimé enfant dans la foi. Mais son intérêt et son affection pour les Thessaloniciens ne pouvaient être satisfaits autrement. Il savait qu'ils n'étaient spirituellement que de petits enfants et qu'ils étaient exposés à des ennemis, Juifs et Gentils, aussi subtils que déterminés et sans scrupules. Il était lui-même sur le point d'affronter Satan dans l'une des forteresses de son influence religieuse et de la spéculation philosophique, où le nom de Jésus n'avait encore jamais été proclamé ; de ce fait il n'avait pas lui-même la communion de frères en Christ avec qui prier et prendre conseil. Une tempête de furie populaire, soulevée parmi la foule des Gentils à l'instigation des Juifs, avait éclaté contre Jason (l'hôte de Paul) et d'autres frères à Thessalonique, entraînant le départ précipité de

Paul et de Silas la nuit même, après un séjour de quelques semaines seulement. La même influence juive avait excité les foules à Bérée, où ils avaient trouvé à la fois un refuge et une meilleure réception de la Parole, avec un souci remarquable de soumettre à l'épreuve des Écritures ce qui était prêché.

Silas et Timothée étaient demeurés là, tandis que Paul, une fois de plus, était emmené en hâte par des frères vers Athènes. Mais le cœur de l'apôtre ne pouvait trouver de repos quant aux Thessaloniciens, si jeunes dans la foi et exposés aux dangers, aux souffrances et à des pièges. «Et nous avons envoyé Timothée, notre frère et compagnon d'œuvre sous Dieu dans l'évangile du Christ, pour vous affermir et vous encourager touchant votre foi, afin que nul ne soit ébranlé dans ces tribulations ; car vous savez vous-mêmes que nous sommes destinés à cela. Car aussi, quand nous étions auprès de vous, nous vous avons dit d'avance que nous aurions à subir des tribulations, comme cela est aussi arrivé, et comme vous le savez». Le Saint Esprit par l'apôtre, comme le Seigneur Jésus précédemment, avait clairement averti des difficultés spéciales et constantes qui attendent le saint traversant le monde — une paix intérieure dépassant toute pensée humaine, la paix en Christ, mais de la tribulation dans le monde. Seule la foi peut goûter l'une et supporter l'autre. Voilà ce que doit être l'expérience, l'unique expectative, des chrétiens en attendant Christ. Même les plus jeunes doivent l'apprendre, car l'inimitié réelle du monde et de son prince n'épargne personne ; et ainsi l'apôtre préparait les convertis à Thessalonique à s'attendre à des afflictions. Et il n'était nullement trop tôt. Ils avaient déjà les raisons les plus sérieuses de connaître la vérité et la sagesse de ses avertissements, mais ils avaient le témoignage de son amour par la visite de Timothée pour les affermir et les encourager touchant leur foi. Seule la grâce pouvait faire entrer dans un tel chemin ; seule la grâce peut y soutenir ; mais la grâce ne fait jamais défaut. Toutefois le Seigneur travaille par divers moyens, tel l'envoi, de la part de Paul, de

Timothée allant encourager les saints, et leur joie dans la consolation quel que pût être le poids de l'affliction. La chair se serait lassée, aurait murmuré, aurait douté et se serait détournée de la vérité qui entraînait de telles peines. La foi voit Christ, rend grâces à Dieu, persévère à tout prix et croît par l'exercice, tandis que les liens de l'amour sont renforcés de tous côtés.

[v.5-8] «C'est pourquoi moi aussi, n'y tenant plus, j'ai envoyé afin de connaître ce qui en était de votre foi, de peur que le tentateur ne vous eût tentés, et que notre travail ne fût rendu vain. Mais Timothée venant d'arriver de chez vous auprès de nous, et nous ayant apporté les bonnes nouvelles de votre foi et de votre amour, et nous ayant dit que vous gardez toujours un bon souvenir de nous, désirant ardemment de nous voir, comme nous aussi nous désirons vous voir ; — c'est pourquoi, frères, nous avons été consolés à votre sujet par votre foi, dans toute notre nécessité et dans notre tribulation ; car maintenant nous vivons, si vous tenez ferme dans le Seigneur». La seconde épître montrera clairement que l'apôtre avait bien lieu de craindre que le tentateur ne profite des circonstances pour que le Seigneur soit déshonoré en ceux qui portaient son nom à Thessalonique. Pour le présent, cependant, l'œuvre se maintenait dans la vigueur et la fraîcheur de son commencement. Timothée avait de si bonnes nouvelles à rapporter qu'elles réconfortaient le cœur fervent et plein d'amour de l'apôtre qui l'avait envoyé, et elles changeaient ses anxiétés en actions de grâces qui s'élevaient au-dessus de toutes ses propres détresses et afflictions. Leur foi brillait, leur amour brûlait ; ils gardaient toujours un bon souvenir de l'étranger auquel ils devaient d'avoir entendu parler du Dieu vivant et vrai et de son Fils, le Sauveur ressuscité d'entre les morts qui vient des cieux. Ils languissaient de revoir le «messager» qui leur avait apporté la parole de Dieu en pureté, comme ils le reconnaissaient eux-mêmes, et cela malgré la tempête d'épreuves variées qu'elle avait attirées sur eux

de la part des hommes, les épreuves elles-mêmes prouvant leur sincérité et leur vérité ; car n'avaient-ils pas été prévenus à l'avance qu'il devait en être ainsi ? C'était pour le serviteur de Dieu une source de force aussi bien que de joie, comme il l'exprime avec vigueur : «**Car maintenant nous vivons, si vous tenez fermes dans le Seigneur**».

[v.9-13] La joie de l'apôtre, procédant de l'amour divin, était par conséquent sainte : pas de vain zèle prosélytique, mais la joie dans la présence de Dieu au sujet de ce qui était le fruit de Sa grâce à la louange de Jésus ; joie au sujet de cette foi et de cet amour maintenus brillants et fermes, malgré la féroce hostilité des Juifs et des Grecs, chez de jeunes témoins de Christ laissés seuls. «**Car comment pourrions-nous rendre à Dieu assez d'actions de grâces pour vous, pour toute la joie avec laquelle nous nous réjouissons à cause de vous devant notre Dieu, priant nuit et jour très instamment, pour que nous voyions votre visage et que nous supplions à ce qui manque à votre foi !**» Si leur amour était celui de Jonathan, le sien était certainement supérieur à l'amour de David. C'est l'amour de la nature divine dans la puissance de l'Esprit, qui trouve une joie toujours croissante dans la bénédiction des autres, et particulièrement de ceux qui sont déjà au bénéfice de la bénédiction, afin qu'il soit supplié, par le ministère personnel, à ce qui manque. «**Or que notre Dieu et Père lui-même, et notre Seigneur Jésus, nous fraye le chemin auprès de vous ; et quant à vous, que le Seigneur vous fasse abonder et surabonder en amour les uns envers les autres et envers tous, comme nous aussi envers vous, pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints**».

Telle était la prière dictée par les affections de l'apôtre alors que le Saint Esprit plaçait leurs besoins devant lui dans la présence de Dieu. Et le chemin de l'apôtre le conduisait vers les Thessaloniciens, mais auparavant une seconde épître devait leur être adressée et des années de labeur dans d'autres régions devaient s'écouler. En attendant, ce qu'il

cherche pour eux n'est pas moins important pour nous et pour tous les saints : l'abondance et la surabondance de l'amour en nous, les uns envers les autres et envers tous, afin que nos coeurs soient affermis sans reproche en sainteté. Ce sont là les voies de Dieu, aussi sûrement que ce ne sont pas celles de l'homme ; car celui-ci insiste sur la sainteté en vue d'aimer, tandis qu'en vérité l'amour doit opérer pour la sainteté.

C'est un principe de vérité, découlant de l'évangile et tout au long du chemin, car c'est l'amour de Dieu qui nous a rencontrés et nous a bénis en grâce souveraine par la mort de Christ pour nous, alors que nous étions des ennemis, sans force et impies ; et cela a été le motif le plus puissant qui ait opéré en nous pour la sainteté. Ainsi en est-il parmi les saints, qui sont exhortés à s'aimer mutuellement comme aussi à manifester de l'amour envers tous, afin que leurs coeurs soient affermis sans reproche en sainteté ; de même que Christ, dans son amour pour l'assemblée, s'est d'abord donné Lui-même, et ensuite, il la purifie par la Parole, afin qu'il se la présente à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable.

Mais il y a une autre considération de grand poids et de grand intérêt dans cette brève prière. Non seulement l'apôtre lie dans une unité très frappante notre Dieu et Père lui-même avec notre Seigneur Jésus dans son ardente prière pour la bénédiction des saints par le moyen d'une nouvelle visite, mais il désire que le Seigneur affermisse leurs coeurs sans reproche en sainteté «devant notre Dieu et Père en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints» — non pas simplement maintenant devant Dieu, si effectif que ce soit, mais en la venue du Seigneur avec tous ceux qui Lui appartiennent, sans s'arrêter dans sa pensée jusqu'à ce jour où les manquements ou la fidélité de chacun apparaîtront sans contestation possible. S'agissant d'une question de responsabilité, il n'est pas simplement fait mention ici de sa venue, mais de sa venue avec tous ses saints, c'est-à-dire son jour, lorsqu'ils apparaîtront avec Lui en gloire et qu'il viendra pour être glorifié dans ses

saints et admiré dans tous ceux qui auront cru. Combien cela jette la lumière de ce jour sur l'heure actuelle ! Si même, par amour pour le Seigneur, l'on ne peut pas marcher maintenant avec tous les saints, ce n'est pas que le cœur soit éloigné, mais il anticipe cette scène glorieuse au cours de laquelle ils paraîtront avec Lui, objets de notre amour parce que tous ils le sont du sien.

Chapitre 4

[v.1-8] La connaissance de Christ est inséparable de la foi ; mais elle est avant tout une vie de sainteté et d'amour, et non pas un simple credo, comme l'esprit humain tend à l'y réduire. Nous avons vu comment elle s'est manifestée dans la manière d'agir de ceux qui, les premiers, avaient annoncé l'évangile aux Thessaloniciens, manière d'agir caractérisée par une bonté sans égoïsme et par le fait qu'ils ne reculaient pas devant la souffrance (chap. 1 et 2), comme aussi plus tard par une sollicitude profonde à l'égard des jeunes convertis, appelés si rapidement à porter le poids de l'affliction. L'apôtre a prié le Seigneur pour qu'ils abondent en amour en vue de la sainteté (chap 3). Maintenant il s'adresse directement à eux.

Versets 3-8. C'est un changement immense pour des hommes qui autrefois ne pensaient qu'aux choses de la terre. Ils étaient, par le péché, séparés de Dieu et, en esprit, les uns des autres, sauf lorsqu'il s'agissait du déploiement de la volonté ou de la gloire humaines. Maintenant ils marchaient comme enfants de Dieu, unis dans un même désir de cœur de marcher de manière à plaire à Dieu. Tel est pourtant le christianisme vu dans sa pratique ; et il est sans valeur s'il n'est pas pratique. Certes il y a, dans la lumière et la vérité que Christ a révélées par le Saint Esprit, les éléments les plus riches et le champ le plus large pour l'esprit et le cœur renouvelés. Mais il n'y a rien dans «le mystère», sa largeur, sa longueur, sa hauteur et sa profondeur qui n'ait son influence sur l'état des affections ou sur le caractère de la marche et du travail ;

et il n'y a pas d'erreur qui déshonore Dieu davantage ni n'est plus préjudiciable à l'homme que le désaccord entre la théorie et la pratique. L'Écriture les lie l'une à l'autre indissolublement, nous mettant sérieusement en garde contre ceux qui voudraient les séparer, lesquels sont des méchants, les ennemis assurés de Dieu et de l'homme. Non, la vérité n'est pas là seulement pour informer, mais pour sanctifier. Et ce que nous ont enseigné ceux qui ont été divinement donnés pour la communiquer, c'est la manière dont il faut que nous marchions et plaisions à Dieu. C'est dans ce sentier que le croyant le plus jeune, qu'il soit esclave ou libre, Grec ou Scythe, instruit ou ignorant, marche dès le début ; et nul ne peut s'en écarter sans tomber dans le péché et la honte. Ce n'est cependant pas une simple direction bien précise, comme par une loi et des ordonnances. Il s'agit d'une vie, la vie de Christ, aussi y a-t-il exercice et croissance par la connaissance de Dieu. De l'état de l'âme dépend le discernement de la volonté de Dieu dans sa Parole ; elle est perdue de vue lorsque la condition intérieure est marquée par la légèreté, ou que la volonté est active et non jugée. «Si donc ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière». Alors seulement le pied sera spirituellement sûr ; et une appréciation plus profonde de la Parole dans l'intelligence aboutit à une obéissance plus complète. L'on connaît mieux la pensée de Dieu et le cœur est appliqué à lui plaisir. On y abonde de plus en plus.

Ce n'était pas un sujet de sollicitude nouveau de la part de l'apôtre. Ils savaient quels commandements il leur avait donnés par le Seigneur Jésus. Est-ce que Sa volonté, Son honneur ne sont pas intéressés à une marche qui plaît à Dieu ? Lorsqu'il était sur la terre, le Seigneur pouvait dire : «Je fais toujours les choses qui lui plaisent» ; maintenant, dans le ciel, il s'occupe de ceux qui suivent ici-bas le même chemin. Nous pouvons broncher ; mais est-ce là notre but ? Il ne manque pas de nous aider par sa Parole, comme il veut le faire aussi par sa grâce si nous regardons à lui et si nous nous appuyons sur lui. Écoutons-nous sa voix ?

L'apôtre insistait avant tout sur une chose, la pureté personnelle de ceux qui portaient le nom de Jésus ; et cela d'autant plus que les Grecs manquaient totalement à cet égard. Leurs coutumes et leur littérature, leurs hommes d'état et leurs philosophes, tout contribuait au mal ; leur religion même tendait à aggraver la souillure en consacrant les penchants de leur nature dégradée. On se fait généralement une faible idée des horreurs morales du monde païen ou de l'insensibilité des hommes dans leur ensemble à l'égard de souillures aussi éhontées. Christ a tout changé pour ceux qui croient en Lui, leur laissant un modèle afin qu'ils suivent ses traces. «Car c'est ici la volonté de Dieu, votre sainteté, que vous vous abstenez de la fornication, que chacun de vous sache posséder son propre vase en sainteté et en honneur, non dans la passion de la convoitise comme font les nations aussi qui ne connaissent pas Dieu ; que personne ne circonvienne son frère ni ne lui fasse tort dans l'affaire, parce que le Seigneur est le vengeur de toutes ces choses, comme aussi nous vous l'avons dit précédemment et affirmé» [v.3-6]. La sainteté naturellement va bien plus loin que s'abstenir de la sensualité. Encore que, se tenir à l'écart de ce qui était partout admis dans la vie ordinaire ne fût pas peu de chose. Mais le devoir négatif d'abstinence ne suffit pas à l'apôtre : «que chacun de vous », dit-il, « sache posséder son propre vase en sainteté et en honneur», au lieu de le laisser glisser faute d'y prendre garde dans le péché et dans la honte, «dans la passion de la convoitise comme font les nations aussi qui ne connaissent pas Dieu». Actes 15 est une preuve du témoignage rendu positivement alors par l'Écriture — témoignage tristement confirmé par les découvertes de Pompéi et d'Herculaneum — de la dégradation morale qui pervertissait même la partie la plus civilisée du monde païen. Lorsque Dieu est déshonoré, l'homme est réprouvé ; et Dieu, en pardonnant et en délivrant de la colère qui vient par la mort et la résurrection de Christ, donne aussi une vie nouvelle en Christ, sur laquelle le Saint Esprit agit par la parole, de manière à produire les fruits de la justice par Lui à la gloire de Dieu.

D'où l'exhortation qui suit : «**Que personne ne circonvienne son frère ni ne lui fasse tort dans l'affaire, parce que le Seigneur est le vengeur de toutes ces choses, comme aussi nous vous l'avons dit précédemment et affirmé.**» Il n'y a pas de motif réel d'introduire ici un nouveau sujet, comme ont voulu le faire certains commentateurs. Avec sa manière pleine de délicatesse, l'apôtre parle de la même impureté, spécialement dans la condition du mariage, lorsqu'il était porté atteinte aux droits d'un frère. **Ce sujet demandait et il reçoit une mention spéciale.** En effet, comme les liens fraternels entre les chrétiens les placent dans des relations d'intimité heureuses et libres, il y aurait, dans ces circonstances mêmes, **le danger particulier que Satan ne les tente, là où la chair n'est pas tenue par la foi à sa place, qui est la mort**, de sorte que l'amour agisse **seulement d'une manière sainte, avec Christ devant les yeux.** Il n'est peut-être pas de danger sur lequel il soit plus solennellement insisté. Ce sont là les agissements qui amènent la colère sur les fils de la désobéissance ; et toutes paroles qui font peu de cas du mal sont vaines ; **le Seigneur est le vengeur de toutes ces choses, et Dieu jugera le coupable.** Ce n'est pas la manière de la vraie grâce de Dieu d'épargner les avertissements réitérés les plus forts ; «**car Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté, mais dans la sainteté.**» Il est clair qu'il n'est pas fait allusion ici aux activités commerciales ou à la malhonnêteté dans les affaires de la vie courante. L'impureté dans les relations sociales des saints, tel est **le mal toujours en vue** ; et la conclusion est : «**C'est pourquoi celui qui méprise, ne méprise pas l'homme, mais Dieu, qui vous a aussi donné son Esprit Saint.**» Ainsi la grâce, en faisant appel à un devoir moral, s'élève entièrement au-dessus de la simple prise en considération des motifs propres à agir sur les hommes. Ce n'est pas qu'il ne soit pas tenu compte de ce qui concerne l'homme : l'apôtre commence par le manque d'égards envers l'homme «dans l'affaire», mais immédiatement il introduit le privilège à la fois immense et solennel du chrétien, **le don par Dieu du Saint Esprit.** Comment l'impureté

affecterait-elle **Celui qui habite dans les saints** et **fait, de leur corps, le temple de Dieu ?**

[v.9-12] Suit un appel à abonder dans l'amour fraternel ; et l'apôtre passe de là à un sujet voisin, touchant ce qui convient au travail quotidien, animé par l'intérêt porté aux autres. «**Or, quant à l'amour fraternel, vous n'avez pas besoin que je vous en écrive ; car vous-mêmes, vous êtes enseignés de Dieu à vous aimer l'un l'autre ; car aussi c'est ce que vous faites à l'égard de tous les frères qui sont dans toute la Macédoine ; mais nous vous exhortons, frères, à y abonder de plus en plus, et à vous appliquer à vivre paisiblement, à faire vos propres affaires et à travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné, afin que vous marchiez honorablement envers ceux de dehors et que vous n'ayez besoin de personne**» (v. 9-12). Posséder Christ unit merveilleusement les coeurs les uns aux autres, et l'affection de l'un envers l'autre étant un instinct spirituel, tout ce qui est appris de Christ l'approfondit d'une manière intelligente. Les relations peuvent parfois mettre à l'épreuve sa réalité ; mais d'une façon générale, elles le développent de façon active, et **d'autant plus que l'on partage la même hostilité de la part du monde.** Ici aussi l'apôtre souhaite que cet amour abonde de plus en plus et que, parallèlement ils s'efforcent avec diligence de vivre paisiblement et de faire leurs propres affaires, **ce que l'amour fraternel doit certainement produire : exactement l'inverse de cette disposition à se mêler de tout, qui découle d'une prétention à être supérieur** en connaissance, ou en spiritualité, ou en fidélité. De plus, il les exhorte à travailler de leurs propres mains, «**ainsi que nous vous l'avons ordonné**» (et qui pouvait le faire dans un tel esprit de grâce ?), afin qu'ils marchent honorablement envers ceux de dehors et qu'ils n'aient besoin de personne (ou de rien). Il n'y a pas la moindre pensée d'encourager ceux qui sont dans le besoin à tirer profit de la générosité des autres. Que ce soit l'ambition de ceux qui aiment et qui veulent garder aussi l'amour des autres, de ne s'épargner en rien et

d'éviter qu'il ne soit abusé de l'aide de qui que ce soit, afin de couper court à toute suspicion de la part de ceux de dehors. L'amour fraternel serait mis en doute si l'on ne veillait pas à ce qui convient ; au contraire il prospère et abonde là où il y a également le renoncement à soi-même.

[v.13-18] Après avoir ainsi exhorté les saints à la pureté personnelle, et lié l'amour divin à l'accomplissement paisible des devoirs quotidiens, si souvent exposés à être négligés sous le prétexte même d'aspirations plus élevées et dans la vaine prétention d'accomplir de plus hauts devoirs, l'apôtre en vient à leur tristesse et leur consternation devant la mort de quelques-uns parmi eux. Ils étaient tellement remplis de l'attente de la venue du Seigneur, qu'ils n'avaient pas envisagé la possibilité que des saints partent ainsi. Ils n'attendaient que la venue du Seigneur et en tiraient des conclusions qui, n'étant pas de Lui, les mettaient en danger comme le font tous les raisonnements humains. Il fallait donc maintenir la vérité, tout en les mettant en garde contre une telle erreur ; mais la grâce a donné ainsi une lumière nouvelle et plus complète pour eux et pour nous.

Versets 13-18. Les saints à Thessalonique connaissaient, avec une pleine certitude, la venue et le royaume du Seigneur. Ils l'attendaient des cieux, Lui le Fils de Dieu, comme une espérance constante, l'espérance la plus chère de leurs coeurs. Ils n'avaient jamais supposé qu'il pourrait tarder, par suite de la volonté de Dieu, d'amener de nouvelles âmes à la communion de son amour, tout en laissant le monde mûrir dans le désordre et l'iniquité, soit d'une incrédulité orgueilleuse, soit d'une profession vide, jusqu'à ce que l'apostasie arrive et que l'homme de péché soit révélé. Ils manquaient d'instruction quant à tout cela, n'ayant joui que pendant une brève période de l'enseignement de l'apôtre et aucune épître n'ayant encore été écrite. Celle-ci est la première épître de l'apôtre Paul, et tout en encourageant la joie et la croissance de la foi, il n'était rien de plus nécessaire que de suppléer à une

lacune qui, si elle n'était pas comblée par une révélation divine, aurait laissé des esprits actifs exposés à l'ennemi par les spéculations qu'il ne manquerait pas de suggérer rapidement, afin de saper la vérité déjà connue, ou la confiance de leurs âmes en Dieu.

Leur affliction était extrême, comme celle des autres, Juifs ou plutôt païens, qui n'avaient pas d'espérance. Pourquoi une telle tristesse, bien étrange au sujet de ceux qui, du moment qu'ils avaient été appelés d'ici-bas, connaissaient l'amour de Dieu et le salut dans le Seigneur Jésus ? La vie éternelle est-elle une chose vaine ? Et la remission des péchés, ou la possession du Saint Esprit ? Ce ne pouvait être qu'ignorance de leur part ; il ne se peut pas qu'un croyant, appelé par Dieu à son propre royaume et à sa propre gloire (pour ne pas parler de l'Église, corps de Christ) pût être, comme ils l'imaginaient, frustré par la mort, de la bénédiction que le Seigneur Jésus apportera à sa venue. C'était donc par défaut d'une connaissance plus complète qu'ils avaient cédé à des pensées propres à les plonger dans une affliction déshonorante pour Christ.

Toutefois, même ici, il est remarquable que l'apôtre ne dévoile pas l'état des esprits séparés du corps, comme nous le trouvons en Luc 23:43 ; Actes 7:59 ; 2 Cor. 5:8 et Phil. 1:23. Il répond pleinement à l'erreur selon laquelle la mort, d'une manière ou d'une autre, détruit ou contredit l'espérance bénie du chrétien. Il ne voulait pas que les saints ignorent plus longtemps ce qui concerne ceux dont on peut dire en toute vérité qu'ils «sont endormis» : s'il en est bien ainsi, il n'est que plus évident qu'ils auront part à Celui qui mourut et est ressuscité, comme certes nous le croyons ; car ils ressusciteront s'ils meurent entre-temps. Une telle résurrection est-elle une perte ? «De même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus», comme cela est magnifiquement décrit ici. Ils ont été endormis par Jésus ; et loin d'oublier ou même de différer leur joie et leur félicité, Dieu les amènera avec Jésus en ce jour-là.

Mais comment, puisqu'ils dorment dans la mort et que lui vient du ciel en puissance et en gloire ? Suit une communication nouvelle, des plus édifiantes, «par la parole du Seigneur» [v.15], qui règle la difficulté en dévoilant l'ordre des événements, et ainsi la manière par laquelle les saints endormis doivent venir avec Jésus. Les croyants de Thessalonique s'étaient imaginé que les défunt manqueraient la bienheureuse réunion, ou du moins viendraient après les vivants qui demeurent. Mais il n'en est pas ainsi. «Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur : que nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons aucunement ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles». Telle est la révélation merveilleuse de l'épisode remarquable qui fait l'objet de cette parenthèse des versets 15 à 18. Elle nous ramène aux paroles d'introduction qui leur avaient assuré que le Seigneur viendrait avec ses saints, y compris ceux qui s'étaient endormis. Nous apprenons ici comment cela peut se faire : d'abord, il descend pour eux, et ensuite il les amène avec Lui.

Mais des détails sont donnés. Il descendra Lui-même du ciel avec «un cri de commandement». Comme le mot employé est particulier, dans tout le Nouveau Testament, à ce seul passage, il ne peut qu'avoir une force spéciale. En dehors des Écritures, il est employé pour l'appel d'un général à ses soldats, d'un amiral à ses marins, ou parfois, d'une manière plus étendue, comme un cri pour exciter ou encourager. Il semble très indiqué pour donner une parole de commandement à ceux qui sont en relation directe avec celui qui l'émet. Il n'est pas fait la

moindre allusion à un cri que le monde, les hommes en général, entendraient. Ici, il est pour les siens, pour qu'ils aillent à sa rencontre en l'air. «Avec une voix d'archange» introduit la gloire de la plus élevée des créatures célestes pour servir le Seigneur en cette occasion suprême. Si maintenant, les anges sont des esprits administrateurs qui servent en faveur des saints, comme ils l'ont fait en Sa faveur aussi, combien est à propos cette «voix d'archange», lorsqu'ils seront ainsi rassemblés autour de Lui ! «La trompette de Dieu» ne reste pas non plus silencieuse en un tel moment, lorsque tout ce qui est de l'homme mortel dans les siens sera absorbé par la vie à la venue de Christ.

Par conséquent «les morts en Christ ressusciteront premièrement». Il ne s'agit pas du premier homme mais du second ; et tous ceux qui appartiennent à cette famille et qui se sont endormis «ressusciteront premièrement». Combien peu était fondée l'affliction désespérée des Thessaloniciens. Leurs morts précèdent les saints vivants, étant les premiers à expérimenter la puissance de vie dans le Fils de Dieu. Mais en vérité, la différence de temps est à peine perceptible, car «puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air». L'enlèvement de tous les saints transmués est simultané. L'affliction de ceux qui doutaient de la pleine félicité des leurs qui entre-temps s'étaient endormis était vraiment de l'ignorance et de l'incredulité ; car si même ils ne pouvaient pas connaître par avance la révélation nouvelle du Seigneur, ils auraient dû, de par la connaissance que Dieu leur avait donnée de son amour et de sa rédemption, compter sur sa grâce envers les saints morts autant qu'envers les vivants. Ils auraient pu chercher la lumière nécessaire quant aux détails auprès de ceux qui étaient suscités et donnés par le Seigneur pour la communiquer. Nous pouvons néanmoins facilement concevoir comment la hâte a opéré à leur détriment, comme elle le fait pour nous aussi. Mais quelle miséricorde ineffable que la grâce ait ré-

pondu à cette erreur et l'ait corrigée alors, nous en préservant maintenant. Tel est d'habitude le cas dans les épîtres spécialement, mais aussi dans toute l'Écriture.

Il est important de relever que «la résurrection générale» est aussi étrangère à cette partie de la parole de Dieu qu'à toute autre. Il n'est parlé ici que des croyants morts et des croyants vivants. Non qu'il n'y ait pas une résurrection des injustes aussi bien que des justes. Mais il n'y a rien dans l'Écriture qui puisse laisser croire à une résurrection de tous les hommes ensemble. Il n'est rien qui opère une séparation aussi distincte que la résurrection. Jusque-là il peut y avoir, plus ou moins, un mélange du mal avec le bien, quoique ce soit un déshonneur pour le Seigneur et un préjudice pour les siens. Mais les apparences trompent, et une séparation absolue n'existe pas. Dieu se sert de cette mise à l'épreuve pour la bénédiction de ceux dont l'oeil est simple. Mais à sa venue, la séparation sera totale ; et à son apparition, elle sera manifestée. Aussi la résurrection des saints endormis est-elle appelée une résurrection d'entre les morts ou hors des morts ; ce qui ne pourrait être dit de la résurrection des méchants, car ils n'en laissent plus derrière eux pour être encore ressuscités. Ainsi les deux classes sont ressuscitées séparément, et l'idée traditionnelle d'une résurrection générale des morts est fausse. Daniel 12 parle d'une résurrection d'Israël ; Matthieu 25, du jugement des nations par le Seigneur ; aucun des deux passages ne se réfère littéralement à des morts.

Mais autant la vérité sanctifie, autant la conséquence morale de l'erreur est positivement mauvaise. Car le fait d'une résurrection générale se lie à un jugement général ; et ainsi le vague est introduit dans l'esprit du croyant, qui perd la vérité du salut comme une chose présente et la conscience de posséder la vie éternelle en Christ, en contraste avec la comparution en jugement. Comparer Hébreux 9:27, 28 et Jean 5:24. L'un des principaux efforts de l'ennemi est d'annuler cette différence solennelle : s'il le pouvait, il ébranlerait la jouissance qu'a le

croyant de la grâce de Dieu en Christ ; il bercerait dans un calme fatal l'incrédule, indifférent tant à ses péchés qu'au Sauveur. La première résurrection des saints, séparée par au moins mille ans (Apoc. 20) de celle du reste des morts, les méchants qui ressuscitent pour le jugement et l'étang de feu, est la réfutation la plus forte possible de la confusion qui règne ; elle est un appel extrêmement sérieux à la conscience de l'incrédule, mais une consolation des plus encourageantes pour ceux qui, en attendant, sont contents de souffrir avec Christ.

Il est indéniable, en outre, que l'espérance du croyant n'est en aucune manière la mort, mais bien la venue de Christ, lorsque tout l'effort de la mort et toute trace de celle-ci seront effacés des saints endormis, comme aussi des chrétiens vivants, dans les corps desquels la mort opère comme en tout homme. Ce qui est mortel sera alors absorbé par la vie, car Celui qui est la résurrection et la vie viendra pour les prendre auprès de lui. Ainsi celui qui croit en lui, encore qu'il soit mort, vivra ; et celui qui vit et croit en lui ne mourra point à jamais. La mort n'est pas l'Époux, mais seulement une servante (car toutes choses sont à nous) pour nous introduire, absents du corps, dans la présence du Seigneur pour être avec Lui. Mais ici il ne s'agit pas seulement d'aller individuellement auprès de Lui après la mort, mais il s'agit de Sa venue à Lui, le Vainqueur de la mort, pour nous tous, que nous dormions ou que nous veillions, afin que nous soyons transformés à Sa glorieuse image même quant à notre corps.

Mais il y a un autre privilège, beaucoup plus précieux en lui-même, qui est signalé ici : «Ainsi nous serons toujours avec le Seigneur». Ce dernier point est la joie la plus profonde de l'état d'un saint recueilli pour être dès lors avec Christ. Tel a été le cas du brigand mourant mais croyant : Christ lui assura qu'il serait le jour même avec Lui dans le paradis. Seulement un tel état n'était qu'intermédiaire et imparfait, quelque bénit qu'il fût. Ce n'était pas le corps glorifié ; ni tous les saints

rassemblés. À sa venue tout sera complet et parfait pour la famille céleste ; «et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur». Qu'est-ce qui manque ou qu'y a-t-il à ajouter à de telles paroles de joie infinie et éternelle ? «Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles». Le Saint Esprit ne dit rien de plus sur ce sujet. Ce qui est parfait sera alors réalisé.

Chapitre 5

Après avoir considéré l'aspect spécial de la venue du Seigneur consommant sa grâce envers ceux qui l'attendent en les enlevant à sa rencontre en l'air, l'apôtre aborde un fait plus général : le «Jour», où le Seigneur s'occupera du monde, selon le témoignage concordant de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le rassemblement des saints vers Lui, qu'ils soient endormis ou vivants et changés à l'image de sa gloire, est une révélation nouvelle, introduite ici comme telle. Il n'en est pas de même de l'apparition ou du jour du Seigneur, qui avait formé le thème de nombreuses prophéties et, je crois pouvoir dire, de tous les prophètes depuis le commencement. Car c'est une date, et en fait une période, qui certes ne le cède à aucune en importance, qui concerne toutes les créatures dans le ciel et sur la terre et où se déployera le changement immense que Dieu opérera alors, à la gloire de son Fils, selon sa Parole dès le commencement.

Versets 1-11. Il est à remarquer qu'il n'est pas question «des temps et des saisons» à propos de la venue du Seigneur pour rassembler les siens auprès de Lui dans le ciel. En effet cette venue, notre espérance, est absolument à part des périodes définies dont traite la prophétie. Ici, où il s'agit du «jour du Seigneur», les temps et les saisons sont expressément introduits ; car ce jour est le plus important des événements qu'ils embrassent. Il n'est pas exclu, d'après 2 Thess. 2:5, que l'apôtre eût déjà enseigné verbalement les Thessaloniciens à ce sujet, comme il l'avait fait certainement au sujet de faits antérieurs. Mais on peut supposer qu'il ne leur avait pas enseigné tout ce qui pouvait en être connu,

et qu'il n'était pas entré oralement dans le détail de ce jour du Seigneur. Cela n'était en fait pas nécessaire, car l'Ancien Testament ne traite aucun sujet d'une manière plus complète et plus approfondie. C'était par conséquent déjà un sujet connu et familier parmi les saints. Pourtant l'exactitude de leur connaissance est ici simplement rattachée à la venue certaine, soudaine et redoutée du jour du Seigneur. Il n'y avait pas lieu de leur écrire maintenant à ce sujet, car ils savaient eux-mêmes parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit. L'apôtre pouvait ne pas être entré dans les détails ; mais cette vérité importante et solennelle faisait partie de leur assurance et de leur connaissance consciente, intérieure (v. 1, 2). Ils savaient parfaitement, non pas comme quelques-uns, étrangement, le disent, que le moment de ce jour est incertain, mais que sa venue est certaine, et non moins terrible qu'inattendue.

En contraste avec cette certitude, le verset 3 souligne la sécurité fatale et trompeuse des hommes du monde qui les entouraient. «Quand ils diront : paix et sûreté, alors une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point» (v. 3). En 2 Pierre 3, c'est plutôt l'incrédulité moqueuse telle qu'on la trouve parmi les philosophes qui allèguent la stabilité fondière de toutes les choses visibles au milieu de changements et de développements superficiels. Ici c'est davantage la tranquillité intérieure et l'inconscience de tout danger extérieur par suite de la confiance en l'état social et politique de l'humanité, non toutefois sans des alarmes pénibles qui trahissent le trouble réel et les craintes sous-jacentes de ceux qui ne connaissent pas Dieu ni son Christ. Ainsi en était-il pour les hommes lorsque le déluge vint et emporta tous ceux qui avaient méprisé les avertissements de Dieu par Noé ; de même aux jours de Lot, après des avertissements plus faibles et encore plus brefs, un juste jugement s'abattit sur les villes souillées de la plaine ; ainsi en sera-t-il au jour où le Fils de l'homme sera révélé. Une destruction subite menace

en fait ceux qui se confient en eux-mêmes et en leurs propres pensées, rejetant le témoignage de Dieu. C'est là le jugement des vivants ; et on remarquera qu'il n'est accompagné d'aucune trace d'un jugement des morts, ni non plus d'un embrasement de la terre, bien que tant l'un que l'autre doivent immanquablement suivre en leur temps propre. C'est la fin du siècle, mais non pas du monde matériellement. Ce jugement viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent sur la face de toute la terre. Et ils n'y échapperont aucunement, pas plus que la femme enceinte lorsque son heure est venue et qu'elle est prise par les douleurs de l'enfantement. C'est de l'ignorance, un manque de spiritualité, pour ne pas dire une folie, que d'appliquer cela à la destruction de Jérusalem ou à la mort, comme certains l'ont fait et le font encore. **C'est le jour du Seigneur qui va fondre sur le monde.**

L'apôtre déclare toutefois immédiatement et avec soin **combien la part des fidèles est différente**. «**Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que le jour vous surprenne comme un voleur ; car vous êtes tous des fils de la lumière et des fils du jour ; nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres**» (v. 4, 5). Il ne craint pas que le fait de savoir **comment la grâce les avait séparés du reste de l'humanité** ne puisse nuire à ces jeunes croyants de Thessalonique ou à d'autres ; son but même, ici comme ailleurs, est d'**imprimer cette distinction sur eux d'une manière indélébile**. Il dit premièrement qu'ils n'étaient **pas dans les ténèbres**, en sorte que le jour les surprenne comme un voleur ; secondement, qu'ils étaient **tous des fils de la lumière et des fils du jour**. Non seulement ils n'étaient **pas, comme le monde, dans les ténèbres** et **objets du jugement du Seigneur**, mais ils étaient d'une manière positive **participants de la nature et de la félicité divines**. Telle est, en fait, la **part spéciale des enfants de Dieu** en général, ainsi que l'ajoute l'apôtre : «**nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres**». **Nous sommes de Dieu**, qui est lumière et en qui il n'y a aucunes ténèbres.

Mais un privilège connu et goûté par le croyant est le pivot même et le stimulant de sa responsabilité ; aussi l'apôtre continue-t-il par l'exhortation : «**Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres**» (v. 6). Si nous sommes enfants de Dieu, c'est une source profonde de joie en Christ et de reconnaissance envers notre Père ; mais combien l'appel à marcher en accord avec une telle relation est pressant et inséparable de cette relation ! Si donc ici nous sommes des fils de la lumière et du jour, **le sommeil — l'indifférence à la volonté du Seigneur — ne nous sied pas, mais bien la vigilance et la sobriété** ; elles conviennent à ceux qui **tirent leur vie de Celui qui est la seule vraie lumière et qui introduira le jour, étant libérés aussi bien de l'agitation que d'un repos insouciant**. Les justes resplendiront alors comme le soleil dans le royaume de leur Père.

Suit un tableau bref mais vivant **du monde endormi et du chrétien vigilant**. «**Car ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit ; mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et, pour casque, l'espérance du salut**» (v. 7, 8). Le sommeil convient pour la nuit, et les excès aussi : les hommes font naturellement dans les ténèbres ce qu'ils ne voudraient pas faire à la lumière. C'est leur pratique courante et indéniable qui est ainsi placée devant nous. À quoi le chrétien est-il exhorté ?... «**Nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et, pour casque, l'espérance du salut**». Ainsi le croyant est appelé à la fois à être armé et à être vigilant et sobre. Mais les armes ici, du fait que l'exhortation ne s'adressait directement qu'à de jeunes chrétiens, ne sont **pas offensives, mais seulement défensives** : ce sont les trois caractéristiques de leur vie ici-bas, **la foi, l'amour et l'espérance**. Nous avons vu quel usage en était fait au chapitre 1 de cette épître ; elles réapparaissent ici dans le dernier chapitre.

En fait, elles ne peuvent pas manquer si nous parlons des principes moteurs de Christ, que ce soit en vérité ou en pratique ; et ainsi elles sont plus ou moins présentes dans tous les écrits apostoliques.

Il faut comprendre le mot «salut» ici dans le sens final ou complet, lorsque le corps sera mis au bénéfice de cette puissance pleine de grâce qui a déjà opéré dans l'âme. Le croyant a déjà la vie éternelle et la rédemption dans le Fils de Dieu, et il reçoit ainsi la fin de sa foi, le salut de l'âme ; il attend encore le salut de son corps (Phil. 3:21) à la venue de Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses. «Car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec lui» [v.9-10]. Ce sont des paroles claires, qui font remonter jusqu'à Dieu la grâce souveraine, laquelle distingue les saints du monde, du commencement à la fin. Dieu fait de Christ et de sa mort le point de départ de toute bénédiction pour ceux qui s'attendent à Lui, tandis que sa colère demeure sur ceux qui ne se soumettent pas à son Fils. Mais de même que les hommes de loi sont habiles pour trouver dans la loi, plus que quiconque, des difficultés, des contradictions et des lacunes, les théologiens agissent de même avec la parole écrite, au déshonneur de Dieu et au détriment de tous ceux qui leur font confiance. Comment se laisser aller à la pensée soutenue par quelques-uns que nous avons affaire ici à la vigilance ou au sommeil physiques ?... Mais ce n'est même pas là l'erreur la plus grave, car certains ont voulu faire enseigner par l'apôtre que les termes ont la même force morale au verset 10 que dans les versets 6 et 7 ! Ce qui entraîne nécessairement la conclusion que notre état spirituel importe peu : que nous soyons vigilants ou que nous dormions, nous jouirons, disent-ils, de la même part de félicité éternelle avec Christ. Cela n'a-t-il pas une résonance d'indifférence morale ?

... En réalité ce verset est la conclusion de la réponse que l'apôtre donne aux Thessaloniciens troublés au sujet de leurs morts. Et le Saint Esprit semble avoir utilisé exprès les mêmes mots dans ces versets, dans une portée morale aux versets 6 et 7, et métaphoriquement ici, avec la conviction que l'Esprit de Christ dans les saints ne pouvait pas confondre ses buts différents d'un cas à l'autre. Christ est mort pour nous, afin que, soit que nous soyons en vie, soit que nous soyons morts, nous vivions ensemble avec Lui. C'est vivre avec Lui là où il est et tel qu'il est, glorifié en haut. Et de même que l'apôtre exhortait les saints au chapitre 4:18 à se consoler ou à s'encourager l'un l'autre par ces paroles, il le répète ici au verset 11, avec l'exhortation supplémentaire de s'édifier l'un l'autre ; car la connaissance du jugement solennel qui est prêt à tomber sur le monde au jour du Seigneur devrait contribuer à consoler les croyants et les amener à se réjouir dans leur propre espérance à sa venue.

Versets 12, 13. L'apôtre aborde ensuite un besoin rarement et peut-être jamais hors de saison parmi les fidèles, même là où le courant de la foi et de l'amour est encore frais et puissant : la juste estime due à ceux qui travaillent et qui sont à la tête parmi leurs frères.

On pense communément que les personnes que Paul mentionnait comme travaillant, avertisseur ou étant à la tête, étaient des évêques ou anciens. Mais c'est perdre l'enseignement spécial de l'exhortation et sa valeur ; c'est aussi méconnaître les instructions données par les apôtres dans les Écritures : comment des surveillants auraient-ils été établis dans l'assemblée à Thessalonique, au cours d'un séjour aussi bref que le fut la première visite de l'apôtre, parmi des convertis tous encore nécessairement novices dans les choses de Dieu, quelque brillants, fervents et prometteurs qu'ils fussent ? Pour le lecteur attentif d'Actes 13 et 14, il n'est pas besoin d'argument pour prouver que ce n'était qu'au cours d'une seconde visite, sauf si la première se prolongeait.

geait pour une longue durée, que les apôtres nommaient ou choisissaient pour les disciples des anciens dans chaque assemblée. La sagesse, sinon la nécessité d'une telle manière d'agir, sera évidente pour tout esprit sobre, capable de réfléchir, même si nous n'avions pas l'interdiction positive faite à Timothée de choisir des personnes nouvellement converties pour cette fonction ([1 Tim. 3:6](#)). Car certes, quoi que les papes puissent faire, il serait difficile de supposer que l'apôtre, lorsqu'il choisissait lui-même des surveillants (vêques), négligeât le principe qu'il place avec tant de gravité devant Timothée, son vrai fils dans la foi.

Sans doute, les anciens ou les surveillants (vêques) devaient être honorés, spécialement ceux qui travaillaient dans la parole et dans l'enseignement ([1 Tim. 5:17](#)). Mais la sérieuse leçon donnée dans les versets que nous considérons est que, avant même qu'une telle relation officielle ne soit instituée, ceux qui travaillaient parmi les saints, qui étaient à la tête parmi eux dans le Seigneur, et qui les avertissaient, étaient considérés par l'apôtre comme en droit non seulement de voir leur travail reconnu, mais d'être estimés très haut en amour à cause de leur œuvre. Ils étaient très probablement des personnes qualifiées, comme celles qu'un apôtre ou un délégué apostolique comme Tite auraient désignées en tant qu'anciens. Mais en attendant, et indépendamment de cela, un principe de toute importance était établi, aussi utile pour les saints eux-mêmes que pour ceux qui n'avaient encore aucun titre extérieur : il suffisait d'un don spirituel exercé dans la foi et dans l'amour, avec le désir venant du cœur de glorifier le Seigneur dans l'état bon, heureux et saint de leurs frères.

Une situation telle que celle qui existait chez les Thessaloniciens n'est du reste, nullement exceptionnelle. Dans d'autres endroits nous pouvons voir quelque chose d'analogique. Ainsi, parmi les saints à Rome où, pour autant que l'Écriture l'enseigne, aucun apôtre n'avait encore séjourné, nous trouvons des dons qu'ils sont encouragés dans l'épître à

exercer : enseignement, exhortation, être à la tête ou conduire, etc. Aucune désignation apostolique n'avait encore eu lieu ; et par conséquent, il n'est pas parlé de charges officielles, telles que des surveillants ou des serviteurs. Mais c'est une erreur d'en déduire qu'il n'y avait ou ne pouvait y avoir personne d'autre pour «être à la tête», car Rom. 12 [v.4-8 spéc. v.8] exhorte explicitement de telles personnes à exercer leur don, même si elles n'avaient point été désignées officiellement.

De même, dans les épîtres à l'assemblée à Corinthe, nous ne trouvons pas trace d'anciens, mais plutôt la preuve qu'il n'en existait pas encore, là. Car s'il y en avait eu, n'aurait-il pas été étrange qu'il ne soit pas question d'eux dans l'absence d'une discipline selon Dieu comme nous le voyons en [1 Cor. 5 ; 6](#), et en présence d'un désordre tel que du déshonneur était jeté sur la Cène du Seigneur ([1 Cor. 11](#)), pour ne pas parler de la confusion dans l'assemblée ([1 Cor. 14](#)) et de la fausse doctrine qui naissait parmi eux ([1 Cor. 15](#)) ? S'il n'y avait pas d'anciens, on pouvait comprendre que ces maux soient placés directement devant l'assemblée, sans allusion à aucun individu nommé pour conduire. Leur absence s'explique aisément : l'assemblée à Corinthe était encore jeune, quoique pleine de vigueur. Il était habituel de désigner, lors d'une visite ultérieure, ceux des frères en qui le Seigneur donnait aux apôtres de discerner les qualités requises pour la charge de surveillant. Néanmoins, en attendant, ils n'étaient pas dépourvus d'hommes qui se vouaient eux-mêmes au service des saints, comme la maison de Stéphanas ([1 Cor. 16:15, 16](#)) ; et l'apôtre enjoint de se soumettre à chacun de ceux-ci et à quiconque coopère à l'œuvre et travaille.

À [Éphèse](#), il y avait, comme nous le savons par [Actes 20](#), des anciens ou surveillants ; mais cela n'empêchait pas la libre action de ceux qui étaient des dons de la part du Seigneur, pasteurs ou autres ([Éph. 4](#)), qui n'avaient peut-être pas la charge locale d'anciens. La même remarque s'applique à l'assemblée à [Philippines](#), où les surveillants et serviteurs sont expressément mentionnés ; mais, comme il pouvait y avoir — et

sans doute il y avait eu — l'exercice de dons dans l'enseignement et la conduite, avant que de telles personnes soient nommées officiellement, **leur présence n'entravait nullement la liberté de l'Esprit dans l'Assemblée.** Comparer aussi Col. 2:19 avec 4:17 ; Héb. 13:7, 17, 24. 1 Pierre 4:11 illustre et confirme le même principe : une règle d'or pour nous maintenant qui ne pouvons avoir de visites d'apôtres, ni la désignation de frères à des charges locales comme ils étaient en droit d'y procéder. Mais nous pouvons et devons reconnaître avec d'autant plus d'empressement tout ce que le Seigneur donne pour l'ordre et pour l'édification de l'assemblée, comme nous entendons d'ailleurs les apôtres exhorter les saints à le faire dans tant d'endroits où il n'y avait pas d'anciens et même là où il y en avait.

S'il n'y avait pas encore eu de nomination officielle de frères principaux à Thessalonique, on pourrait demander comment les saints étaient à même de savoir qui il convenait de reconnaître, d'honorer et d'aimer comme tels ? La réponse est que **l'Esprit de Dieu le manifeste-rait**, même en l'absence d'un apôtre ayant l'intelligence et l'autorité pour le faire, d'une manière tout à fait suffisante pour guider les saints dans toutes les questions d'ordre pratique. C'est pourquoi, dit ici l'apôtre, «nous vous prions, frères, de connaître ceux qui travaillent parmi vous», etc. Voilà la garantie de la Parole ; **le Saint Esprit ferait le reste, à moins que la volonté propre, l'orgueil ou l'envie ne l'en empêche.** Un tel service de dévouement dans le travail, d'humilité dans la conduite et de fidélité dans les avertissements, s'imposerait à la conscience et plus facilement encore au coeur, si les saints marchaient avec Dieu. Cependant il en est si peu ainsi parmi les chrétiens que même des commentateurs pieux éprouvent une très grande difficulté à saisir la signification du mot *connaître*, (*eidenai*) alors que la force du verbe est ici simplement son usage courant. Si les saints peuvent «connaître» un frère et l'aimer, ils peuvent aussi connaître ceux dont Dieu se sert pour leur bénédiction et leur direction, et si eux-mêmes sont droits devant

Lui, ils les respecteront d'autant plus en les voyant ne pas passer légèrement sur le mal, quelque peine qu'ils en éprouvent sur le moment. «**Si donc ton oeil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière.**» Vous ne pouvez pas aimer ces frères, comme vous y êtes exhorts ici, à moins de les connaître ; de même qu'il est impossible de manifester de l'amour fraternel, si nous ne pouvons pas dire qui sont nos frères.

Être en paix entre nous est d'une grande importance pour une telle connaissance, de même que **cette connaissance conduit à la paix.** C'est pourquoi l'apôtre dit : «Soyez en paix entre vous».

[v.14] Mais rien ne vient justifier la pensée dépourvue d'amour et de sollicitude, que ceux qui travaillent ont à assumer toute la charge des saints, particulièrement ce qui exige du courage moral et de la patience. Cela est enjoint, non pas (comme Chrysostome le dit à ce sujet) à ceux qui sont à la tête, mais aussi aux frères en général. «Or nous vous exhortons, frères : avertissez les déréglés, consolez ceux qui sont découragés, venez en aide aux faibles, usez de patience envers tous» (v. 14). L'amour seul peut agir ainsi, considérant les saints comme ils sont aux yeux de Dieu, et étant affligé des ravages que Satan voudrait faire dans ce saint jardin du Seigneur pour la volonté et la gloire de qui l'amour est jaloux. **Telles doivent être nos voies envers nos frères.**

Ensuite, et presque jusqu'à la fin, nous avons une série d'exhortations courtes et pressantes, traitant avant tout de notre esprit ou de notre état personnel ; puis de notre marche au milieu de nos semblables.

Versets 15-22. La grâce est ce qui caractérise l'évangile ; et de même qu'elle est le ressort qui agit en Dieu lui-même, comme cela a été manifesté en Christ, de même il voudrait la voir dans ses enfants. Il ne s'agit pas de la justice humaine, d'être pour le juste contre l'injuste,

mais d'un amour désintéressé, rendant le bien pour le mal et supportant le mal de la part d'autrui. Dieu voudrait ainsi que nous ne soyons pas surmontés par le mal, mais que nous surmontions le mal par le bien. Voilà le christianisme en pratique, à la fois au-dessus du paganism et du judaïsme. Voilà ce qu'il est entre nous et à l'égard de tous ; et Pierre le dit aussi bien que Paul : «Si, en faisant le bien, vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu» [1 Pi.2 v.20].

Le chrétien ne devrait pas non plus donner une mauvaise impression de son Dieu et Père ou de la portion qu'il possède maintenant déjà dans Sa grâce, pas plus que de ses espérances. Avec quelle joie les disciples s'en retournèrent même après que leur Maître fut parti pour le ciel ! Et au temps voulu, le Saint Esprit est venu rendre cette joie indéfectible (Jean 4:14). Qu'y a-t-il eu dès lors pour en assécher la source ? «Réjouissez-vous toujours» (v.16).

Mais nous sommes encore dans le corps et dans le monde, comme eux l'étaient. D'où les paroles : «Priez sans cesse» (v.17) ; de même nous voyons les disciples s'en retourner du Mont des Oliviers avec une grande joie, et persévérer d'un commun accord dans la prière, avec Marie, la mère de Jésus — non pas encore l'abomination de la prière adressée à elle ou aux frères du Seigneur. Mais la prière, cette expression si appropriée de dépendance croissante de Dieu, devrait toujours être accompagnée d'actions de grâces. De même qu'en tout ce qui, autrement, pourrait nous rendre anxieux, nous avons à exposer nos requêtes à Dieu par des prières et des supplications (Phil. 4:6), nous avons ici l'exhortation : «En toutes choses rendez grâces» (v.18). Et comme un esprit constant de reconnaissance est l'opposé même de la tendance naturelle à se plaindre de nombreuses peines et déceptions, l'apôtre renforce cette exhortation en y ajoutant pour motif : «Car telle est la volonté de Dieu dans le Christ Jésus à votre égard» (v.18). Sinon cela aurait

bientôt été considéré, vu le déclin du christianisme, comme de la légèreté et de la présomption. Combien justement l'apôtre dit dans sa seconde épître : «La foi n'est pas de tous» (2 Thess.3 v.3).

Nous avons ensuite une exhortation sobre et complète se rapportant davantage à notre comportement extérieur. Ce n'est pas ici l'injonction personnelle d'Éph. 4 : «n'attristez pas le Saint Esprit» (Eph. 4 v.30), mais : «n'éteignez pas l'Esprit» (v.19), suivi par «ne méprisez pas les prophéties» (v.20), qui aide à en fixer le vrai sens. Toutes les deux supposent la libre action du Saint Esprit dans l'assemblée, où Il ne doit pas être entravé dans son opération générale, même s'il se sert du plus petit membre de Christ, ni non plus méprisé dans la forme la plus élevée de Son action envers les âmes, la «prophétie». D'autre part, les saints ne doivent pas se laisser abuser par des prétentions élevées ou exclusives dont des hommes vraiment spirituels n'ont jamais besoin et qui leur feraient horreur. Ils avaient à éprouver toutes choses, retenir ce qui est bon, s'abstenir de toute forme de mal.

[v.23--24] Cette exhortation brève mais complète est suivie d'une prière merveilleusement appropriée : «Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ. Celui qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera» (v. 23, 24). L'apôtre recommande ainsi ses bien-aimés enfants dans la foi au Dieu de paix lui-même, après avoir insisté avec tant de compréhension sur leur propre responsabilité ; et cela tant en général que dans le détail. Voilà pourquoi il distingue l'esprit, l'âme et le corps, l'homme tout entier, intérieur et extérieur, et même l'homme intérieur divisé en esprit et âme, afin qu'ils regardent à Dieu pour être sanctifiés entièrement et pour être tout entiers conservés sans reproche en la venue de Christ.

Il peut être utile d'ajouter que «l'âme» est le siège de la personnalité, «l'esprit» étant plutôt l'expression de la capacité. Ainsi l'âme, avec

ses affections, est le «moi» responsable; tandis que l'esprit est cette faculté supérieure qui rend l'homme capable de connaître Dieu, mais aussi de connaître l'indicible malheur s'il le rejette. Le Dieu de paix lui-même veut nous avoir et nous sanctifier entièrement. Nous devrions prier à cet égard, comme le fait l'apôtre pour les saints à Thessalonique afin qu'ils soient conservés tout entiers sans reproche, et en toutes choses, en la venue de notre Seigneur. Pour notre encouragement, il ajoute : «Celui qui vous appelle est fidèle» (v.24), qui aussi accomplira son propos. La paix avec Dieu, la paix de Dieu, le Dieu de paix, tel est l'ordre dans lequel l'âme entre dans la bénédiction par notre Seigneur Jésus, et l'expérience qu'elle en fait ; comme aussi le Saint Esprit est la Personne qui effectue ce propos merveilleux de notre Père, que ce soit maintenant en partie, ou d'une manière absolue et parfaite à la venue de Christ, espérance qui n'est jamais séparée, dans l'Écriture, de quelque partie que ce soit de la vie chrétienne.

[v.25-28] Mais il y a un autre trait de cette vie auquel l'apôtre invite les saints. «Frères, priez pour nous» (v. 25). Quelle grâce ! Nous comprenons facilement qu'un Abraham prie pour un Abimélec, et peut-être aussi qu'un Abraham plus coupable intercède pour un prince du monde coupable d'un péché dont il n'était pas pleinement conscient. Mais quelle chose bénie que les saints aient le privilège de prier pour le plus honoré des serviteurs du Seigneur, et que celui-ci recherche et apprécie leurs prières ! Puis vient une chaleureuse expression de salutation, pleine d'affection adressée aux frères, à tous les frères. «Saluez tous les frères par un saint baiser» (v. 26).

Mais une autre parole de grande importance est introduite avec une solennité particulière : «Je vous adjure par le Seigneur que la lettre soit lue à tous les saints (*) frères». Nous pouvons concevoir combien

c'était à propos et nécessaire au moment où l'apôtre envoyait sa première épître. C'était une communication sous forme de lettre, si caractéristique du christianisme dans son intimité pleine d'affection et dans sa simplicité. Il y a, dans la nature du christianisme, des profondeurs de grâce et de vérité, quelle que soit la forme dans laquelle il peut être présenté, oralement ou par écrit. Mais du fait que c'était une lettre et la première de celles que l'apôtre a envoyées, il veut que les choses qu'il écrit soient reconnues comme les commandements du Seigneur, et lues à tous comme les concernant tous dans le Seigneur. Car bien qu'il ne mette pas en avant son titre d'apôtre, ne pouvant que se réjouir quand cela était inutile, il écrit dans la pleine conscience de sa position (1 Thess. 2:6) et il sous-entend ici toute son autorité. Mais avec tout cela, il se mettait en contact immédiat avec le moindre des membres du corps de Christ, vu qu'il souhaite finalement que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec eux (v. 28). Ce n'était pas qu'il suspectât l'intégrité de ceux qui étaient au-dessus d'eux dans le Seigneur, mais il voulait placer devant tous les saints la solennité d'une communication nouvellement inspirée. Et en fait, plus nous pensons à l'intérêt plein de grâce de Dieu qui nous ouvre ainsi le coeur de l'apôtre, conduit et rempli par la vérité appropriée à ses enfants, plus nous estimerons la valeur de telles paroles, paroles infaillibles de l'amour divin.

(*) Pour certains, «saints» est une adjonction. Quant à moi, je suis enclin à penser que ce terme est aussi approprié ici qu'en Héb. 3:1 et je comprends aisément que son absence, en général, de devant «frères» ait pu inciter les scribes des premiers jours et de plus tard à omettre le mot. C'était la première épître adressée à des saints d'entre les Gentils; de même, l'épître aux Hébreux met une emphase spéciale sur le fait que ceux de cette nation qui confessaient Christ, étaient maintenant des «frères saints» et non simplement la semence d'Abraham selon la chair.

Commentaires de F.B. Hole

Introduction

On admet généralement que cette épître est la première de toutes les épîtres inspirées écrites par Paul. Si l'on en désire une confirmation, il faut lire le chapitre 3 de cette épître et le comparer à Actes 17. L'épître a été écrite juste après le retour de Timothée de sa visite à Thessalonique, Paul étant à Athènes. Quand donc l'apôtre écrivit cette épître, son travail à Corinthe avait à peine commencé, et il n'avait pas encore visité Éphèse. En tout cas, il vaut la peine de lire le début d'Actes 17, car les détails historiques qu'on y trouve donnent beaucoup de relief aux divers détails de l'épître.

Le fait que les Thessaloniciens étaient des croyants de fraîche date (même pas quelques mois), confère un intérêt tout spécial à cette épître. Il est très encourageant de voir tout ce qui peut être vraiment réalisé, même chez de tout jeunes croyants en Christ, et combien ils peuvent être caractérisés par beaucoup de grâce et de dévouement quand leur simplicité reste intacte.

L'œuvre de l'apôtre à Thessalonique avait été très brève, à cause d'une émeute qui les avait arrêtés déjà au bout de trois semaines environ. Le travail réalisé pendant ce temps-là était pourtant déjà solide, comme le ch. 1 en rend témoignage. Nous pouvons être sûrs qu'une opposition intense de Satan est toujours le signe qu'un vrai travail de Dieu est en cours. Les émeutiers désignaient Paul et ses amis comme « ces gens qui ont bouleversé la terre habitée », ce qui n'était pas bien loin de la vérité. En réalité le monde lui-même était entièrement bouleversé (sens dessus dessous), et le travail de Paul et des autres serviteurs consistait justement à remettre les hommes d'aplomb devant Dieu. Le monde lui-même fut laissé sens dessus dessous, mais beaucoup de Thessaloniciens furent convertis du monde, et mis en bonne relation

avec Dieu. Ces convertis devinrent l'église, ou assemblée, des Thessaloniciens.

Chapitre 1

Ils n'avaient pas été formellement constitués en tant qu'« assemblée ». Même s'il y avait eu l'habitude d'avoir quelque cérémonie pour concrétiser la formation d'une assemblée, la fin soudaine et violente du travail de Paul parmi eux l'aurait empêché. Non, ils devinrent l'assemblée de Dieu, c'est-à-dire « ceux qui sont appelés en dehors », par l'opération même de Dieu les appelant hors du monde par l'évangile. Même s'ils n'étaient que de tout jeunes convertis, l'apôtre peut les reconnaître en tant qu'assemblée de Dieu, réunie dans la connaissance heureuse de Dieu comme Père, et dans la soumission à Jésus comme leur Seigneur. Connaître le Père est la caractéristique des petits enfants en Christ selon 1 Jean 2:13. Reconnaître Jésus comme Seigneur est le chemin du salut selon Romains 10:9-10.

Paul repensait avec beaucoup de reconnaissance à son court séjour parmi eux, et maintenant qu'il était loin d'eux, il se souvenait continuellement d'eux en prière. Du verset 3 jusqu'à la fin du chapitre, il raconte ce qu'il avait vu chez eux du travail de la puissance de Dieu ; ceci nous donne une image frappante des effets merveilleux produits dans le caractère et dans la vie des gens chez qui il y a une saine conversion.

Il faut noter que la première place est donnée au caractère produit EN eux ; il se résumait en trois mots : la foi, l'amour et l'espérance. Mais on ne peut discerner le caractère que par la manière dont il s'exprime dans les actions et les manières d'agir, c'est pourquoi l'apôtre fait référence à leur œuvre, à leur travail et à leur patience (ou endurance). Leur « œuvre de foi » était évidente à tous, en harmonie avec ce que Jacques écrit dans son épître : « par mes œuvres, je te montrerai ma foi » (Jacq.

2:18). Remarquez qu'à la fois ici et en Jacques 2, les œuvres dont il est parlé sont des œuvres de foi, tandis qu'en Romains 4, un chapitre que beaucoup supposent à tort être en conflit avec Jacques, les œuvres sont « des œuvres de loi » — ce qui est tout à fait différent.

Si la foi se fait voir par les œuvres, l'amour s'exprime par le travail. C'est une caractéristique de l'amour de travailler sans s'épargner pour le bien de son objet. L'espérance, quant à elle, s'exprime par l'endurance patiente. Ce n'est que quand les hommes perdent espoir qu'ils renoncent facilement : ils supportent aussi longtemps que l'espoir brille comme une étoile devant leurs yeux.

Ces choses étaient claires et nettes chez les croyants de Thessalonique, et amenaient Paul à conclure avec confiance qu'ils faisaient partie des élus de Dieu. Quand il s'était levé dans la synagogue de Thessalonique au cours de ces trois sabbats, il n'aurait pas pu inscrire, avant de prêcher, une marque sur ceux qui croiraient, comme s'il avait eu personnellement accès au livre de vie de l'Agneau pour savoir à l'avance les noms de ceux qui étaient choisis de Dieu. La connaissance que Paul avait de leur élection provenait de l'inverse : Sachant la manière puissante par laquelle l'évangile les avait atteints, et les résultats produits en eux par l'Esprit de Dieu, il concluait sans aucun doute qu'ils avaient été choisis par Dieu.

Notez sur ce sujet ce que dit l'apôtre au début de 1 Corinthiens. Dans le cas des Corinthiens, il ne pouvait que remercier Dieu de ce que la grâce les avait visités par Christ, et qu'ils étaient doués de nombreux dons de grâce. La possession d'un don ne signifie pas nécessairement que son possesseur est un vrai croyant, comme en témoigne le cas de Judas Iscariote. De là les avertissements pénétrants qu'il prononce à la fin du ch. 9 et au début du ch. 10. Il leur parle de la condition de « réprouvé » à cause du doute qu'il avait à l'égard de certains d'entre eux, malgré leurs dons. Les Thessaloniciens formaient un heureux contraste à tout cela.

Il y a « des choses qui tiennent au salut » [ou : « qui accompagnent le salut »] (Héb. 6:9) et le travail d'amour mentionné juste après (*) en Héb. 6:10 en fait partie. Dans notre passage (1 Thes. 1:4) trois choses sont mentionnées, et le travail d'amour est l'une d'elles. Il se peut qu'il n'y ait aucune manifestation de dons, mais si l'on constate la présence de ces choses du v. 4, on peut être sûr que les personnes concernées possèdent le salut, et sont des élus de Dieu.

(*) Note Biblique : En Héb. 6:10 la traduction JND parle de « votre œuvre et *l'amour* que vous avez montré pour son nom, ayant servi les saints et les servant encore », mais la traduction KJV (version autorisée anglaise), avec le Texte Reçu, utilise formellement l'expression « le travail de l'amour » à la place de ce terme « l'amour ». Malgré cette différence formelle, le sens profond de ce que dit ici l'auteur subsiste quand on suit la traduction JND.

Si le verset 3 indique le fruit produit chez ces croyants, et le verset 4 la confiance de l'apôtre en contemplant ce fruit, le verset 5 indique la manière dont ce fruit avait été produit. Premièrement, l'évangile était venu à eux en parole : Paul l'avait prêché avec hardiesse. Deuxièmement, sa prédication était appuyée par sa vie de dévouement et de sainteté. Troisièmement, et en grande partie comme conséquence de ce qui précède, l'évangile était venu en puissance et dans l'Esprit Saint. Le Saint Esprit avait agi puissamment par la Parole. C'est au ch. 2, qu'on trouve les détails sur quel genre d'homme l'apôtre avait été parmi eux (fin de 1:5).

L'évangile était aussi venu à eux « dans une grande plénitude d'assurance ». C'est un élément très important, d'autant plus que, d'après Actes 17, on voit que la manière particulière de Paul de prêcher dans leur ville avait consisté à expliquer d'après les Écritures ; il avait exposé qu'une fois le vrai Christ de Dieu apparu, Il devait mourir et ressusciter, et que ces prédictions avaient été si parfaitement accomplies en Jésus, qu'on ne pouvait que conclure : Jésus est le Christ ! Autrement dit, au milieu de ces gens, il avait tout spécialement basé sa proclamation de

l'évangile et son appel sur LA PAROLE DE DIEU ; d'où la PLÉNITUDE D'ASSURANCE chez les convertis.

Prenons-en bien note. Si un apôtre, capable lui-même de prononcer des paroles inspirées, faisait appel à l'Écriture avec des résultats aussi solides et durables, nous qui n'avons que l'Écriture sur laquelle nous appuyer, nous ferons bien d'en faire la base de tout ce que nous prêchons. « Prêcher la Parole » est notre grand mot d'ordre. Il n'y a pas d'assurance en dehors de cela. Un prédicateur peut nous persuader que les choses sont comme il l'affirme, en se servant de la force de sa conviction personnelle. Les convertis peuvent nous dire qu'ils ont toute assurance à cause des sentiments heureux dont ils font l'expérience. Mais il n'y a guère d'assurance réelle, ni chez l'un ni chez les autres. Nous ne pouvons réellement être assuré de quoi que ce soit, que quand cette assurance vient de la Parole de Dieu.

Dans les versets 6 à 8, nous trouvons ce que l'évangile fait de ceux qui le reçoivent. Nous avons vu d'abord le triple caractère qu'il produit *en eux* ; et maintenant nous voyons le triple caractère qu'il imprime *SUR eux*. Ils étaient devenus « imitateurs... du Seigneur » (v. 6), « des modèles pour tous ceux qui croient » (v. 7), et, comme des hérauts ou des gens sonnant la trompette, ils avaient fait retentir la Parole de Dieu (v. 8).

Paul lui-même était un exemple (voir 1 Tim. 1:16), et il avait donc bien le droit de demander aux croyants de l'imiter. Mais s'il le pouvait, ce n'était que parce que lui-même imitait Christ ; l'imiter revenait donc à imiter le Seigneur. À cet égard, il est rapporté ceci des Thessaloniciens : bien qu'ils imitaient (ou : suivaient) maintenant avec une joie produite par le Saint Esprit, ils avaient d'abord connu la puissance de la Parole qui transperce la conscience, et produit la repentance envers Dieu et l'affliction (*) de cœur qui l'accompagne. Il en est toujours ainsi. Plus le travail de la conversion est profond, plus la joie est brillante et

plus la qualité de disciple du converti est sincère. Que tous ceux qui prêchent la Parole visent un profond travail de cœur et de conscience plutôt que des résultats voyants et superficiels ; ils ne manqueront pas alors leur récompense au jour de Christ.

(*) note Biblique : ce commentaire de l'auteur se base sur le texte de la traduction KJV (version autorisée anglaise) qui utilise le terme « afflictions » là où la version JND traduit « tribulations »

Suivre (ou : imiter) le Seigneur vient en premier ; c'était leur qualité de disciples qui faisaient d'eux des exemples pour les autres croyants des provinces alentour. Paul pouvait parler d'eux en disant : « Voici le genre de choses que la grâce de Dieu produit quand elle est reçue comme le fruit d'un profond travail de repentance envers Dieu ». Ceci est indiqué par les mots : « de sorte que » au début du verset 7. Le petit mot « car » au début du verset 8 nous montre que ce qui suit est aussi lié au même sujet. Leur ferveur évangélique faisait aussi d'eux un exemple pour les autres. Ils n'avaient pas seulement reçu la Parole pour leur propre bénédiction, mais ils l'annonçaient aux autres, tant et si bien que leur foi en Dieu était devenue notoire, non seulement dans les régions proches, mais aussi au loin. Tout le travail de Dieu était publié si efficacement au moyen des effets merveilleux qu'il avait chez ces personnes, que l'apôtre n'avait pas besoin d'en rien dire.

Rien ne donne autant de publicité efficace à l'évangile que les vies transformées chez ceux qui l'ont reçu. Ce fait a souvent été remarqué par des observateurs attentifs, mais ici c'est l'Écriture elle-même qui le reconnaît. Inversement rien n'enlève autant toute valeur à la proclamation de l'évangile que l'écroulement et le péché de ceux qui professent l'avoir cru. À la lumière de cela, et des tristes conditions qui prévalent dans les nations christianisées, faut-il s'étonner de ce que les évangélistes de ces pays soient confrontés aux conditions dures et difficiles d'aujourd'hui ? Que Dieu nous aide tous à avoir des vies qui parlent en faveur de l'évangile, et non pas contre lui.

Dans les derniers versets, nous trouvons une troisième chose. Il ne s'agit plus du caractère produit *en eux*, ni des caractéristiques imprimées *sur eux*, mais de ce qui était fait *par eux*. Leur conversion était en vue du service de Dieu et de l'attente patiente de Christ.

« Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu ». C'est là une définition scripturaire de la conversion, qui n'est pas seulement un tournant, mais un tournant vers Dieu, et donc un tournant où l'on se détourne des idoles. Les idoles ne sont pas seulement les images répugnantes vénérées et craintes par les païens, mais c'est aussi **tout ce qui, élégant ou répugnant, usurpe dans le cœur de l'homme la place de supématie et de domination qui n'appartient de droit qu'à Dieu seul**. Les idoles sont devant les yeux de tout pécheur perdu, elles charment son cœur, et Dieu reste derrière son dos. Quand la conversion a lieu, voilà que Dieu passe devant ses yeux, et les idoles derrière son dos !

Une fois convertis à Dieu, nos vies doivent maintenant être passées à Son service. Avez-vous jamais réfléchi à la faveur extraordinaire, et à l'hommage rendu à la puissance de l'évangile, qu'il nous soit permis de Le servir ? Un serviteur fidèle travaillant dans une zone de taudis remarque, un dimanche soir, des signes très précis de repentance chez l'une des pires occupantes d'une cuisine de voleurs. Il s'en réjouit beaucoup, tout en tremblant. Mais qu'éprouve-t-il tôt le lundi matin quand la misérable arrive à sa porte et confesse en larmes sa reconnaissance pour la bénédiction reçue, et annonce son désir d'exprimer sa gratitude en entrant à son service — pour préparer les repas et faire le ménage ? L'empreinte marquée sur elle est celle de la maladie, de la saleté, de la dégradation et de la boisson jusqu'à hier. Que dirait le serviteur ? Que diriez-vous ?

Nous n'avons pas noirci le tableau. Ce que nous étions moralement et spirituellement correspond tout à fait au cas supposé. Et pourtant nous avons été amenés dans le service du Dieu trois fois saint, en tant que rachetés et nés de nouveau. Mais alors, combien doit être puissant

le renouveau moral opéré par l'évangile ! Et même alors, nous souvenant que nous avons encore la chair en nous, et que nous sommes donc fort susceptibles de pécher, quelle grande faveur que d'être pris au service saint et élevé de Dieu. Il nous est effectivement permis de servir Ses intérêts, Ses propos et Ses plans conçus dès avant la création du monde. Si nous saisissions cela, nous n'aurions aucun désir de nous dérober à Son service. Nous courrions avec zèle et joie pour l'accomplir.

Tandis que nous servons, nous attendons. Nous sommes sauvés dans l'espérance de la plénitude de bénédiction encore à venir. Nous ne sommes pas laissés pour attendre la mort, qui est notre départ pour être avec Christ, mais pour attendre Sa venue pour nous. Nous attendons le Fils de Dieu venant des cieux. L'apôtre ne va pas plus loin pour le moment : quand nous en serons au ch. 4, il nous sera dit ce qu'implique cette phrase.

Mais n'anticipons pas. Notons seulement pour le moment que c'est le Fils de Dieu dont nous attendons la venue des cieux ; c'est là qu'il est assis, et Son nom est Jésus, que nous connaissons comme Celui qui nous délivre de la colère qui vient. Le verbe n'est pas au passé (« qui nous a délivrés »), mais au présent, « Jésus, qui nous délivre » ou « Jésus, notre Libérateur ». L'important est que Jésus qui vient des cieux, nous délivrera de la colère qui vient.

De manière répétée, à la fois dans l'Ancien et le Nouveau Testament, le mot « colère » est utilisé pour désigner les jugements sévères de Dieu qui vont s'abattre sur la terre. Il est vrai que dans plusieurs passages du Nouveau Testament, le sens du mot « colère » est élargi pour englober le jugement pénal de Dieu qui s'étend jusque dans toute l'éternité. Il n'en reste pas moins que l'usage principal du mot est celui que nous avons indiqué, comme on le voit en lisant attentivement le livre de l'Apocalypse. Les hommes et les nations amassent sur eux-mêmes la colère pour le jour de la colère, et l'œil ouvert voit déjà ce jour de la colère approcher en silence.

Quelle joie pour le croyant de savoir que, malgré la colère qui vient, Jésus aussi vient, et Il vient comme Celui qui délivre ! Avant que la colère fonde comme l'aigle sur sa proie, Jésus viendra et nous serons délivrés de ce lieu même sur lequel la colère va s'abattre. Pour les détails de ce merveilleux évènement, nous devons attendre. En attendant, réjouissons-nous de ce que cet évènement est une certitude glorieuse qui approche rapidement.

Chapitre 2

Au chapitre 1 (v. 5), l'apôtre avait fait allusion à ce que lui et ses compagnons d'œuvre avaient été parmi les Thessaloniciens à leur arrivée parmi eux avec l'évangile, et il avait laissé entendre que la puissance qui avait accompagné le message était largement liée au caractère irréprochable des messagers. Il revient sur ce sujet au début du chapitre 2.

Paul et ses amis avaient trouvé à Thessalonique une porte ouverte par le Seigneur, grâce à quoi ils avaient réussi une pénétration extrêmement efficace parmi eux. C'était d'autant plus frappant qu'ils venaient juste de souffrir et d'être traités honteusement à Philippiques, selon le récit d'[Actes 16](#). Cependant, loin d'en être intimidés, ils avaient une telle confiance en Dieu qu'ils avaient recommencé à annoncer hardiment la Parole. La puissance de celle-ci était telle que même certains des Juifs crurent, « et une grande multitude de Grecs qui servaient Dieu, et des femmes de premier rang en assez grand nombre » ([Actes 17:4](#)). Ainsi Dieu accordait à Ses serviteurs fidèles un temps de grand encouragement après de dures souffrances et avant d'être replongés dans d'autres troubles à Thessalonique même. Souvenons-nous bien sûr que la violence à Philippiques ne signifiait pas que ce qui y avait été accompli était peu de chose. Au contraire, les convertis de Paul à Philippiques étaient parmi les plus brillants trophées de la grâce.

L'apôtre rappelle au verset 2 qu'il avait prêché l'évangile « avec beaucoup de combats ». Par cela nous ne devons pas comprendre des

échanges passionnés d'arguments. L'expression est littéralement « avec beaucoup d'angoisse » ou de « lutte ». Paul prêchait dans l'angoisse d'une lutte spirituelle pour que la vérité ait son efficacité chez ses auditeurs ! Son évangile n'était pas du genre simplement « à prendre ou à laisser » ! L'apôtre n'était pas un simple théologien ou philosophe chrétien satisfait de la vérité correctement présentée dans ses prêches ; il n'était pas non plus le mystique rêveur drapé en lui-même et dans ses propres impressions et expériences. Il était un homme qui avait un message, brûlant de zèle, et angoissé dans son esprit pour le communiquer efficacement à d'autres.

Quelle puissance étonnante ceci devait être pour lui ! Il pouvait être faible quant à sa présence physique, et méprisable dans son élocution — « simple [brut] quant au langage », comme il dit ailleurs ([2 Cor. 11:6](#)) — mais l'angoisse d'esprit intérieure qui l'animait devait faire que son parler était à l'état brut comme un tourbillon. Des multitudes se convertissaient par ses paroles, et des multitudes plus grandes encore se déchaînèrent en fureur contre lui ! Où voyons-nous une puissance pareille de nos jours ? Nous entendons des prédications de l'évangile qu'on peut qualifier de bonnes, claires, justes, frappantes, intelligentes, éloquentes, douces. Mais il n'y a guère de résultat quant aux conversions, et elles n'ameutent guère les puissances de ténèbres. Pourtant le besoin est tout aussi grand, et l'énergie du Saint Esprit est la même. La différence réside dans le caractère et le calibre des messagers.

Les versets 3 à 6 donnent un aperçu de ce que Paul et ses aides n'étaient pas, et cela nous apprend ce que tout serviteur de Dieu doit soigneusement éviter. Tout d'abord, il faut rejeter tout élément de tromperie et de fiction. Il a été dit très justement que « tu dois être vrai toi-même si tu veux enseigner la vérité ».

Mais en outre, il faut bannir toute pensée de complaire aux hommes. Tout service qui nous a été confié, si petit soit-il, nous a été confié par Dieu et non par l'homme. C'est donc vis-à-vis de Dieu que

nous sommes responsables, et Lui n'éprouve pas seulement nos paroles et nos actes, mais aussi nos coeurs. L'évangile avait été confié à Paul dans une mesure tout à fait exceptionnelle, mais les deux mots « **FUT CONFIÉ** » devraient être gravés sur nos coeurs. N'oublions jamais que nous sommes des administrateurs à qui quelqu'un fait confiance.

Si nous gardons cela à l'esprit, nous éviterons bien sûr l'usage de paroles flatteuses, et le manteau de cupidité, et la recherche de la gloire qui vient des hommes, dont les versets 5 et 6 nous parlent. Ces trois choses sont excessivement courantes dans le monde. Les hommes cherchent naturellement leurs propres intérêts, et sont donc gouvernés par la cupidité, même s'ils la dissimulent sous un manteau de n'importe quel genre. La gloire qui vient des hommes est aussi très chère au cœur humain. Enfin, qu'ils recherchent la possession ou la gloire, les hommes trouvent dans les paroles flatteuses une arme efficace, car elles permettent souvent de gagner la faveur des personnes influentes. Paul refusait absolument de tels moyens. En tant que serviteur de Dieu, avec Dieu comme Juge et pour Témoin, ces moyens étaient totalement en dessous de lui.

Les caractéristiques positives du ministère de Paul sont placées devant nous dans les versets 7 à 12, et il vaut la peine de noter qu'il commence par se comparer à une nourrice, et finit par se comparer à un père. On peut avoir de la peine à imaginer comment cet homme extrêmement énergique pouvait être doux « comme une nourrice chérit ses propres enfants », mais il en était bien ainsi. La force physique est en général brutale, la force spirituelle est douce. Il y avait beaucoup de gens ayant de la force physique à Thessalonique quand « les Juifs, pleins de jalousie, ayant pris quelques méchants hommes de la populace... troublèrent la ville » ([Actes 17:5](#)), mais cela n'aboutit à rien. La douceur de Paul, au contraire, laissa des résultats durables. C'était la douceur engendrée par un amour ardent pour ces jeunes convertis. Il les chéri-

sait, et à cause de cela il les maintenait dans une vive affection, et comment le pouvait-il si ce n'est parce que lui-même avait une vive affection pour eux. Et celle-ci était si vive, qu'il était même prêt à leur communiquer non seulement l'évangile, mais aussi sa propre vie. Il aurait donné sa vie pour eux.

Cependant il ne fut pas appelé à donner sa vie pour eux. Ce qu'il fit, fut de travailler de ses propres mains, de nuit comme de jour, afin de suffire à ses propres besoins et de ne leur être à charge en aucune manière. Il fait de nouveau allusion à cela dans la deuxième épître ([2 Thes. 3:8](#)), et [Actes 20:34](#) donne même l'information étonnante qu'il ne se bornait pas à suffire à ses propres besoins, mais qu'il pourvoyait aussi aux besoins de ses compagnons. Ailleurs (3:10) il dit qu'il priait nuit et jour très instamment, et nous savons combien son travail pour l'évangile était abondant. Dans ces conditions, on a de quoi s'étonner que cet homme extraordinaire pût encore trouver du temps pour faire des tentes, mais quoi qu'il en soit, il le faisait, et il rendait ainsi l'évangile exempt de charge ([1 Cor. 9:18](#)), bien que le Seigneur ait commandé qu'en règle générale ceux qui prêchent l'évangile puissent vivre de l'évangile. Il est plus qu'évident que le travail manuel est honorable aux yeux de Dieu.

Les Thessaloniciens étaient témoins de tout cela. Comme il était lui-même marqué par la sainteté et la justice pratique, il pouvait leur commander de suivre ses traces, et de marcher d'une manière digne de Dieu — le Dieu qui les avait appelés à être sous Son autorité et à entrer dans Sa gloire.

Ce qui nous a occupés jusqu'ici a été le genre de vie qui caractérisait Paul et ses compagnons d'œuvre. Avec le verset 13, on revient à ce qui caractérisait leurs convertis de Thessalonique. Quand ils avaient reçu la parole de Dieu par des canaux humains tels que Paul et ses compagnons, ils l'avaient reçue en tant que parole de Dieu. Ce verset in-

dique clairement que la parole de Dieu peut être reçue comme une parole d'hommes, mais que même si on la reçoit ainsi, elle n'en reste pas moins véritablement la Parole de Dieu. Si vous avez un appareil photo avec un objectif défectueux, vous trouverez que les objets photographiés sont étrangement déformés sur le papier photo, parfois de manière grotesque. Il n'y a pourtant rien à reprocher aux objets photographiés, qui sont très bien, même s'ils ont l'air difforme sur le papier. Nous devons apprendre à distinguer l'objectif du subjectif comme l'apôtre le fait ici. La parole de Dieu avait été présentée objectivement aux Thessaloniciens, et l'impression subjective produite en eux était selon la vérité. S'ils l'avaient reçue comme une parole d'hommes, l'effet produit sur eux n'aurait été que transitoire. Mais la recevant comme la Parole de Dieu, elle avait opéré en eux puissamment, et elle avait produit en eux les mêmes effets qu'on avait vus au commencement, quand l'évangile avait été prêché en Judée. Bien qu'éprouvés par la persécution, ils tenaient ferme.

Actes 17 nous montre à quelle vitesse avait éclaté l'orage de persécution à Thessalonique. La maison de Jason et Jason lui-même furent assaillis, et certains frères furent traînés devant les magistrats de la ville ; les instigateurs des émeutes étaient des Juifs. L'apôtre leur montre ici que ce qu'ils avaient été appelés à souffrir n'était rien d'autre que ce dont les premiers chrétiens convertis de Judée avaient souffert ; et que les instigateurs juifs des troubles de Judée étaient du même genre que ceux des troubles de Thessalonique. Ceci le conduit à résumer l'accusation portée contre eux.

Autrefois, la grande controverse de Dieu avec les Juifs portait sur leur idolâtrie continue. Les écrits des prophètes de l'Ancien Testament en sont pleins. Le Nouveau Testament y rajoute la charge encore plus grave d'avoir « mis à mort le Seigneur Jésus ». En outre, ils chassaient l'apôtre par leurs persécutions, et faisaient leur possible pour interdire la diffusion de l'évangile aux nations. Eux-mêmes refusaient de

franchir la porte du salut, et ils empêchaient autant que possible les autres de le faire. Combien est frappante la description de ce malheureux peuple : « Ils ne plaisent pas à Dieu, et sont opposés à tous les hommes » !

Il est assez évident que les nations sont généralement opposées aux Juifs. Les versets 15 et 16 en montrent la raison. De leur côté, les Juifs sont opposés aux nations, et sur le plan national, ils déplaisent à Dieu ; il n'y a donc rien de juste chez eux, quoique, bien sûr, Dieu sauve encore au temps actuel « un résidu selon l'élection de la grâce » (Rom. 11:5). Ils avaient été mis à l'épreuve auparavant. Même après la mort de Christ, une offre de grâce leur avait encore été faite comme résultat de la venue du Saint Esprit, selon le récit d'Actes 3:17-26. Ils donnèrent leur réponse officielle par le martyre d'Étienne, et par la persécution de Paul, lequel fut suscité juste après la mort d'Étienne pour apporter la lumière du salut aux nations. Ils auraient tué Paul aussi, si Dieu n'était intervenu dans Sa providence pour les empêcher ([Actes 9:23, 29](#)). Par conséquent, la colère longtemps retenue, était sans aucun doute déchaînée contre sur eux. En tant que nation, ils n'auront payé le dernier sou que quand la grande tribulation les aura submergés. En attendant, rien ne peut arrêter la colère de Dieu contre eux.

En contraste avec ce terrible contexte, quelle belle l'image nous présentent les versets 17 à 20. L'apôtre qui avait dû fuir précipitamment de nuit de chez eux, désirait ardemment aller les revoir. Comme ils étaient ses enfants spirituels, engendrés par l'évangile, il les considérait comme son espérance, sa joie et la couronne dont il se réjouissait. Les liens qui les liaient à lui étaient très tendres, et hautement spirituels. En regardant vers l'avenir, il anticipait le moment où ils seraient sa gloire et sa joie à la venue du Seigneur. En regardant en arrière, il reconnaissait toute l'œuvre de Satan pour les maintenir, eux et lui, séparés physiquement sur la terre.

Ce passage indique clairement qu'il est permis à Satan de harceler et d'entraver les serviteurs du Seigneur. Mais, si l'on compare ce récit avec l'histoire relatée dans les Actes, il est tout à fait évident que Dieu sait bien surmonter les entraves de Satan pour faire tourner les choses en bien. Satan venait d'empêcher Paul de retourner à Thessalonique, mais Dieu l'avait conduit à Corinthe, où Il avait un grand peuple !

Remarquez aussi combien il est heureux de voir Paul attendre le moment où il serait réuni avec ses chers convertis de Thessalonique dans le ciel. Ses paroles n'auraient pas eu de sens s'il ne s'était attendu à les reconnaître chacun individuellement en ce jour-là. Les saints de Dieu se reconnaîtront les uns les autres quand ils se rencontreront à la venue de Christ, et en Sa présence.

Chapitre 3

Mais si Paul avait été empêché de venir personnellement — très probablement par la violence de la persécution suscitée contre lui par Satan — il avait envoyé Timothée pour les réconforter et les encourager. Ici encore, au début du chapitre 3, nous voyons en Paul les caractères d'un vrai père en Christ. Il était à Athènes, une ville particulièrement dure et difficile, où il sentait avec plus d'urgence qu'ailleurs, le besoin du soutien et de l'encouragement de compagnons d'œuvre animés du même esprit ; néanmoins il acceptait de se sacrifier et de rester seul pour que Timothée puisse paître les âmes de ces jeunes croyants, et les affermir justement au moment où Satan pensait les abattre au moyen d'afflictions. L'épreuve de leur foi n'avait pas été une surprise, car il les avait avertis, même si son séjour parmi eux avait été tellement court.

De ceci, apprenons qu'il n'est ni juste ni sage de cacher aux jeunes convertis que les tribulations de la part du monde sont le lot normal du chrétien sur la terre. Il y a des joies abondantes dans le christianisme,

mais elles ne sont pas en relation avec le monde. Nous aurons de la tribulation dans le monde ; ne déformons donc pas la réalité en pensant que nous pourrons ainsi gagner davantage de convertis. Montrons la vérité en face, et nous éviterons de perdre ainsi aucun *vrai* converti, tandis que ceux qui font semblant de l'être pourront par contre être arrêtés en grand nombre — pour leur bien, autant que pour le nôtre. Quant à la tribulation, nous devons tous dire à notre tour, « cela est arrivé, comme vous le savez » (fin du v. 4).

En suscitant des persécutions contre les croyants, Satan cherche toujours à viser la foi. Il voudrait l'affaiblir et, si possible, la détruire. Remarquez, par conséquent, l'accent que Paul met sur la foi dans ce passage. Il avait envoyé Timothée pour les encourager « **touchant leur foi** » (3:2). Il l'avait envoyé pour « **connaître ce qui en était de leur foi** ». Timothée à son retour avait apporté de « **bonnes nouvelles de leur foi** », et lui-même « **avait été consolé à leur sujet par leur foi** ». La foi est l'œil de l'âme ; elle donne la vision spirituelle. Paul savait qu'aussi longtemps que les choses invisibles de la foi seraient des réalités pour eux, la persécution ne ferait que produire un enrichissement spirituel, et les fortifierait, tout comme une douche froide est nuisible à un invalide, alors qu'elle fortifie un homme plein de santé. La foi est un lien vital entre l'âme et Dieu, et si elle est affaiblie, tout ce qui concerne le croyant est affaibli. Satan le sait très bien.

Quand la foi est maintenue dans le cœur des croyants, ils « **tiennent ferme dans le Seigneur** » ; c'est justement ce qui était une grande joie pour l'apôtre. Cela le réconfortait dans toutes ses afflictions. Ses sentiments à l'égard des Thessaloniciens, exposés aux épreuves à un point pareil si tôt après leur conversion, étaient tellement profonds, qu'avant d'avoir des nouvelles sur la manière dont ils avaient été soutenus à travers ces épreuves, il était comme un homme sur le point de mourir. Les bonnes nouvelles reçues par Timothée l'avaient ramené à la

vie. C'est l'image dont il se sert quand il dit : « Maintenant nous vivons, si vous tenez fermes dans le Seigneur ».

Bien que la foi restât si brillante chez ces chrétiens, elle avait pourtant besoin d'être rendue parfaite, comme le verset 10 le montre. Il y manquait quelque chose, en ce qu'ils ne connaissaient pas encore l'ensemble de la vérité révélée. Ce qu'ils avaient vu par la foi, ils le voyaient clairement ; mais ils ne voyaient pas encore tout ce qu'il y avait à voir. L'apôtre désirait avec ardeur les rencontrer à nouveau pour leur apporter ces parties de la vérité divine qu'ils ne connaissaient pas encore. Dans cette épître, il leur révèle un peu de ce qu'ils ignoraient encore, comme nous allons le voir au chapitre 4.

Ayant été empêché jusque-là, il désirait qu'ils croissent et abondent en amour les uns envers les autres. **Dieu seul est l'Objet de la foi.** Il est aussi l'Objet de l'amour, mais la meilleure expression pratique de l'amour pour Lui consiste à aimer ceux qui sont nés de Lui, comme l'épître de Jean le rappelle. De plus le chrétien devrait être une fontaine débordante d'amour envers tous les hommes. Les Thessaloniciens l'étaient, et cela explique comment ils étaient devenus si efficaces pour annoncer l'évangile, comme nous l'avons vu au chapitre 1. Seulement, il fallait qu'ils abondent et surabondent en amour.

Ainsi ils seraient affermis sans reproche en sainteté en vue de la venue du Seigneur. La sainteté et l'amour sont évidemment étroitement liés. Comme l'amour opère dans nos cœurs en direction de Dieu et des Siens, nous sommes amenés à haïr ce qu'Il hait, et nous sommes préservés sans reproche devant Lui. **Le grand but placé devant nous est la venue du Seigneur Jésus avec tous Ses saints.** Remarquez cette préposition « avec ». Quand Il viendra en gloire, nous serons avec Lui. Comment nous irons Le rejoindre en haut, afin de revenir des cieux en Sa compagnie quand Il apparaîtra, cela n'est pas encore clairement indiqué dans l'épître, mais ce verset à lui seul, devrait avoir suffi pour assurer

les Thessaloniciens, et devrait suffire à nous assurer que, quand Il viendra, aucun ne manquera. Il viendra avec TOUS Ses saints.

N.B. : Voir HR & JND pour v.13 : il ne s'agit pas de son apparition en gloire ! Mais de sa venue de 1 Thess.4 ! La présentation au Père de tous ses rachetés !

Chapitre 4

À partir du ch. 4, l'apôtre passe de l'exhortation à l'instruction. Les chapitres précédents avaient surtout traité des souvenirs du travail de Dieu opéré chez les Thessaloniciens, et de la conduite et du service de Paul et de ses compagnons d'œuvre parmi eux. Maintenant l'apôtre traite des besoins présents de ses bien-aimés convertis.

Au premier chapitre il avait pu être très élogieux à leur égard, mais cela ne signifiait pas qu'aucun danger ou difficulté ne les guettait, ni qu'ils n'avaient pas besoin de progresser dans les choses de Dieu. Au contraire, ils n'étaient encore que des petits enfants. Ils devaient encore apprendre beaucoup de choses quant à la vérité, et ils avaient besoin d'en savoir plus quant à la volonté de Dieu à leur égard. Une expression importante pour eux et pour nous, est celle qui termine le v. 1 : « de plus en plus ».

En premier lieu ils devaient abonder de plus en plus dans tous ces détails pratiques de la vie et de la conduite qui plaisent à Dieu. Durant son court séjour parmi eux, Paul avait réussi à leur transmettre les grandes lignes de la marche qui plaît à Dieu, bien qu'il y eût, bien sûr, beaucoup à ajouter quant aux détails. **C'est une chose de savoir, et une toute autre chose de faire,** et nous sommes laissés ici-bas pour plaire à Dieu dans toutes nos activités et nos voies. **La volonté de Dieu est notre sainteté,** c'est-à-dire que nous soyons séparés de tout ce qui souille pour être entièrement pour Dieu, et l'apôtre leur a donné de la part du Seigneur, des commandements précis à suivre.

Faisons-nous suffisamment attention aux commandements du Seigneur Jésus et de Ses apôtres que nous trouvons en abondance dans le Nouveau Testament ? Nous avons bien peur que la réponse à cette question soit ‘*non*’. Il y a en effet des croyants qui refusent obstinément qu’un commandement quelconque puisse s’appliquer à des chrétiens. Plus exactement, ils n’en veulent pas. Ils pensent que les commandements se rattachent si exclusivement à la loi de Moïse, que faire peser le moindre commandement sur le chrétien, c’est le remettre immédiatement sous la loi, et ils savent bien nous rappeler que, nous chrétiens, nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce.

Mais en cela ils se trompent. Sous la grâce, nous avons été introduits dans le royaume de Dieu. L’autorité divine a été établie dans nos coeurs, si du moins nous sommes vraiment convertis ; et bien que l’amour soit la force qui gouverne dans ce royaume béni, l’amour a cependant ses commandements, non moins que la loi. La loi énonçait des commandements sans fournir ni le motif ni la puissance qui assuraient l’obéissance. Seul l’amour peut fournir la force contraignante nécessaire. Or il y a des commandements d’amour. « C’est ici l’amour de Dieu, que nous gardions Ses commandements, et Ses commandements ne sont pas pénibles » ([1 Jean 5:3](#)). Sous la loi, les hommes recevaient des commandements, et leur vie et leur position devant Dieu dépendaient de ce qu’ils les gardaient ou non. Sous la grâce, la vie et la position du croyant sont assurées en Christ, et les commandements qu’il reçoit sont destinés à façonner et diriger cette vie nouvelle d’une manière qui plaise à Dieu.

Grâces à Dieu, nous avons dans le Nouveau Testament de nombreux commandements clairs du Seigneur couvrant tous les sujets majeurs de la vie et du service. Il y a cependant de nombreux sujets mineurs sur lesquels le Seigneur n’a pas donné d’instructions particulières (comparer à cet égard les trois versets de 1 Corinthiens 7:6 et 7:25 et 14:37). Ces omissions ne sont pas un oubli, mais elles sont de propos

délibéré. Il est évident que le but du Seigneur est de laisser de nombreuses choses aux exercices de Ses saints, exercices faits avec prière ; ils doivent chercher dans les Écritures pour découvrir ce qui Lui plaît, et juger par des analogies tirées de ce qu’Il a fait autrefois. Ceci a pour but leur développement spirituel, pour qu’ils aient « les sens exercés à discerner le bien et le mal » (Héb. 5:14). En ce qui concerne de tels sujets, chacun de nous doit chercher à déterminer quelle est la volonté de Dieu, et à en être pleinement persuadé dans son esprit.

Nous admettons tout ceci pleinement, mais n’allons pas négliger les commandements clairs du Seigneur quand Il en a donné. Certains chrétiens sont passablement enclins, nous le craignons, à se tromper eux-mêmes dans ce domaine. Ils semblent très exercés sur tel ou tel point. Ils cherchent de la lumière. Ils prient très pieusement. Pourtant, pendant tout ce temps-là, s’ils ouvraient leur Bible, un commandement clair du Seigneur sur le point en question leur sauterait aux yeux. D’une manière ou d’une autre, ils se débrouillent de l’ignorer. Dans de telles conditions, toutes leurs prières et exercices n’ont guère de valeur, et sentent plutôt l’hypocrisie.

Nous nous sommes appesantis un peu sur ce point à cause de son importance.

Revenons à notre passage, et remarquons qu’après avoir dit que, d’une manière générale, la volonté de Dieu pour les Siens est leur sainteté, l’apôtre précise un péché qui est l’ennemi mortel de cette sainteté. Ce péché particulier était excessivement banal parmi les non-Juifs, si banal, même, qu’on n’y pensait même pas, et c’est seulement quand la lumière du christianisme l’a éclairé, que la profondeur du mal de ce péché est apparue. Parmi les nations christianisées d’aujourd’hui, on en a bien moins horreur qu’il y a 50 ans, ce qui témoigne de toute la distance dont on s’est détourné même d’une profession chrétienne extérieure. Les versets 3 à 7 sont tous en rapport avec ce péché particulier. Que

chacun lise soigneusement ces versets, et prenne à cœur les paroles acérées de l'apôtre.

Le mot « sainteté » apparaît trois fois dans ces versets (v. 3, 4, 7), et il est mis en contraste avec l'« impureté » au verset 7. Nous avons été appelés à la sainteté, et si nous l'ignorons, il y aura des conséquences graves de trois types.

En premier lieu, prenons en compte le Seigneur, car Lui s'occupera de nous dans Son juste gouvernement des saints. S'il a été fait tort à quelqu'un, Il se constituera Lui-même le Vengeur de leur cause. En second lieu, il faut tenir compte de Dieu. Il peut sembler que le malfaiteur se borne à mépriser ou à méconnaître les droits de l'homme, alors que c'est les droits de Dieu qu'il méconnaît. En troisième lieu, il faut considérer le Saint Esprit — le mot sainteté vient de la même racine. L'Esprit nous a été donné, et Il nous met à part pour Dieu.

Après s'être occupé de ce péché qui se déguise si souvent faussement sous le nom d'amour, Paul passe au v. 9 à l'amour fraternel, dont on trouve la vraie réalité parmi le peuple de Dieu. Il reconnaît avec bonheur qu'il n'y avait pas besoin d'exhorter les Thessaloniciens à cet égard, car ils avaient été enseignés de Dieu à le manifester. C'était un fruit instinctif de la vie divine dans leurs âmes. La seule chose qu'il avait à leur dire, c'était d'y « abonder de plus en plus ». Nous retrouvons à nouveau cette expression ici. Il doit y avoir de plus en plus l'heureuse obéissance aux commandements du Seigneur, et de plus en plus d'amour fraternel parmi le peuple de Dieu. AMOUR et OBÉISSANCE — voilà l'important, et il en faut de plus en plus ! Combien nous serons heureux, si nous portons ces caractères !

Le passage de l'amour fraternel aux instructions très simples des versets 11 et 12 est très significatif. On a vu l'amour fraternel dégénérer jusqu'à circonvenir de manière indigne son frère. Voilà ici le rectificatif

salutaire. Nous devons « nous appliquer à vivre paisiblement, à faire nos propres affaires et à travailler de nos propres mains ».

Au verset 13 l'apôtre aborde le sujet qui était apparemment la raison principale d'écrire cette épître. Ils avaient à ce moment-là beaucoup d'affliction et de difficulté à l'égard de quelques-uns d'entre eux qui étaient décédés. Ils savaient bien que le Seigneur Jésus allait revenir, et ils L'attendaient pour bientôt ; mais c'est ce qui rendait pour eux très mystérieuses ces morts inattendues. Ils sentaient que, d'une manière ou d'une autre, ces chers frères allaient être perdants. Le Sauveur allait revenir et la gloire allait briller *sans eux* ! C'était une peine réelle pour eux, mais c'était une peine fondée sur l'ignorance, et il suffisait d'apporter la lumière de la vérité pour dissiper définitivement cette peine.

« Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance », dit l'apôtre, et dans ce qui suit il les instruit de tous les détails qu'ils avaient besoin de connaître, complétant sur ce sujet ce qui manquait à leur foi.

La première chose dont il les assure, c'est que Dieu amènera ceux qui se sont endormis avec Jésus quand Il reviendra. Au dernier verset du chapitre 3, il avait parlé de « la venue de notre Seigneur Jésus avec TOUS ses saints », et il renforce ici cette assurance. Le « tous » inclut « ceux qui se sont endormis en Jésus », car autant il est certain que Jésus Lui-même est mort et est ressuscité, autant il est certain que ceux-là seront amenés avec Christ. La mort et la résurrection de Christ sont pour la foi la référence absolue de ce qui est vérité, réalité et certitude. Toutes les parties de la vérité ont le même degré de certitude, et l'apôtre désire qu'ils le réalisent.

Cette assurance si précise et si consolante, ne résolvait pas la difficulté qu'il y avait dans leur esprit quant à la manière dont cela devait se passer. Comment ces saints délogés pourraient-ils se trouver dans la gloire de Christ pour venir avec Lui à Sa venue ? De quelle manière ce

grand changement allait-il s'accomplir ? La réponse à cette question est donnée dans les versets suivants, que l'apôtre fait précéder des quelques mots suivants comme une préface : « Nous vous disons ceci par la parole du Seigneur ». Il indiquait par là que ce qu'il leur communiquait était une révélation directe et nouvelle de la part du Seigneur, et non pas une redite de ce qui avait été déjà révélé. L'élément de vérité qu'il leur fait connaître était juste ce dont ils avaient besoin pour compléter leur compréhension de la venue du Seigneur.

Quand le Seigneur viendra, les saints seront divisés en deux classes : 1) « **nous, les vivants, qui demeurons** », et 2) « **ceux qui se sont endormis** ». Les Thessaloniciens n'avaient pas du tout envisagé la possibilité de l'existence de cette deuxième classe. Même ensuite, ils s'imaginaient probablement que la première classe formerait la majorité, et la deuxième une minorité, ce qui les rendait enclins à traiter les seconds comme quantité négligeable. Le verset 15 rectifie ces pensées. L'apôtre les assure de ce que les saints de la classe un ne devanceraient pas (c'est-à-dire « ne passeraient pas devant » ou « n'auraient pas la préséance sur ») ceux de la classe deux. Si une préséance devait être accordée, elle serait donnée à ceux de la classe deux comme le verset 16 le montre, car il y est dit que « **les morts en Christ ressusciteront premièrement** ».

Les versets 16 et 17 parlent alors de la venue du Seigneur Jésus pour Ses saints. Ils nous révèlent comment Il va les rassembler auprès de Lui pour pouvoir ensuite venir avec eux tous selon l'affirmation du dernier verset du chapitre 3. Si l'on ne voit pas la distinction entre Sa venue pour et Sa venue avec, il est impossible de comprendre clairement la venue du Seigneur.

N.B. : Ceci n'est pas juste. Au chapitre 3 ils'agit de sa venue pas son apparition ! Il les présentera tous au Père, et pas au monde (voir HR, JND), lors de sa venue pour les siens ! D'où sa venue avec tous les siens !

Quelle grandeur dans cette phrase : « **Le Seigneur Lui-même descendra** » ! À cette heure suprême, Il n'agira pas par intermédiaire, mais Il viendra Lui-même ! Il descendra avec un cri de commandement. Des myriades d'anges serviront, car la voix d'archange sera entendue. Les armées de Dieu seront mises en branle, car les trompettes de Dieu sonneront. Mais tout cela ne sera que secondaire par rapport à l'action puissante du Seigneur Lui-même. Le verset 16 nous décrit Sa descente soudaine du ciel en l'air, l'exercice de Sa puissance, et Sa voix qui réveille les morts.

La fin du verset 16 et le verset 17 montrent ce que sera la réponse immédiate de la part des saints. Le premier effet de Sa puissance se verra dans la résurrection des saints endormis. Puis ceux-ci, accompagnés des vivants d'entre nous demeurés jusqu'à cette heure-là, seront enlevés pour rencontrer le Seigneur en l'air, et pour être avec Lui pour toujours. Combien tout cela est simple et, grâce à Dieu, l'accomplissement en est aussi certain que simple.

Remarquons bien sûr que ce passage ne donne pas *tous* les détails en relation avec cette bienheureuse espérance. Voulons-nous savoir, par exemple, dans quelle condition les morts en Christ seront ressuscités ? La réponse se trouve en 1 Corinthiens 15. Ce chapitre nous informe aussi du changement qui s'opérera dans les corps de tous les saints en vie quand Il viendra. Nous devons être changés en une condition incorruptible et spirituelle juste avant d'être enlevés. Ce chapitre nous dit aussi que tout se passera « en un instant, en un clin d'œil », ce qui nous assure que, bien que les morts en Christ ressuscitent *premièrement*, la présence qui leur est accordée ne sera que d'un court instant.

Notez le mot « ensemble » au verset 17. Les Thessaloniciens avaient de l'affliction, et nous aussi souvent. Enseignés à s'aimer les uns les autres, leurs coeurs étaient déchirés quand la mort leur arrachait l'un ou l'autre d'au milieu d'eux. Nous connaissons aussi ces déchirements. Nous ne sommes pas affligés comme ceux qui n'ont pas d'espérance, ni

eux non plus. La voix du Fils de Dieu qui donne la vie va nous réunir. Nous Le rencontrons, mais non pas individuellement ni par petits groupes isolés. Nous serons ravis ENSEMBLE. ‘Quel chœur, quelle rencontre, quelle famille complète !’ comme dit un cantique.

Remarquez encore que nous allons à la *rencontre* du Seigneur. Le verbe *rencontrer* utilisé ici ne figure que trois fois ailleurs dans le Nouveau Testament : en Matthieu 25:1 et 6, et Actes 28:15. Dans tous les cas, il a le sens d’« aller et revenir avec ». Quand les frères de Rome rencontrèrent Paul, c’est exactement ce qui eut lieu. Ils allèrent jusqu’au forum d’Appius, et l’ayant rencontré, ils se joignirent à lui et retournèrent avec lui à Rome. C’est exactement ainsi que nous rencontrerons tous notre Seigneur en l’air. Rejoignant Sa compagnie, plus jamais séparés de Lui, nous retournerons avec Lui quand Il sera manifesté au monde dans Sa gloire.

Ces mots ne suffisent-ils pas à réconforter nos coeurs ? Ne suffisent-ils pas à les remplir d’une joie durable ?

Chapitre 5

Les deux premiers versets du chapitre 5 forment un contraste très net avec les versets 13 et 15 du ch. 4. En ce qui concerne la venue du Seigneur pour Ses saints (« l’enlèvement » comme on a l’habitude de l’appeler), ils étaient ignorants, et s’étaient créé par là inutilement une difficulté et un sujet d’affliction. L’apôtre leur écrit « par la parole du Seigneur » pour les éclairer. Mais « pour ce qui est des temps et des saisons », ils n’étaient pas du tout ignorants et n’avaient pas besoin que Paul leur écrive.

Remarquons bien la distinction ainsi faite entre ces deux parties de la vérité prophétique. Il est possible d’être tout à fait ignorant quant à l’enlèvement, tout en étant bien informé quant aux temps et aux saisons. Ce sont simplement deux choses différentes, bien distinctes. Si l’enlèvement était une partie essentielle des temps et des saisons, alors

être ignorant quant à l’enlèvement impliquerait une ignorance partielle quant aux temps et aux saisons. Mais les Thessaloniciens étaient tout à fait ignorants sur l’enlèvement tout en étant bien instruits quant aux temps et aux saisons, au point que l’apôtre pouvait dire « vous savez vous-mêmes parfaitement » et « vous n’avez pas besoin qu’on vous en écrive ».

Les temps et les saisons se rapportent à la terre et non aux ciels, selon Genève 1:14. L’expression utilisée ici (5:1) ne vise pas les divisions de l’histoire de la terre en fonction du mouvement des corps célestes, mais elle se réfère à ces divisions plus larges, caractérisées chacune par des aspects particuliers dépendant du gouvernement moral de Dieu par rapport à la terre. De nouvelles saisons avaient été introduites autrefois par des événements comme le déluge, la rédemption d’Israël d’Égypte, le don de la loi, le renversement de la lignée des rois issus de David, et le passage à la domination des nations. Une autre saison à venir doit être introduite par le Seigneur Jésus « prenant Sa grande puissance et entrant dans Son règne » (Apoc. 11:17). Ce sera « le jour du Seigneur ».

Or l’enlèvement des saints est déconnecté de ces saisons terrestres. Il ne constitue pas un simple événement parmi tant d’autres dans le déroulement des événements terrestres. Le Seigneur appellera Ses saints au ciel pour qu’ils jouissent de leur héritage céleste. L’église qui est composée de tous les saints appelés, qui font partie de la dispensation actuelle, est céleste dans son appel et dans son avenir. Elle n’appartient pas à la terre, c’est la raison pour laquelle son enlèvement de la terre au ciel ne figure pas au programme des événements terrestres. Il n’y a aucune allusion à cet enlèvement dans les textes de l’Ancien Testament. Bien saisir ce sujet fournit une clé qui ouvre une bonne partie de la vérité sur les dispensations, laquelle reste autrement fermée à nos esprits.

Le jour où le Seigneur jouira de Ses droits, et dominera toute la situation, vient sûrement. Son arrivée sera inattendue, soudaine, inévitable et infaillible dans ses effets. Ce jour viendra, comme toutes les actions de Dieu, au temps et de la manière les plus appropriés possible, et il en résultera la destruction pour les incrédules. Au moment précis où les hommes diront « paix et sûreté », le jugement tombera. Les conditions parmi les nations sont telles que la paix est une nécessité urgente. Les enseignements modernes, tant scientifiques que religieux, sont tels que les hommes se croient de plus en plus à l'abri d'événements surnaturels. Dans l'esprit des gens, Dieu a été réduit à la non-existence par la doctrine populaire de l'évolution, de sorte qu'ils ne craignent plus rien de ce côté-là. À leur avis, la seule menace restante vient de l'homme. L'homme, cet être merveilleux, a fait tellement d'inventions, mais malheureusement, aussi merveilleuses qu'elles soient dans tous les domaines, elles sont capables d'être utilisées aux fins les plus diaboliques. La sécurité n'est assurée que si la paix peut être maintenue parmi les hommes.

Quand les hommes se congratuleront d'avoir atteint cet objectif si désiré, alors Dieu fera respecter Ses droits, et le jour du Seigneur arrivera. Le monde sera pris par surprise comme quelqu'un endormi dans le noir ; mais rien de tel n'arrivera aux croyants. Aujourd'hui, le monde est endormi dans les ténèbres, aujourd'hui le croyant est un fils de la lumière, et dans la lumière.

Le contraste entre le croyant et le monde, selon les versets 4 à 8, est très frappant, et il vaut la peine d'y réfléchir. Le monde est dans les ténèbres ; il dort ; il est même ivre, intoxiqué par les influences d'en bas. Cela n'a jamais été plus visible qu'aujourd'hui où la multitude de moyens d'intercommunication permettent de répandre les idées et les influences avec une extrême rapidité. Pensez à la force avec laquelle le mot « évolution » a drogué les esprits des hommes ! Aucun stupéfiant jamais découvert pour le corps ne lui est comparable.

Le croyant n'est pas dans les ténèbres ni des ténèbres. Il est fils de la lumière, et fils du jour. Il a été engendré, pour ainsi dire, par la lumière qui l'a atteint par l'Évangile, et il partage le caractère de ce qui lui a donné naissance. Donc, bien qu'il soit dans le monde qui est dans les ténèbres, il n'est pas lui-même dans les ténèbres ; mais plutôt la lumière divine environne sa marche. Il est un fils du jour qui vient, et par conséquent il sait où il va et ce qui va arriver.

C'est là-dessus qu'est basée l'exhortation à se débarrasser de tout ce qui pourrait être du sommeil, afin de veiller et d'être sobres. Comme moyens pour veiller dans la sobriété, nous devons être caractérisés par la foi, l'amour et l'espérance. Ces vertus, si elles sont en exercice actif, sont comme une cuirasse et un casque, protégeant à la fois le cœur et la tête en ce jour de conflit. Bien que fils de la lumière, nous sommes environnés des ténèbres du monde, et des mauvais coups nous tombent dessus en provenance des ténèbres.

Notre espérance est « l'espérance du salut ». Il n'est jamais dit dans l'Écriture que le chrétien espère le pardon des péchés, mais qu'il espère le salut, car le salut est un mot de sens large, embrassant jusqu'à la délivrance finale qui nous atteindra à la venue du Seigneur. C'est cela que nous espérons, c'est-à-dire que nous l'attendons en comptant dessus. Nous sommes sûrs que ce salut arrivera en son temps, car il n'y a pas d'incertitude dans les espérances fondées sur Dieu et Sa parole.

Le monde qui rejette Christ est destiné à la colère quand les coupes de la colère de Dieu se déverseront sur la terre. On trouve les détails sur ce temps solennel dans l'Apocalypse. Mais nous, nous avons été destinés à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ. Ce à quoi Dieu destine arrive toujours à l'heure, sans jamais manquer. La colère pour le monde et le salut pour les saints sont aussi certains l'un que l'autre.

Ce salut va nous arriver par notre Seigneur Jésus Christ agissant selon ce qui est décrit aux versets 16 et 17 du ch. 4. Les Siens seront retirés par Lui du lieu du jugement, comme Dieu avait autrefois enlevé Énoch avant sa mort et avant le déluge. Bien des passages de l'Ancien Testament rendent témoignage à la manière dont Dieu met les Siens à l'abri du jugement. Il peut le faire en les mettant dans un abri en sécurité et en leur faisant traverser l'épreuve, comme Il le fit autrefois pour Noé, et comme Il le fera pour un résidu pieux de Son peuple Israël lors des jugements qui vont se répandre prochainement sur la terre. Il peut le faire en les enlevant de la scène du jugement, pour qu'il ne la voie jamais, comme Énoch dans le passé et comme l'église dans le futur. Mais Il le fait toujours.

Ayant ainsi acquis le salut, il est juste que celui-ci nous atteigne, car Celui qui nous l'apportera est mort pour nous, comme le v. 10 le rappelle. Le but qu'il avait devant Lui en mourant pour nous était que « nous vivions ensemble avec Lui ». Combien cette vérité merveilleuse est pleine de réconfort et d'édification !

Du chapitre 4:13 au chapitre 5:11, nous avons un long passage, dont la fin ramène au point de départ. Jésus est mort pour nous afin de nous avoir avec Lui. Il mettra la touche finale à Son dessein quand Il enlèvera Ses saints en Sa présence, soit qu'ils veillent sur la terre, soit qu'ils dorment dans leurs tombes.

Pesons tous ces mots : « afin que nous vivions ensemble avec Lui » — que leur douceur pénètre profondément nos âmes ! Il est mort pour que nous vivions. Or non seulement il y a la vie devant nous, mais la vie ensemble avec Christ. Nous avions remarqué le mot « ensemble » à la fin du chapitre 4 (4:17). C'était délicieux de découvrir qu'au jour de la résurrection nous serons *unis* à tous les saints — et *réunis* avec ceux que nous aurons connus sur la terre — pour aller à la rencontre du Seigneur. C'est encore plus délicieux de savoir que nous jouirons de la vie ensemble avec Lui pour l'éternité comme une compagnie unie. Tout ce

que la vie signifie, ses visées et ses joies, nous le partagerons avec Lui. Nous *aurons* Sa vie pour avoir la capacité de *partager* Sa vie en ce jour. Déjà aujourd'hui nous pouvons partager Ses pensées, Ses joies, bien que pas encore dans la plénitude merveilleuse de cet heureux lendemain.

Les exhortations de la fin de l'épître commencent au verset 12. Il n'y avait évidemment pas d'anciens désignés officiellement à Thessalonique. C'est pourquoi l'apôtre désirait qu'ils *connaissent* — dans le sens de *reconnaitre* — ceux qui étaient parmi eux qualifiés comme tels, et qui faisaient le travail d'ancien. Ils ne devaient pas seulement les connaître, mais aussi écouter leurs avertissements, et les estimer en amour. L'esprit charnel, qui est par nature insubordonné, prendrait avantage de l'absence de toute désignation officielle pour se moquer de leur autorité spirituelle ; mais il ne devait pas en être ainsi.

Combien cela montre clairement que ce qui est de toute importance, c'est la *qualification et l'autorité morales* telles que données de Dieu, et non pas une *désignation et une sanction officielles*, même administrées par un apôtre. Les secondes sans les premières ne sont qu'une coquille vide. Qu'en est-il alors quand la désignation officielle n'a plus rien d'apostolique ? Or l'Écriture est tout à fait muette quant à une quelconque transmission de l'autorité et des pouvoirs apostoliques de génération en génération.

Si le Seigneur suscite des hommes pieux avec des instincts de bergers pour prendre soin du bien-être spirituel des Siens, nous devrions les reconnaître avec action de grâces, et en profiter, même à défaut d'autorité apostolique pour les désigner. Nous croyons que c'est justement notre position aujourd'hui. Faisons attention de ne pas repousser de tels guides spirituels. Après tout, ce n'est pas difficile de discerner entre ceux qui fatiguent en se mêlant des affaires des autres, et ceux qui prennent soin avec amour de notre bien-être spirituel dans la crainte de Dieu.

Dans les versets 14 à 22, nous avons une série d'exhortations aussi importantes que brèves.

Il est évident que l'église de Dieu n'a pas à être une communauté où chacun fait ce qui lui plaît. C'est plutôt un lieu où est maintenu l'ordre spirituel sous l'autorité divine. C'est ce à quoi nous devrions nous attendre, si l'on se souvient que c'est la maison de Dieu. Avertissements, encouragements, aides doivent être administrés selon les occasions (5:14). La patience doit être en exercice. Ce qui est bon doit être poursuivi (5:15). La joie, la prière et les actions de grâces doivent être les heureuses occupations des saints, et ceci constamment (5:16-18).

Rien ne doit éteindre la joie du croyant, car elle provient de ce qui est éternel (5:16). La prière doit être incessante, car les besoins sont continuels, et l'accès au trône de la grâce n'est jamais fermé du côté de Dieu (5:17). La prière, et cette attitude d'âme dont la prière est l'expression, doit être habituelle. Quant aux actions de grâces (5:18), elles doivent être rendues à Dieu « *en toutes choses* », puisque nous savons que « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (Rom. 8:28). De plus, la volonté de Dieu est que nous soyons reconnaissants, afin qu'il « habite au milieu de » nos louanges, selon l'esprit du Psalme 22:3. Ces choses sont profondément individuelles.

Les versets 19 à 22 traitent davantage de sujets concernant l'assemblée des saints de Dieu, où l'Esprit opérait et faisait connaître la pensée de Dieu. Là, en ces premiers temps, Il avait parfois l'habitude de parler et d'agir de manière surnaturelle (voir Actes 13:2 ; 1 Corinthiens 12:7-11 ; 1 Timothée 4:1). De manière plus générale, Il faisait entendre Sa voix par le ministère des prophètes, comme 1 Corinthiens 14 l'envisage. Les Thessaloniciens ne devaient pas essayer de réguler l'action de l'Esprit dans l'assemblée, de peur d'éteindre Son action. **Ce n'est pas à nous de contrôler Son action, mais à Lui de nous contrôler.** On devait donner aux prophéties la place et l'importance qui leur étaient dues, et cependant, sachant que de fausses prophéties n'étaient pas quelque

chose d'inconnu, tout ce qu'ils entendaient devait être éprouvé, c'est-à-dire *testé*, car, bien qu'ils n'avaient pas encore le Nouveau Testament écrit, ils avaient l'Ancien Testament et les instructions orales de l'apôtre. Après avoir testé ce qu'ils entendaient, ils devaient tenir ferme tout ce qui était bon, et s'abstenir, ou se tenir éloigné, de toute forme de mal.

En lisant ces exhortations, ne sentons-nous pas qu'un niveau très élevé est placé devant nous ? Il en est bien ainsi, en effet, et pour l'atteindre, nous avons besoin d'être mis à part [sanctifiés] pour Dieu ; et Dieu Lui-même, le Dieu de paix, doit être l'Auteur de notre sanctification. Le désir de l'apôtre, c'est que Dieu puisse accomplir cette sanctification, **l'homme tout entier, esprit, âme et corps étant soumis à Sa puissance. C'est le moyen d'être sanctifiés entièrement.**

Si nous sommes réellement mis à part pour Dieu, esprit, âme et corps, nous serons conservés sans reproche. À la venue de notre Seigneur Jésus Christ, nous serons retirés de cette scène de souillure, et nous n'aurons plus la chair en nous.

Alors combien ce verset 24 est encourageant ! Malgré toutes les chutes et défaillances de notre côté, Dieu nous a appelés à cette condition sans reproche et en gloire ; Il ne manquera pas d'achever Son dessein en ce qui nous concerne. Il le fera !

À cette fin, que nous faut-il, sinon que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec nous. Et l'épître se termine par une bénédiction à cet effet.

Commentaires de E.A. Bremicker

1

2

3

4

5

Introduction

La première épître aux Thessaloniciens nous entretient tout spécialement, et comme aucune autre dans le Nouveau Testament, du retour du Seigneur Jésus. Elle est adressée à une assemblée locale encore très jeune dans la foi, mais qui persévérait dans l'attente journalière de la venue du Seigneur. Toute l'épître respire la fraîcheur de la vie de foi de cette assemblée. Ces croyants manquaient encore de connaissance, mais en contrepartie, ils manifestaient dans leur vie ce dont le Seigneur dut constater plus tard l'absence chez les chrétiens d'Éphèse (Apoc. 2:2-7). Ces derniers étaient familiers avec les plus grandes vérités chrétiennes, mais ils avaient abandonné leur premier amour. Il en allait différemment des Thessaloniciens. Bien que Paul n'ait été que trois semaines parmi eux (Actes 17:2), ils avaient non seulement reçu la Parole avec joie, mais ils la mettaient en pratique dans leur vie journalière. L'apôtre leur rend témoignage qu'ils s'étaient tournés des idoles vers Dieu «pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils» (1:9).

La ville de Thessalonique

Thessalonique est située au Nord de la Grèce actuelle, sur la côte de la mer Égée. En ce temps-là, ce pays était divisé en deux parties. La région du Nord s'appelait *la Macédoine*; c'est là que se trouvaient les

villes de Philippi, Thessalonique et Bérée. La région du Sud, *l'Achaïe*, comportait les villes d'Athènes et de Corinthe.

Du temps de l'apôtre Paul, Thessalonique était une des plus importantes villes de Macédoine. On estime sa population d'alors à 200 000 âmes. Elle était située sur la *voie Égnatia*, une des principales artères militaires qui reliaient Rome avec l'Orient. De ce fait, Thessalonique était un grand centre commercial où s'étaient installés de nombreux Juifs. Ville portuaire, elle était aussi renommée pour son immoralité et sa licence. Elle fut fondée en l'an 315 av. J.C. par Cassandre, un général d'Alexandre le Grand. Sous la domination des Romains qui l'investirent en 168 av. J.C., elle devint une capitale de province.

L'apôtre Paul à Thessalonique

Nous ne pouvons bien comprendre certaines des déclarations de l'épître que si nous gardons devant les yeux son contexte historique. En Actes 17:1 à 9, Luc nous fait le récit de la visite de Paul et Silas (ou Sylvin) à Thessalonique. C'était au cours du deuxième voyage de l'apôtre, celui qui le conduisait pour la première fois en Europe, venant de la Troade (au nord-ouest de l'Asie mineure) jusqu'en Macédoine. La première étape fut Philippi, où fut formée la première assemblée d'Europe (Actes 16:13-40). De là, ils continuèrent leur voyage vers Thessalonique, à environ 150 km vers le sud-ouest, où habitaient certainement quelques Juifs, puisqu'il y avait une synagogue (Actes 17:1). Le récit inspiré de Luc nous indique que, pendant trois sabbats, Paul s'entretint

dans la synagogue avec les Thessaloniciens et que, par sa prédication, beaucoup de personnes vinrent à la foi.

Un certain nombre de Juifs, toutefois, furent remplis de jalousie et cherchèrent à s'opposer à l'œuvre naissante. L'attroupement qu'ils provoquèrent mit la ville en émeute, contraignant Paul à abandonner de nuit la ville. Il écrit dans la lettre que lui et Silas furent «chassés par la persécution». L'étape suivante de leur voyage fut Bérée, puis de là, Paul se rendit à Athènes, y laissant Silas et Timothée, qui le rejoignirent ensuite. Ne voyant aucune possibilité de revenir lui-même à Thessalonique (cf. 2:18), mais préoccupé au sujet de ses bien-aimés frères et sœurs, il renvoya vers eux Timothée. Écoutons-le lui-même : «C'est pourquoi, n'y tenant plus, nous avons trouvé bon d'être laissés seuls à Athènes, et nous avons envoyé Timothée, notre frère... pour vous affirmer et vous encourager touchant votre foi» (3:1, 2). Ils se retrouvèrent tous les trois à Corinthe et c'est de là qu'il écrivit ses deux lettres aux Thessaloniciens.

L'assemblée à Thessalonique

Voyons maintenant ce qui concerne ces croyants dans la grande ville portuaire commerçante, et que Paul nomme «l'assemblée des Thessaloniciens, en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ» (1:1). Pour comprendre une lettre, il est toujours opportun de voir d'abord qui sont les destinataires et quelles sont leurs circonstances.

En Actes 17:4, Luc mentionne trois groupes de personnes à Thessalonique qui reçurent l'évangile et vinrent à la foi :

1. Quelques Juifs.
2. Des grecs qui servaient Dieu (donc des païens qui précédemment avaient abandonné le culte des idoles et étaient devenus des prosélytes).
3. Des femmes de premier rang (probablement grecques).

En lisant l'épître, nous acquérons l'impression que beaucoup de Grecs s'étaient convertis ; car c'est de païens seulement qu'il pouvait être dit qu'ils s'étaient tournés des idoles vers le Dieu vivant (1:9). De même aussi, les dangers contre lesquels Paul les met en garde au chapitre 4 (v. 1-8) étaient un problème particulier pour des personnes venues du paganisme, beaucoup moins pour des Juifs d'origine.

Nous trouvons ainsi une assemblée où certains croyants étaient précédemment juifs, d'autres précédemment païens, ceux-ci probablement en plus grand nombre. Mais il n'y avait apparemment aucune mésentente entre ces deux groupes, comme c'était le cas dans d'autres assemblées (par exemple Rome).

Prédication de Paul à Thessalonique

Le contenu du message présenté par Paul aux Thessaloniciens est important pour la compréhension des deux épîtres. Nous en saisirons mieux la portée si nous gardons en mémoire la substance de sa prédication lors de son passage dans cette ville.

En lisant Actes 17:1 à 9, nous constatons deux pensées principales. La première ressort des versets 2 et 3. Paul entra dans la synagogue des Juifs et leur exposa que, selon les Écritures, le Christ devait souffrir et ressusciter d'entre les morts, et que ce Jésus qu'il leur annonçait était le Christ. Paul leur démontrait ainsi au moyen des écrits de l'Ancien Testament — car c'étaient les seuls qui étaient à leur disposition et qu'ils lisaien — que Jésus, crucifié par les Juifs, était le Messie promis par Dieu et qu'il était maintenant ressuscité. Ce message était difficile à accepter pour un Juif, mais il lui fallait le recevoir pour être sauvé. Dans ce passage, l'accent n'est pas mis sur le fait que Christ soit mort (bien que naturellement cela soit, quand au principe, fondamental), mais plutôt qu'il ait souffert. Ceci inclut son rejet de la part de son peuple et de celle des nations. En d'autres termes, Paul dit : Ce Jésus que vous avez rejeté

et crucifié est le Christ de Dieu, et Dieu a agréé son œuvre. Ses souffrances sont passées, il est ressuscité. Les croyants à Thessalonique étaient ainsi unis à un Christ ressuscité mais rejeté. Cette union avait pour conséquence qu'eux aussi connaîtraient la souffrance en le suivant. Paul en était pour eux un exemple (3:4), et eux-mêmes avaient vite réalisé ce que signifie la persécution en suivant le Seigneur.

Le second thème de sa prédication se trouve dans les versets 6 et 7. Ses opposants rendent eux-mêmes témoignage du sujet de sa prédication et donnent ainsi involontairement comme un condensé de son enseignement : «Ils contreviennent tous aux ordonnances de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus». Paul n'avait donc pas seulement annoncé Jésus comme Sauveur, mais aussi comme Roi d'un royaume à lui. Jésus de Nazareth, qui a été rejeté des hommes, n'est autre que celui que Dieu a fait Seigneur et Christ. Bien que sa royauté soit plutôt en rapport avec son peuple Israël, nous le connaissons actuellement comme le Seigneur de son royaume, et c'est lui que nous servons.

Selon le livre des Actes, la prédication du royaume de Dieu occupe une grande place dans l'enseignement de Paul. L'apôtre a continuellement annoncé que Jésus est aussi Seigneur. Il est vrai qu'il n'est pas encore manifesté officiellement avec puissance et gloire. Mais il est celui dont les cœurs des croyants aiment à reconnaître l'autorité et les droits. Le jour est proche où il établira d'une manière visible son royaume sur la terre. Alors, il viendra en gloire pour dominer comme roi. Paul avait exposé cela en détail aux Thessaloniciens ; ils savaient qu'il allait venir pour prendre le pouvoir. Les deux épîtres en témoignent.

Les deux thèmes ci-dessus sont intimement liés entre eux et contiennent des enseignements importants pour nous aussi. Jésus, rejeté alors par les Juifs, est encore rejeté du monde actuel. Il a souffert et nous souffrons en le suivant. Nous sommes serviteurs dans son royaume, un royaume invisible pour les hommes de ce monde. Dieu l'a fait Seigneur et Christ, et c'est comme tel qu'il reviendra pour établir

son royaume en puissance et en gloire. Nous nous réjouissons de sa venue ; et en l'attendant, nous avons le privilège de le reconnaître comme le Seigneur de nos vies.

Ces pensées se poursuivent tout le long des deux épîtres. Les Thessaloniciens avaient reçu la Parole de Dieu, accompagnée de beaucoup de persécutions, mais avec la joie de l'Esprit Saint (1:6). Les souffrances sont un caractère extérieur du royaume de Dieu dans sa forme actuelle, la joie de l'Esprit Saint en est un caractère intérieur (Actes 14:22 ; Rom. 14:17). C'est pourquoi Paul les avait exhortés à marcher d'une manière digne de Dieu qui les avait appelés à son propre royaume et à sa propre gloire (2:12). Cette pensée est reprise dans la deuxième épître, quand Paul déclare qu'ils ont été estimés dignes du royaume de Dieu, pour lequel ils avaient à souffrir (1:5). Maintenant aussi nous souffrons avec le Seigneur (quoique dans une bien faible mesure), mais le jour vient où il sera «glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru» (1:10).

Auteur et composition de l'épître

La première lettre aux Thessaloniciens est une des premières que l'apôtre Paul ait écrites. Beaucoup admettent même que c'est la première (selon d'autres, ce serait l'épître aux Galates). De fait, elle fut très tôt mise en circulation parmi les croyants du début du christianisme. Plusieurs pères de l'église du deuxième siècle la mentionnent déjà dans leurs écrits (par ex. Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien).

Qu'est-ce qui a incité Paul, si peu de temps après sa visite à Thessalonique, à prendre la plume pour écrire — conduit par l'Esprit Saint — une lettre à une assemblée ? En Actes 18:5 et en liaison avec le verset 6 du chapitre 3, nous voyons qu'il a reçu à Corinthe des nouvelles des Thessaloniciens. Si on ne lit que le premier verset de ce chapitre, on pourrait penser que Paul a écrit depuis Athènes. Mais selon les étapes du voyage de Paul indiquées en Actes 18 — Athènes puis Corinthe, où

l'ont rejoint Silas et Timothée venant de Macédoine (v. 1 et 5) — il est bien probable que Paul ait écrit depuis Corinthe, capitale de l'Achaïe. Cette province est citée deux fois dans le premier chapitre. Il est en général admis que cette épître fut écrite vers l'an 51.

Le motif qui conduisit Paul à écrire aux Thessaloniciens fut visiblement les informations qu'il reçut à leur sujet. Dans l'ensemble, elles étaient bien propres à réjouir le cœur de l'apôtre. Il écrit : «Nous rendons toujours grâces à Dieu pour vous tous... nous souvenant sans cesse de votre œuvre de foi, de votre travail d'amour, et de votre patience d'espérance... de sorte que vous êtes devenus des modèles pour tous ceux qui croient dans la Macédoine et dans l'Achaïe» (1:2-7). Leur foi en Dieu s'était répandue partout. Témoignage vivant d'une jeune assemblée, de laquelle nous avons beaucoup à apprendre !

Il y avait toutefois chez les Thessaloniciens un certain manque de connaissance, bien compréhensible chez des croyants jeunes dans la foi, et Paul voulait le combler. Il leur avait parlé de la venue du Seigneur, mais il restait pour eux des questions et des problèmes à ce sujet, et l'apôtre les traite de manière approfondie dans les deux épîtres.

Motif et thème principal de l'épître

Les Thessaloniciens vivaient dans l'attente permanente du retour du Seigneur Jésus (1:10). Ils savaient que lui, le Rejeté, établirait publiquement son royaume sur cette terre avec puissance et avec gloire. Ce moment de la manifestation de son pouvoir était si vivant devant leurs yeux qu'ils l'attendaient journellement. Mais lors de sa visite, Paul ne leur avait apparemment pas expliqué qu'avant l'établissement de ce royaume, les croyants devaient d'abord être enlevés, pour revenir ensuite afin de paraître avec le Seigneur. Quoi qu'il en soit, ce point restait encore obscur pour eux. Quand donc quelques-uns parmi eux décédèrent, il y eut pour eux une grande inquiétude en pensant que les défunt n'auraient aucune part à l'établissement du royaume.

Paul les éclaire à ce sujet, c'est le motif de sa lettre. Au chapitre 4, il dit : «Or nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance» (v. 13). Puis il leur expose clairement que le Seigneur viendra premièrement pour réveiller ceux qui se sont endormis et pour les ravir ensemble avec les croyants encore vivants. Il n'y a ainsi aucun préjudice pour ceux qui se sont déjà endormis. Au chapitre 5, l'apôtre revient encore là-dessus en disant : «...afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec lui» (v. 10). Au cours de notre étude, nous verrons qu'il s'agit ici tant des croyants vivants que de ceux qui sont déjà auprès du Seigneur.

Ces enseignements concernant la venue du Seigneur, qui incontestablement forment le sujet central de l'épître, sont propres à nous encourager et nous édifier (5:11). Cette venue du Seigneur est mentionnée dans tous les chapitres, chaque fois sous un aspect particulier :

Chapitre 1:9, 10 : Ici, la venue du Seigneur est présentée comme fondement de notre vie pratique. Cette espérance, l'attente du Fils de Dieu venant du ciel, est un caractère essentiel de la vie chrétienne. Notre vie doit être orientée vers ce but. Le retour du Seigneur n'est pas une connaissance théorique, mais il exerce son influence sur notre marche, sur nos actions et sur nos pensées.

Chapitre 2:19, 20 : Paul met la venue de notre Seigneur Jésus en relation avec la récompense — ou couronne — que recevra le serviteur. À l'apparition de Jésus, il sera manifesté ce que chacun a été pour lui sur cette terre.

Chapitre 3:12, 13 : La marche du croyant devrait être caractérisée d'un côté par l'amour et de l'autre par la sainteté. Quand nous pensons à l'apparition du Seigneur avec les siens, la sainteté pratique, c'est-à-

dire la consécration au Seigneur associée à la séparation de tout mal, devrait tout naturellement s'ensuivre.

Chapitre 4:13-18 : Ces versets non seulement contiennent un enseignement important mais constituent une précieuse consolation pour ceux qui ont perdu un être cher. Nous serons pour toujours avec le Seigneur, près de lui qui nous a tant aimés. Paul termine en disant : «Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles».

Chapitre 5:1-11 : Le courant de pensée du chapitre 4 se poursuit ici. Pour le croyant, la venue du Seigneur est un sujet de consolation et d'encouragement ; pour l'incrédule, elle signifie un jugement inévitable, terrible et éternel. «Ils n'échapperont point» — Quelles paroles solennnelles !

Bien que cette épître présente la doctrine de la venue du Seigneur, ce n'est pas à proprement parler une épître doctrinale, comme par exemple celles aux Romains, aux Colossiens ou aux Éphésiens. La pratique de la vie chrétienne y est mise au premier plan, et cela parce qu'elle est une conséquence directe de l'attente du Seigneur, qui vient bientôt. Cette épître est une exhortation à servir notre Dieu avec consécration et à attendre des cieux notre Seigneur.

Plan de l'épître

Il y a plusieurs possibilités de structurer cette épître. La division suivante, en sept parties, peut nous aider à en saisir plus facilement les pensées successives :

1. L'état pratique des Thessaloniciens (chap. 1)
2. Le ministère de l'apôtre Paul (chap. 2)
3. La mission de Timothée et son rapport (chap. 3)
4. La marche des croyants dans la sainteté (chap. 4:1-12)
5. La venue du Seigneur (chap. 4:13-18)

6. Le jour du Seigneur (chap. 5:1-11)

7. Instructions pratiques aux croyants (chap. 5:12-28)

Chapitre 1 : L'état pratique des Thessaloniciens

Le premier chapitre respire pleinement toute la fraîcheur de la vie de foi de ces jeunes croyants. Paul peut rendre grâces pour eux et mentionner ce que le Saint Esprit avait produit en eux. Ils n'avaient pas seulement cru à l'évangile, mais ils portaient les fruits qui doivent l'accompagner, de sorte qu'ils étaient devenus des modèles pour d'autres. Leur vie était désormais orientée vers Dieu et ils attendaient des cieux son Fils. Le témoignage qui pouvait être rendu à ces croyants nous parle encore aujourd'hui. Quel encouragement pour nous à suivre leur trace, en dépit des dix-neuf siècles qui nous séparent !

1 Thes. 1:1

«Paul, et Sylvain, et Timothée, à l'assemblée des Thessaloniciens, en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ : Grâce et paix à vous !»

Paul, le grand apôtre des nations, ne se présente pas ici comme tel, mais se joint simplement aux deux frères qui l'accompagnaient dans son deuxième voyage missionnaire. Il y a en tout neuf épîtres dans lesquelles il se présente comme apôtre. Lorsqu'il s'adresse aux Galates, il met un accent très particulier sur son autorité apostolique. Chaque fois qu'il s'agit d'adresser une réprehension aux croyants, ou de transmettre une révélation fondamentale de la doctrine du Nouveau Testament, Paul souligne son apostolat.

Il en est autrement ici. À Thessalonique, il n'avait pas besoin de corriger, mais il peut reconnaître avec joie ce que l'Esprit de Dieu avait opéré dans ces croyants. Son attitude vis-à-vis des Thessaloniciens est imprégnée d'estime réciproque, d'amour et d'affection.

Silas et Timothée avaient accompagné l'apôtre lors de son premier voyage en Europe et avaient été avec lui à Thessalonique. Comme Paul, Silas était à la fois juif et citoyen romain (Actes 16:37). Le témoignage qui lui est rendu dans les Actes permet de conclure qu'il a été un compagnon de voyage utile. Plus tard, il fut apparemment un collaborateur de l'apôtre Pierre, qui le nomme «un frère fidèle» (1 Pierre 5:12).

Timothée nous est bien connu comme collaborateur de Paul. Il lui fut très attaché jusqu'à la fin de sa vie, et l'apôtre l'appelle «mon enfant bien aimé». Il est aussi mentionné dans l'introduction de plusieurs autres épîtres (par exemple 2 Corinthiens, Philippiens, Colossiens).

Paul s'adresse ici «à l'assemblée des Thessaloniciens, en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ». Une telle adresse n'est utilisée que dans la seconde épître aux Thessaloniciens (sous une forme presque identique). Nous n'avons pas ici la pensée du seul corps, tel qu'il nous est présenté dans l'épître aux Éphésiens. Cette vérité n'était pas, ou qu'à peine connue des Thessaloniciens. L'accent est mis ici sur la *nouvelle relation* dans laquelle ils avaient été introduits. Ils avaient maintenant affaire à Dieu le Père et au Seigneur Jésus Christ. Cette relation est sans doute personnelle, mais nous pouvons la savourer ensemble. L'assemblée est en quelque sorte vue ici comme la famille de Dieu. Nous sommes enfants de Dieu, c'est-à-dire que nous le connaissons comme Père par le Seigneur Jésus Christ.

Cette relation avec Dieu le Père d'une part, et avec le Seigneur Jésus Christ d'autre part, nous fait penser au ministère de Jean et à celui de Pierre, respectivement. Les croyants sont «en Dieu le Père». C'est le sujet de Jean : «Je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père» (1 Jean 2:13). Cela est vrai de chaque croyant, dès qu'il est venu à la foi. Nous sommes enfants de Dieu parce que nous sommes «nés de Dieu». Nous le connaissons comme Père, un Père qui nous aime et qui prend soin de nous. Nous pouvons avoir communion avec lui. Les Thes-

saloniciens se trouvaient dans des circonstances difficiles : ils subissaient de grandes persécutions. Dans une telle situation, quel réconfort pour eux de se souvenir que le grand Dieu des cieux était devenu leur Père !

Cependant le chrétien n'est pas seulement uni avec Dieu le Père, il l'est aussi avec le Seigneur Jésus Christ. Celui-ci est cité ici avec son titre complet, et ce n'est pas par hasard. Il est «Jésus Christ», le Fils de l'homme autrefois abaisse, que Dieu a oint et élevé au-dessus de toutes choses. Cependant, il est aussi le Seigneur. C'est comme homme glorifié qu'il porte ce titre : Dieu l'a «fait Seigneur» (Actes 2:36). Nous nous trouvons, comme les Thessaloniciens, dans le royaume de Dieu, et nous avons affaire à Jésus comme à notre Seigneur. Il est ainsi nommé quelque vingt-cinq fois dans cette épître. Il est notre Sauveur — grâce infinie ! —, mais il est aussi notre Seigneur, celui dont nous reconnaissons les droits, dans un monde qui aujourd'hui encore le rejette. Pas plus qu'autrefois, le monde ne veut s'incliner devant lui, mais c'est notre privilège de partager avec lui son rejet et de reconnaître ses droits comme Seigneur. Ayant fait cela, nous partagerons un jour sa gloire. C'est ce que l'apôtre Pierre développe abondamment dans ses deux épîtres.

Le rappel de cette relation intime avec Dieu le Père et avec le Seigneur Jésus Christ était propre à encourager les Thessaloniciens. Plusieurs d'entre eux étaient des païens avant leur conversion, et avaient servi des dieux et des seigneurs étrangers. Maintenant, ils connaissaient le seul vrai Dieu et étaient unis à lui et à son Fils. Quel merveilleux changement !

Le souhait de bénédiction est court, mais combien riche : «Grâce et paix à vous !». «Grâce» (en grec : *charis*) était la salutation habituelle parmi les nations ; «Paix» (en hébreu : *shalom*) celle des Juifs. Paul associe les deux, de sorte que nous pourrions parler ici d'une «salutation chrétienne».

C'est la grâce qui apporte le salut à l'homme (Tite 2:11). Ensuite, elle nous donne tout ce dont nous avons besoin pour notre chemin (2 Cor. 12:9). Elle est enfin ce qui nous sera apporté à la révélation de Jésus Christ (1 Pierre 1:13). Toute la vie chrétienne est ainsi encadrée par la grâce. Il ne s'agit pas ici de la grâce qui convertit, mais de la grâce qui nous porte chaque jour. L'apôtre souhaite aux Thessaloniciens, et à nous aussi, d'avoir un sentiment plus profond de la faveur immérée avec laquelle Dieu pose ses regards sur ses enfants.

Il en est de même de la paix. Il n'est pas question ici de la paix avec Dieu, de la paix de la conscience, que possède chaque croyant. Il s'agit de cette paix de Dieu qui demeure la part constante de ceux qui se confient en l'amour de leur Père et marchent dans l'obéissance à leur Seigneur. C'est la jouissance pratique de cette paix qui nous est souhaitée. Notre position est «en Dieu, notre Père et dans le Seigneur Jésus Christ». Notre bénédiction journalière est la jouissance de la grâce et de la paix dans le chemin.

1 Thes. 1:2

«*Nous rendons toujours grâces à Dieu pour vous tous, faisant mention de vous dans nos prières*».

Paul était un homme très occupé. Quand nous lisons les Actes et les épîtres, nous nous rendons compte combien il était actif. Il voyagait, il prêchait, il travaillait, il visitait, il écrivait. Et pourtant, c'était un homme qui trouvait toujours du temps pour prier. La prière avait une grande importance dans sa vie. Il en savait toute la valeur et c'est pourquoi il ne la négligeait pas.

Paul priait sans doute aussi pour ses propres circonstances, mais ce qui avait la priorité, c'était la prière pour les autres. Il portait les frères et les sœurs sur son cœur et intercérait pour eux. Il priait pour ceux qu'il connaissait personnellement (comme les Thessaloniciens), mais aussi pour ceux qu'il n'avait pas encore rencontrés (comme les Colossiens).

Les sujets de prière de Paul, tels qu'ils nous sont rapportés dans les épîtres, étaient divers. Mais ils étaient adaptés en chaque cas aux circonstances des saints auxquels il pensait. Ici, Paul avait des motifs de rendre grâces, et c'est pourquoi il le fait. Il pouvait rendre grâces pour eux continuellement !

Nous pouvons apprendre quelque chose de lui. Nous sommes enclins à voir ce qui est négatif chez nos frères et sœurs, ce qui nous déplaît et peut-être nous fait de la peine. Nous nous laissons aller à la critique, et nous oublions ce que le Seigneur a opéré en notre frère et en notre sœur. Exerçons-nous à rendre grâces au Seigneur pour eux, et nous ferons l'expérience que nous les verrons alors sous un jour tout différent.

Paul rendait grâces pour eux tous. Il n'en excluait aucun, ni n'oubliait personne. Il en était de même quant aux Philippiens. Paul pouvait faire des supplications pour eux avec joie (Phil. 1:4). Et il ne priait pas seulement de temps en temps, mais *toujours*. Ce mot exprime une action continue. Rendre grâces pour les autres devrait être pour nous aussi une bonne habitude.

Enfin, Paul ne priait pas tout seul, mais Silas et Timothée se joignaient à lui. Ils connaissaient la communion dans la prière entre frères. Cela aussi est une bénédiction.

1 Thes. 1:3

«*Nous souvenant sans cesse de votre œuvre de foi, de votre travail d'amour, et de votre patience d'espérance de notre Seigneur Jésus Christ, devant notre Dieu et Père, sachant, frères aimés de Dieu, votre élection*».

Dans ce verset, Paul en vient à parler des caractères intérieurs des Thessaloniciens, à savoir : la foi, l'amour et l'espérance. De façon générale, l'épître montre qu'ils manquaient d'enseignement en bien des domaines, mais que leur état pratique était très bon. La foi, l'amour et

l'espérance sont les fondements de notre caractère comme chrétiens. On trouvait chez eux ces fondements. Leurs cœurs étaient sans partage dirigés vers Dieu et vers le Seigneur Jésus, et c'est ce qui était décisif. Une grande connaissance de la Parole n'est pas une garantie de la manifestation réelle de ces caractères intérieurs.

La foi, l'amour et l'espérance sont plusieurs fois mentionnés ensemble dans le Nouveau Testament, par exemple à la fin de 1 Corinthiens 13. Paul les cite de nouveau en 1 Thessaloniciens 5:8. Mais ici, ils ne sont pas seulement présentés comme des caractères intérieurs ; on voit aussi comment ils se manifestaient dans la vie des Thessaloniciens. Paul ne parle pas seulement de leur foi, mais de leur œuvre de foi, pas seulement de leur amour, mais de leur travail d'amour, pas seulement de leur espérance, mais de leur patience d'espérance. L'état de leur cœur était bon, et les fruits correspondants en étaient visibles.

La foi, au sens biblique, est une conviction, un attachement à des réalités qui sont encore invisibles à l'œil humain. La foi est en contraste avec la vue (Héb. 11:1). Elle nous lie à ce qui est encore invisible. La foi a Dieu devant elle. Elle se manifeste par la confiance et par l'obéissance. Les yeux de notre cœur sont ouverts pour contempler un domaine invisible, et la foi nous fait déjà posséder actuellement ce qui appartient à ce domaine. Le jour vient où nous pourrons le contempler de nos propres yeux, mais maintenant nous vivons par la foi. Il est rappelé aux Thessaloniciens que les choses qui ne se voient pas précèdent celles qui se verront dans le royaume millénaire. Un jour, ce royaume sera manifesté aux yeux de tous ; mais maintenant, il est un mystère et ne peut être saisi que par la foi.

Une foi sans œuvres est morte (Jacq. 2:26). La foi se montre par une activité, sinon quelque chose ne va pas. Toutefois, cette activité ne doit pas être charnelle, mais produite par l'action de Dieu. Les œuvres chrétiennes ne doivent pas être accomplies pour atteindre la foi, c'est juste l'inverse. Les œuvres chrétiennes sont la conséquence naturelle

d'une foi produite par Dieu. Il en était ainsi des Thessaloniciens. Il devrait en être ainsi de nous.

L'amour, de la même manière, a premièrement Dieu pour objet. Le prochain ne vient qu'ensuite. Il s'agit ici de l'amour divin. Dans notre état naturel, nous ne pouvions faire autre chose que nous haïr l'un l'autre. «Car nous étions, nous aussi... haïssables, nous haïssant l'un l'autre» (Tite 3:3). Maintenant, il en est autrement. Nous pouvons aimer, parce que nous sommes nés de Dieu et que l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs. La nouvelle nature, d'origine divine, ne peut qu'aimer. L'amour agit dans l'être intérieur, mais se manifeste au-dehors. Il se voit et se montre en pratique dans l'amour envers les frères et sœurs. C'est le travail d'amour dont Paul parle ici. Le mot travail employé dans ce verset signifie un souci intense, associé à un effort à la limite de l'épuisement. Connaissons-nous aujourd'hui encore ce dévouement opéré par l'amour de Dieu en nous ?

Le troisième caractère est l'espérance. Paul avait enseigné les Thessaloniciens au sujet du retour du Seigneur Jésus pour établir son royaume sur la terre. Cette espérance était vivante en eux et produisait la patience, la persévérance. Notre espérance n'est pas simplement fixée sur un meilleur avenir, mais sur la personne du Seigneur lui-même. Lui est notre espérance. Ce que nous désirons et que notre foi saisit, va bientôt devenir une réalité visible. Dans ce monde qui l'a rejeté et où sa croix a été dressée, le Seigneur Jésus revendiquera un jour ses droits. Ce moment, il l'attend lui-même, et nous aussi nous pouvons l'attendre avec persévérance.

En 2 Thessaloniciens 3:5, Paul parle de la patience du Christ (le mot grec implique la pensée de la persévérance) et exprime le souhait que nos cœurs soient inclinés à cette patience persévérande. La patience, ici, c'est tenir ferme au travers des épreuves et des souffrances. Les Thessaloniciens connaissaient des circonstances difficiles, mais leurs yeux étaient fixés sur Celui qui allait revenir. Ils attendaient du ciel le Fils de

Dieu, et cela leur redonnait du courage et de la force. Pour nous, les circonstances sont plus faciles. C'est peut-être le motif pour lequel notre patience d'espérance n'est souvent que bien peu marquée.

La foi, l'amour et l'espérance doivent être les ressorts de toute notre activité chrétienne, les traits caractéristiques de notre état intérieur. Lorsque, à la fin du premier siècle, l'apôtre Jean écrivit une lettre à l'assemblée d'Éphèse, il pouvait reconnaître qu'il y avait des œuvres, du travail et de la patience. Extérieurement, tout était convenable. Mais où étaient la foi, l'amour et l'espérance ? Quelle était leur disposition d'esprit ? Le Seigneur doit faire le reproche : «Mais j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour» (Apoc. 2:4). Et ceci est dit à une assemblée à laquelle, quelques années auparavant, Paul écrivait une épître où il pouvait parler des bénédictions chrétiennes les plus élevées. Les œuvres, le travail, la patience se maintenaient à Éphèse, mais n'étaient plus caractérisés par ces grandes et puissantes vertus ; l'habitude persistait, mais la communion manquait. Il en était autrement ici à Thessalonique. Malgré une connaissance limitée, leurs œuvres étaient un fruit de la foi, leur travail était produit par l'amour, et leur patience était nourrie de l'espérance.

Qu'en est-il de nous ? Dieu ne voit pas seulement notre activité. Il voit nos cœurs, il en sonde les motifs. Il nous demande dans quelles dispositions intérieures nous agissons. Est-ce par habitude, ou est-ce dans une réelle relation de nos cœurs avec lui ? Là où ce n'est que par habitude, le premier amour manque. Le premier amour est le meilleur amour, il a Dieu seul pour objet. Dieu désire que nous nous attachions à lui d'un cœur non partagé. Une grande connaissance n'est pas une sauvegarde. Ce dont nous avons besoin, c'est du dévouement de cœur. C'est ce que nous pouvons apprendre des Thessaloniciens.

1 Thes. 1:4

«*Sachant, frères aimés de Dieu, votre élection».*

Remarquons avec quelle affection l'apôtre s'adresse à eux. Il les appelle : «frères aimés de Dieu». Les sœurs sont bien évidemment comprises dans cette expression. Paul savait que les Thessaloniciens étaient aimés de Dieu, et c'était pour lui un motif suffisant pour les aimer aussi.

C'est avec une grande conviction qu'il mentionne maintenant **leur élection**. La vérité de l'élection n'est pas le thème développé ici. Elle nous est présentée dans d'autres passages (par ex. Eph. 1:4). Ici, nous avons simplement le fait que l'apôtre *savait* qu'ils étaient élus. Comment pouvait-il le savoir ? Quand il vint à Thessalonique avec Silas et Timothée, il ne savait pas qui Dieu avait élu dans cette ville. Paul n'avait pas accès au livre de vie, et il ne nous est pas dit qu'il ait eu une révélation particulière de la part de Dieu à ce sujet. Mais il voyait vivre les Thessaloniciens, il voyait les fruits de leur nouvelle vie, il voyait les manifestations de la foi, de l'amour et de l'espérance. Cela lui suffisait pour être convaincu que ces chrétiens étaient des élus de Dieu.

Le mot grec utilisé pour «sachant» indique que cette connaissance n'était pas acquise par révélation mais **par observation**. Paul pouvait voir dans leur comportement qu'ils étaient élus. Ils transcrivaient dans la pratique ce qu'ils avaient appris. Pourquoi la question se pose-t-elle si souvent aujourd'hui de savoir si quelqu'un est vraiment converti ? Cela ne vient-il pas de ce que nous ne montrons pas suffisamment clairement dans nos vies de quel côté nous sommes ? Dieu désire que nos vies manifestent de façon claire que nous sommes ses enfants, qu'il nous a élus. C'est tout autant possible de nos jours qu'à cette époque.

1 Thes. 1:5

«*Car notre évangile n'est pas venu à vous en parole seulement, mais aussi en puissance, et dans l'Esprit Saint, et dans une grande plénitude d'assurance, ainsi que vous savez quels nous avons été parmi vous pour l'amour de vous».*

Ce verset nous montre la source du bon état des Thessaloniciens. C'était l'évangile. L'apôtre l'appelle ici «notre évangile», parce qu'il l'avait annoncé à Thessalonique avec ses collaborateurs. La prédication de l'évangile est le point de départ de tout. C'était l'un des grands piliers du ministère de l'apôtre Paul. Il en parle dans son discours d'adieu aux anciens d'Éphèse. L'appel à la repentance et à la foi, le témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu, la prédication du royaume de Dieu et la révélation de tout le conseil de Dieu, tel était son ministère (Actes 20:21, 24, 25, 27).

Paul annonçait le plein évangile. Selon 1 Corinthiens 15:1 à 4, cette prédication comprenait trois points importants, savoir que Christ est mort, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité. C'est la foi en ces grands fondements du salut qui sauve. En fait, l'évangile est le témoignage complet de ce que l'homme perdu trouve en Christ.

Comment donc l'évangile était-il parvenu aux Thessaloniciens ? Paul cite ici quatre points, qui nous montrent l'ordre divin. C'était d'abord en paroles, puis en puissance, ensuite dans l'Esprit Saint et enfin dans une grande plénitude d'assurance. Il en est encore ainsi maintenant, quand il est annoncé de la bonne manière.

En premier lieu vient naturellement la prédication. La Parole doit être annoncée et entendue (ou lue) pour pouvoir être reçue. Paul écrit aux Corinthiens : «Or je vous fais savoir, frères, l'évangile que je vous ai annoncé, que vous avez aussi reçu...» (1 Cor. 15:1). Mais tout ne se limite pas à des paroles. Le message produit quelque chose, s'il est reçu. Il se manifeste en puissance. Il n'est pas dit ici que c'est la puissance du Saint Esprit (car l'Esprit est nommé séparément), mais il est clair que ce n'est pas une puissance humaine. C'est la puissance de Dieu. Paul écrit aux Romains : «Je n'ai pas honte de l'évangile, car il est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit» (Rom. 1:16). La puissance de Dieu rend la parole efficace dans le croyant et produit ainsi un grand changement.

Nous sommes retirés du domaine de la mort et introduits dans le domaine de la vie. Celui qui accepte le plein évangile reçoit le Saint Esprit, qui nous procure l'assurance du salut. Elle est appelée ici «une grande plénitude d'assurance». C'est en effet quelque chose de merveilleux de savoir que nous avons été acceptés de Dieu. Il ne veut pas nous laisser dans l'incertitude, mais nous place sur un fondement solide. Pour ceux qui ont cru à l'évangile, les doutes sont hors de saison. Nous nous appuyons sur ce que Dieu a dit et cela suffit.

Ensuite, l'exemple du serviteur nous est présenté. C'était Paul et ses collaborateurs qui avaient prêché la Parole aux Thessaloniciens. Cependant il ne suffit pas de prêcher. Paul ajoute : «ainsi que vous savez quels nous avons été parmi vous pour l'amour de vous». C'est une chose de parler, mais c'en est une tout autre d'être. Un prédicateur ou un témoin de l'évangile devrait toujours être un exemple vivant de ce qu'il enseigne. Le discours et le comportement doivent être en accord, si l'on veut que le témoignage porte du fruit. Nous reviendrons plus longuement sur ce principe à propos du deuxième chapitre (v. 1-12).

Pourquoi y a-t-il souvent si peu de fruit parmi nous ? Un des motifs n'est-il pas que nous parlons beaucoup mais que nous ne sommes pas ce que nous disons ? Il est possible d'avoir beaucoup de connaissance et de la facilité à s'exprimer, mais de ne mettre que très peu en pratique dans la vie journalière ce que nous avons reçu. Combien il est important d'avoir, en ce domaine aussi, le Seigneur comme modèle parfait ! Ses actes et ses paroles étaient toujours en parfaite harmonie. Aux Juifs qui lui demandaient : «Toi, qui es-tu ?», il pouvait répondre : «Absolument ce qu'aussi je vous dis» (Jean 8:25). Le livre des Actes commence par le rappel de ce que Jésus «commença de faire et d'enseigner». D'abord faire, ensuite enseigner, ainsi en était-il pour le Seigneur. Paul l'imitait. C'est ce que nous avons à faire aussi.

1 Thes. 1:6

«Et vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la Parole, accompagnée de grandes tribulations, avec la joie de l'Esprit Saint».

Après la description, au verset 3, des caractères intérieurs de la nouvelle vie dans les Thessaloniciens (la foi, l'amour et l'espérance), nous en trouvons dans les versets 6 à 8 les caractères extérieurs. Ce qui s'accomplissait dans l'homme intérieur était rendu visible.

Avant de considérer de plus près ces caractères extérieurs, voyons d'abord les circonstances dans lesquelles se trouvaient les destinataires de la lettre, résultant du fait qu'ils avaient *reçu la Parole*. Au chapitre 2, nous voyons comment ils l'avaient reçue dans leur cœur : ils l'avaient acceptée comme étant «la parole de Dieu», «ainsi qu'elle l'est véritablement» (v. 13). Ici, il s'agit de leurs circonstances, comme conséquence de leur conversion au christianisme. Leur situation était marquée d'un côté par «de grandes tribulations» et d'un autre par «la joie de l'Esprit Saint». Tribulations et joie, cela peut-il aller ensemble ? Oui, car ce sont les traits du royaume de Dieu dans sa période actuelle, comme Paul l'avait annoncé aux Thessaloniciens.

Pour nous aussi, le royaume de Dieu tel qu'il se présente aujourd'hui est lié d'une part à la tribulation et d'autre part à la joie. Le moment de régner avec le Seigneur n'est pas encore venu. Il est encore un Christ rejeté, et nous partageons son rejet. Il a souffert, et nous souffrons avec lui. En Actes 14:22, il est rappelé aux disciples que «*c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu*». Là, c'est le royaume sous son aspect futur, dans lequel nous régnerons avec lui. Et le chemin qui y conduit est caractérisé par les souffrances. Certainement, nous ne connaissons aujourd'hui que peu de ces souffrances. Mais celui qui se met véritablement et ouvertement du côté de Christ, le Rejeté, en subira inévitablement. Le principe divin reste valable pour tous les temps : «*Et tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés*» (2 Tim. 3:12).

Si aujourd'hui les tribulations sont aussi notre part dans le royaume de Dieu, nous pouvons néanmoins savourer pleinement la joie du Saint Esprit. La joie est l'un des signes distinctifs du royaume de Dieu manifesté en puissance et en gloire ; c'est ce que nous voyons dans bien des passages de l'Ancien Testament. Mais le chrétien n'a pas à attendre l'avènement public du royaume. Il peut savourer cette grande joie déjà maintenant, malgré toutes les oppositions. Les Thessaloniciens le faisaient et nous en donnent l'exemple.

Il en était de même de l'apôtre Paul. Il eut à passer par beaucoup de souffrances, à subir de grandes persécutions. Il avait pourtant toujours une joie profonde dans le cœur, la joie produite par le Saint Esprit.

Venons-en maintenant à ces caractères extérieurs de la nouvelle vie. En premier lieu, les Thessaloniciens nous sont présentés comme étant *des imitateurs* : «*Vous êtes devenus nos imitateurs, et ceux du Seigneur*». Ils n'étaient pas seulement devenus des chrétiens, ils le montraient aussi. Mais pourquoi Paul se nomme-t-il en premier, lui et ses collaborateurs, et le Seigneur ensuite ? En fait, les Thessaloniciens n'avaient pas vu le Seigneur personnellement. Ce qu'ils connaissaient de lui, c'était par le moyen de l'apôtre Paul. Ils l'avaient entendu de sa bouche, mais avant toutes choses, ils l'avaient vu en lui. Il était si semblable à son Seigneur qu'on suivait le Seigneur quand on imitait Paul.

En différentes épîtres, Paul mentionne qu'il est devenu un imitateur du Seigneur ; et il nous exhorte à faire de même. Une condition préliminaire pour imiter, c'est de suivre. C'est seulement lorsque nous nous tenons tout près du Seigneur que nous pouvons apprendre de lui et lui ressembler. En Philippiens 2:5, lorsque nous lisons : «*Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus*», il est question de *notre disposition d'esprit*, de notre manière de penser. Pierre parle de *notre marche* et nous exhorte à suivre les traces du Seigneur Jésus (1 Pierre 2:21). Les deux choses sont importantes, nos pensées et notre comportement, et dans les deux cas, Jésus devrait être vu.

C'est le but de l'Esprit de Dieu de former en nous l'image de notre Seigneur. Pour cela, il est nécessaire que nous nous occupions beaucoup de lui. Ce n'est que s'il est jurement devant nous et que nous le contemplons dans tous les détails de sa vie sur cette terre, que nous pouvons être ses imitateurs.

1 Thes. 1:7

«De sorte que vous êtes devenus des modèles pour tous ceux qui croient dans la Macédoine et dans l'Achaïe».

Voici le deuxième caractère extérieur. Les imitateurs deviennent des modèles. La Macédoine était la province du nord, où se trouvait Thessalonique ; l'Achaïe, celle du sud, où se trouvait Corinthe, ville d'où Paul a écrit sa lettre. Combien puissant devait être le témoignage des Thessaloniciens pour que Paul puisse les présenter comme des modèles !

Cette parole est aussi pour nous. Dieu désire que nous montrions notre drapeau ; il veut que nous soyons, comme imitateurs de Christ, des modèles pour nos frères et sœurs. Chacun doit voir qui nous suivons. Si nous sommes des modèles, c'est que nous montrons ouvertement que nous suivons le Seigneur et que nous portons sa marque. Nos frères et sœurs, de même que les personnes qui nous entourent, nous observent attentivement. Que voient-ils en nous ? Manifestons-nous les caractères du Seigneur Jésus ou voit-on ceux du vieil homme ?

Il ne s'agit pas ici de théorie abstraite, mais de christianisme pratique. La première chose n'est pas de transmettre une doctrine à d'autres, mais de la vivre, en nous nourrissant jurement de sa Parole et en nous approchant sans cesse de lui dans la prière. Pour cela, nous n'avons pas besoin d'une grande connaissance, mais d'attachement au Seigneur Jésus. Souvent, ce ne sont pas les croyants qui ont une grande connaissance qui sont des modèles pour les autres, mais ceux qui, silencieusement, vivent ce que Christ représente pour eux.

Quel contraste quand nous comparons les Thessaloniciens avec les Corinthiens ! Paul peut dire à ces derniers qu'en toutes choses ils avaient été enrichis, de sorte qu'ils ne manquaient d'aucun don de grâce (1 Cor. 1:5-7). Mais où lisons-nous qu'ils étaient des modèles pour d'autres ? Nulle part ! Au contraire, leur comportement était malheureusement une occasion de mise en garde et d'avertissement pour d'autres. Les Thessaloniciens, eux, savaient encore relativement peu de choses, mais ils vivaient ce qu'ils savaient.

1 Thes. 1:8

«Car la parole du Seigneur a retenti de chez vous, non seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais, en tous lieux, votre foi envers Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire».

Nous avons dans ce verset le troisième caractère extérieur, pour ainsi dire le dernier maillon de la chaîne. Ils étaient premièrement des imitateurs, ensuite des modèles, ils nous sont enfin présentés comme des témoins. Ce témoignage n'était pas limité à la Macédoine et à l'Achaïe, mais allait bien au-delà. Leur conduite appuyait la proclamation de l'évangile par l'apôtre et ses compagnons. La parole du Seigneur avait retenti depuis chez eux et leur foi était devenue visible. Leur témoignage consistait aussi bien en paroles qu'en actions. C'est ce qu'ils avaient vu en Paul. Leurs paroles et leur conduite étaient en harmonie.

La déclaration de ce verset est d'autant plus remarquable que les moyens de communication de ce temps-là étaient très limités. Les transmissions d'informations ne pouvaient être qu'orales ou manuscrites.

Nous avons peine à concevoir aujourd'hui un témoignage aussi vivant. Mais l'évangile a-t-il changé ? L'Esprit a-t-il changé ? Le Seigneur a-t-il changé ? Non ! Certes, les circonstances sont différentes, mais surtout, c'est nous qui avons changé. Et pourtant le Seigneur peut encore

opérer en nous et faire de nous des témoins vivants. Suivons-le et laissons-nous former à son image. Nous pourrons alors être des modèles pour d'autres et notre témoignage sera vrai et crédible. Un témoignage qui n'a pas sa source dans la communion avec le Seigneur et qui n'est pas en harmonie avec notre marche sera difficilement reçu. Pensons à Lot. Son association avec le monde rendait impossible un témoignage efficace, de sorte que l'on se moquait de lui lorsqu'il parlait du jugement qui allait venir sur la ville (Gen. 19:14).

1 Thes. 1:9

«Car eux-mêmes racontent de nous quelle entrée nous avons eue auprès de vous, et comment vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai... »

Les deux derniers versets de ce premier chapitre traitent du but que Dieu avait dans le salut des Thessaloniciens. Ils s'étaient tournés (on pourrait dire *convertis*) des idoles vers Dieu. Cette conversion n'était pas un but en elle-même. Ils s'étaient convertis : 1° pour servir Dieu, 2° pour attendre des cieux son Fils.

Le comportement des Thessaloniciens avait pour résultat que le monde même (bien qu'involontairement) devenait témoin de la puissance de l'évangile. Les hommes avaient vu le changement qui s'était opéré en eux, et ils en parlaient. Le fait qu'ils s'étaient tournés des idoles vers Dieu ne pouvait tout simplement pas être caché.

Ce passage montre clairement ce que le Nouveau Testament entend par «conversion». Nous nous sommes tant habitués à certaines expressions que nous ne savons parfois plus du tout quel est leur sens profond. *Conversion* et *repentance* sont deux choses intimement liées, dont nous ne pouvons comprendre la signification qu'en les gardant ensemble. L'histoire bien connue du fils prodigue en Luc 15 nous en donne une bonne illustration. Assis auprès des pourceaux et se remémorant la maison paternelle, il se repenta. Il mena deuil sur son propre état et

reconnut qu'il avait mal agi. Se repentir ne signifie pas s'astreindre à certains exercices de repentance, c'est un changement de ses pensées. La repentance s'accompagne toujours d'une tristesse selon Dieu quant à notre propre état de péché et quant à nos mauvaises voies (cf. 2 Cor. 7:10). Mais, pour le fils prodigue, ce n'était pas tout. Le changement de son attitude intérieure (son repentir) eut des conséquences. En effet il se leva pour retourner vers son Père. S'il était resté avec les pourceaux, rien n'aurait changé. Mais il a fait un demi-tour et s'en est allé vers son père. Voilà la conversion : c'est se lever et retourner à Dieu.

Repentir et conversion vont ensemble. Dans sa prédication, Pierre l'a exprimé ainsi : «Repentez-vous et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés» (Actes 3:19). Nous trouvons la même association de termes dans les paroles de Paul. Il annonçait aux hommes «de se repentir et de se tourner vers Dieu, en faisant des œuvres convenables à la repentance» (Actes 26:20). La repentance est intérieure, la conversion est visible extérieurement.

N.B. : La repentance consiste à porter sur la vie de péché antérieure à la nouvelle naissance, le même jugement que Dieu ! Pour ce faire, il faut d'abord naître de nouveau, c'est dans la puissance de la vie nouvelle que l'on est capable de se repentir ! La repentance est le 1^{er} fruit de la vie divine ! L'absence de repentance démontre qu'il n'y a pas la vie divine ! Mais la repentance ne produit pas la vie !

La conversion est un changement de direction : on se détourne d'une chose, et on se tourne vers une autre chose. Nous trouvons cela très explicitement en Actes 26:18 : «... pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu». C'est aussi un changement de position : nous sommes sortis des ténèbres et du pouvoir de Satan, et nous sommes entrés dans la lumière et vers Dieu. C'est de ce grand changement que nous parle notre verset : «Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu». Beaucoup de Thessaloniciens étaient précédemment des païens, et comme tels servaient leurs propres idoles.

Quand Paul était à Athènes, son esprit était bouleversé en voyant la ville remplie d'idoles (Actes 17:16). Nous pouvons bien penser qu'il en était de même à Thessalonique.

Maintenant, ce changement avait eu lieu. Autrefois, ces croyants avaient servi les idoles, maintenant, ils servaient Dieu. Les idoles étaient sans aucune vie, elles ne pouvaient ni voir, ni entendre. Comme toutes les choses qui appartiennent à ce monde, elles étaient aussi dans la mort. Mais les Thessaloniciens avaient affaire maintenant à un Dieu vivant. Les idoles n'étaient rien d'autre qu'un mensonge, mais ceux qui avaient cru étaient en relation avec le Dieu de vérité. Quel changement magnifique !

Il en est ainsi aussi maintenant. Quand un homme se convertit à Dieu, tout change. La conversion est une rupture radicale, un changement total d'orientation. Par la conversion, la manière de vivre est complètement modifiée. Une personne convertie passe des ténèbres à la lumière, du domaine de la puissance de Satan au royaume du Fils de l'amour du Père. Peut-on se représenter des contrastes plus grands ?

Arrêtons-nous sur une conséquence pratique de ce verset. Nous sommes-nous véritablement et radicalement séparés de *tout* ce qui appartient à notre première manière de vivre ? Dans la vie d'un enfant de Dieu aussi, il peut y avoir des idoles qu'on ne veut pas abandonner. Nous nous sommes tournés vers Dieu, mais n'avons peut-être pas tout quitté, et il y a encore dans notre vie des domaines où le Seigneur n'est pas vraiment le maître. Nos idoles, ce sont les choses qui se placent entre le Seigneur et nous. Si nous les laissons subsister, elles privent notre vie spirituelle de force.

La conversion chrétienne est une orientation vers Dieu, c'est-à-dire vers une personne. C'est ce qui fait le caractère unique du christianisme. Nous n'avons pas simplement affaire à une doctrine, mais à des per-

sonnes divines. N'oubliions jamais cela. La doctrine chrétienne est excellente, mais elle ne nous est utile que si nous la maintenons en relation avec Dieu et avec le Seigneur Jésus.

Les Thessaloniciens s'étaient convertis pour servir Dieu. C'est aussi notre mission de servir Dieu dans ce monde. Le mot utilisé ici pour «servir» signifie que nous servons Dieu comme esclaves, que nous mettons toute notre vie à sa disposition. Ce mot est aussi utilisé en 2 Pierre 2:19 : «Car on est esclave de celui par qui on est vaincu». C'est la portée de la pensée que nous avons ici. En Philippiens 2, nous lisons que le Seigneur a pris la forme d'esclave, et en Romains 1, Paul se présente comme esclave de Jésus Christ. Dans ces deux passages, le mot «esclave» est de la même famille que le mot «servir» que nous avons ici. Nous ne nous sommes pas convertis pour faire de temps en temps une bonne œuvre pour Dieu, ou pour accomplir une fois ou l'autre un service, mais pour être entièrement à sa disposition, pour le servir comme des esclaves. Dieu désire que toute notre vie lui soit consacrée, que nous lui appartenions entièrement. Le service de Dieu, dans ce sens, est une activité permanente qui ne prendra fin que quand le Seigneur viendra.

Le Seigneur Jésus est notre modèle parfait. Qui a été un serviteur comme lui ? Tout un évangile — celui de Marc — nous le présente comme le vrai Serviteur venu pour faire en toute chose la volonté de Dieu. C'est de lui seul que nous pouvons apprendre le vrai service pour Dieu, le dévouement, la consécration à Dieu. En Exode 21:1 à 6, il nous est parlé du serviteur hébreu. Dans cette figure, nous reconnaissons le Seigneur Jésus dans son dévouement à Dieu. Il n'a pas voulu sortir libre, il a voulu servir à toujours. Qu'il en soit de même pour nous !

La plupart de ceux qui lisent ces lignes ont sans doute reçu le Seigneur Jésus comme leur Sauveur personnel. Mais nous contentons-nous de savoir que nos péchés sont pardonnés et qu'aucun jugement ne nous atteindra plus ? Ou bien sommes-nous réellement disposés,

comme chrétiens, à remettre notre vie entière à Dieu, à la lui consacrer ? Dieu n'a évidemment pas besoin de notre service, mais il attend de nous que nous le lui offrons. Consacrer sa vie à Dieu, ce n'est pas une contrainte, mais un privilège. C'est encore possible actuellement.

1 Thes. 1:10

«Pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient».

Après avoir parlé du service pour Dieu, Paul nous présente **le deuxième grand but de la conversion : nous attendons du ciel le Fils de Dieu**. Les Thessaloniciens vivaient dans l'attente permanente du Seigneur Jésus. Cette espérance était si vivante qu'ils étaient troublés parce que quelques-uns d'entre eux s'étaient endormis avant que le Seigneur revienne pour établir son royaume.

Le retour du Seigneur Jésus est aussi notre espérance. En Tite 2:13, Paul dit : «Nous attendons la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous». Ce n'est pas simplement une espérance, c'est une bienheureuse espérance. Dans ce passage, nous discernons que non seulement nous attendons la venue du Seigneur pour nous, mais aussi sa venue avec nous, lorsqu'il viendra sur la terre. La différence entre sa venue pour nous et sa venue avec nous retiendra de plus près notre attention ultérieurement, mais disons déjà maintenant ceci : Il s'agit d'une seule et même venue, qui se déroulera en deux phases. Nous attendons Celui qui vient pour enlever son Épouse, mais nous nous réjouirons aussi avec lui, lorsque tout honneur lui sera rendu sur cette terre.

La vérité concernant le retour du Seigneur fut l'une des premières vérités que l'ennemi ait obscurcies. En étudiant l'histoire de l'Église, nous constatons cela rapidement. La conséquence en fut que les chrétiens se sentirent chez eux sur la terre et oublièrent leur caractère céleste. Par la grâce de Dieu, nous possédons de nouveau de la lumière

concernant cette vérité. Nous savons très bien que le Seigneur revient. Mais sommes-nous imprégnés de cette vérité ? Est-elle simplement une connaissance théorique ou marque-t-elle notre manière de vivre et de penser ? Attendons-nous vraiment le Seigneur chaque jour, comme les Thessaloniciens ? Il a dit : «Je viens bientôt». Ces paroles ont toujours été vraies. Mais s'il y a eu une fois des chrétiens qui ont eu à attendre journellement le Seigneur, c'est bien nous.

Nous voyons ici ce qu'est une vie chrétienne orientée vers un but. Elle consiste dans le service pour Dieu et dans l'attente du Seigneur Jésus. **Servir et attendre, — voilà les deux pôles entre lesquels se déroule toute notre vie.** Et ces deux activités devraient toujours être en équilibre. Si nous ne sommes orientés que vers le service et oublions sa venue, le service sera bientôt le centre, et non plus le Seigneur. Alors, d'un service qui était bon au départ peut même dériver une mauvaise activité. Si, parce que nous vivons dans l'attente du Seigneur, nous oublions le service, toute notre vie est comme paralysée. Le temps du service n'est pas encore passé. La perspective du retour du Seigneur ne devrait pas nous paralyser, mais nous stimuler. Quand il sera venu, il n'y aura plus de service possible pour lui.

Et maintenant, **qui donc est celui que nous attendons du ciel ?** L'apôtre ne dit pas simplement que nous attendons le Seigneur Jésus, bien que cela soit exact. Nous le trouvons ici sous un triple caractère. Premièrement, il est le Fils, ensuite celui qui est ressuscité d'entre les morts, enfin Jésus. Comme ailleurs dans la Bible, ces noms et ces titres ne sont pas utilisés au hasard ; ils ont toute leur signification.

Le Fils, le Fils de Dieu, le Fils de l'amour du Père est d'abord placé devant nous. **Il est l'objet de la joie et de la satisfaction du Père.** C'est de cette même manière qu'il devrait être l'objet de notre attente. Nous l'aimons, lui, le Fils bien-aimé du Père, et nous l'attendons.

Mais il est aussi **celui que Dieu a ressuscité d'entre les morts.** Il est devenu véritablement homme et il le reste. C'est comme homme qu'il est entré dans la mort, et qu'il a été ressuscité et glorifié par Dieu. C'est comme tel que nous pouvons l'attendre. Il viendra comme le Fils de l'homme élevé par Dieu à la place suprême.

Il est enfin «**Jésus**», c'est-à-dire **le Sauveur**. Pour nous, il vient comme celui qui, un jour, mourut sur la croix de Golgotha, comme seul médiateur entre Dieu et les hommes.

Paul ajoute alors : «... qui nous délivre de **la colère qui vient**». Dans la Parole, le mot «colère» peut s'appliquer d'une manière toute générale à la colère de Dieu. Nous lisons par exemple en Jean 3:36 : «Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui». Ce n'est que par l'œuvre du Seigneur Jésus qu'un homme peut échapper à la juste colère de Dieu. Le mot «colère» peut aussi s'appliquer — et c'est la pensée principale ici — **aux jugements qui viendront sur la terre quand les croyants seront enlevés dans le ciel.** Dans ce sens, nous lisons plus loin dans cette épître : «Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut» (5:9). Dans les chapitres 6 à 19 de l'Apocalypse, la «colère» est mentionnée cinq fois pour décrire le jugement de Dieu qui culminera dans la grande tribulation (6:16, 17 ; 11:18 ; 16:19 ; 19:15).

En tant que croyants de la dispensation de la grâce, nous n'avons rien à craindre des jugements qui viendront sur cette terre et qui nous sont décrits dans l'Apocalypse. La parole de Dieu le dit clairement. Le Seigneur Jésus nous sauvera avant ces jugements. Ceci ressort très distinctement d'Apocalypse 3:10, où le Seigneur dit, en se présentant lui-même comme Juge : «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre».

Comme croyants, nous sommes sauvés de toute manifestation de la colère de Dieu parce qu'un Autre a subi cette colère pour nous. C'est une grande consolation.

Nous l'attendons ainsi, d'un côté parce qu'il est le Fils de l'amour du Père, celui que nous aimons aussi, et d'un autre côté parce qu'il nous gardera des jugements à venir.

Chapitre 2 : Le ministère de l'apôtre Paul

Alors qu'au premier chapitre, ce sont les Thessaloniciens eux-mêmes et leur témoignage exemplaire qui sont placés devant nous, dans le deuxième, c'est essentiellement l'apôtre Paul que nous pouvons considérer comme modèle. L'Esprit de Dieu nous introduit plus profondément dans la vie et dans la conduite de ce serviteur remarquable.

À Thessalonique, le ministère de Paul fut d'abord celui d'un **évangéliste**. Quand plusieurs furent venus à la foi, il exerça celui d'un **berger**. Dans ces deux activités, il fut fidèle et dévoué. Au chapitre premier déjà, il avait dit : «**Vous savez quels nous avons été parmi vous pour l'amour de vous**». Il développe maintenant cette pensée. Paul était plein de sollicitude pour les Thessaloniciens ; il les portait sur son cœur et priait pour eux.

Bien qu'un ministère tel que celui de Paul n'ait été confié à aucun d'entre nous, nous pouvons toutefois apprendre beaucoup de l'apôtre. Le Seigneur ne nous a peut-être pas confié le don d'un évangéliste ou d'un pasteur. Mais nous devons et pouvons être ses témoins dans ce monde, et être en aide à nos frères et sœurs. Ainsi ce chapitre, qui à première vue paraît ne pas contenir beaucoup d'enseignements pratiques, est en fait important et instructif.

1 Thes. 2:1

«**Car vous-mêmes vous savez, frères, que notre entrée au milieu de vous n'a pas été vainue**».

Huit fois dans cette épître, l'apôtre dit que les Thessaloniciens «savaient». Il peut s'appuyer sur le fait qu'eux-mêmes pouvaient confirmer ses déclarations. Ils savaient quelle avait été «son entrée» parmi eux, car ils l'avaient eux-mêmes vécue.

Cette «entrée» n'avait pas été vaine. Dieu avait mis sa riche bénédiction sur le service et sur le dévouement de l'apôtre. «Vain» signifie aussi : inutile, vide, sans fruit. Il n'en avait pas été ainsi pour les Thessaloniciens ; la prédication de l'évangile n'était pas restée sans résultats. Au verset 9 du chapitre précédent, Paul avait déjà mentionné son entrée auprès d'eux et en avait rappelé les fruits : ils s'étaient tournés des idoles vers le Dieu vivant et vrai, pour le servir et attendre des cieux son Fils. Ici nous trouvons plutôt le caractère qu'avait revêtu cette entrée.

Il y a un grand encouragement dans la pensée qu'aucun service accompli pour Dieu ne sera fait en vain. En 1 Corinthiens 3:6, nous apprenons que si notre service consiste à planter et à arroser, c'est Dieu qui donne l'accroissement et le fruit. Et s'il nous accorde de voir ce fruit, ce n'est pas pour que nous nous en prévalions, mais pour nous stimuler.

1 Thes. 2:2

«Mais, après avoir auparavant souffert et avoir été outragés à Philippi, comme vous le savez, nous avons eu toute hardiesse en notre Dieu pour vous annoncer l'évangile de Dieu avec beaucoup de combats».

Paul rappelle aux Thessaloniciens ce qui avait eu lieu à Philippi, leur première étape en Europe. Le livre des Actes, au chapitre 16, nous en fait le récit. Avec Silas, ils avaient rencontré là la persécution et de grandes souffrances. Ils avaient fait un séjour en prison, dont ils portaient longtemps les marques. Mais cela ne les avait pas retenus d'annoncer l'évangile avec beaucoup de zèle. Bien au contraire, ils avaient eu «toute hardiesse» en leur Dieu.

Paul parlait sans se laisser effrayer. Il savait quelle bonne nouvelle lui avait été confiée et rien ne pouvait l'empêcher de l'annoncer à

d'autres. Pour lui, la hardiesse n'était pas une excitation charnelle, ni du fanatisme. Cette hardiesse était «en Dieu». Tel doit toujours être son caractère. Si nous nous recherchons nous-mêmes dans le service, si nous faisons une place à la chair, le danger est grand que nous fassions notre propre volonté — dans le service même pour le Seigneur.

Paul savait aussi que cette hardiesse n'allait pas de soi. C'est pourquoi il exhortait les croyants à prier pour lui, afin qu'il puisse «parler à bouche ouverte pour donner à connaître avec hardiesse le mystère de l'évangile» (Éph. 6:19).

N'éprouvons-nous pas le besoin de prier pour que nous soyons hardis en notre Dieu ? Il est relativement simple d'avoir de la hardiesse quand les circonstances sont faciles ; mais qu'en est-il quand nous avons à rencontrer la raillerie et l'opposition ? Paul ne se laissait pas détourner de servir son Dieu par les épreuves qu'il rencontrait. Il proclamait hardiment l'évangile de Dieu. Il n'annonçait pas un message humain, mais celui de Dieu. Le mot «évangile» paraît six fois dans cette épître : on a trois fois «l'évangile de Dieu» (2:2, 8, 9), une fois «notre évangile» (1:5), une fois «l'évangile du Christ» (3:2) et une fois simplement «l'évangile» (2:4). C'est le message de Dieu aux hommes, et son sujet est le Seigneur Jésus (Rom. 1:1-4).

Cet évangile avait été confié à l'apôtre Paul et à ses compagnons d'œuvre, c'est pourquoi il dit «notre évangile». Ce n'était pas de la prétention. Cela montre l'identification entière de Paul avec son maître et avec ce qu'il prêchait. Il s'identifiait avec le message qu'il devait transmettre. Il devrait en être ainsi de nous aujourd'hui. Ce que nous devons annoncer aux hommes n'est pas n'importe quel message, c'est «l'évangile de Dieu». D'un côté, cette pensée nous donne du courage, mais d'un autre, elle nous montre notre responsabilité.

Malgré la hardiesse qu'il avait, ce n'était pas facile pour Paul d'annoncer l'évangile. Il le faisait «avec beaucoup de combats». Il n'employait pas des armes humaines, car c'était un combat contre l'opposition spirituelle des ennemis du Seigneur. Là où Dieu ouvre une porte pour l'évangile, Satan s'élève toujours pour empêcher ou détruire l'œuvre de Dieu. Chaque serviteur du Seigneur doit faire son compte avec cela. Le service chrétien conduit ainsi à un combat spirituel, que nous ne pouvons mener que dans la puissance du Seigneur. Si nous combattons pour lui, nous pouvons aussi compter sur son secours.

1 Thes. 2:3

«*Car notre exhortation n'a eu pour principe ni séduction, ni impureté, et nous n'y avons pas usé de ruse».*

Après l'introduction des versets 1 et 2, l'apôtre commence à décrire son activité. Dans les versets 3 à 6, nous voyons d'abord l'aspect négatif, c'est-à-dire ce que l'apôtre et ses compagnons d'œuvre n'ont pas été et n'ont pas fait. Dès le verset 7, nous avons l'aspect positif, ce qu'ils étaient et ce qu'ils faisaient.

Paul énumère d'abord sept caractères qui étaient absents de son ministère ; il n'y avait

- ni séduction,
- ni impureté,
- ni ruse,
- ni recherche de plaisir aux hommes,
- ni flatterie,
- ni cupidité,
- ni recherche de gloire pour lui-même.

Les persécutions qu'il subissait ne venaient pas toutes du monde. Visiblement, parmi les croyants, il y en avait aussi qui le calomniaient,

en jetant des doutes sur les motifs de son activité. Ceci ressort du contexte général de ce chapitre. Il devait ainsi combattre sur plusieurs fronts. Mais il n'avait rien à se reprocher ; ses motifs étaient purs et sans mélange.

Il n'en est pas autrement aujourd'hui. Les serviteurs du Seigneur connaissent aussi bien les souffrances de la part de ceux du dehors que les attaques de ceux qui, du dedans, leur attribuent de mauvais motifs. Combien il est important que nous éprouvions nos coeurs de manière permanente, afin que personne ne puisse nous faire de reproches justifiés !

Paul dit premièrement que son exhortation n'a pas eu pour principe la séduction. Séduire signifie ici induire en erreur volontairement. C'est la manière d'agir d'un faux docteur, non d'un vrai serviteur du Seigneur. C'est de ceux-là que parle Jude lorsqu'il dit : «Ils se sont abandonnés à l'erreur de Balaam» (v. 11). L'apôtre Jean parle aussi de cela lorsqu'il met en contraste «l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur» (1 Jean 4:6). La source de la prédication de Paul était l'authentique parole de Dieu, non pas une doctrine falsifiée ou une fausse doctrine.

Deuxièmement Paul mentionne l'impureté. Il ne prêchait pas pour des raisons malsaines, mais vivait dans la sainteté personnelle et la pureté. La séduction et l'impureté vont souvent la main dans la main, comme la fausse doctrine et la dissolution (voir par exemple Jude 4 et 2 Pierre 2:18). Paul enseignait la vérité de Dieu, avec laquelle l'impureté n'est jamais associée. La parole de Dieu nous conduit toujours à la sainteté, jamais dans la direction opposée. Beaucoup de religions païennes associent leurs cultes avec l'immoralité. Et parmi les sectes modernes qui submergent nos pays européens dits chrétiens, cette même association peut souvent être observée. Une doctrine qui favorise l'immoralité ne peut être de source divine.

Troisièmement, Paul parle de ruse. En 2 Corinthiens 4:2, marcher avec ruse s'allie avec *falsifier* la parole de Dieu. L'apôtre ne l'avait pas fait ; il n'avait pas utilisé l'évangile comme un «appât» pour tromper les Thessaloniciens, mais il l'annonçait afin qu'ils y trouvent le salut et la vie.

1 Thes. 2:4

«Mais comme nous avons été approuvés de Dieu pour que l'évangile nous fût confié, nous parlons ainsi, non comme plaisant aux hommes, mais à Dieu qui éprouve nos cœurs.»

Paul avait été appelé par le Seigneur lui-même pour annoncer l'évangile. Peu avant la conversion de Saul, Jésus dit à Ananias : «Cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les nations et les rois, et les fils d'Israël» (Actes 9:15). L'apôtre lui-même mentionne en plusieurs occasions l'appel qu'il avait reçu de Dieu. Il l'exprime très clairement dans l'épître aux Galates : «Mais quand il plut à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce...» (Gal. 1:15). Paul fut ainsi mis à part dès sa naissance et appelé par grâce. Toutefois il fallait que ce serviteur de Dieu, malgré son élection et son appel, fasse ses preuves. Dieu le fit passer par diverses épreuves qui mirent en évidence l'approbation divine. Ainsi il avait la recommandation de Dieu lui-même. Celle des hommes lui importait peu.

Paul était profondément conscient que Dieu lui avait confié l'évangile. C'est pourquoi aussi il se sentait responsable de ce qu'il disait, non devant les hommes, mais devant Dieu. Il ne cherchait pas à plaire aux hommes. Voici donc le quatrième motif qui doit être exclu de l'activité du serviteur du Seigneur. Nous ne devons pas chercher à plaire aux hommes, mais à Dieu seul.

Le danger d'adapter nos paroles à nos auditeurs est toujours grand. En 1 Pierre 4:11, nous sommes exhortés à «parler comme oracles

de Dieu». Le message qui nous a été confié est grand, grave et important. C'est pourquoi nous ne devons pas être préoccupés de dire des paroles qui plaisent aux hommes, mais à Dieu. Il doit en être ainsi dans tout ministère, que ce soit à l'égard des incrédules ou des croyants. Nous devons dire ce que Dieu nous commande et ne pas nous demander s'il ne serait pas mieux de taire ceci ou cela, parce que nous pourrions nous attirer des difficultés avec nos auditeurs. Ce qui est décisif pour notre service, c'est l'approbation de Dieu.

C'est Dieu qui sonde nos cœurs. Il voit la source cachée de nos actions et de nos pensées. Nous pouvons faire illusion aux hommes, mais pas à Dieu. Par Jérémie le prophète, il dit : «Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins» (17:10). Le cœur évoque ici aussi bien nos motifs que nos affections. Dieu sonde toutes choses, devant lui rien n'est caché.

1 Thes. 2:5

«Car aussi nous n'avons jamais usé de parole de flatterie, comme vous le savez, ni de prétexte de cupidité, Dieu en est témoin.»

Nous trouvons ici le cinquième et le sixième caractère que ne doit pas revêtir le ministère d'un serviteur du Seigneur. Il s'agit de choses que l'on peut observer souvent : la flatterie et la cupidité. Paul peut prendre à témoins tant les Thessaloniciens que son Dieu lui-même, que ces deux maux ne furent pas trouvés en lui.

Une parole de flatterie fait une impression très agréable sur les auditeurs. À ce sujet, Paul écrit à son enfant Timothée : «Il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement ; mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises» (2 Tim. 4:3). Actuellement nous vivons dans ces derniers jours de la profession chrétienne. On ne veut entendre que des paroles agréables, qui ne secouent pas, mais qui bercent en sécurité. On aime les belles prédications, qui suscitent peut-être l'émotion, mais qui

ne s'adressent pas à la conscience. La parole de Dieu est tout autre, elle va jusqu'au fond de notre être. **Elle nous réveille et parle à notre conscience.** Ce n'est pas toujours doux et agréable. Aussi comme croyants, nous avons besoin de sentir le tranchant de la parole de Dieu sur notre cœur et sur notre conscience. Dans tout ministère oral, il est important de ne pas flatter, mais d'annoncer la parole telle que Dieu le veut.

«Ni de prétexte de cupidité» — Si le service du Seigneur est orienté vers quelque profit personnel, alors nous l'utilisons pour satisfaire notre cupidité. Mais Paul était à l'abri de ce reproche ; il travaillait même de ses propres mains (2:9), afin de ne donner occasion à aucun reproche. **La convoitise à l'égard des richesses est odieuse aux yeux de Dieu.** Le Seigneur lui-même nous met en garde : «Voyez, et gardez-vous de toute avarice» — ou avidité (Luc 12:15). La cupidité est de l'idolâtrie (Col. 3:5), c'est pourquoi nous devons veiller à ce qu'elle ne soit en aucune manière associée au service du Seigneur. En 1 Timothée 6:5, il est question d'hommes corrompus dans leur entendement, qui estiment que la piété est une source de gain. Combien il est coupable de prendre le service du Seigneur comme paravent pour cacher des choses mauvaises ! Répétons-le, nous pouvons faire illusion aux hommes, mais certainement pas à Dieu.

1 Thes. 2:6

«Nous n'avons pas cherché la gloire qui vient des hommes, ni de votre part, ni de la part des autres, quand nous aurions pu vous être à charge comme apôtres de Christ».

Nous en arrivons à la septième chose qui doit être exclue des motifs du serviteur de Dieu : **la mise en valeur de soi-même.** Nous sommes tous exposés à vouloir dépasser les autres, à rechercher l'honneur de la part des hommes. Dans le service du Seigneur aussi, ce danger est très grand, et nous avons tous besoin de prier pour en être gardés. Le désir de s'élever lui-même caractérisait Diotréphe, dont l'apôtre Jean disait à

son ami Gaïus : «il aime à être le premier» parmi les saints et «il ne nous reçoit pas» (3 Jean 9). Le Seigneur Jésus nous met en garde de façon pressante contre cette tendance : «Quiconque s'élève, sera abaissé ; et celui qui s'abaisse sera élevé» (Luc 14:11). Ne voulons-nous pas apprendre de lui qui, bien que possédant la place la plus élevée, s'est anéanti lui-même, s'est abaissé lui-même infiniment ?

Satan connaît nos coeurs mieux que nous-mêmes. Il sait avec quelle facilité nous recherchons les honneurs et tente continuellement de nous faire tomber par ce moyen. Combien nombreux sont ceux qui sont déjà tombés dans ce piège de la recherche de la gloire pour soi-même, au détriment de l'œuvre du Seigneur.

Paul ne voulait être à la charge de personne. Il était apôtre, c'est-à-dire envoyé du Seigneur, et comme tel, il aurait pu attendre et accepter l'aide matérielle des assemblées. Mais il y renonçait. Néhémie, dans l'Ancien Testament, nous donne le même exemple. Il dit : «Mais les gouverneurs précédents qui avaient été avant moi, avaient été à charge au peuple, et ils avaient pris d'eux du pain et du vin... Mais moi, je n'ai pas fait ainsi, à cause de la crainte de Dieu. Et j'ai aussi tenu ferme, dans ce travail de la muraille» (Néh. 5:15, 16).

Celui qui veut servir le Seigneur doit pouvoir s'adapter aux circonstances et aux besoins. Les frères et sœurs qui sont en mission dans des pays lointains et qui ont affaire à des cultures différentes l'expérimentent et peuvent le confirmer. En bien des domaines, ils doivent s'adapter aux us et coutumes du pays, sans attendre un traitement particulier. Sinon, ils risquent de devenir une charge pour les autres.

1 Thes. 2:7

«Mais nous avons été doux au milieu de vous. Comme une nourrice chérit ses propres enfants».

Les versets 7 à 12 nous présentent maintenant dans leur aspect positif les traits caractéristiques du ministère de Paul et de ses compagnons parmi les Thessaloniciens. Il parle de ce qu'ils avaient été en fait parmi eux. Il utilise dans ce but l'image d'une mère et celle d'un père (v. 7 et 11), qui l'un et l'autre prennent soin de leurs enfants avec amour. Il peut paraître un peu étrange que Paul se compare ici à une mère qui allaite son nourrisson. Mais cette comparaison est là pour nous faire comprendre la tendresse avec laquelle Paul s'occupait des Thessaloniciens. Dieu lui-même utilise l'image d'une mère pour illustrer son amour envers nous ; en Ésaïe 66:13, il dit : «Comme quelqu'un que sa mère console, ainsi moi, je vous consolerai». Le Seigneur Jésus s'en sert aussi, lorsqu'il pleure sur Jérusalem : «Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule sa couvée sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !» (Luc 13:34).

La poule est la mère par excellence, chez les animaux. Et le Seigneur emploie cette image pour exprimer son amour envers son peuple terrestre. Nous ne trouvons jamais dans la Bible que Dieu soit appelé une mère ; nous le connaissons comme Père. Mais nous ne devons pas l'assimiler à un père humain. Dans les relations naturelles, un père n'a pas la même tendresse de sentiments qu'une mère, simplement parce qu'il est un homme. Quant à Dieu, il en est autrement. Il a l'amour d'une mère, comme il a l'amour d'un père. En lui tout est parfait.

Paul se montre ici comme un imitateur de Dieu à l'égard des croyants. L'amour paternel exhorte et instruit ; l'amour maternel entoure de soins avec tendresse. Quand des enfants ont besoin de consolation, c'est plutôt vers la mère qu'ils se tournent. Pour apprendre quelque chose, pour avoir une explication, ils vont vers le père. Nous avons besoin, nous aussi, dans l'assemblée, d'amour paternel et d'amour maternel.

Nous trouvons ici trois caractères de l'amour maternel. Une mère est douce, elle nourrit, et elle prend soin. Nous retrouvons le même mot

«doux» en 2 Timothée 2:24 : «Il ne faut pas que l'esclave du Seigneur conteste, mais qu'il soit doux envers tous». Paul nous en a donné l'exemple. Les faux apôtres qui s'étaient glissés à Corinthe étaient tout le contraire. Ils n'étaient pas doux ; ils «asservissaient et dévoraient» les croyants (2 Cor. 11:20). Manifestons-nous la douceur dans le service du Seigneur ?

«Nourrir» signifie donner à l'enfant ce qui est nécessaire à sa croissance. Le Seigneur a confié à Pierre la tâche de «paître ses agneaux» c'est-à-dire de leur donner la nourriture (Jean 21:15). Enfin, «cherir» signifie ici les tenir au chaud, comme le fait un oiseau pour ses petits dans son nid. De même que les enfants ont besoin de la «chaleur» du foyer familial, les enfants de Dieu ont aussi besoin de chaleur. C'est pourquoi nous devrions être à même d'en apporter à nos frères et sœurs. Y a-t-il un meilleur modèle que le Seigneur ? «Il nourrit et chérit son assemblée» (Éph. 5:29). Objets nous-mêmes de ses soins, nous devrions suivre son exemple.

1 Thes. 2:8

«Ainsi, vous étant tendrement affectionnés, nous aurions été tout disposés à vous communiquer non seulement l'évangile de Dieu, mais aussi nos propres vies, parce que vous nous étiez devenus fort chers».

Nous avons ici une nouvelle expression de cet amour «maternel» de Paul pour les croyants auxquels il s'adresse. Il ne voulait pas seulement leur annoncer l'évangile, mais il était prêt à leur communiquer sa propre vie, c'est-à-dire à laisser sa vie pour eux. Quel contraste avec ceux qui annoncent l'évangile par «cupidité» ! Ceux-ci ne seront jamais prêts à se donner pour les autres, préoccupés qu'ils sont de leurs propres avantages.

Ce verset nous montre que Paul était pasteur autant qu'évangélisateur pour les Thessaloniciens. «Communiquer l'évangile» est la première tâche de l'évangéliste, «communiquer sa propre vie» appartient au vrai

service pastoral. Paul unissait ces deux dons, imitant en cela son Maître. En Jésus, ils apparaissent en perfection. Il dit : «Je suis le bon berger : le bon berger met sa vie pour les brebis» (Jean 10:11). Paul ne pouvait ajouter quoi que ce soit à la mort expiatoire du Seigneur, bien sûr, mais il était prêt à donner sa vie, si nécessaire, pour les croyants.

Paul était «**tendrement affectionné**» aux Thessaloniciens. Cette expression ne figure qu'ici dans le nouveau Testament. Ceux qui sont ou ont été missionnaires pour le Seigneur sont sans doute mieux à même de ressentir ce que l'apôtre exprime. Le motif qui l'animait en tout était l'amour : «... parce que vous nous étiez devenus fort chers». Quel lien d'amour entre lui et les Thessaloniciens ! Connaissons-nous ce lien qui nous unit avec tous nos frères et sœurs ? L'amour est-il le motif de toute notre conduite et de notre service à leur égard ?

1 Thes. 2:9

«Car vous vous souvenez, frères, de notre peine et de notre labeur ; c'est en travaillant nuit et jour pour n'être à charge à aucun de vous, que nous vous avons prêché l'évangile de Dieu».

Paul rappelle de nouveau ici aux Thessaloniciens quelque chose qu'ils pouvaient confirmer. Il ne leur avait pas seulement annoncé l'évangile, il l'avait fait avec peine et labeur, travaillant nuit et jour. Tout ce qu'il faisait, il le faisait pour son Seigneur, se mettant lui-même de côté. Il vivait la parole de Dieu qu'il prêchait, — modèle pour tous ceux qui veulent servir le Seigneur.

Au verset 2, nous l'avions vu comme évangéliste, annonçant à des inconvertis la Parole de la croix. Nous le voyons ici dans le caractère de pasteur, présentant l'évangile à ceux qui étaient déjà venus à la foi. Nous-mêmes aussi, comme enfants de Dieu, nous avons toujours besoin de nous remémorer les fondements de l'évangile et notre position devant Dieu. «L'évangile de Dieu touchant son Fils» (Rom. 1:2) implique

beaucoup plus que la bonne nouvelle aux hommes pécheurs. La prédication de l'évangile ancre le croyant sur le fondement inébranlable du salut. C'est pourquoi Paul écrit aux saints de Rome, qui étaient déjà des croyants : «Je suis tout prêt à vous annoncer l'évangile, à vous aussi qui êtes à Rome» (1:15). Et aux Corinthiens : «Je vous fais savoir, frères, l'évangile que je vous ai annoncé» (1 Cor. 15:1).

Le ministère de Paul n'était pas toujours facile, il était caractérisé par la peine et le labeur. Les deux expressions sont voisines, mais *peine* «fait plutôt penser au genre de travail, et *labeur* à son intensité. Pour lui, la prédication de l'évangile n'était pas une promenade ni une occupation secondaire ; il ne connaissait pas la semaine de trente-cinq ou quarante heures, ni les vacances. Non, il s'identifiait totalement avec l'œuvre et ne reculait devant aucun effort.

De plus, il ne voulait être à la charge de personne, c'est-à-dire ne dépendre financièrement d'aucun d'entre eux. Durant ses voyages, nous le voyons à maintes reprises travailler de ses propres mains pour ne pas devoir être soutenu par d'autres. Travaillant nuit et jour, il lui restait bien peu de repos. Le mot utilisé ici pour *travailler* fait penser à un travail manuel, à une activité professionnelle. Nous savons que son métier était de «faire des tentes» (Actes 18:3), et par ce moyen il put, au moins partiellement, subvenir à ses besoins. En prenant congé des Éphésiens, il leur dit : «Vous savez vous-mêmes que ces mains ont été employées pour mes besoins et pour les personnes qui étaient avec moi. Je vous ai montré en toutes choses, qu'en travaillant ainsi il nous faut secourir les faibles, et nous souvenir des paroles du Seigneur Jésus, qui lui-même a dit : Il est plus heureux de donner que de recevoir» (Actes 20:34, 35). Dans sa seconde lettre aux Thessaloniciens, il revient sur ce sujet, en disant : «Car vous savez vous-mêmes comment il faut que vous nous imitez ; car nous n'avons pas marché dans le désordre au milieu de vous, ni n'avons mangé du pain chez personne gratuitement, mais dans la peine et le labeur, travaillant nuit et jour pour n'être

à charge à aucun de vous ; non que nous n'en ayons pas le droit, mais afin de nous donner nous-mêmes à vous pour modèle, pour que vous nous imitez» (2 Thess. 3:7-9).

Paul traite de ce sujet d'une manière approfondie en 1 Corinthiens 9. Il explique que, selon l'ordre du Seigneur lui-même, ceux qui annoncent l'évangile ont le droit de vivre de l'évangile (v. 14). Puis il ajoute : «Mais moi je n'ai usé d'aucune de ces choses... Quel est donc mon salaire ? C'est que, en évangélisant, je rends l'évangile exempt de frais, pour ne pas user comme d'une chose à moi de mon droit dans l'évangile» (v. 15-18). Dans la deuxième épître, il répète encore une fois qu'il voulait «annoncer gratuitement l'évangile» (11:7). Il était un imitateur de son Seigneur, qui n'est pas venu ici- bas «pour être servi, mais pour servir». Personne ne pouvait lui reprocher de tirer profit de l'évangile, ni d'avoir été à la charge des frères.

De l'ensemble des passages cités ci-dessus, nous pouvons déduire les principes suivants, quant au soutien financier de ceux qui s'emploient à l'œuvre du Seigneur. Le serviteur de Dieu accomplit sa tâche et se confie seulement en son Maître ; il ne construit pas avec les moyens financiers d'autrui. Mais d'un autre côté, c'est la responsabilité des croyants de veiller à ce que les serviteurs du Seigneur disposent de ce qui est nécessaire. «L'ouvrier est digne de son salaire», a dit Jésus (Luc 10:7).

1 Thes. 2:10

«Vous-mêmes, vous êtes témoins, et Dieu aussi, combien nous nous sommes conduits saintement, et justement, et irréprochablement envers vous qui croyez».

Les derniers mots du verset montrent que Paul s'adresse aux Thessaloniciens comme à ceux qui sont dans la foi au Seigneur Jésus. La foi était le fondement de la relation entre Paul et eux. Elle demeure aujourd'hui encore le fondement de nos relations entre nous.

Ce que Paul avait à dire aux Thessaloniciens n'était pas des paroles en l'air ; ils pouvaient rendre témoignage à ce sujet, et Dieu lui-même pouvait le faire, lui qui regarde non seulement les actions, mais les motifs du cœur. Et parce que les motifs de Paul étaient purs, il pouvait en appeler, comme il l'avait fait plus haut (v. 5), à leur témoignage comme à celui de Dieu.

Nous trouvons alors trois caractères du ministère de Paul envers les croyants. Premièrement, sa conduite était sainte, c'est-à-dire pure, pieuse, selon Dieu. On pouvait constater que sa vie était séparée du mal, et entièrement consacrée à Dieu. Deuxièmement, il agissait justement, rendant à chacun ce qui lui revenait. Enfin sa conduite était à l'abri de tout blâme ; il n'avait rien à se reprocher à lui-même. Ces trois mots : «saintement», «justement» et «irréprochablement» se rapportent respectivement à son comportement à l'égard de Dieu, des hommes et de lui-même.

Chaque croyant au service du Seigneur (ce que sans doute nous désirons tous être) est particulièrement observé, tant par le monde que par ses frères. En outre, il est exposé aux attaques de Satan. C'est pourquoi il est important de nous appliquer à vivre de manière que personne ne puisse nous faire de reproches. Rien ne fait plus de tort à l'œuvre du Seigneur dans ce monde que les occasions de chute que nous pouvons être pour d'autres. Le modèle de Paul est placé ici devant nous. Puissons-nous le suivre !

1 Thes. 2:11

«Ainsi que vous savez comment nous avons exhorté chacun de vous, comme un père ses propres enfants, vous exhortant, et vous consolant, et rendant témoignage».

Nous avons déjà vu au verset 7 la différence entre l'amour maternel et l'amour paternel. Nous voyons ici en quoi se manifeste l'amour

d'un père en Christ : il **exhorté**, il **console** et il **témoigne**. D'autres passages nous disent qu'un père discipline (par ex. Héb. 12:6, 7), mais il n'en est pas fait mention ici. La discipline peut consister à reprendre celui qui est sur un mauvais chemin, tandis que **l'exhortation** est toujours positive : elle indique le bon chemin, et c'est ce dont nous avons besoin. **La consolation** — ou l'encouragement — nous sont aussi nécessaires afin que nos forces soient renouvelées. Le rôle d'un père, enfin, est de **présenter le témoignage de la parole de Dieu** pour l'instruction et l'éducation.

Paul ne les avait pas seulement enseignés collectivement, il l'avait fait **aussi individuellement** : il dit, **chacun d'entre vous** ! Le ministère de pasteur ne consiste pas seulement dans la présentation publique de la Parole. Il s'exerce en premier lieu individuellement, à l'occasion de conversations particulières permettant de s'enquérir des difficultés et des besoins de chacun. C'est un ministère à la fois très discret et très important. Les êtres humains sont si divers et ont des besoins si variables que les entretiens personnels sont irremplaçables.

Sommes-nous reconnaissants à Dieu pour les frères qui accomplissent ce service de berger, qui s'occupent des âmes individuellement, qui exhortent, consolent et enseignent ? Ce sont des dons que Dieu nous a faits et nous devrions beaucoup estimer leur service. Mais demandons-nous aussi si le Seigneur ne nous a pas confié un tel service. Il n'est pas nécessaire pour cela d'être engagé «à plein temps» dans l'œuvre du Seigneur. Ce service peut être accompli localement par ceux auxquels le Seigneur met cela à cœur. Combien nous en avons besoin aujourd'hui dans les assemblées locales !

1 Thes. 2:12

«Pour que vous marchiez d'une manière digne de Dieu qui vous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire».

Ce verset touche le fondement même de l'enseignement de l'apôtre aux Thessaloniciens. Il ne lui suffisait pas de les avoir amenés à la foi, il voulait les conduire plus loin et les aider dans leur vie de croyants. Ceci est bien important. Beaucoup de chrétiens se satisfont de savoir qu'ils sont sauvés et ne viendront pas en jugement. Mais Dieu ne se contente pas de cela ; il veut que nous croissions intérieurement. Ce passage nous montre quel est le but de Dieu pour nous. En même temps, il est important pour la compréhension de toute l'épître. Il est comme un condensé de l'enseignement de l'apôtre.

La première chose est donc que **nous marchions d'une manière digne de Dieu**. Le terme grec pour «marcher» signifie «aller et venir». Il se retrouve dans plusieurs passages du Nouveau Testament, dans un sens figuré. Il évoque toute notre conduite, dans tous les domaines, qu'il s'agisse de nos paroles, de nos pensées, de nos actes ou de nos sentiments. Le mot «digne» signifie aussi : «conforme». Tout notre comportement doit être en conformité avec ce que nous professons et avec notre appel.

L'expression «*marcher d'une manière digne de*» se trouve trois fois sous la plume de Paul, chaque fois en rapport avec le caractère de l'épître où elle apparaît. Elle nous indique avec quoi notre marche doit être en accord. (En Philippiens 1:27, nous trouvons l'expression «*conduisez-vous d'une manière digne*», mais le mot grec original est différent).

Les croyants sont exhorts, en Colossiens 1:10, à marcher d'une manière **digne du Seigneur**. Ils étaient en danger de détourner leurs regards de Christ et de s'occuper d'autres choses par lesquelles ils pensaient enrichir leur foi. Paul leur présente alors la plénitude de la gloire du Seigneur et leur rappelle qu'ils avaient à marcher d'une manière digne de lui. Ils devaient être remplis de la connaissance de sa volonté, pour que leur marche soit en accord avec la dignité et la gloire du Seigneur.

En Éphésiens 4:1 nous lisons : «Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés». Cet appel nous est tout spécialement développé dans le chapitre 2. Par l'appel de Dieu, nous sommes «un homme nouveau», «un seul corps» ; nous sommes «gens de la maison de Dieu», «un temple de Dieu», «une habitation de Dieu par l'Esprit». Voilà la doctrine telle que Dieu nous la présente et qui doit être visible et manifestée dans notre marche. Nous avons à marcher à la hauteur de cette vérité si précieuse.

Dans le passage qui est devant nous, il s'agit de marcher d'une manière digne de Dieu, qui nous a appelés à son propre royaume et à sa propre gloire. C'est-à-dire que notre comportement doit être en accord avec la sainteté et la dignité de notre Dieu. Il nous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire, et cela doit être vu dans les siens. Le chrétien a sa part dans ce royaume et dans cette gloire, et sa conduite doit être en rapport avec une telle position.

Bien que, dans cette lettre, l'expression «royaume de Dieu» n'apparaisse que dans ce passage, ce sujet y est pourtant développé en détail. Nous allons nous y arrêter un peu. Que faut-il comprendre par cette expression ? Le royaume de Dieu est le domaine où s'exerce l'autorité de Dieu, autorité qu'il a confiée au Seigneur Jésus comme Fils de l'homme. Il est dans les plans de Dieu de soumettre un jour toutes choses au Seigneur Jésus.

Quand il reviendra sur cette terre, ce royaume sera établi avec puissance et avec gloire et il en prendra possession. C'est là «le jour du Seigneur», mentionné en d'autres passages (1 Thess. 5:2 ; 2 Thess. 2:2). Dans le même sens, l'Ancien Testament parle souvent du «jour de l'Éternel». Le Seigneur, actuellement, ne possède pas encore ce royaume de manière officielle et visible. D'après Hébreux 2:8, toutes choses lui sont déjà assujetties, mais nous ne voyons pas encore qu'il en est ainsi. Il est maintenant le rejeté du monde. Lorsqu'il est venu sur

cette terre pour établir son règne, il n'a rencontré que souffrance. On n'a pas voulu de lui, et son règne n'a pu être établi. Il en est de même jusqu'à aujourd'hui ; c'est pourquoi le royaume de Dieu a revêtu actuellement une forme cachée, que seule la foi discerne.

Mais en quoi le royaume nous concerne-t-il ? Eh bien, nous voyons ici que nous sommes appelés à ce royaume de Dieu ! Cela signifie que, quand le Seigneur viendra pour établir son règne en puissance et en gloire, nous régnerons avec lui. Telle sera notre position dans le royaume futur. Du haut du ciel, nous partagerons sa suprématie et sa gloire. Cependant nous faisons déjà partie de ce royaume, bien qu'il soit caché aux yeux des hommes, et que le temps de la domination effective ne soit pas encore là.

De même que le Seigneur est aujourd'hui encore rejeté, ceux qui reconnaissent sa seigneurie et ses droits dans leur vie sont rejettés. Le royaume de Dieu dans sa forme actuelle implique la souffrance, comme c'était le cas pour les Thessaloniciens eux-mêmes. Le chemin vers la gloire du royaume futur passe pour nous aussi par la souffrance. Paul en parle de nouveau dans sa deuxième épître : « ... que vous soyez estimés dignes du royaume de Dieu pour lequel aussi vous souffrez » (1:5) ; et en Actes 14:22, nous lisons qu'il exhortait les disciples «à persévérer dans la foi, les avertissant que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu». Il y a donc deux phases dans ce royaume : — la période actuelle, où nous reconnaissons sur nos vies les droits du Roi rejeté, et par conséquent sommes aussi rejettés et dans la souffrance, — et la période future, dans laquelle nous partagerons sa gloire et régnerons avec lui.

«Marcher d'une manière digne de Dieu qui nous appelle à son propre royaume» signifie aussi que notre comportement sur cette terre est en accord avec les bénédictions du règne à venir. Notre marche doit être à la hauteur de cette scène glorieuse. Plus tard, il ne sera pas diffi-

cile aux hommes d'être sujets de ce royaume et de reconnaître l'autorité du Roi. Actuellement, c'est en vérité difficile, mais c'est une source de bonheur. Les Thessaloniciens en sont la preuve : ils avaient reçu la Parole avec de grandes tribulations, mais aussi avec la joie de l'Esprit Saint. Ils souffraient, mais ils étaient heureux dans le Seigneur. Il peut en être de même pour nous, quoique nous devons reconnaître que nous avons une bien petite part aux souffrances de Christ. **À la pensée du royaume de Dieu est aussi associée celle de notre responsabilité, comme disciples du Seigneur Jésus, de reconnaître déjà maintenant ses droits sur nos vies.**

Nous ne sommes toutefois pas seulement appelés «à son propre royaume», mais encore «à sa propre gloire». À cet égard, nous pouvons penser à ce que Pierre écrit aux Juifs de la dispersion : «Le Dieu de toute grâce... vous a appelés à sa gloire éternelle dans le Christ Jésus» (1 Pierre 5:10). Notre destinée est en effet la gloire de la maison du Père, où nous goûterons éternellement un bonheur parfait dans la communion du Père et du Fils. Mais remarquons surtout que ce passage lie la propre gloire de Dieu avec le royaume qui est mentionné juste avant. Cela dirige nos pensées vers Apocalypse 21, où nous voyons la sainte cité, la Jérusalem céleste, image de l'assemblée de Dieu dans le Millénaire. Une de ses caractéristiques est qu'elle paraît «ayant la gloire de Dieu» (v. 10). Quand les hommes de ce temps-là verront l'assemblée — figurée par la sainte cité — ils contempleront en elle la gloire de Dieu. Sa propre gloire sera reflétée dans l'assemblée. C'est à cela que nous sommes appelés, mais devons-nous attendre pour cela notre manifestation avec lui ? Non, et c'est justement ce que nous trouvons ici dans cette épître aux Thessaloniciens. **Nous devons déjà refléter cette gloire de Dieu dans un monde de ténèbres qui ne veut rien savoir de lui.** C'est notre responsabilité. Nous ne pouvons pas vivre à un niveau inférieur à celui de notre appel céleste.

Moralement, Dieu nous forme déjà pour son royaume et pour sa gloire. Ce qui sera bientôt réalité dans l'avenir doit être le principe de notre vie et de notre comportement. Bien que le péché soit encore là, nous pouvons, par la puissance de l'Esprit Saint, mener une vie par laquelle Dieu est glorifié.

1 Thes. 2:13

«C'est pourquoi aussi nous, nous rendons sans cesse grâces à Dieu de ce que, ayant reçu de nous la parole de la prédication qui est de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez».

Dans les versets 13 à 16, Paul entre maintenant dans un nouveau sujet. Il rappelle aux Thessaloniciens de quelle manière ils avaient reçu la révélation de Dieu et quelles en étaient les conséquences pour eux. C'était pour lui un sujet de reconnaissance. Il avait commencé sa lettre en remerciant Dieu pour eux et il continue ici à le faire. Avec ses compagnons d'œuvre, il pouvait continuellement rendre grâces de ce que les Thessaloniciens avaient reçu l'évangile qu'ils leur avaient prêché, non comme un simple message humain, **mais comme la parole de Dieu.**

Le message que nous avons à annoncer aux hommes n'est pas d'origine humaine, mais divine (Cf. Gal. 1:11). Nous ne parlons pas de la part d'un homme, mais de la part de Dieu. L'apôtre pouvait dire aux Corinthiens : «Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, — Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen ; nous supplions pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu !» (2 Cor. 5:20). Nous avons la mission expresse de Dieu, comme représentants du Seigneur Jésus, d'avertir les hommes d'être réconciliés avec Dieu. Il ne saurait y avoir de mandat plus important. Et parce que c'est Dieu lui-même qui nous l'a confié, nous avons la responsabilité de ne pas ajouter d'éléments humains à ce message. Paul ne l'avait pas fait.

Nos paroles ne sont évidemment pas inspirées. Nous devons être conduits par l'Esprit Saint, mais personne aujourd'hui ne peut prétendre prononcer des paroles inspirées de Dieu. L'inspiration divine, comme elle nous est présentée en 2 Timothée 3:16, concerne uniquement la Parole écrite, telle que nous l'avons entre nos mains. Et rien ne permet d'affirmer que, dans toutes ses prédications orales de l'évangile, l'apôtre Paul ait été directement inspiré. Mais les Thessaloniciens avaient reçu son message comme étant la parole de Dieu. Et il l'était véritablement. L'apôtre dit ailleurs : «Mais nous, nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissons les choses qui nous ont été librement données par Dieu ; des-
quelles aussi nous parlons, non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit, communiquant des choses spirituelles par des moyens spirituels » (1 Cor. 2:12, 13).

À ce propos, il est bon de nous souvenir que la Bible, de sa première à sa dernière page, est la parole de Dieu, non une parole d'hommes. Dieu s'est servi d'écrivains humains, auxquels il a confié la fonction de canaux de sa révélation. «Car la prophétie n'est jamais venue par la volonté de l'homme, mais de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint» (2 Pierre 1:21). Il a plu à Dieu, au cours des siècles, de se servir d'hommes pour transcrire sa Parole, mais chaque mot de la Bible est inspiré de Dieu. C'est pourquoi toute l'Écriture possède une autorité divine.

Actuellement, dans la chrétienté, on prétend parfois que certains enseignements de Paul ne font plus autorité pour nous, parce qu'ils présentent sa pensée personnelle. Une telle attitude montre que l'on ne reçoit plus la Parole comme les Thessaloniciens. On ne veut pas reconnaître que Dieu a utilisé la pensée d'un fidèle serviteur du Seigneur pour devenir partie intégrante de sa Parole inspirée.

Les croyants de Thessalonique avaient d'abord *reçu* la Parole, puis ils l'avaient *acceptée* et enfin elle avait *opéré* en eux. Voilà l'enchaînement divin. Recevoir et accepter ne sont pas équivalents ; le premier concerne plutôt l'oreille, le second, le cœur. C'est une chose d'écouter ou de lire la parole de Dieu, et c'en est une autre de la recevoir vraiment dans son cœur. Ce n'est qu'en ceux qui l'ont acceptée effectivement au plus profond d'eux-mêmes qu'elle peut opérer. Il ne s'agit pas ici de la Parole qui amène à la repentance, mais de son œuvre en nous, ses enfants. Dieu ne veut pas limiter son action à notre salut et à notre paix ; c'est sa volonté expresse qu'elle opère profondément en nous qui croyons.

En Hébreux 4, nous avons la pensée plus générale de l'opération de la parole de Dieu dans le cœur des hommes : « Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur» (v. 12). Le mot de l'original grec pour *opérante* inclut la pensée de l'énergie. Il doit y en avoir dans nos vies de croyants. Dieu désire qu'il soit vu concrètement que nous avons accepté sa Parole.

1 Thes. 2:14

«Car vous, frères, vous êtes devenus les imitateurs des assemblées de Dieu qui sont dans la Judée dans le Christ Jésus ; car vous aussi, vous avez souffert de la part de vos propres compatriotes les mêmes choses qu'elles aussi ont souffertes de la part des Juifs».

Au chapitre 1, l'apôtre avait déjà rappelé qu'ils avaient reçu la Parole avec beaucoup de tribulations (v. 6). Il y revient ici. La tribulation était une conséquence du fait que la parole de Dieu opérait avec puissance dans leur vie. Si les Thessaloniciens n'avaient pas confessé ouvertement le Dieu vivant qu'ils voulaient désormais servir, ils se seraient

épargné bien des souffrances. Mais les souffrances n'ont rien d'extraordinaire pour le chrétien. Elles dirigent nos pensées vers le royaume de Dieu. Le chemin de la gloire, pour les sujets du royaume, passe par la tribulation.

Paul compare la situation des Thessaloniciens avec celle des Juifs croyants, et leur déclare que leurs frères en Palestine vivaient les mêmes circonstances. Ce que les premiers avaient à endurer de la part de leurs compatriotes païens, les derniers l'enduraient de la part des Juifs de leur pays. En outre, l'apôtre leur montre combien ils étaient étroitement unis à leurs frères juifs. Il s'était adressé à eux comme à l'assemblée des Thessaloniciens... *dans le Seigneur Jésus Christ* (1:1), et il qualifie les assemblées de Judée comme étant *dans le Christ Jésus*. Elles étaient, comme eux, des assemblées de Dieu.

Le Nouveau Testament nous présente l'assemblée sous divers aspects. Plusieurs passages nous la montrent selon le conseil de Dieu, comme un tout, c'est-à-dire constituée de tous les croyants de l'époque actuelle. D'autres passages nous présentent l'aspect local — ou la représentation locale — de l'assemblée, par exemple 1 Corinthiens 11:18. C'est aussi la pensée de diverses assemblées locales que nous avons ici. Il y avait des assemblées en Judée comme en Europe. Elles n'étaient pas seulement quelque peu liées les unes aux autres, mais elles faisaient partie du corps complet de Christ. Il en est de même aujourd'hui : la parole de Dieu ne connaît pas d'assemblées locales indépendantes, mais un seul corps de Christ, une seule assemblée. Quand elle parle de la représentation locale du corps de Christ, elle ne l'envisage jamais indépendamment de l'ensemble (voir par ex. 1 Cor. 12:27).

1 Thes. 2:15

«*Qui ont mis à mort et le Seigneur Jésus et les prophètes, et qui nous ont chassés par la persécution, et qui ne plaisent pas à Dieu, et qui sont opposés à tous les hommes*».

Paul saisit l'occasion de la condition des assemblées en Judée pour faire quelques commentaires sur les Juifs et leur comportement. Le verset 15 contient cinq reproches à leur adresse :

1. Ils ont mis à mort le Messie.
2. Ils ont tué les prophètes.
3. Ils ont chassé Paul par la persécution.
4. Ils ne plaisent pas à Dieu.
5. Ils sont opposés à tous les hommes.

Le point culminant de la méchanceté des Juifs a été le rejet et la crucifixion de leur Messie, leur roi. C'est le reproche que leur fait Pierre en Actes 2:23 : «*vous l'avez cloué à une croix et vous l'avez fait périr par la main d'hommes iniques*». C'était le meurtre de celui qui était le don inexprimable de Dieu. De même qu'ils avaient tué les serviteurs de l'Éternel, dans l'Ancien Testament, ils avaient maintenant mis à mort le Fils bien-aimé de Dieu (cf. Marc 12:8). Cependant, le livre des Actes nous montre qu'ils traitèrent aussi les disciples du Seigneur de la même manière. **Comme ils avaient rejeté leur roi, ils rejetaient aussi ceux qui voulaient le suivre.** Paul, poursuivi par la persécution, en fit bien vite l'expérience. Leur conduite ne pouvait jamais plaire à Dieu, bien qu'ils aient prétendu le servir. Dans sa grâce et sa sagesse, Dieu se servit de leur opposition pour faire porter l'évangile aux nations, mais cela ne diminue en rien leur responsabilité ; ils auront à rendre compte de leur terrible comportement.

La persécution est toujours quelque chose d'abominable, mais elle prend un caractère particulièrement cruel, et même sadique, lorsqu'elle s'exerce au nom de la religion. Toute l'histoire de l'Église est là pour le prouver, et on en trouve encore des exemples dans les temps actuels. Satan réussit toujours à aveugler les hommes en les faisant utiliser des motifs religieux pour donner libre cours à leur cruauté.

1 Thes. 2:16

«Nous empêchant de parler aux nations afin qu'elles soient sauvées, pour combler toujours la mesure de leurs péchés ; mais la colère est venue sur eux au dernier terme».

Le résultat de l'opposition des Juifs à l'évangile fut que le message en fut porté désormais aux nations. L'instrument choisi par Dieu pour cela fut particulièrement l'apôtre Paul, ce qui souleva le plus grand déplaisir des Juifs. Tout en refusant pour eux- mêmes le salut en Jésus, ils s'opposèrent à ce qu'il soit annoncé aux nations. Ils étaient visiblement conscients qu'il s'agissait d'une chose de grande valeur, et c'est pourquoi ils ne pouvaient supporter de le voir offert aux païens par Paul. Ils se considéraient comme le peuple élu de Dieu et regardaient les Gentils avec mépris. L'idée d'un évangile qui apporte les mêmes bénédictions aux païens et aux Juifs leur était insupportable. Nous voyons souvent cela dans le livre des Actes. À Antioche de Pisidie, par exemple, «les Juifs, voyant les foules, furent remplis de jalousie et contredirent à ce que Paul disait, contredisant et blasphémant» (13:45). De même à Jérusalem, lors de son apologie devant le peuple, il put parler jusqu'au moment où il leur dit que Dieu l'avait envoyé «au loin vers les nations». «Ils l'écouterent jusqu'à ce mot, et ils élevèrent leur voix, disant : Ôte de la terre un pareil homme, car il n'aurait pas dû vivre» (Actes 22:22). Par ce comportement, les Juifs mirent le comble à leur péché et firent déborder la mesure.

Cela ne pouvait pas rester sans conséquences. La colère de Dieu est venue sur eux à son dernier terme, c'est-à-dire à son comble. Cette parole n'est pas encore pleinement accomplie. Un premier déploiement de cette colère a eu lieu lors de la destruction de Jérusalem en l'an 70 par les Romains. Quelle qu'en soit l'horreur, ce ne pouvait être qu'un prélude au jugement de Dieu qui atteindra les Juifs dans un temps encore futur. Il en est de même des terribles malheurs que ce peuple a connus depuis lors.

1 Thes. 2:17

«Or pour nous, frères, ayant été séparés de vous pour un temps, de visage et non de cœur, nous avons d'autant plus, avec un fort grand désir, cherché à voir votre visage».

Après cette digression, Paul revient à ses relations avec les Thessaloniciens. N'est-il pas touchant de voir avec quelle affection il parle ? Ses relations avec eux étaient empreintes d'un amour sincère. Il s'adresse à eux comme à des frères avec qui il est étroitement uni. Tout son désir était de les revoir, comme une mère qui a été séparée de ses enfants bien-aimés. Bien qu'absent de corps, il était présent avec eux de cœur. Et nous, aimons-nous tous nos frères et sœurs, comme Paul, ou bien restons-nous indifférents à leurs circonstances ? Bien que nous n'en connaissions que quelques-uns, nous pouvons manifester dans la prière le lien qui nous unit à eux tous.

1 Thes. 2:18

«C'est pourquoi nous avons voulu aller vers vous, moi Paul, et une fois et deux fois, et Satan nous en a empêches».

Dans le livre des Actes, nous voyons que, depuis Thessalonique, Paul est allé à Athènes puis à Corinthe. Il avait rencontré d'autres frères, mais n'oubliait pas pour autant ceux de Thessalonique. Il désirait ardemment les revoir et revenir vers eux, parce qu'il se faisait du souci pour eux.

Mais cela ne tenait pas à lui qu'il ne soit pas venu ; c'était Satan qui l'en avait empêché ! Comment cela s'est manifesté dans les faits, nous ne le savons pas. Paul dit simplement que Satan s'était opposé à cette visite. Aurions-nous dit une chose pareille ? En Actes 16:6, nous lisons que le Saint Esprit les avait empêchés d'annoncer l'évangile en Asie. Ceci nous paraît déjà plus compréhensible. Mais comment est-il possible que Satan puisse empêcher un serviteur du Seigneur de faire quelque chose qui n'est pas contraire à la volonté de Dieu ? Le désir de Paul était bon,

ses motifs étaient purs. Satan était le seul qui avait un intérêt à s'opposer à une nouvelle venue de Paul à Thessalonique, et Dieu laissa faire.

Dans nos vies, nous devons aussi apprendre à discerner entre ce qui est la volonté directe de Dieu et ce qu'il permet. Il est bien évident que Satan ne peut rien contre la volonté divine, mais Dieu lui laisse un certain champ libre. Nous voyons cela clairement dans l'histoire de Job ; mais nous pouvons nous consoler à la pensée que Satan sera bientôt lié, et Romains 16:20 dit : «le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds». Il ne pourra alors plus rien contre les saints.

Mais actuellement, il saisit chaque occasion pour nuire à l'œuvre du Seigneur. Lorsque survient une difficulté, nous avons besoin de nous interroger sur nos motifs pour savoir si c'est Dieu qui met un obstacle, ou s'il permet à Satan de faire de l'opposition. Si nos motifs ne sont pas droits et purs, Dieu se met en travers de notre chemin. Pour Paul, les choses étaient claires ; ses motifs étaient en accord avec Dieu, et c'est pourquoi il savait que c'était Satan qui s'opposait, non pas Dieu.

1 Thes. 2:19 et 20

«Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions ? N'est-ce pas bien vous devant notre Seigneur Jésus, à sa venue ? Car vous, vous êtes notre gloire et notre joie».

Dans ce verset, Paul en vient au retour du Seigneur, et il considère tout à la lumière de sa venue. On pourrait s'étonner un peu qu'il ne dise pas que c'est le Seigneur qui est son espérance, sa joie, sa gloire. Il l'était, sans aucun doute. Jésus était l'essence même de son espérance. C'est lui qu'il désirait voir. Mais nous avons ici un autre aspect des choses. Nous voyons les motifs de l'apôtre, qui étaient exempts d'égoïsme et d'amour propre. Les Thessaloniciens ne prenaient pas la place de Christ dans son cœur, sinon cela aurait été une erreur de parler ainsi. Le Seigneur lui-même était bien l'objet de ses affections, et parce

qu'il en était ainsi, il pouvait se réjouir de la récompense qu'il recevrait à la venue de Christ.

Paul attendait le Seigneur Jésus pour le voir, lui. Mais il savait qu'il aurait en même temps la joie de se tenir devant lui avec ceux qui avaient été amenés à la foi par son ministère (opéré par le Saint Esprit). Cette joie est juste. Nous pouvons nous réjouir de la récompense qui sera notre part à sa venue. Quelqu'un a écrit : «Les fruits particuliers de notre travail ne sont pas perdus ; ils se retrouveront à la venue du Seigneur. Notre plus grand sujet de joie est de voir le Seigneur lui-même et de lui être semblable. C'est la part de tous les saints, mais il y a des fruits particuliers qui sont liés à l'œuvre que le Saint Esprit a accomplie en nous et par nous». Notre espérance est fixée sur le Seigneur, mais elle est inséparable de la récompense que lui-même donnera.

La récompense est en relation avec le service fait pour le Seigneur. Maintenant, nous sommes serviteurs dans son royaume. Quand celui-ci sera établi en puissance et en gloire, viendront les récompenses. Cela est clairement présenté dans la parabole de Luc 19:11 à 27. La rémunération pour le service y est vue en relation avec la puissance du royaume. Le Maître dit : «Bien, bon esclave, parce que tu as été fidèle en ce qui est très peu de chose, aie autorité sur dix villes.» C'est dans le même sens que nous avons à comprendre le passage de 2 Pierre 1:11, si souvent mal compris : «Car ainsi l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ vous sera richement donnée». L'entrée dans la maison du Père est la même pour tous les croyants de la dispensation actuelle ; là il n'y a pas de différences. Mais quand il s'agit de l'entrée dans le royaume dans sa forme future (et c'est de lui qu'il est question en 2 Pierre 1:11), il y aura certes des différences. La récompense qui sera publiquement donnée alors ne sera pas la même pour chacun (voir aussi 1 Cor. 3:13-15).

La couronne de gloire dont Paul parle ici nous fait aussi penser à une autorité, comme encore à la distinction qui honore un vainqueur.

Cela ne nous remplit-il pas de confusion de savoir que Dieu trouve son plaisir à nous récompenser, à nous honorer ? Il récompensera tout ce qui a été fait pour lui, mais non selon les critères de ce monde, — pensons-y. Ce n'est pas le genre d'activité qui sera récompensé, mais la fidélité avec laquelle nous aurons accompli ce qu'il nous a confié.

Plusieurs couronnes sont mentionnées dans le Nouveau Testament ; il vaut la peine de les considérer :

- La couronne de la vie pour le martyr et pour celui qui aime le Seigneur (Apoc. 2, 10 ; Jacq. 1:12).
- La couronne de gloire pour le pasteur fidèle (1 Pierre 5:4).
- La couronne incorruptible pour le vainqueur dans la course (1 Cor. 9:24-27).
- La couronne de justice pour celui qui aime l'apparition du Seigneur (2 Tim. 4:8).
- La couronne de joie pour le serviteur (1 Thess. 2:19).

Nous vanterions-nous de nos couronnes ? Non, jamais. En Apocalypse 4, nous voyons ce que les croyants en font : ils les déposent aux pieds de l'Agneau. C'est à lui qu'ils donnent gloire. Nous exprimerons ainsi que nous ne sommes rien et que tout ce que nous aurons faiblement accompli n'était rien d'autre que son œuvre à lui. C'est à lui seul que revient tout honneur et toute gloire.

Arrêtons-nous encore brièvement sur le mot «venue», caractéristique des deux épîtres aux Thessaloniciens, où il est mentionné sept fois : 1 Thess. 2:19 ; 3:13 ; 4:15 ; 5:23 ; 2 Thess. 2:1 ; 2:8 ; 2:9). Le mot grec correspondant est *parousia*, composé de : *para* = avec et *ousia* = être. Il ne désigne pas seulement le moment précis de l'arrivée de quelqu'un, mais la présence continue qui en résulte. En Philippiens 2:12, Paul utilise ce mot pour parler de sa «présence» au milieu de Philip-

piens. Dans le Nouveau Testament, il est utilisé dix-huit fois pour le retour du Seigneur. Il n'indique pas seulement le moment de sa venue pour les siens, mais aussi sa présence avec eux depuis ce moment-là.

Il s'agit donc de toute une période qui a un début, une durée et une fin. Elle commencera quand le Seigneur viendra pour chercher les siens, et elle finira lors de son apparition en gloire sur cette terre pour établir son règne. Sa venue pour nous et avec nous est considérée en fait comme *une* venue, mais avec plusieurs phases. Ainsi, il n'est pas tout à fait juste de parler de la première et de la deuxième venue du Seigneur, quand on veut distinguer les deux phases de cette venue. Si l'on examine les différents passages mentionnant cette parousie, on peut constater que :

- certains parlent principalement du début de cette période — exemples : 1 Thess. 4:15 ; 5:23 ; 2 Thess. 2:1 ; 1 Cor. 15:23 ; 2 Pierre 3:4 ;
- d'autres parlent plutôt de durée — exemples : 1 Thess. 2:19 ; 3:13 ; Matth. 24:3, 37, 39 ; 1 Jean 2:28 ;
- et certains encore de la fin de cette période — exemples : 2 Thess. 2:8 ; Matth. 24:27.

Au cours de notre étude, nous aurons encore l'occasion de considérer plusieurs aspects de la venue du Seigneur, particulièrement dans les chapitres 4 et 5, où elle est au premier plan.

Chapitre 3 : La mission de Timothée et son rapport

Paul fut empêché d'aller lui-même à Thessalonique pour visiter ses bien-aimés frères et sœurs. C'est pourquoi il leur envoya Timothée, afin d'avoir de leurs nouvelles. Paul connaissait les ruses de Satan et ses efforts pour détruire l'œuvre qui avait si bien commencé.

L'apôtre était préoccupé. Il craignait que la foi des Thessaloniciens n'ait été ébranlée par les persécutions. Ainsi, Timothée partit à Thessalonique avec la mission de consoler et d'encourager les croyants qui s'y trouvaient. C'est le sujet du troisième chapitre.

Ayant accompli son service, il revint vers Paul pour lui transmettre de bonnes nouvelles, bien propres à l'encourager. La foi et l'amour de ces croyants étaient un motif de se réjouir et de rendre grâces à Dieu.

1 Thes. 3:1

«C'est pourquoi, n'y tenant plus, nous avons trouvé bon d'être laissés seuls à Athènes».

En quittant Thessalonique, Paul se rendit d'abord à Bérée. Là aussi il rencontra l'opposition des Juifs, de sorte qu'il dut quitter cette ville et poursuivre sa route jusqu'à Athènes. Ses compagnons de voyage, Timothée et Silas, restèrent momentanément à Bérée, mais le rejoignirent ensuite à Athènes (Actes 17:10-15). Informé là des persécutions qui sévissaient à Thessalonique, Paul éprouva un grand souci pour ces jeunes croyants. C'est pourquoi il leur envoya Timothée, et poursuivit son voyage jusqu'à Corinthe, où Timothée le retrouva (Actes 18:5).

En 1 Corinthiens 13:5, il écrit : «L'amour ne cherche pas son propre intérêt». Nous en trouvons la réalisation ici. C'était l'amour de Paul pour les Thessaloniciens qui le fit renoncer à la présence de Timothée. Lui-même ne pouvait pas aller vers eux, mais son amour trouva le moyen de leur faire parvenir un encouragement. Il ne pensait pas à lui, mais aux autres. Ce n'était certainement pas facile pour lui de renoncer à Timothée, car il aurait eu bien besoin de lui à Athènes. Cependant son amour pour les jeunes convertis de Macédoine était plus fort que tous les obstacles que pouvait dresser l'ennemi. Il connaissait les circonstances difficiles des Thessaloniciens et leurs persécutions. Il savait aussi qu'ils étaient encore, spirituellement, de jeunes enfants qui avaient besoin d'encouragements et d'enseignements. C'est pourquoi il préféra

«être laissé seul à Athènes». L'expression «être laissé seul», utilisée ici, exprime la solitude et l'isolement, mais il acceptait volontiers cela.

1 Thes. 3:2

«Et nous avons envoyé Timothée, notre frère et compagnon d'œuvre sous Dieu dans l'évangile du Christ, pour vous affermir et vous encourager touchant votre foi».

Timothée était un des collaborateurs de Paul sur lequel il pouvait se reposer entièrement, et qui avait toute sa confiance. Dans l'épître aux Philippiens, il lui rend ce témoignage : «Or j'espère dans le Seigneur Jésus vous envoyer bientôt Timothée, afin que moi aussi j'aie bon courage quand j'aurai connu l'état de vos affaires ; car je n'ai personne qui soit animé d'un même sentiment avec moi pour avoir une sincère sollicitude à l'égard de ce qui vous concerne ; parce que tous cherchent leurs propres intérêts, non pas ceux de Jésus Christ. Mais vous savez qu'il a été connu à l'épreuve, savoir qu'il a servi avec moi dans l'évangile comme un enfant sert son père» (2:19-22). Bien que Timothée fût plus jeune que Paul, ils travaillaient cependant ensemble en harmonie, car ils travaillaient pour la même personne. Malgré son jeune âge, Paul pouvait l'engager dans l'œuvre du Seigneur et lui confier des missions importantes.

Son service fut béni. Il ressort des différents passages qui parlent de lui qu'au moins quatre missions particulières lui furent confiées en faveur des croyants :

- 1° La consolation et l'affermissement à Thessalonique (1 Thess. 3:2).
- 2° Le maintien de l'ordre dans l'assemblée et le rappel de l'enseignement de l'apôtre à Corinthe (1 Cor. 4:17).
- 3° L'édification à Éphèse (1 Tim. 1:3, 4).
- 4° L'encouragement de l'apôtre dans sa prison à Rome (2 Tim. 4:9, 21).

Nous avons ici la première mission de Timothée accomplie sans l'appui direct de l'apôtre. Humainement parlant, il était seul, mais Paul avait la confiance que son service serait en bénédiction aux Thessaloniciens. Il l'appelle ici : «notre frère et compagnon d'œuvre sous Dieu dans l'évangile du Christ». Il ne dit pas «un frère», mais «notre frère». Il ressentait le lien étroit qui les unissait. Timothée n'était pas simplement un serviteur, mais un «compagnon d'œuvre sous Dieu». Il servait dans l'évangile, et son service devait être aussi pour le bien des croyants.

En voyant la communion réalisée par ces deux serviteurs, nous devrions être amenés à désirer que le Seigneur nous donne des frères âgés comme Paul et des jeunes frères comme Timothée. Quelle bénédiction pour l'œuvre du Seigneur quand des frères d'âges divers travaillent ensemble et les uns pour les autres !

La mission de Timothée est décrite par les mots : «vous affermir et vous encourager touchant votre foi». La foi est mentionnée cinq fois dans ce chapitre (v. 2, 5, 6, 7, 10). C'est pourquoi il est bon de considérer rapidement ce que signifie ce mot. Nous pouvons en discerner trois sens dans le Nouveau Testament :

- 1° La foi nous est présentée comme la main qui saisit le salut offert par Dieu. Sans une foi personnelle, personne ne peut être sauvé.
- 2° La foi est la confiance en Dieu et en ses promesses dans la vie quotidienne.
- 3° La foi nous est aussi présentée comme ce qui est cru, c'est-à-dire l'objet de la foi, la vérité chrétienne.

Dans notre passage, il s'agit avant tout de la confiance de la foi. Paul dit ailleurs : «Nous marchons par la foi, non par la vue» (2 Cor. 5:7). La foi est en contraste avec la vue. Le temps de la vue n'est pas encore venu pour le croyant. À la venue du Seigneur, tout changera. La foi prendra fin, car nous verrons ce que nous aurons cru. Mais maintenant, la foi saisit ces choses et en prend possession. Cette foi, qui est un don de Dieu, doit être toujours fortifiée et stimulée, et cela tout spécialement

dans les difficultés et les épreuves. C'est pourquoi Timothée devait affermir et encourager les saints. Nous trouvons en Actes 15:32 deux expressions similaires : «Judas et Silas... exhortèrent les frères par plusieurs discours et les fortifièrent». Être affermis, encouragés, exhortés, voilà ce dont nous avons besoin chaque jour de notre vie.

1 Thes. 3:3 et 4

«Afin que nul ne soit ébranlé dans ces tribulations ; car vous savez vous-mêmes que nous sommes destinés à cela. Car aussi, quand nous étions auprès de vous, nous vous avons dit d'avance que nous aurions à subir des tribulations, comme cela est aussi arrivé, et comme vous le savez».

Les difficultés et les épreuves dans le chemin peuvent avoir deux conséquences opposées : soit fortifier notre foi, soit nous ébranler. C'est ce dont parle l'apôtre ici. Il espérait qu'aucun des Thessaloniciens n'ait été «ébranlé». Ce mot est en rapport avec le «vous affermir» du verset 2. Celui qui est ébranlé dans la foi est découragé et rempli d'inquiétude. Cela peut aller si loin que l'on perde entièrement la foi — non pas le salut éternel, mais la foi comme confiance quotidienne dans les promesses de Dieu.

Paul se demandait quelles conséquences auraient les persécutions sur la foi des Thessaloniciens. Leur foi serait-elle fortifiée ? Regardaient-ils d'autant plus à ce qui est invisible, de sorte que ce qui est visible perde son importance ? Voilà ce qui se passerait si leur foi était solide. Bien que nous ne soyons pas persécutés d'une manière directe, les difficultés que nous rencontrons sur notre chemin manifestent ce qu'il en est de notre foi. Ces épreuves sont diverses ; Dieu peut se servir pour cela de maladies, de détresses, de tristesses, de chômage, de problèmes professionnels, ou d'autres choses encore. De telles épreuves peuvent ou bien fortifier notre foi, ou bien la faire faiblir. C'est comme

une douche froide : elle peut faire du tort à un homme de santé fragile, mais elle est profitable à une personne en bonne santé.

Paul n'avait donné aucune illusion aux Thessaloniciens. Ils savaient ce qui les attendait. Il leur avait dit que la vie du chrétien n'a pas que des côtés agréables. C'est aussi vrai pour nous. Il ne nous a pas été promis que nous n'aurions ni difficultés ni épreuves. Le Seigneur Jésus lui-même a dit : «*Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde*» (Jean 16:33). Les épreuves n'ont rien d'anormal dans le royaume de Dieu actuellement. En Actes 14:22, Paul exhorte les croyants à persévéérer dans la foi ; puis il ajoute : «*c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu*». Pierre associe aussi la foi et les épreuves. Il écrit : «*étant affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire, afin que l'épreuve de votre foi... soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ*» (1 Pierre 1:6, 7).

C'est par un chemin de souffrances que le Seigneur est entré dans la gloire. En serait-il autrement de nous ? Sans doute, une vie avec le Seigneur Jésus est une vie glorieuse et elle apporte une plénitude de bonheur. Notre joie en tant que chrétien est une joie «dans le Seigneur» (Phil. 4:4), ce n'est pas la joie de ce monde. Ce monde a rejeté le Seigneur, et par cela même il rejette ceux qui se mettent du côté du Rejeté. Nous avons devant nous un avenir glorieux, mais dans le temps présent, le chemin peut être marqué de beaucoup de souffrances. Pour cela, nous avons besoin de toute la grâce de Dieu.

Tenons-nous compte de l'élément de la souffrance dans notre service évangélique, comme l'avait fait l'apôtre Paul ? Cela n'a pas beaucoup de sens de ne présenter aux hommes perdus que les aspects favorables de la vie de la foi, et de ne parler que d'une vie de bonheur. Certes, il y a pour le chrétien un bonheur pour le temps présent et un

bonheur pour l'avenir, mais nous ne devons pas taire que suivre le Seigneur Jésus signifie être identifié avec un Seigneur rejeté. Dans la parabole bien connue du semeur, le Seigneur parle de ceux qui reçoivent la parole avec joie, sans avoir de racines. Qu'advient-il ? Ils croient pour un temps, mais quand vient la mise à l'épreuve, ils se retirent (Luc 8:13).

1 Thes. 3:5

«C'est pourquoi moi aussi, n'y tenant plus, j'ai envoyé afin de connaître ce qui en était de votre foi, de peur que le tentateur ne vous eût tentés, et que notre travail ne fût rendu vain».

Les Thessaloniciens furent mis à l'épreuve. Dieu permit que le tentateur (c'est-à-dire le diable) s'en prenne à eux. Il s'agit ici de tentations qui proviennent des circonstances par lesquelles nous sommes mis à l'épreuve, et non pas de celles qui ont leur source dans notre nature pécheresse. De telles tentations ne sont jamais de Dieu, car Dieu ne tente personne pour le mal (Jacq. 1:13). Mais souvent, il met à l'épreuve notre foi. Jacques écrit : «*Estimez-le comme une parfaite joie, mes frères, quand vous serez en butte à diverses tentations, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience*» (Jacq. 1:2). Il en fut ainsi de Job. Dieu voulut le mettre à l'épreuve, c'est pourquoi il permit à Satan de l'attaquer.

Ainsi Dieu permet des tentations et le diable s'en sert. Il voudrait nuire à notre foi et il essaye de nous persuader qu'il est peu raisonnable de nous mettre du côté d'un chef rejeté, à la suite duquel il y a des souffrances et des luttes. Ces attaques de l'ennemi sont dangereuses et beaucoup y ont succombé. Pour y résister, nous avons besoin d'une foi active qui nous ancre fermement dans les choses invisibles. Par la foi, nous regardons déjà au royaume à venir, où nous serons glorifiés avec le Seigneur Jésus. Paul savait que la persécution n'apporterait aux Thessaloniciens que vigueur et enrichissement spirituels, aussi longtemps que les choses invisibles de la foi seraient pour eux une réalité.

Paul désirait fort que son travail parmi les Thessaloniciens ne soit pas vain. Il ne se contentait pas d'avoir accompli ce que le Seigneur lui avait confié, il se préoccupait aussi des résultats de son ministère, parce qu'il désirait en recevoir un plein salaire. L'apôtre Jean avait le même désir quand il écrivait : «Prenez garde à vous-mêmes, afin que nous ne perdions pas ce que nous avons opéré, mais que nous recevions un plein salaire» (2 Jean 8). Il exprime une pensée semblable dans sa première épître : «Et maintenant, enfants, demeurez en lui, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte, de par lui, à sa venue» (1 Jean 2:28). Ces passages ne parlent-ils pas à nos cœurs ? Si nous nous laissons séduire par Satan, cela contribue à la confusion des serviteurs de Dieu qui ont pris soin de nous.

1 Thes. 3:6

«Mais Timothée venant d'arriver de chez vous auprès de nous, et nous ayant apporté les bonnes nouvelles de votre foi et de votre amour, et nous ayant dit que vous gardez toujours un bon souvenir de nous, désirant ardemment de nous voir, comme nous aussi nous désirons vous voir».

Timothée avait de bonnes nouvelles pour l'apôtre Paul. Ce qu'il a vu chez les Thessaloniciens était positif. Il pouvait rendre témoignage tant de leur *foi* que de leur *amour*. La foi lie chacun de nous au monde invisible, tandis que l'amour nous lie les uns aux autres. Nous avons besoin des deux. Nous ne sommes pas seuls à suivre le Seigneur Jésus ; il y en a d'autres à côté de nous, qui font les mêmes expériences et qui peuvent nous être en aide. Par l'amour entre nous, nous pouvons nous fortifier dans la foi. Cela faisait du bien aux Thessaloniciens de savoir que Paul pensait à eux, et Paul était encouragé en apprenant qu'ils pensaient aussi à lui.

Peut-être avait-il eu quelque crainte qu'ils l'oublient, ou qu'ils se détournent de son enseignement. Mais ce n'était nullement le cas. Ils s'étaient fermement attachés à ce qu'il leur avait dit et désiraient le revoir. Ce fut un sujet de joie pour l'apôtre.

1 Thes. 3:7

«C'est pourquoi, frères, nous avons été consolés à votre sujet par votre foi, dans toute notre nécessité et dans notre tribulation».

Lorsque Paul parlait aux Thessaloniciens de souffrances et d'épreuves, ce n'était pas pour lui de la théorie ; il en avait fait l'expérience à maintes reprises dans son propre corps. Il parlait comme quelqu'un qui savait de quoi il s'agissait. Il avait passé par beaucoup de détresses ; il avait connu la persécution et la souffrance. En 2 Corinthiens 11:23 à 28, il parle de tout ce qui lui était arrivé. C'est une énumération impressionnante. Et outre toutes ces souffrances extérieures, il y avait la sollicitude pour toutes les assemblées, c'est-à-dire pour les frères et sœurs qu'il avait connus dans ses voyages et qu'il aimait.

Lui-même avait apporté aux Thessaloniciens consolation et encouragements (2:11). Maintenant c'était à lui d'être consolé par eux. Celui qui avait consolé était consolé à son tour. Il en est de même dans l'épître aux Romains : Paul avait l'ardent désir de les voir ; et dans quel but ? — « ... afin de vous faire part de quelque don de grâce spirituel, pour que vous soyez affermis, c'est-à-dire pour que nous soyons consolés ensemble au milieu de vous, vous et moi, chacun par la foi qui est dans l'autre » (Rom. 1:11, 12). Il voulait donner et fortifier, mais en même temps recevoir et être encouragé. Quel bienfait quand le but d'une rencontre fraternelle est l'aide réciproque ! Dieu n'a pas placé en vain des frères et des sœurs à nos côtés.

La source de la consolation est alors dans la foi de l'autre. Paul désirait, tant auprès des Romains que des Thessaloniciens, être consolé

par leur foi. Ici encore, la foi n'est pas le moyen du salut mais la confiance quotidienne dans le Seigneur Jésus. **Cette foi est une manifestation de la nouvelle vie, qu'elle rend visible des autres au gré des circonstances que l'on traverse.** Mes frères et sœurs voient à mes réactions devant les difficultés ce qu'il en est de ma foi ; et ce peut être en bénédiction pour eux, en ce qu'ils seront encouragés et fortifiés. Une confiance vivante dans le Seigneur peut redresser et encourager des croyants en danger de se décourager. À l'inverse, le manque de foi peut en entraîner d'autres.

1 Thes. 3:8

«Car maintenant nous vivons, si vous tenez fermes dans le Seigneur».

Paul écrivit aussi aux Philippiens : «Mes frères bien-aimés et ardemment désirés,... demeurez ainsi fermes dans le Seigneur» (Phil. 4:1). Face aux tentations de l'ennemi et aux difficultés du chemin, il était important pour les Thessaloniciens de demeurer fermes dans le Seigneur, de placer toute leur confiance en lui. L'apôtre ne s'attendait pas à ce qu'ils puissent tenir ferme dans leur propre force ou leur propre sagesse, mais dans le Seigneur. Cela veut dire : attendre tout de lui seul, dans chaque situation. Si nos ressources sont en nous-mêmes ou en ceux qui nous entourent, nous serons toujours déçus. Seul le Seigneur ne nous décevra jamais.

Paul avait appris de Timothée que les croyants de Thessalonique tenaient ferme dans le Seigneur. Malgré les attaques de Satan, ils étaient restés inébranlables dans la foi. Il en avait été encouragé et il exprime sa joie par les mots : «car maintenant nous vivons». D'autres versions ont traduit : «nous revivons» ou : «nous avons de nouveau le courage de vivre». Paul avait eu beaucoup de déceptions dans sa vie. Cela lui faisait mal quand il voyait des croyants qui ne tenaient pas ferme dans le Seigneur. C'est pourquoi il était souvent chargé et affligé. Mais

ce qu'il avait appris des Thessaloniciens lui donnait un nouveau courage. Il vivait de nouveau.

N'est-ce pas pour chaque serviteur un encouragement quand il voit que le Seigneur accompagne son service de sa bénédiction et que des hommes viennent à la foi ? Mais devons-nous nous contenter que des âmes trouvent le salut ? La volonté du Seigneur est qu'elles croissent dans la foi et qu'elles tiennent ferme en lui. Nous ne devrions jamais l'oublier. Le ministère de l'évangile est important, mais le ministère auprès de ceux qui sont convertis en est la suite nécessaire. L'engagement de Paul dans l'évangile était exemplaire, mais il n'oubliait jamais le service en faveur des croyants. Que ce soit par ses lettres ou par ses visites durant ses voyages, il avait toujours à cœur d'affermir les saints. En Actes 16:5, nous lisons : «Les assemblées donc étaient affermies dans la foi (ministère pour les croyants) et croissaient en nombre chaque jour (ministère de l'évangile)».

1 Thes. 3:9

«Car comment pourrions-nous rendre à Dieu assez d'actions de grâces pour vous, pour toute la joie avec laquelle nous nous réjouissons à cause de vous devant notre Dieu».

En paroles très expressives, Paul dit la joie qu'il ressent à l'égard des Thessaloniciens. Il se réjouissait devant son Dieu à leur sujet. Nous verrons bientôt qu'il ne se lassait pas de prier pour eux, mais ici nous voyons qu'il se réjouissait. N'avons-nous pas une leçon à en tirer ? Nous pouvons prier les uns pour les autres, mais nous pouvons aussi nous réjouir dans la prière de ce que le Seigneur opère dans les cœurs de nos frères et sœurs. N'entend-on pas aujourd'hui de multiples plaintes des uns à l'égard des autres ? Mais si nous essayons de voir nos frères et sœurs avec les yeux du Seigneur, nous découvrirons beaucoup de choses pour lesquelles nous avons lieu de nous réjouir dans la prière devant lui.

[**1 Thes. 3:10**](#)

«*Priant nuit et jour très instamment, pour que nous voyions votre visage et que nous suppléions à ce qui manque à votre foi !»*

Au chapitre 2, Paul avait rappelé aux Thessaloniciens qu'il avait travaillé nuit et jour afin de n'être à la charge de personne (v. 9). Ici, il leur dit qu'il priait nuit et jour pour eux. La prière n'était pas un devoir religieux qu'il observait, elle était une disposition de son cœur. Aucun de nous ne peut rester sur ses genoux nuit et jour, et Dieu n'attend pas cela de nous. Mais il désire que nous soyons caractérisés par une disposition intérieure de dépendance. Tel était Paul. Bien plus, il nous est dit que non seulement il priait, mais qu'il priait «très instamment» pour les saints.

Comment prions-nous ? La prière n'est-elle pour nous qu'une bonne habitude que nous accomplissons comme un devoir, ou est-elle davantage ? Prions-nous l'un pour l'autre ; supplions-nous l'un pour l'autre, pour nos enfants, pour nos familles, pour les frères et sœurs de la localité, pour les personnes avec lesquelles nous sommes en contact ? Au chapitre 5, les croyants sont exhortés à se réjouir toujours, à *prier sans cesse*. Paul nous en donne ici l'exemple.

Il désirait compléter ce qui manquait encore à leur foi. Il ne s'agit pas ici de l'énergie de la foi, ou de la confiance de la foi. Il ne leur manquait rien à cet égard. Ce qui manquait aux Thessaloniciens, c'était un enseignement sur la vérité chrétienne. Paul parle ici de ce qui est l'objet de la foi. Il leur avait déjà communiqué beaucoup de choses quand il était auprès d'eux, mais il en restait encore beaucoup qu'ils ne connaissaient pas. C'est à ce manque qu'il voulait maintenant suppléer. C'est pourquoi il désirait les revoir. Il ne voulait pas tout leur dire dans une lettre, mais venir à eux et les enseigner personnellement. Il y avait toutefois une chose qu'il estimait si importante qu'il ne pouvait attendre

jusqu'à sa visite : c'est ce qui concerne la venue du Seigneur. C'est pourquoi il leur écrivait cette lettre et particulièrement ce qui se trouve au chapitre 4.

[**Thes. 3:11**](#)

«*Or que notre Dieu et Père lui-même, et notre Seigneur Jésus, nous fraye le chemin auprès de vous».*

Anté-épître au Thessaloniciens, Paul écrit : «Notre Dieu et Père lui-même, et notre Seigneur Jésus, nous fraye le chemin...» Le verbe est au singulier alors que le sujet est au pluriel : «notre Dieu et Père» et «notre Seigneur Jésus». Ainsi, déjà dans la première épître qu'il a écrite, Paul rend témoignage à la vérité que l'apôtre Jean a tout particulièrement soulignée plus tard, savoir que le Père et le Fils sont Dieu. En Jean 1:1, nous lisons au sujet du Fils : «Au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu». Le Fils est une personne distincte du Père, mais il est Dieu de toute éternité. Cette vérité fondamentale est confirmée partout dans le Nouveau Testament.

Ce verset contient une mention implicite de la divinité du Seigneur Jésus. Paul écrit : «Notre Dieu et Père lui-même, et notre Seigneur Jésus, nous fraye le chemin...» Le verbe est au singulier alors que le sujet est au pluriel : «notre Dieu et Père» et «notre Seigneur Jésus». Ainsi, déjà dans la première épître qu'il a écrite, Paul rend témoignage à la vérité que l'apôtre Jean a tout particulièrement soulignée plus tard, savoir que le Père et le Fils sont Dieu. En Jean 1:1, nous lisons au sujet du Fils : «Au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu». Le Fils est une personne distincte du Père, mais il est Dieu de toute éternité. Cette vérité fondamentale est confirmée partout dans le Nouveau Testament.

[**1 Thes. 3:12**](#)

«Et quant à vous, que le Seigneur vous fasse abonder et surabonder en amour les uns envers les autres et envers tous, comme nous aussi envers vous».

La relation de Paul avec les Thessaloniciens était caractérisée par l'amour, et il désirait que cet amour imprègne aussi leurs relations entre eux. Combien il est important que nos rapports réciproques soient en ordre ! Un tel état découle d'abord de l'amour que nous avons les uns envers les autres, puis de notre amour envers tous. Le Seigneur a dit à ses disciples : «Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous» (Jean 13:34, 35). Et Paul écrit aux Colossiens : «Par-dessus toutes ces choses, revêtez-vous de l'amour, qui est le lien de la perfection» (Col. 3:14). C'est par ce lien que nous sommes unis, et cela devrait être visible. Il ne s'agit pas seulement d'une communion d'amour, mais aussi d'un témoignage d'amour. Nous devrions montrer aux hommes perdus que nous les aimons et que le salut de leur âme immortelle nous importe. Un commentateur a écrit : «Amour est le mot caractéristique du christianisme». Cela veut dire beaucoup.

[1 Thes. 3:13](#)

«Pour affermir vos cœurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints».

Dans ce verset, l'apôtre revient sur le sujet de la venue du Seigneur. Et il le lie à un appel à la sainteté pratique des croyants. Il désire que nos cœurs soient affermis sans reproche en sainteté en la venue du Seigneur Jésus. La lumière de son apparition en gloire devrait briller déjà maintenant sur notre chemin et nous caractériser. Ce verset contient plusieurs déclarations importantes ; nous allons les considérer l'une après l'autre.

L'apôtre parle d'abord de nos cœurs, qui doivent être affermis. Le Seigneur veut avoir nos affections pour lui. En joignant ce verset au précédent, nous voyons que nos cœurs devraient être affermis par l'amour et dans la sainteté. Il est parlé plusieurs fois de «cœurs affermis» dans le Nouveau Testament. En Jacques 5:8 c'est en rapport avec l'espérance : «Affermissez vos cœurs, car la venue du Seigneur est proche». En Colossiens 2:7, c'est en rapport avec la foi : «Marchez en lui, enracinés et édifiés en lui, et affermis dans la foi». Ici, il s'agit de l'amour, qui ne doit jamais être séparé de la sainteté. Ceci nous amène à la deuxième pensée, savoir l'exhortation à la sainteté.

Les mots *saint* ou *sainteté* se retrouvent très souvent dans l'Écriture. Si nous comparons les divers passages qui parlent de ce sujet, nous constatons que la sainteté a deux aspects.

Il y a premièrement la *position* dans laquelle Dieu nous a placés quand nous sommes venus au Seigneur Jésus avec nos péchés. Dans ce sens, tout croyant est devenu un saint. C'est ainsi que l'épître aux Hébreux dit : «C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes» (10:10). Paul écrit aux Corinthiens : «Mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés...» (1 Cor. 6:11). Le sacrifice du Seigneur Jésus nous a placés dans cette position de saints, que personne ne peut nous ôter.

Mais à cette position se lie notre responsabilité pratique. Voilà le deuxième aspect de la sainteté. Dieu désire que notre *vie pratique* soit en accord avec ce que nous sommes quant à notre position. Il attend de nous une vie de séparation pratique de tout mal. Pierre dit à ce sujet : «Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite ; parce qu'il est écrit : «Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1:15, 16). C'est cet aspect de la sainteté que nous trouvons dans notre verset.

La sainteté pratique (ou sanctification) a aussi deux côtés :

- Un côté négatif, qui consiste à s'éloigner du mal, à s'en séparer.
- Un côté positif, qui consiste à s'approcher de Dieu, à lui être consacré.

Peut-être ne voit-on trop souvent que le côté négatif. Une vie de sainteté est une vie consacrée à Dieu et en même temps séparée du mal. Si nous ne voyons que l'aspect négatif, notre séparation ne sera pas meilleure que celle des pharisiens, dans laquelle Dieu ne trouvait aucun plaisir. La sanctification positive, c'est-à-dire la consécration à Dieu, n'est possible que si elle est associée à l'amour. C'est pourquoi l'exhortation à la sainteté suit ici l'exhortation à l'amour du verset 12.

L'amour n'est vrai que s'il est joint à la lumière, c'est-à-dire à la sainteté, et réciproquement. Les deux choses sont inséparables. Dieu est lumière et Dieu est amour. L'amour ne peut jamais me conduire à approuver le mal chez mon frère. D'autre part la lumière divine ne peut m'amener à suivre un chemin de séparation extérieure sans amour pour mon frère. Par-dessus tout, le motif de la sanctification doit être l'amour pour Dieu. Si nous nous séparons simplement à cause des hommes, ou à cause de nos frères et sœurs, et que l'amour pour Dieu nous manque, alors notre sanctification est sans valeur. Notre état d'esprit n'est pas bon et le danger de devenir légal est grand.

Paul parle ici d'une sainteté «devant notre Dieu et Père». Dieu est lumière, et notre vie doit être en accord avec lui. Cependant nous ne le connaissons pas seulement comme le vrai Dieu, mais aussi comme notre Père. Voilà notre relation avec lui, une relation qui est caractérisée par l'amour et par la sainteté. Comme enfants, nous avons reçu sa nature, qui est sainte, et c'est l'amour lui-même qui nous a donné cette nature et nous a introduits dans cette relation.

Ensuite, l'exhortation à la sainteté pratique est liée à «la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints». Il s'agit ici, comme au chapitre 2 (v. 19), de sa *parousie*. Quand le Nouveau Testament parle de sa venue *pour* les siens, il s'agit d'un acte de sa grâce : il vient pour nous retirer des circonstances éprouvantes de cette terre. Tandis que sa venue *avec* les siens est présentée en relation avec notre responsabilité. Quand le Seigneur Jésus apparaîtra aux yeux de tous, avec les siens, ils seront «ses saints». Position et état pratique seront alors en pleine harmonie. Nous n'aurons plus besoin d'exhortation à la sainteté pratique. Mais Dieu désire que nous vivions déjà maintenant selon le modèle de ce qui sera bientôt réalisé de façon parfaite, c'est-à-dire séparés du monde et consacrés à notre Dieu.

La venue du Seigneur est ici directement liée à son apparition sur la terre, quand nous viendrons avec lui. [??? voir commentaires de HR : c'est en relation avec notre Dieu et Père et non pas le monde, comme cela sera lors de son apparition !!!!] Paul fait allusion dans ce passage à ce qu'il développera plus complètement au chapitre suivant. Il est bien possible que les Thessaloniciens n'aient pas su cela. Quand il viendra, comme le roi de son royaume, pour exercer le jugement et la domination, alors nous l'accompagnerons. Les Thessaloniciens vivaient tellement dans l'attente de sa venue imminente pour l'établissement de son règne qu'ils pouvaient bien admettre qu'ils seraient encore sur la terre à ce moment-là. Paul montre qu'il en sera autrement. Nous viendrons avec le Seigneur, quand il prendra en main son autorité. D'autres passages confirment cela. En 2 Thessaloniciens 1:10, nous lisons : «quand il viendra pour être, dans ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru» ; et en Colossiens 3:4 : «Quand le Christ qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire». Quant au déroulement des faits dans le détail, nous y reviendrons au chapitre 4.

«Ses saints» — Arrêtons-nous encore un instant sur cette expression ; elle est d'une beauté particulière. Nous ne sommes pas simplement *des saints*, mais *ses saints*. Nous appartenons au Seigneur. Quelle relation intime que celle dans laquelle nous sommes introduits et dont nous pouvons jouir ! Maintenant nous partageons sa réjection, puisqu'il est le Rejeté. Quand il viendra, nous partagerons sa gloire ; et alors il sera celui qui remplira le ciel et la terre de sa gloire.

Mais qui sont «ses saints» ? Cette expression concerne-t-elle seulement les croyants de la période de la grâce ou comprend-elle aussi les croyants de l'Ancien Testament ? Comme dans l'expression «ceux qui sont du Christ» (1 Cor. 15:23), nous pouvons bien admettre que les croyants de l'Ancien Testament sont inclus. Certes, pour ce qui concerne leur part éternelle dans la maison du Père, ils sont clairement distincts de l'assemblée. Mais pour ce qui concerne le royaume, ils appartiendront à sa partie céleste (voir par ex. Daniel 7:18 et 27). Ils auront part à la première résurrection et au règne du Seigneur sur la terre. Nous paraîtrons ensemble en gloire et en sainteté avec le Seigneur. Quel moment de joie pour lui et pour nous !

Chapitre 4, v. 1 à 12 : La marche des croyants dans la sainteté :

Avant d'en venir au thème qui est le motif de sa lettre, savoir le retour du Seigneur (4:13), Paul a à cœur d'exprimer quelques pensées pratiques. Il y avait bien des choses dignes de louange chez les Thessaloniciens, et il les a relevées avec reconnaissance. Il y avait toutefois des dangers particuliers auxquels ils étaient exposés par leur environnement païen. Paul les met en garde contre ces dangers, en les exhortant à une marche sainte, dans la lumière et dans l'amour. L'amour et la sainteté ont été mentionnés ensemble au chapitre 3, dans les versets 12 et 13. Dans le passage qui est devant nous, nous les trouvons de nouveau les deux, mais dans l'ordre inverse.

Les exhortations pratiques de ce passage sont en relation directe avec le retour du Seigneur. Elles s'adressent à des croyants qui sont encore sur la terre et qui attendent leur Maître. Les exhortations exprimées correspondent aux diverses relations dans lesquelles nous nous trouvons :

- Dans les versets 3 à 8, il s'agit de Dieu, selon la volonté duquel nous devons vivre sur cette terre,
- dans les versets 9 et 10, il s'agit de nos frères, que nous devons aimer,
- et dans les versets 11 et 12, il s'agit de notre témoignage vis-à-vis des incrédules, devant lesquels nous devons marcher honorairement.

1 Thes. 4:1

«*Au reste donc, frères, nous vous prions et nous vous exhortons par le Seigneur Jésus, pour que, comme vous avez reçu de nous de quelle manière il faut que vous marchiez et plaisez à Dieu, comme aussi vous marchez, vous y abondiez de plus en plus*».

L'apôtre portait ces jeunes croyants de Thessalonique sur son cœur, et c'est dans la relation d'affection qui le liait à eux qu'il leur adresse maintenant une parole d'exhortation. Si nous connaissons une relation heureuse entre frères, il est plus facile, soit d'exprimer, soit d'accepter une exhortation. Paul ne voulait pas user envers eux de son autorité apostolique et ordonner ; il se contente de les prier et de les exhorter.

Le mot utilisé ici pour «prier» signifie : inviter à, demander aimablement. C'est une expression qui s'utilise entre personnes de même niveau. Paul ne prenait pas une attitude de supériorité, mais, avec amour, il voulait les rendre attentifs à quelques points de leur vie pratique. Ses paroles, cependant, revêtaient le caractère d'une exhortation. Il voulait attirer leur attention sur quelque chose d'important pour

eux. L'amour n'hésite pas à rendre attentif aux dangers ; au contraire, il les expose ouvertement. Et les exhortations de l'apôtre étaient «dans le Seigneur Jésus». Il n'y avait dans ses paroles ni contrainte légale, ni opinion personnelle, mais l'autorité du Seigneur. Paul était simplement le canal qui transmettait ce qu'il avait reçu du Seigneur. Quelle bénédiction il y aurait, aujourd'hui encore, si les exhortations étaient davantage exprimées et reçues dans un tel esprit !

Les Thessaloniciens sont invités à marcher d'une manière qui plaise à Dieu. Le verbe *marcher* évoque toute notre manière de vivre : notre comportement dans ce monde, nos paroles, nos actes, nos pensées. Tout cela doit être imprégné de la personne de notre Seigneur. Au chapitre 2, Paul décrit sa propre marche au milieu d'eux par les mots : «saintement, et justement, et irréprochablement» (v. 10). C'est ainsi qu'elle avait été agréable à Dieu. Le Seigneur nous a donné l'exemple parfait. Sa vie était toujours telle qu'elle plaisait à Dieu. Jamais il n'a dit, fait ou pensé quelque chose qui ne soit en plein accord avec son Dieu. Quel modèle ! Il pouvait dire en vérité : «Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent» (Jean 8:29). Plus d'une fois, le Père rend témoignage que le Seigneur est son Fils bien-aimé, en qui il a trouvé son plaisir. Paul marchait sur les traces de son Maître. Il pouvait écrire aux Corinthiens : «C'est pourquoi aussi... nous nous appliquons avec ardeur à lui être agréables» (2 Cor. 5:9).

À qui désirons-nous plaire ? À nos frères et sœurs, à nos concitoyens, à nos collègues de travail, à nos voisins, à nos parents — ou à Dieu et au Seigneur Jésus ? En général, les gens désirent se faire remarquer d'une manière ou d'une autre par ceux qu'ils côtoient, et ils orientent leur style de vie en conséquence. Bien qu'étant croyants, nous ne sommes pas à l'abri de ce danger. Gardons-nous de chercher à plaire aux hommes plus qu'au Seigneur, même si ces hommes sont des frères et des sœurs !

Pour ne pas décourager les Thessaloniciens, Paul relève ce qu'il y a de positif : « ...comme aussi vous marchez ». Ils s'efforçaient de plaire à Dieu et Paul le voyait. Mais ils pouvaient encore faire des progrès. Il y a un exercice continual aussi longtemps que nous sommes sur la terre. Il y avait beaucoup de choses où les Thessaloniciens ne voyaient pas encore bien clair ; ils manquaient d'enseignement.

1 Thes. 4:2

«Car vous savez quels commandements nous vous avons donnés par le Seigneur Jésus».

Paul leur rappelle ce qu'il leur avait déjà dit et qu'ils savaient. Il bâtit sur un fondement connu. On voit ici qu'il n'enseignait pas sur la base de sa propre autorité, mais transmettait ce que le Seigneur lui avait confié.

Autrefois, les commandements de Dieu avaient été donnés à Israël par la loi, qui exigeait des hommes l'obéissance. Personne ne put — ni ne peut — accomplir les commandements de Dieu, tels qu'ils sont formulés dans la loi. Ces commandements, tous les hommes les ont transgressés. Dans la période actuelle, celle de la grâce, les commandements de Dieu nous sont donnés «par le Seigneur Jésus». Par la nouvelle nature que nous possédons, et par le Saint Esprit, nous sommes à même de garder ces commandements. Nous ne les gardons pas dans un esprit de crainte, mais dans un esprit d'amour. Jésus a dit : «Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime» (Jean 14:21).

1 Thes. 4:3

«Car c'est ici la volonté de Dieu, votre sainteté, que vous vous absteniez de la fornication».

Encore une fois Paul souligne qu'il ne s'agit pas de son opinion, ni de sa volonté. Et ici, la volonté de Dieu, c'est notre sainteté pratique.

Nous nous souvenons facilement que la volonté de notre Dieu Sauveur est que tous les hommes soient sauvés (1 Tim. 2:4), mais sommes-nous aussi conscients que sa volonté est que nous menions une vie sainte ?

Nous avons déjà vu, dans le dernier verset du chapitre 3, la différence entre *la position* dans laquelle Dieu nous a introduits comme saints et bien-aimés, et *l'état pratique* qui doit y correspondre. Ici il s'agit de nouveau de notre état pratique. La sainteté désigne ici une sanctification active, un développement spirituel. Il est important de bien voir la différence entre la position de sainteté et la sanctification pratique, qui est un exercice de tous les jours. Il en est d'ailleurs de même de la justice. Nous sommes justifiés quant à notre position : Dieu nous a donné sa justice, parce que le Seigneur Jésus est mort à la croix. La conséquence pratique en est que nous devons vivre justement ; notre vie doit être en accord avec la justice de Dieu (voir par ex. 1 Pierre 2:24). La sanctification conduit à la maturité spirituelle. Nous apprenons tout au long de notre vie ce dont nous devons nous purifier et pour qui nous devons nous sanctifier. Nous apprenons à connaître le caractère du monde dont nous devons nous séparer, et nous voyons toujours plus qui est le Dieu auquel nous appartenons. La sainteté pratique est en rapport avec cette terre. Elle se lie à la venue du Seigneur : c'est une préparation morale à son retour. L'apôtre Pierre va même encore plus loin, puisqu'il parle du jour de Dieu, donc l'état éternel. Il écrit : «Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu» (2 Pierre 3:11). Combien donc est importante l'exhortation à la sainteté pratique ! Peu avant sa mort, le Seigneur demandait au Père pour ses disciples : «**Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité**» (Jean 17:17).

Il y a chez tout croyant des points faibles, et le diable cherche à les utiliser pour amener de la souillure. De plus, il essaie de nous convaincre que cela est anodin. Chez les Thessaloniciens, il y avait le grand danger

de considérer la fornication comme quelque chose d'ordinaire. C'est pourquoi Paul dit ici : «que vous vous absteniez de la fornication». Nous ne devons pas oublier qu'ils vivaient dans l'ancien monde grec, où l'immoralité avait libre cours. La politique, la littérature et surtout la religion favorisaient cela. L'idolâtrie du monde païen était associée aux pratiques immorales. C'est dans cet environnement que les Thessaloniciens avaient été élevés. Ils subissaient l'influence de ces choses, et le danger était grand, maintenant qu'ils étaient convertis, de ne rien y voir d'exceptionnel. C'est pourquoi Paul les met en garde si clairement.

Pour nous, aujourd'hui, cette exhortation est-elle moins nécessaire ? Certes, pendant des siècles, le christianisme a exercé son influence en Europe (au moins extérieurement), de sorte que la fornication n'était pas ouvertement favorisée. Mais où en sommes-nous aujourd'hui ? Le monde qui nous entoure est plein de corruption morale, et nous sommes en danger de considérer comme anodin ce qui est en opposition à la sainteté de Dieu.

En Galates 5:19, où les œuvres de la chair sont énumérées, la fornication vient en premier lieu. Ce mot (en grec : porneia) désigne toute relation sexuelle hors mariage. Les désirs de notre chair sont des armes par lesquelles Satan cherche à nous faire tomber. Nous ne pouvons résister à ses attaques que si nous sommes vigilants. Souvenons-nous de ce que fit Joseph quand la femme de Potiphar voulut le séduire : il refusa, il n'écouta pas et finalement il s'enfuit (Gen. 39:8, 10, 12).

1 Thes. 4:4-5

«*Que chacun de vous sache posséder son propre vase en sainteté et en honneur, non dans la passion de la convoitise comme font les nations aussi qui ne connaissent pas Dieu*».

Que le croyant se garde de livrer son propre corps à la fornication ! «Le corps n'est pas pour la fornication, mais pour le Seigneur» (1 Cor. 6:13).

L'attrait mutuel de l'homme et de la femme a été donné de Dieu à sa créature. Il n'a donc rien de mauvais en lui-même. Toutefois, Dieu nous a créés ainsi en vue du mariage, et ce n'est que dans ce cadre que ces dons particuliers du Créateur doivent s'épanouir. Toute relation charnelle hors de ce cadre est un péché, que Dieu appelle fornication. C'est de cela qu'il s'agit ici, de gens qui ne connaissent pas Dieu et qui vivent dans la passion de la convoitise. La passion est un désir incontrôlé. Au sujet des *nations d'autrefois*, nous lisons en Romains 1:24 à 27 : «C'est pourquoi Dieu les a aussi livrés, dans les convoitis de leurs cœurs, à l'impureté, en sorte que leurs corps soient déshonorés entre eux-mêmes... Car leurs femmes ont changé l'usage naturel en celui qui est contre nature ; et les hommes aussi pareillement, laissant l'usage naturel de la femme, se sont embrasés dans leur convoitise l'un envers l'autre». Quant aux hommes de la *dispensation chrétienne*, Jude écrit qu'ils se livrent aux mêmes vices, s'abandonnant à la fornication et allant «après une autre chair» (v. 7). Aujourd'hui, ce sont des choses qui nous entourent comme l'air que nous respirons. C'est pourquoi nous devons être particulièrement vigilants.

1 Thes. 4:6

«Que personne ne circonvienne son frère ni ne lui fasse tort dans l'affaire, parce que le Seigneur est le vengeur de toutes ces choses, comme aussi nous vous l'avons dit précédemment et affirmé».

C'est l'adultère qui est en vue ici. Mais ce qui est courant dans le monde aujourd'hui n'est-il pas un réel danger pour nous ? L'histoire est pleine d'exemples qui nous montrent que des croyants peuvent aussi tomber dans ce péché. David a convoité Bath-Shéba, et n'a pas reculé devant le meurtre de son mari, Uriel, pour la posséder (2 Sam. 11 et 12). L'adultère est d'abord un péché contre Dieu, mais en même temps, on trompe un frère et on lui fait gravement tort.

«*Le Seigneur est le vengeur de toutes ces choses*». Comme enfants de Dieu, avons-nous donc affaire au Seigneur comme vengeur ? Pour ce qui est de notre salut éternel, nous le connaissons comme Sauveur ; nous savons qu'il ne sera pas notre juge. Mais n'oubliions pas pour autant que notre Sauveur est aussi Seigneur dans son royaume. Et dans ce royaume, nous sommes soumis à son juste gouvernement. C'est pourquoi, tout au long de notre vie sur cette terre, nous avons à tenir compte de lui comme le vengeur. Ceci n'a rien à faire avec la vie éternelle. Si, en tant que ses disciples, nous sommes désobéissants, nous en porterons les conséquences. Ce n'est pas parce qu'il nous aime et qu'il est mort pour nous qu'il peut renier ses caractères de lumière et de sainteté.

Un principe fondamental de son gouvernement est : «*Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera*» (Gal. 6:7). Si nous menons pratiquement une vie de souillure, nous en subirons les conséquences. Nous voyons cela clairement dans la vie de David. Bien que Dieu ait pardonné son péché à l'égard d'Unie, il a dû en subir les conséquences dououreuses sa vie durant. Le pardon et la restauration sont une chose, mais les conséquences en sont une autre. Dieu pardonne, mais il peut ne pas nous épargner les fruits de notre mauvaise conduite.

Lors de son séjour à Thessalonique, Paul avait déjà parlé de ce principe du gouvernement de Dieu dans son royaume. Il n'en avait pas seulement parlé, il en avait solennellement témoigné. N'est-il pas nécessaire que ces principes nous soient aussi sérieusement rappelés ? Il est heureux et profitable d'être occupés de la grâce qui pardonne, mais n'oubliions pas la responsabilité que nous avons devant notre Seigneur.

1 Thes. 4:7

«Car Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté, mais dans la sainteté».

Notre appel est à la mesure de la nature même de Dieu. Dieu est lumière, et par conséquent notre appel est nécessairement dans la sainteté. Nous avons à marcher comme des enfants de la lumière (Éph. 5:8). Dieu a «les yeux trop purs pour voir le mal» (Hab. 1:13). Si nous voulons nous faire une idée de la sainteté de Dieu, et de ce qu'est le péché à ses yeux, il nous faut aller à la croix de Golgotha. Là le Dieu saint a livré Jésus Christ entre les mains des hommes parce qu'il avait pris sur lui notre culpabilité. Parce que Dieu est lumière et qu'il ne peut voir le péché, le Sauveur a dû s'écrier là : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» La sainteté de Dieu est telle qu'il ne pouvait pas lui épargner ces heures terribles de ténèbres. Et pour la même raison, il ne peut jamais accepter quelque péché chez ses enfants. Il ne peut voir le péché.

Comme chrétiens, nous sommes appelés à la liberté, comme le déclare Paul dans l'épître aux Galates (5:13). Mais cela devrait-il signifier que nous pouvons vivre à notre guise ? En aucune manière. La liberté dans laquelle nous avons été introduits ne devrait jamais nous conduire au péché. C'est pourquoi l'apôtre ajoute : «seulement n'usez pas de la liberté comme d'une occasion pour la chair». Voilà le caractère de la liberté chrétienne.

1 Thes. 4:8

«C'est pourquoi celui qui méprise, ne méprise pas l'homme, mais Dieu, qui vous a aussi donné son Esprit Saint».

Ici Paul met de nouveau toute chose en rapport avec la plus haute autorité, avec Dieu. L'adultère est évidemment une tromperie à l'égard de son conjoint, mais il est d'abord une offense à Dieu. Ceci n'est pas dit à des incrédules, mais à des enfants de Dieu, car un incrédule ne possède pas le Saint Esprit ! C'est très sérieux. Chaque fois que nous faisons quelque chose contre la volonté de Dieu, nous le méprisons. C'est pourquoi notre manière de marcher est si importante. Une vie non sanctifiée déshonore Dieu.

Dieu nous a donné son Esprit Saint. Il habite dans l'assemblée (1 Cor. 12:13) ; mais il habite aussi en chaque croyant individuellement (Gal. 4:6 ; 1 Cor. 6:19). L'activité du Saint Esprit en nous tend toujours à glorifier Christ (Jean 16:14). Or jamais ceci ne peut être associé avec le mal. En 1 Corinthiens 6, Paul s'exprime avec gravité quant à la fornication, qui était à Corinthe un danger encore bien plus grand qu'à Thessalonique. Dans son argumentation, il mentionne deux points : Premièrement, nos corps sont des membres de Christ ; quelle chose abominable si nous nous unissions à une prostituée ! Secondement, notre corps est le temple du Saint Esprit ; quelle puissante raison de le conserver dans la sainteté ! «Fuyez la fornication : quelque péché que l'homme commette, il est hors du corps, mais le fornicateur pèche contre son propre corps. Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu ? Et vous n'êtes pas à vous-mêmes ; car vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps» (1 Cor. 6:18-20). Ce n'est pas en vain que l'Esprit est appelé le *Saint Esprit*, en 1 Corinthiens 6, comme en 1 Thessaloniciens 4. Il veut produire en nous la sainteté et nous séparer de tout mal.

1 Thes. 4:9

«Or, quant à l'amour fraternel, vous n'avez pas besoin que je vous en écrive ; car vous-mêmes, vous êtes enseignés de Dieu à vous aimer l'un l'autre».

Après avoir parlé dans les versets 1 à 8 du très sérieux sujet de la sainteté pratique, Paul passe à celui de l'amour fraternel. Il n'avait pas besoin d'en parler longuement. Ce n'était même pas nécessaire de leur écrire à ce sujet, car ils étaient enseignés de Dieu à s'aimer l'un l'autre. Et c'est précisément ce qu'ils faisaient ; ils aimaient Dieu, et ils aimaient les saints. Paul en avait fait l'expérience, bien qu'il n'ait été que peu de temps avec eux.

L'amour fraternel est le fruit normal de la nouvelle nature que Dieu nous a donnée. Cette nouvelle nature ne peut faire autrement que d'aimer. L'apôtre Jean écrit : «Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères ; celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort» (1 Jean 3:14). La vie nouvelle se manifeste directement en ce que nous aimons nos frères. Si aujourd'hui nous devons beaucoup parler de l'amour fraternel, c'est déjà une preuve que les choses ne sont pas en ordre.

1 Thes. 4:10

«Car aussi c'est ce que vous faites à l'égard de tous les frères qui sont dans toute la Macédoine ; mais nous vous exhortons, frères, à y abonder de plus en plus».

Jean écrit : «Enfants, n'aimons pas de parole ni de langue, mais en action et en vérité» (1 Jean 3:18). Parler de l'amour fraternel est une chose, le pratiquer en est une autre. L'amour fraternel ne se manifeste pas dans le fait que nous en parlons, mais en action et en vérité. Il en était ainsi chez les Thessaloniciens. Ils aimaient les frères, et cela non seulement dans l'assemblée locale, mais dans toute la Macédoine. Pourrait-on aussi donner de nous un tel témoignage ?

Mais Paul ajoute : «Nous vous exhortons, frères, à y abonder de plus en plus». Est-ce donc que tout n'était pas en ordre ? Si, mais lors même que l'amour fraternel est là, on peut faire des progrès et croître. Au verset 1, les Thessaloniciens étaient exhortés à croître dans la sainteté pratique, ici c'est dans l'amour fraternel. Dans ces deux domaines, nous pouvons toujours avancer. Il en était de même des Philippiens. Paul savait qu'ils vivaient dans l'amour fraternel, mais il leur écrit : «Je demande ceci dans mes prières, que votre amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence» (Phil. 1:9). Les relations d'amour des saints peuvent toujours s'approfondir.

1 Thes. 4:11

«Et à vous appliquer à vivre paisiblement, à faire vos propres affaires et à travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné».

En Hébreux 13:1, nous lisons : «Que l'amour fraternel demeure». Le danger est grand de faiblir dans l'amour fraternel. Les Thessaloniciens y étaient aussi exposés, et Paul veut attirer leur attention sur deux points :

Le premier danger était de s'immiscer dans les affaires des autres et de s'occuper plus de ses frères et sœurs que de soi-même. Bien certainement, nous devons avoir de l'intérêt les uns pour les autres, mais si nous regardons trop à ce que les autres font, l'amour peut en souffrir. Nous devrions éviter de porter des jugements à l'égard de nos frères et sœurs sur ce qu'ils font, et surtout pas sur leurs motifs. Cela ne veut pas dire que nous devions supporter le mal, il ne s'agit pas de cela ici. Mais Paul veut nous mettre en garde contre le danger de nous mêler d'affaires qui ne nous concernent pas.

Le second danger était que quelques-uns avaient tendance à profiter de l'amour de leurs frères et sœurs pour vivre à leurs frais. À l'origine, peut-être sans mauvaise intention. Plusieurs d'entre eux étaient si occupés de la venue du Seigneur qu'ils avaient cessé de travailler à leur profession terrestre. C'est pourquoi Paul les exhorte à travailler de leurs propres mains.

Il revient sur ce sujet dans sa deuxième épître. Il y écrit : «Nous apprenons qu'il y en a quelques-uns parmi vous qui marchent dans le désordre, ne travaillant pas du tout, mais se mêlant de tout. Mais nous enjoignons à ceux qui sont tels, et nous les exhortons dans le Seigneur Jésus Christ, de manger leur propre pain en travaillant paisiblement» (2 Thess. 3:11, 12). La pensée du retour du Seigneur ne devrait pas nous rendre paresseux en ce qui concerne notre travail journalier. Bien au

contraire, nous devrions toujours nous appliquer à accomplir notre devoir. Même si nous savions que le Seigneur va revenir demain, nous devrions accomplir normalement notre travail aujourd’hui.

De façon générale, quand quelqu’un avance des motifs spirituels pour ne pas travailler en vue de subvenir à ses propres besoins, ce n’est pas un bon signe. Il y a certainement des exceptions, notamment pour ceux que le Seigneur appelle à consacrer tout leur temps à son service. Mais si nous ne sommes pas satisfaits de notre activité professionnelle, nous ne pouvons pas simplement cesser de travailler en nous reposant sur nos frères dans la foi et en vivant à leurs frais. Dieu veut que nous nous montrions fidèles aussi dans notre activité professionnelle. En 1 Timothée 5:8, nous lisons, bien que ce soit dans un autre contexte : «Mais si quelqu’un n’a pas soin des siens et spécialement de ceux de sa famille, il a renié la foi et il est pire qu’un incrédule». N’oublions pas ce principe divin.

1 Thes. 4:12

«Afin que vous marchiez honorablement envers ceux de dehors et que vous n’ayez besoin de personne».

C'est avec ces mots que Paul termine ses instructions pratiques quant à la marche chrétienne. Comme chrétiens, nous sommes premièrement responsables vis-à-vis de Dieu. Deuxièmement, nous vivons au milieu de nos frères et sœurs et leurs sommes attachés par l'amour fraternel. Et troisièmement, nous vivons encore dans ce monde et avons obligatoirement toutes sortes de contacts avec des incrédules. Nous ne sommes certes pas *de ce monde*, mais nous sommes *dans ce monde*. Les gens de ce monde nous observent et enregistrent comment nous nous comportons.

Paul désigne ici les gens du monde comme «ceux de dehors». Ce sont des incrédules ; ils sont clairement différenciés des croyants, qui sont *dedans*. Il n'y a dans ce sens que deux groupes de personnes, ceux

qui sont dehors et ceux qui sont dedans. Nous avons une responsabilité vis-à-vis des incrédules. Elle concerne toute notre conduite, nos conversations, notre manière d’agir. Paul parle aussi de cette responsabilité dans l’épître aux Colossiens, lorsqu’il dit : «Marchez dans la sagesse envers ceux de dehors, saisissant l’occasion» (4:5).

Notre marche devrait donc être d’un côté «dans la sagesse», et de l’autre «honorable», ou encore «bienséante». Une marche bienséante est un comportement qui ne fournit pas de motif de scandale à un incrédule. C'est dans ce sens que Paul écrit aux Romains : «Conduissons-nous honnêtement, comme de jour» (13:13). Notre comportement n'est pas la plus petite partie de notre témoignage devant les hommes. Les Thessaloniciens ne devaient pas donner l'occasion aux gens du monde de les montrer du doigt. Et Paul les exhorte à ne pas se mettre inutilement dans la dépendance de qui que ce soit. Ceci nous parle aussi. Combien de personnes ont déjà été amenées à la foi simplement par le comportement d'un croyant. Pour citer la parole d'un autre : «On reconnaît un chrétien à ce qu'il dit et l'on apprécie un chrétien à ce qu'il fait». Sans doute nos paroles sont importantes, mais elles ne porteront pas beaucoup si notre comportement n'est pas en harmonie avec elles.

Chapitre 4, versets 13 à 18 : La venue du Seigneur

N.B. : Dans cette partie et assez répandu dans les commentaires EAB dévie des commentaires de HR, JND & WK ! Affirmer que les Thessaloniciens ne connaissaient pas la venue du Seigneur pour les siens, permet de développer une pensée logique, mais qui entre en conflit avec par exemple 1 Thess. 3 v.13 où EAB afin de rester cohérent avec son développement, assimile la venue à son apparition à cause de « avec tous ses saints » alors qu'il est question de Dieu et non pas du monde !

Leur inquiétude était en rapport avec la venue du Seigneur pour enlever les siens, et la question est qu'en serait-il de ceux qui sont endormis en rapport avec la venue et pas l'apparition ! Ce côté est un côté très faible des commentaires de EAB !!!

Le paragraphe qui est devant nous forme le sujet central de cette épître. Combien de croyants n'ont-ils pas été consolés et encouragés par ces quelques versets !

En Jean 14:3, le Seigneur dit à ses disciples qu'il reviendra pour les prendre auprès de lui. Mais il ne leur donne pas de détails. La manière dont cela se passera est expliquée dans les épîtres, entre autres dans le passage que nous avons sous les yeux. Le Saint Esprit saisit l'occasion d'une perplexité particulière des Thessaloniciens pour exposer et approfondir le sujet de l'enlèvement des croyants et du retour du Seigneur.

C'était pour eux un sujet de première importance. Comme nous l'avons déjà vu, ils vivaient dans l'attente journalière de la venue du Seigneur pour établir son règne. Ils s'étaient tournés des idoles vers Dieu pour le servir et pour attendre des cieux son Fils. Ils savaient qu'il reviendrait pour établir sur la terre son royaume en puissance et en gloire. Or cette attente était une réalité si vivante pour eux qu'ils étaient troublés en voyant que quelques-uns des leurs s'étaient endormis. Ils pensaient que ceux-là seraient défavorisés, ne pouvant avoir part au royaume. À la tristesse de la séparation de leurs bien-aimés s'ajoutait donc cette peine.

L'apôtre veut les rassurer, et il le fait d'une manière pleine d'affection. Ils manquaient d'enseignement, mais Paul ne veut pas qu'ils restent ignorants. C'est pourquoi il leur explique en termes clairs ce qu'il en sera de ceux qui se sont endormis, et comment il sera possible que tous (croyants endormis et croyants vivants) viennent avec le Seigneur sur la terre, quand il établira son règne.

Ce que les Thessaloniciens ignoraient est aujourd'hui encore inconnu de beaucoup de chrétiens. Avant de revenir sur cette terre pour établir son royaume, le Seigneur viendra d'abord pour prendre les siens

auprès de lui. Il est important de différencier les deux aspects de sa venue. Il vient d'abord pour enlever les siens : c'est sa venue *pour* nous. Puis après un certain temps, il revient sur la terre avec les siens pour régner. C'est sa venue *avec* nous. Les versets 13 et 14 parlent de ce second aspect de sa venue et la pensée se continue au début du chapitre 5. Par contre, les versets 15 à 18 constituent une parenthèse qui développe la première phase de sa venue.

1 Thes. 4:13

«Or nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance».

Paul commence son enseignement par ces mots : «*Or nous ne voulons pas*». Il utilise cette expression, ou une expression semblable, au total sept fois (voir Rom. 1:13 ; 11:25 ; 1 Cor. 10:1 ; 12:1 ; 2 Cor. 1:8 ; Col. 2:1). Il introduit de cette manière des enseignements d'une importance particulière. «*Être dans l'ignorance*» peut signifier ne pas savoir, ne pas comprendre ou ne pas reconnaître quelque chose. Paul discernait qu'il y avait une lacune à cet égard chez ses frères bien-aimés.

Trois groupes de personnes sont mentionnés : «*ceux qui dorment*», «*les autres*», et les croyants vivants, auxquels Paul s'adresse. Les premiers sont les croyants qui sont morts pour «*être avec Christ*», avant son retour. Dans ces versets, ils sont désignés comme :

- ceux qui dorment (v. 13),
- ceux qui se sont endormis par Jésus (v. 14),
- ceux qui se sont endormis (v. 15),
- les morts en Christ (v. 16).

Ce groupe comprend tous les croyants qui ont passé par la mort, depuis le début de l'humanité. Mais ils sont morts autrement que les gens du monde. Ils sont morts «en Christ», ils se sont «endormis par Jésus». En 1 Corinthiens 15:20, il est dit de lui qu'il «*a été ressuscité*

d'entre les morts, prémisses de ceux qui sont endormis», ce qui signifie qu'il a la première place dans la résurrection. Il n'est toutefois pas dit de lui qu'il s'est endormi. Il est mort, mort pour nos péchés. Mais le croyant s'endort, ce qui exprime la paix, le repos et la mise en sûreté.

Le mot grec pour «endormis» est utilisé dans le Nouveau Testament tout à la fois pour désigner le sommeil naturel et le décès du croyant. Dans ce second sens, il se rapporte toujours au corps, jamais à l'âme ou à l'esprit. L'âme et l'esprit ne dorment pas. Certains croient à une sorte de sommeil de l'âme, commençant à la mort du croyant. Nous ne trouvons pas cette pensée dans la parole de Dieu. Dormir, ou s'endormir, concerne toujours le corps déposé dans la tombe. L'âme du croyant qui s'est endormi est auprès du Seigneur, ce qui «est de beaucoup meilleur» (Phil. 1:23). Le passage de 2 Corinthiens 5:1 à 9 nous montre que, lors du décès d'un croyant, il y a une séparation entre le corps physique et l'être moral et spirituel.

Le deuxième groupe est constitué par «les autres». Ce sont les incrédules (5:6). Ce qui les caractérise ici, c'est le fait qu'ils sont sans espérance. Les personnes de ce monde sont dans la condition décrite par Paul lorsqu'il parle des nations : «étant sans Dieu dans le monde», «n'ayant pas d'espérance» (Éph. 2:12). Un homme sans le Seigneur Jésus est un homme à courte vue, qui n'a aucune espérance, ni dans la vie ni dans la mort. Celui qui meurt dans une telle condition n'aura aucune nouvelle occasion de se mettre en règle avec Dieu. Réellement, ce sont «les autres qui n'ont pas d'espérance». La mort trace une nette séparation entre croyants et incrédules. Un croyant ne meurt pas sans espérance, mais dans la ferme assurance de la résurrection.

C'est ici qu'apparaît l'incertitude des Thessaloniciens. Ils n'étaient pas sans espérance quant à l'avenir éternel de leurs bien-aimés endormis, mais ils l'étaient visiblement quant au royaume futur. Alors Paul

remet les choses dans leur juste perspective, et leur montre qu'ils pouvaient aussi avoir une espérance en ce qui concerne le royaume. Leurs bien-aimés endormis ne subiraient aucune perte.

Le troisième groupe enfin est constitué de ceux qu'il appelle : «frères», les croyants encore en vie. Ils sont nettement différenciés «des autres», qui n'ont pas d'espérance. Il est bien évident que nous menons deuil lors du décès d'un de nos bien-aimés. Cette tristesse est naturelle et il serait bien anormal que nous soyons insensibles. Le Seigneur Jésus lui-même a pleuré au tombeau de son ami Lazare (Jean 11:35). Il sait ce que signifie la perte d'un être aimé. C'est pourquoi nous pouvons expérimenter sa sympathie et celle de notre Dieu, «le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation» (2 Cor. 1:3). Ce n'est pas cette tristesse qui est en vue ici, mais le fait que les Thessaloniciens s'affligeaient par ignorance de l'avenir de leurs bien-aimés endormis.

1 Thes. 4:14

«Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus».

Ce verset nous explique pourquoi nous ne sommes pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Il est important de bien comprendre cette déclaration, qui est le fondement des enseignements qui vont suivre. Elle nous ramène à la vérité fondamentale de l'évangile, la mort et la résurrection du Seigneur Jésus.

L'expression «si nous croyons» ne signifie nullement qu'il s'agit d'une vague espérance, d'une probabilité ou d'une incertitude. C'est la ferme conviction que Jésus est mort et est ressuscité, et des conséquences que cela entraîne pour ceux qui se sont endormis. Mais en premier lieu, c'est sur Lui-même que nos regards sont dirigés. C'est un fait certain qu'il est mort sur la croix et qu'il est ressuscité trois jours après. Paul montre aux Corinthiens que ceci est l'essence même de l'évangile ;

l'acceptation de ces faits est le fondement de notre foi et de notre salut (1 Cor. 15:1-4). C'est comme homme que Jésus a accompli l'œuvre de la croix. C'est pourquoi son nom d'homme est mentionné deux fois ici, et non ses titres de Christ ou de Seigneur.

L'œuvre de la croix a des conséquences immenses pour nous, croyants. Spirituellement parlant, nous sommes morts avec lui, nous sommes ensevelis avec lui et ressuscités avec lui (cf. Col. 2:11-13, entre autres). Mais il peut arriver aussi que nous ayons à passer par la mort du corps. Christ est mort et de nombreux croyants se sont endormis en lui. Paul en conclut : si nous croyons que le Seigneur Jésus est mort et est ressuscité, c'est un fait certain aussi que ceux qui se sont endormis en lui ressusciteront de la même manière. Mais ce n'est pas tout. Christ est maintenant dans la gloire et il reviendra sur la terre. Et c'est pourquoi la foi en tire la conclusion que ceux qui se sont endormis reviendront aussi avec lui sur la terre. Telle est la hardiesse de la foi. Comme il en a été de Christ, ainsi en sera-t-il de nous.

Nous avons ici une confirmation de ce que l'apôtre a déjà dit au chapitre 3, savoir que le Seigneur paraîtra «avec tous ses saints» (v. 13).

NB : A ce v.13 Il n'est pas question de paraître ou apparaître mais de venir pour enlever ses saints et les présenter dans leur état de sainteté au Père ! Il n'est pas question du monde, mais de Dieu, du Père ! (Voir HR)

Ceux qui se sont endormis en font partie, il le déclare clairement ici, et les versets suivants montrent que les vivants viendront aussi. Dieu amènera avec le Seigneur Jésus tous ceux qui se sont endormis en lui, et cela ne peut avoir lieu que s'ils sont préalablement ressuscités. Sa venue avec les siens est aussi certaine que sa mort et sa résurrection. «Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera vos corps mortels aussi, à cause de son Esprit qui habite en vous» (Rom. 8:11).

Actuellement, les croyants qui se sont endormis ne sont pas encore dans la maison du Père. On dit souvent cela, mais le Nouveau Testament ne le fait pas. Ils sont dans le paradis, ils sont auprès de Christ, ils sont avec le Seigneur — et c'est déjà le bonheur. Mais là, ils attendent, comme nous, le retour du Seigneur pour venir sur la terre avec «tous ses saints».

N.B. Dans un sens c'est vrai, mais ce qu'ils attendent c'est d'abord la réunion de leur corps avec leur esprit, par la résurrection (voir HR, JND & WK)!

Les croyants qui ont passé par la mort et les croyants vivants viendront ensemble avec lui, quand il établira son règne en puissance et en gloire. Comment cela peut-il se faire ? Eh bien, ceux qui se sont endormis ressusciteront et les vivants seront enlevés avec eux pour être avec le Seigneur ! Tel est l'enseignement des versets 15 à 18.

En ce qui concerne les croyants, il est donc parlé de «s'endormir» (voir par ex. Jean 11:11 ; Actes 7:60 ; 1 Cor. 15:6 ; 2 Pierre 3:4), mais nous avons déjà remarqué que ce mot n'est pas utilisé pour notre Seigneur. Quant à lui, il est «mort». Sur la croix, Christ a pris sur lui tout ce qui avait affaire avec la mort et le jugement. La mort eut pour lui toute sa terrible signification en tant que jugement du péché. «Les gages du péché, c'est la mort», et cette mort, il l'a endurée pour nous.

1 Thes. 4:15

«Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur : que nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons aucunement ceux qui se sont endormis».

Le seul fait, mentionné au verset 14, que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis, pouvait déjà apporter aux Thessaloniciens consolation et encouragement. Mais le Saint Esprit va plus loin ; il leur donne des détails qui expliquent comment la chose sera possible. C'est ce qu'on trouve dans les versets 15 à 18.

L'ensemble de ces versets est mis entre parenthèses ; le courant de la pensée principale y est interrompu. Cette pensée, c'est la venue du Seigneur sur la terre, donc le jour du Seigneur, et l'établissement de son règne. Le contenu de cette parenthèse n'est pas seulement important et instructif, il est aussi plein de consolation ; il nous montre l'événement préalable qui rend possible notre venue avec le Seigneur. En effet, avant que nous paraissions ensemble avec lui, il accomplira sa promesse de Jean 14:3 et nous prendra auprès de lui dans la gloire. Le verset 14, tout comme le verset 13 du chapitre précédent, nous dit que nous viendrons avec lui, et les versets 15 à 18 montrent qu'il sera venu auparavant pour nous prendre auprès de lui.

Parmi les nombreux passages de la parole de Dieu qui parlent du retour du Seigneur, peu mentionnent l'enlèvement des croyants. La plupart sont en rapport avec son apparition sur la terre (à commencer par la prophétie d'Énoch en Jude 14 et 15). Il en est trois cependant qui attirent spécialement notre attention sur l'enlèvement des saints. Les enseignements de ces trois passages correspondent chaque fois à un problème particulier. Ces passages sont les suivants :

- Jean 14:1 à 4, où le Seigneur lui-même donne une réponse à l'inquiétude de ses disciples. Il nous donne un principe, mais pas de détails.
- 1 Corinthiens 15, où l'apôtre donne une réponse à la négation de la résurrection. Il montre comment il est possible que des hommes vivant sur la terre entrent dans la gloire. C'est avec un corps glorieux qu'ils reçoivent dans la résurrection (voir aussi Phil. 3:20, 21).
- 1 Thessaloniciens 4:15 à 18, où Paul donne une réponse à l'ignorance et à l'inquiétude des Thessaloniciens. Il leur montre que les croyants qui se sont endormis et ceux qui vivent encore seront enlevés ensemble auprès du Seigneur.

L'importance de l'enseignement donné ici est soulignée par les mots : «Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur». Il ne s'agit pas de quelque pensée que nous pourrions trouver dans l'Ancien Testament. Là, le jour du Seigneur est souvent mentionné, mais jamais sa venue pour nous. Ce n'est pas non plus une allusion à une parole du Seigneur dans les évangiles, qui serait répétée ici. Paul veut d'une part souligner l'autorité avec laquelle il écrit ; mais d'autre part et surtout, il veut attirer notre attention sur le fait qu'il s'agit d'une révélation du Seigneur. Il a reçu de lui une révélation entièrement nouvelle, et il nous la transmet (voir aussi par ex. 1 Cor. 11:23 et Éph. 3:2). En 1 Corinthiens 15:51, en relation avec l'enlèvement des saints, il parle d'un mystère : «Voici, je vous dis un mystère : Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés : en un instant, en un clin d'œil». L'emploi du mot «mystère» nous indique aussi que cet événement était jusqu'alors caché, mais qu'il est maintenant connu grâce à une révélation.

Nous nous sommes déjà arrêtés sur ce qu'il faut comprendre par «la venue» du Seigneur (cf. 2:19, 20). Le contexte montre qu'au verset 15, il s'agit de sa «venue» pour nous. Deux groupes de croyants sont mentionnés : ceux qui se sont endormis, et ceux qui vivront encore. Le premier groupe comprend aussi bien les croyants de l'Ancien Testament (Noé, Abraham, Job, Moïse, David, etc.) que ceux de la dispensation actuelle. Il est donc préférable de parler de l'enlèvement des croyants plutôt que de l'enlèvement de l'Église.

Il est beau de voir comment Paul s'identifie avec les croyants du deuxième groupe. Il dit : «nous, les vivants». Il attendait tous les jours le retour de son Seigneur (Phil. 3:20), mais en même temps, il envisageait aussi de passer par la mort et la résurrection (voir 2 Cor. 4:14 ; Phil. 1:21-25 ; 2:17). Nous pouvons suivre son exemple. «Nous, les vivants» : quel témoignage à une espérance vivante dans le cœur ! Comptons-nous vraiment sur le fait que le Seigneur peut venir chaque jour ? Pierre

dit aussi que nous sommes «régénérés pour une espérance vivante» (1 Pierre 1:3). Cependant, nous sommes conscients que nous pouvons tout aussi bien nous endormir avant son retour.

Quant à savoir auquel de ces deux groupes nous appartiendrons, nous laissons cela avec confiance au Seigneur. Mais nous savons une chose : Les vivants ne seront pas privilégiés à sa venue. Ils connaîtront la réalisation de leur espérance, mais ils ne devanceront aucunement ceux qui se sont endormis. C'est ce que nous montrent les versets suivants.

1 Thes. 4:16

«Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement».

Quel encouragement dans ces paroles ! Le Seigneur viendra. Il ne viendra pas alors sur la terre, il viendra pour prendre à lui les siens. Quand il reviendra sur cette terre, plus tard, ce sera alors un événement public : «Voici, il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé» (Apoc. 1:7). Il en est autrement dans ce verset. Ici le Seigneur vient pour prendre auprès de lui ses témoins, ses disciples ; l'époux vient pour prendre à lui son épouse, et ceci reste caché aux yeux des hommes. Bien sûr ils en constateront les conséquences, mais ils ne verront pas l'événement lui-même. Le cri de commandement, la voix d'archange et la trompette de Dieu, seuls ceux qui appartiennent au Seigneur Jésus les entendront. Eux seuls seront enlevés à sa rencontre sur les nuées. Et c'est d'abord ceux qui se sont endormis qui ressuscitent, pour aller ensuite vers le Seigneur avec les vivants.

Le Seigneur lui-même désire ardemment cet instant où il viendra chercher les siens. Ce sont ceux qu'il a acquis à un si grand prix, pour lesquels il a donné sa vie. Ce sont ceux qu'il aime et qu'il veut avoir auprès de lui. Ce sont ceux qu'il voit en proie aux difficultés sur la terre, et

qu'il veut introduire dans sa propre gloire. Comprendons-nous donc pourquoi il est écrit : «Car le Seigneur *lui-même*... » ? Il avait promis à ses disciples qu'il reviendrait personnellement pour les prendre auprès de lui. Il ne peut pas envoyer un ange pour cela ; il vient *lui-même*. Combien cette expression nous est précieuse ! Nous aimons à dire avec l'apôtre Paul : «Le Fils de Dieu... m'a aimé et... s'est livré *lui-même* pour moi» (Gal. 2:20). Quelle joie de penser que lui, qui s'est livré *lui-même* pour nous, reviendra aussi *lui-même* pour nous chercher !

Bien des chrétiens appliquent ce verset au décès d'un croyant, comme si Christ venait chercher personnellement un croyant qui s'est endormi, pour l'introduire dans le paradis. Mais ce n'est pas du tout la pensée ici. Il s'agit dans ce verset d'un événement absolument unique, qui se situe pour nous dans un avenir qui semble très proche.

Le Seigneur viendra...

— *avec un cri de commandement* : Cette expression fait penser à l'ordre militaire par lequel un officier romain appelait ses soldats. Les Thessaloniciens comprenaient bien cela, car ils étaient au courant des habitudes des Romains. Seuls les soldats des compagnies concernées comprenaient l'ordre et lui obéissaient. Nous avons une belle illustration de cela au tombeau de Lazare. Le Seigneur crie à haute voix : «Lazare, sors dehors !» (Jean 11:43). Tandis que tous les autres morts restent dans leur tombeau, Lazare seul, à cet appel impératif, quitte sa tombe et sort. Il en sera exactement ainsi à la venue du Seigneur. Tous les saints entendront son cri de commandement et ressusciteront, tandis que les autres morts resteront dans leurs tombeaux. Quelle puissance possède sa voix !

— *avec une voix d'archange* : Le seul archange mentionné dans la Bible est Michel (Jude 9). On a écrit à ce sujet : «La voix d'un archange introduit la gloire de la plus élevée des créatures célestes pour servir le Seigneur en cette occasion suprême. Si maintenant les anges sont des

esprits administrateurs qui servent en faveur des saints, comme ils l'ont fait en Sa faveur aussi, combien est à propos cette voix d'archange, lorsqu'ils seront ainsi rassemblés autour de lui ! » (W. Kelly). D'autres commentateurs font remarquer aussi que le Seigneur sera accompagné des anges quand il viendra chercher ses bien-aimés auprès de lui.

— avec la trompette de Dieu : Le mot utilisé pour trompette est aussi emprunté au langage militaire. C'est à la dernière trompette que l'armée romaine se mettait en marche. Nous retrouvons cette pensée ici : La trompette de Dieu nous appelle pour nous introduire dans la gloire. La même trompette est mentionnée en 1 Corinthiens 15:52 : «... à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés». Il va sans dire que la trompette mentionnée ici ne doit pas être confondue avec les sept trompettes d'Apocalypse 8 à 11, où il s'agit de jugement.

«Et les morts en Christ ressusciteront premièrement». Si nous lisons 1 Corinthiens 15, nous voyons que tout se passera «en un instant, en un clin d'œil». Ici, ce clin d'œil est encore divisé dans le temps, puisque premièrement les morts en Christ ressusciteront (les croyants de l'Ancien et du Nouveau Testament). Nous avons ici un accomplissement partiel de la parole du Seigneur en Jean 5:28 et 29, «l'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix ; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie ; et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement». Dans notre passage, sa voix puissante retentit, et ceux qui ressuscitent se lèvent pour la vie. Quelque incroyable que puisse être cette pensée pour les incrédules, l'humble foi n'a aucune peine à accepter cette parole. Serait-ce une chose difficile pour le Seigneur de retrouver tous les siens, aussi bien ceux qui ont été brûlés, ou dévorés par les fauves, que ceux qui ont été déposés dans la terre ? Non, tous les morts en Christ ressusciteront à ce moment-là.

Le Nouveau Testament n'enseigne jamais une résurrection universelle des morts. Les Juifs croyaient à une résurrection au dernier jour (cf. Jean 11:24), mais le Nouveau Testament montre clairement qu'il n'y aura pas une résurrection simultanée de tous les morts. Le passage de Jean 5, cité plus haut, est souvent mal compris. Le Seigneur annonce qu'il y aura deux résurrections bien distinctes l'une de l'autre, une «résurrection de vie» et une «résurrection de jugement». Il différencie simplement leur caractère, mais n'indique rien quant à leur déroulement dans le temps. D'autres passages montrent clairement que ces deux événements ont lieu à des moments différents.

1 Corinthiens 15 nous donne encore d'autres renseignements sur la résurrection de vie. «Car, comme dans l'Adam tous meurent, de même aussi dans le Christ tous seront rendus vivants ; mais chacun dans son propre rang : les premiers, Christ ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue» (v. 22, 23). La résurrection s'effectue ainsi en plusieurs phases. D'abord Christ lui-même, puis ceux qui sont du Christ, à sa venue. (C'est ce qui nous est présenté en 1 Thessaloniciens 4). Finalement les martyrs de la grande tribulation (Apoc. 20:4-6).

Le trait caractéristique de cette résurrection est que c'est une résurrection «d'entre les morts» (Phil. 3:11). Plusieurs ressusciteront, tandis que les autres resteront dans l'état où ils sont. Les morts en Christ ressusciteront et s'en iront vers lui, tandis que ceux qui seront morts sans lui resteront encore au moins mille ans dans les sépulcres, puis ressusciteront pour le jugement (Apoc. 20:11-15).

[1 Thes. 4:17](#)

«Puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur».

Aussitôt après la résurrection des saints endormis, nous serons, nous les vivants, enlevés ensemble avec eux. Tout cela, pendant «l'instant, le clin d'œil», dont parle 1 Corinthiens 15:52. Ceux qui dorment seront ressuscités — le *corruptible* revêtira l'*incorruptibilité* — et les vivants seront transmués — le *mortel* revêtira l'*immortalité* (1 Cor. 15:53, 54). Et ensemble, nous irons «à la rencontre» du Seigneur. Cette expression, qui figure trois fois dans le Nouveau Testament, signifie «sortir, pour rencontrer une autre personne dans l'intention d'aller avec elle».

- En Matthieu 25:1, les dix vierges sortent à la rencontre de l'époux, afin de l'accompagner aux noces ;
- en Actes 28:15, les frères viennent à la rencontre de Paul pour l'accompagner ;
- ici, nous irons à la rencontre de notre Seigneur pour être toujours avec lui.

Nous serons «ravis». On peut traduire ce mot par «enlevés» ou «arrachés». Il contient la pensée d'éloigner, d'entraîner avec une force soudaine. Il en sera ainsi quand nous quitterons cette terre. Une force toute-puissante — qui ne peut être que divine — se déploiera lors de l'enlèvement des saints. Bien qu'ayant été soumis toute notre vie aux lois de la nature, nous quitterons soudainement cette terre sans que rien ne puisse nous retenir.

Quelle consolation nous trouvons aussi dans les mots : «ensemble avec eux» ! Maintenant, sur la terre, le départ d'un croyant implique toujours séparation et douleur. Cette séparation sera une fois pour toutes annulée lors de la venue du Seigneur Jésus. La voix du Seigneur nous rassemblera de nouveau tous. Nous serons enlevés ensemble à sa rencontre pour le voir.

Notre enlèvement aura lieu «dans les nuées». C'est de cette manière que le Seigneur est allé au ciel ; et nous devons lui être faits semblables en toutes choses.

Mais notre destination n'est ni les nuées ni l'air, c'est le Seigneur. Il vient à notre rencontre pour nous prendre à lui, parce qu'il nous aime. «Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur». Voilà l'accomplissement de notre espérance, notre éternel destin. Nous devons avoir une place en rapport avec le royaume à venir sur cette terre, mais ce n'est pas le plus important. Non, l'essentiel c'est que nous serons avec lui. Quel merveilleux moment lorsque nous le contemplerons pour la première fois face à face !

Actuellement, il est l'objet de notre amour, bien que nous ne le voyions pas (1 Pierre 1:8). Il est l'objet de notre foi. Mais alors la foi aura sa fin ; elle sera remplacée par la vue, et nous contemplerons la réalité. «Nous le verrons comme il est». Quelle joie, quel bonheur ! Il n'y aura plus jamais de séparation. Nous jouirons éternellement de son amour pour nous. Nous en avons une magnifique image dans l'Ancien Testament. Le serviteur d'Abraham conduit Rebecca vers Isaac (Gen. 24). Elle est une figure de l'assemblée et lui, du Seigneur Jésus. Il la conduit dans la tente et il l'aime. Cet amour, que nous pouvons déjà connaître, nous en jouirons alors parfaitement, sans aucune entrave. Et notre réponse sera une adoration éternelle.

1 Thes. 4:18

«Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles».

Devant cette glorieuse révélation, nous est-il difficile de suivre cette exhortation ? La perspective glorieuse de voir bientôt le Seigneur est en effet pleine de consolation et d'encouragement pour nous. Nous traversons peut-être des circonstances difficiles dans ce monde, mais la pensée de son prochain retour nous donne un nouveau courage. Peut-

être sommes-nous dans le deuil de l'un de nos bien-aimés, que le Seigneur a recueilli à lui. Quelle consolation dans la certitude que, réunis avec ceux qui nous ont devancés, nous irons bientôt à la rencontre de notre Seigneur.

La venue du Seigneur *pour nous* est une manifestation de sa puissance, mais en même temps un acte de sa grâce. Sa venue *avec nous*, elle, soulève la question de notre responsabilité, mais ce sujet n'est pas mentionné dans ce chapitre. Il n'est question ici que de notre part avec le Seigneur. «Il n'est nullement parlé de jugement ni d'être manifesté, mais de notre réunion céleste avec lui, en ce que nous quittons la terre comme aussi lui l'a quittée» (J.N. Darby). «Nous trouvons ici la parfaite grâce déployée avec puissance. Les couronnes, récompenses de notre fidélité, ... ne seront pas distribuées à cette occasion, car ici, il n'est question que de la manifestation de sa grâce. Lors de l'enlèvement, il ne s'agit pas de notre amour pour lui, ni de notre marche, mais de son amour pour nous. C'est un amour qui a payé notre dette et nous a achetés pour lui par sa mort à la croix, un amour qui nous donne sa propre gloire en partage» (H. Rossier).

Chapitre 5, versets 1 à 11 : Le jour du Seigneur

Comme nous l'avons déjà remarqué, les versets si encourageants de la fin du chapitre 4 constituent une parenthèse. Si importante qu'elle soit, puisqu'elle contient une nouvelle révélation, elle interrompt cependant le courant de pensée. Au verset 14 du chapitre 4, Paul parle du fait que Dieu amènera avec Christ ceux qui se sont endormis en lui. Cette déclaration est en relation avec l'apparition du Seigneur en puissance et en gloire. Au début du chapitre 5, l'apôtre enchaîne sur cette pensée.

Il est important de bien voir cela. Autrement, on risque de faire une fausse interprétation du passage. Dans les premiers versets du chapitre 5, il n'est pas question de la venue du Seigneur *pour nous*, mais de son

apparition publique sur la terre. C'est en relation avec elle qu'il est parlé ici du «jour du Seigneur». En ce qui concerne l'enlèvement des croyants et la venue du Seigneur pour nous, une «parole du Seigneur» était nécessaire, c'est-à-dire une révélation nouvelle. Quant au «jour du Seigneur», les croyants avaient déjà été enseignés. Paul n'avait pas à donner de nouvelles explications.

Les trois premiers versets de notre chapitre nous montrent quelles sont les conséquences de cette apparition pour les incrédules. Les versets 5 à 11 en présentent les conséquences pratiques pour ceux qui savent que le Seigneur Jésus doit revenir du ciel en gloire, pour prendre en main le gouvernement sur la terre.

1 Thes. 5:1

«*Mais pour ce qui est des temps et des saisons, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive*».

L'expression «les temps et les saisons» est utilisée dans trois passages :

- dans ce verset 1,
- en Daniel 2:20 et 21 : «Béni soit le nom de Dieu, d'éternité en éternité ! car la sagesse et la puissance sont à lui, et c'est lui qui change les temps et les saisons, qui dépose les rois et établit les rois»,
- et en Actes 1:6 et 7 : «Eux donc étant assemblés, l'interrogèrent, disant : Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu rétabliras le royaume pour Israël ? Mais il leur dit : Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les saisons que le Père a réservés à sa propre autorité».

Si nous considérons le contexte de chacun de ces passages, nous remarquons que l'expression évoque des événements en rapport avec cette terre. Le prophète Daniel l'utilise au sujet de l'établissement et de la destitution des rois, et le Seigneur Jésus lui-même, en relation avec le royaume futur. L'expression «les temps et les saisons» se rapporte à

la période où le Seigneur établira son royaume sur cette terre, période qui sera introduite par des jugements terribles pour les hommes.

Si nous avons cela devant les yeux, nous pouvons bien comprendre que Paul n'ait pas besoin d'instruire davantage les Thessaloniciens à ce sujet. Ils connaissaient tout ce qui concerne la venue du Seigneur sur la terre. Premièrement parce que l'apôtre les avait enseignés lui-même quand il avait été parmi eux. Secondelement parce qu'ils avaient les écrits de l'Ancien Testament, où l'on trouve beaucoup d'indications quant à l'établissement du royaume. On y voit quels temps et quelles dispensations viendront sur cette terre, et comment ils auront leur accomplissement dans la plénitude des temps (c'est-à-dire le Milléum).

La pensée de la venue du Seigneur pour juger la terre n'était donc pas nouvelle, contrairement à celle de l'enlèvement des croyants.

Nous n'avons pas ici l'espérance de l'Église, mais l'annonce des événements qui se dérouleront sur la terre. Bien que, comme chrétiens, nous devions être de ceux qui aiment l'«apparition» du Seigneur (2 Tim. 4:8) et qui attendent sa «révélation» (1 Cor. 1:7), notre espérance est cependant d'abord fixée sur notre enlèvement auprès de lui. Cet événement est en relation avec le ciel, tandis que son apparition est en relation avec la terre. C'est pourquoi l'enlèvement des croyants n'est pas mentionné dans l'Ancien Testament, ni non plus directement dans le livre de l'Apocalypse. La prophétie biblique s'occupe toujours d'événements qui concernent la terre. (De la même manière, l'assemblée, quand elle est mentionnée dans l'Apocalypse, est toujours vue en rapport avec sa situation terrestre).

Voici ce qu'un commentateur a écrit à ce sujet : «L'Église, composée de tous les croyants de la dispensation actuelle, est céleste ; tant du point de vue de son appel que de sa destinée, elle n'appartient pas à la terre. C'est pourquoi son enlèvement de la terre au ciel n'est pas inclus dans le cours des événements sur cette terre. Et par conséquent, nous

n'en trouvons pas mention dans l'Ancien Testament. Une bonne compréhension de ce fait est une clé pour saisir de nombreuses vérités concernant les différentes dispensations, vérités qui sans cela demeuraient incompréhensibles pour nous» (F.B. Hole).

Beaucoup de chrétiens qui ne discernent pas ces différences tentent de découvrir des circonstances et des événements qui devraient précéder l'enlèvement des saints. La parole de Dieu ne nous permet pas de le faire. S'il s'agit de l'établissement du royaume, du «jour du Seigneur» (v. 2), il y a certains préalables (voir par ex. 2 Thess. 2:3). Mais s'il s'agit de la venue du Seigneur pour nous, nous avons sa ferme promesse : «Je viens bientôt». Nous n'avons rien d'autre à attendre. Il peut venir aujourd'hui même pour nous prendre à lui.

1 Thes. 5:2

«Car vous savez vous-mêmes parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit».

De même que les Thessaloniciens étaient enseignés quant aux temps et aux saisons, ils savaient aussi comment le jour du Seigneur viendrait. Ces deux notions sont intimement liées l'une à l'autre. Les événements qui se dérouleront lors de la venue du Seigneur sur la terre introduiront le jour du Seigneur. Ce jour est mentionné une trentaine de fois dans l'Ancien Testament, sous la désignation de «jour de l'Éternel». Cette expression évoque l'établissement du royaume du Messie sur la terre. Un jour, dans la Bible, n'a pas nécessairement vingt-quatre heures. Ce mot peut aussi désigner un certain laps de temps ayant des caractères spécifiques. Nous trouvons par exemple «le jour du salut» (2 Cor. 6:2), ou «le jour de la colère» (Rom. 2:5). Le «jour du Seigneur» est une période caractérisée par la reconnaissance officielle de l'autorité et de la souveraineté du Seigneur Jésus. Cette période commence par le jugement, comprend la domination milléniale de Christ sur la terre et s'achève aussi avec le jugement, avant l'établissement du «jour de

Dieu» (2 Pierre 3:12, 13), c'est-à-dire de l'état éternel. Aujourd'hui nous vivons dans un temps que l'on pourrait appeler «le jour de l'homme». L'autorité du Seigneur est foulée aux pieds et Satan domine sur ce monde. Mais dans le jour du Seigneur, toutes choses seront rétablies dans un parfait accord avec lui. Dieu mettra toutes choses sous l'autorité de Jésus Christ, l'homme glorifié (Ps. 8:6 ; Éph. 1:10).

Dans l'Ancien Testament, les prophètes Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel, Joël, Amos, Abdias, Sophonie, Zacharie et Malachie mentionnent «le jour de l'Éternel». Dans le Nouveau Testament, nous trouvons «le jour (ou la journée) du Seigneur» en Actes 2:20 ; 1 Thessaloniciens 5:2 ; 2 Thessaloniciens 2:2 et 2 Pierre 3:10. Une étude attentive de tous les passages concernés fait voir que la plupart d'entre eux parlent du début de ce jour, donc des jugements qui l'introduisent. Quelques passages nous montrent le royaume lui-même, tandis que d'autres encore parlent de la fin de ce jour-là. Dans le verset que nous avons sous les yeux, Paul dit que ce jour viendra comme un voleur ! C'est manifestement le début de cette période, qui sera caractérisé par des jugements terribles sur les hommes qui habiteront alors sur la terre.

Citons à ce sujet quelques passages de l'Ancien Testament : «Le jour de l'Éternel est grand et fort terrible ; et qui peut le supporter ?» (Joël 2, 11). «Malheur à vous qui désirez le jour de l'Éternel ! À quoi vous servira le jour de l'Éternel ? Il sera ténèbres, et non lumière, comme si un homme s'enfuyait de devant un lion, et qu'un ours le rencontrât» (Amos 5:18, 19). «Le grand jour de l'Éternel est proche ; il est proche et se hâte beaucoup. La voix du jour de l'Éternel : l'homme vaillant poussera là des cris amers. Ce jour est un jour de fureur, un jour de détresse et d'angoisse, un jour de dévastation et de ruine» (Soph. 1:14, 15). «Car voici, le jour vient, brûlant comme un four» (Mal. 4:1).

À la lecture de ces passages, nous pouvons bien comprendre que l'apôtre compare la venue de ce jour à celle d'un voleur dans la nuit, — qui signifie toujours surprise et malheur. La venue du Seigneur sur la

terre portera ces deux caractères. Ce sera une surprise totale, car personne ne s'y attendra. Les hommes vivront dans une insouciance complète, et les jugements fondront sur eux tout d'un coup. La venue du Seigneur aura des conséquences terribles pour tous ceux qui n'en auront pas tenu compte. Elle signifiera pour eux un jugement présent et éternel.

Plusieurs passages du Nouveau Testament comparent la venue du Seigneur à celle d'un voleur. Ils concernent toujours des incrédules, jamais des croyants. Le Seigneur pourrait-il venir pour nous comme un voleur dans la nuit ? Bien au contraire, nous l'attendons comme l'étoile brillante du matin, comme celui qui est notre espérance, celui qui vient nous chercher. Il est l'époux ; et l'épouse ne l'attend pas comme un voleur. En Matthieu 24:43, le Seigneur utilise lui-même l'image d'un voleur, mais ce sont tout particulièrement les Juifs incrédules qui sont en vue. En Apocalypse 3:3, il dit à l'assemblée à Sardes que, si elle ne se repent pas, il viendra sur elle comme un voleur. Il s'agit là spécialement des chrétiens de nom, incrédules : «tu as le nom de vivre, et tu es mort». En 1 Thessaloniciens 5, nous trouvons un troisième groupe : Ce sont, d'une manière générale, les hommes incrédules qui vivront sur la terre lors de la venue du Seigneur. Pour tous ceux qui ne l'auront pas reçu, ce jour viendra comme un voleur dans la nuit.

Dans les deux premiers versets de ce chapitre, il est donc bien clair qu'il ne s'agit pas de la venue du Seigneur pour nous. «Le jour du Seigneur» concerne des événements qui auront lieu sur la terre après notre enlèvement. Il reste bien sûr un aspect céleste de ce jour ; il est alors décrit par des expressions telles que : «le jour de Christ» (Phil. 1:10 ; 2:16), «le jour de Jésus Christ» (Phil. 1:6), «la journée du Seigneur Jésus» (1 Cor. 5:5 ; 2 Cor. 1:14) et «la journée de notre Seigneur Jésus Christ» (1 Cor. 1:8). Sous cet aspect, ce jour est en relation avec notre manifestation devant le tribunal de Christ et avec la récompense qu'il accordera. Mais il n'est pas question de cela ici.

1 Thes. 5:3

«*Quand ils diront : «Paix et sûreté», alors une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point».*

Ce verset confirme la déclaration du verset précédent : le jour du Seigneur vient à l'improviste. La destruction qui fondera sur les hommes a deux caractéristiques : elle est subite et sans échappatoire possible.

«*Quand ils diront...»* : ce sont les incrédules, non les croyants ! Après l'enlèvement des saints, il y aura sur la terre un temps dans lequel les hommes seront amenés à croire à la paix et à la sécurité. Le rêve de l'humanité semblera s'être réalisé. Déjà actuellement, nous assistons à toutes sortes d'efforts des nations pour établir la paix.

Après l'enlèvement des saints, le chef de l'empire romain futur (voir entre autres Apoc. 13:1 et suivants) aura une telle emprise sur les hommes qu'ils lui feront aveuglément confiance. La politique et les capacités de cet homme donneront l'illusion que la paix et la sécurité sont enfin réalisées. Mais le principe divin demeure : «Il n'y a pas de paix... pour les méchants» (És. 48:22 ; 57:21). La paix qu'ils penseront avoir ne sera qu'une illusion et la sûreté sur laquelle ils se reposeront se révélera être une tromperie.

Le jugement viendra sur eux comme une subite destruction ; son arrivée est comparée aux douleurs qui surviennent à une femme enceinte. Le changement sera dramatique et foudroyant. Une catastrophe d'une ampleur jusque-là inconnue fondera sur ce monde. Ce sont les jugements qui introduisent le jour du Seigneur et qui précèdent immédiatement sa venue sur cette terre. L'Apocalypse nous décrit abondamment ces jugements, à commencer par ceux qui sont déclenchés par l'ouverture des sept sceaux. Bien que le monde ait connu beaucoup de catastrophes naturelles et de désastres, nous ne pouvons pas nous représenter ce qui atteindra alors la terre. Ces jugements seront terribles.

Le mot *destruction* ne signifie pas forcément «anéantissement». Il décrit ici la disparition de tout ce qui donne un sens à l'existence de l'homme. Ce n'est donc pas du jugement éternel qu'il est question ici. Ces hommes seront jugés plus tard devant le grand trône blanc et seront condamnés pour toujours, mais ce qui est présenté ici, ce sont les jugements qui tomberont sur les hommes dans le temps de la grande tribulation. Et de même qu'il n'y aura aucune échappatoire devant le jugement éternel, il n'y aura aucune possibilité non plus d'échapper à cette «destruction». C'est une solennelle déclaration de l'apôtre, par le Saint Esprit : «... et ils n'échapperont point». Celui qui ne reçoit pas maintenant Jésus comme son Sauveur et son Seigneur connaîtra alors ce jugement.

Arrivé à ce point, je désire demander à mon lecteur : Êtes-vous convaincu que vous ne connaîtrez pas ce jugement ? Avez-vous une relation personnelle vitale avec le Seigneur Jésus ? Il a porté aussi pour vous le jugement divin, afin que vous ne le connaissiez pas.

Et pour nous, croyants ? Pas d'hésitation, ce jugement ne nous atteindra pas. Quand ce verset aura son accomplissement, nous serons déjà avec le Seigneur, selon sa promesse : «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière» (Apoc. 3:10). C'est bien de cette «heure de l'épreuve» qu'il est parlé en 1 Thessaloniciens 5:3, mais nous serons mis à l'abri. Comment ? Avant qu'elle vienne. Voilà ce qui nous donne toute assurance. Nous ne connaîtrons pas ces tourments parce que le Seigneur nous aura enlevé auparavant auprès de lui.

Quel contraste entre les hommes de ce monde et les croyants ! Nous pouvons connaître la souffrance et la peine maintenant, mais cependant nous goûtons déjà la paix intérieure. Nous avons la paix avec Dieu (Rom. 5:1), nous jouissons de la paix de Dieu et par-dessus tout nous connaissons le Dieu de paix (Phil. 4:7, 9). Notre sécurité pour le

temps et pour l'éternité se fonde sur l'œuvre accomplie par le Seigneur Jésus.

1 Thes. 5:4

«*Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que le jour vous surprenne comme un voleur».*

L'apôtre ne parle plus maintenant des incrédules, pour lesquels le jour du Seigneur vient comme un voleur, il s'adresse directement aux croyants : «Mais vous...». La connaissance du jour du Seigneur devrait avoir dans nos vies des effets pratiques qui nous distinguent des gens du monde.

Ce contraste est présenté dans les versets qui suivent au moyen des expressions :

- lumière et ténèbres,
- jour et nuit,
- dormir et veiller,
- être sobre et s'enivrer,
- perdition et salut.

L'apôtre affirme encore une fois que les jugements à venir ne nous sont pas destinés. Le jour du Seigneur ne nous surprendra pas comme un voleur. Bien que nous vivions dans ce monde, nous ne sommes pas dans les ténèbres. Dans ce monde, tout est obscurité profonde ; les hommes vivent dans les ténèbres. Ils appartiennent aux ténèbres, et s'y trouvent à l'aise. Dans un sens, nous vivons aussi dans cette nuit, mais nous n'en sommes pas. Nous sommes du jour. Nous sommes actuellement comme des corps étrangers dans cette nuit, puisque nous attendons le jour et en manifestons les caractères.

Un exemple tiré de la nature peut illustrer cela : Il y a des animaux diurnes et des animaux nocturnes. Ces derniers ne sont à l'aise que quand il fait nuit. Par contre, lorsque des animaux diurnes doivent sortir

la nuit, c'est pour eux quelque chose d'inhabituel, de contraire à leur nature. Il en est ainsi de nous. Par notre nouvelle nature, nous sommes du jour et de la lumière. Mais nous vivons encore dans la nuit, sans lui appartenir. C'est pourquoi le jour ne nous surprendra pas comme un voleur. C'est pour ceux qui appartiennent aux ténèbres qu'il viendra de cette manière.

1 Thes. 5:5

«*Car vous êtes tous des fils de la lumière et des fils du jour ; nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres».*

Ce verset renforce la déclaration du précédent. Il nous montre la position dans laquelle nous avons été introduits. La séparation du jour et de la nuit, de la lumière et des ténèbres, est un principe divin essentiel que nous trouvons déjà lors du premier jour de la création : «Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu appela la lumière Jour ; et les ténèbres, il les appela Nuit» (Gen. 1:4, 5). Or cette séparation, nous la retrouvons partout dans la parole de Dieu. La lumière et les ténèbres sont incompatibles, il ne peut y avoir aucune communion entre elles (2 Cor. 6:14). Un épisode de l'histoire des fils d'Israël en Égypte illustre l'enseignement que nous avons ici. Chez les Égyptiens régnait de profondes ténèbres. Extérieurement, les fils d'Israël étaient aussi dans ces ténèbres. Mais il y avait une différence essentielle : dans leurs maisons, il y avait de la lumière (Ex. 10:23).

Nous sommes des fils de la lumière et des fils du jour. «Être fils» signifie porter les caractères de son origine. C'est ainsi que nous trouvons dans la Bible : fils du tonnerre, fils de Bélial, fils de la désobéissance, fils de consolation, etc. Ici, «être fils» signifie : porter les caractères de la lumière et du jour. Venu sur cette terre, le Seigneur s'est présenté comme étant *la lumière du monde*. En lui, nous sommes devenus *lumière* (Éph. 5:8). Dieu nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière (1 Pierre 2:9). Il nous a rendus capables de participer au

lot des saints dans la lumière (Col. 1:12). Une si merveilleuse position entraîne naturellement la conséquence pratique que nous avons à marcher comme des enfants de lumière (Éph. 5:8 ; 1 Jean 1:7).

Nous ne sommes pas seulement des fils de la lumière, mais aussi des fils du jour. Nous avons déjà vu au chapitre 2 que Dieu nous appelle à son propre royaume (v. 12). Le moment vient où «les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père» (Matt. 13:43). Ceci se réfère à la partie céleste du royaume futur. Nous appartenons déjà à ce jour à venir, et nous le montrons lorsque nous manifestons déjà maintenant les traits moraux de ce jour-là : par exemple la justice, la paix et la joie dans l'Esprit Saint (voir Rom. 14:17). Nous ne trouvons pas ces traits moraux dans ce monde, qui est caractérisé par les ténèbres. Mais nous devons nous en distinguer clairement et faire briller la lumière devant lui.

1 Thes. 5:6-7

«Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres ; car ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit».

À tout privilège correspond une responsabilité. Si Dieu nous présente notre position, il nous dit aussi de quelle manière nous avons à y conformer notre conduite. Fondamentalement, nous sommes tous des fils de la lumière et des fils du jour. Mais, bien que nous ayons reçu un tel privilège, nous courons le risque de nous endormir pratiquement. Quant aux autres — les incrédules — il est tout normal qu'ils dorment. Mais pour un croyant, c'est quelque chose d'anormal : il est un fils de la lumière et un fils du jour ; comme tel, il devrait veiller et être sur ses gardes. La vigilance est nécessaire pour attendre le Seigneur, et la sobriété, pour ne pas être contaminé par les choses de ce monde.

Les hommes de ce monde dorment, ils ne pensent ni au jugement à venir ni à l'éternité. Il devrait en être autrement de nous. Le mot utilisé

ici pour «dormir» n'est pas le même que celui qui a été employé précédemment pour décrire la mort physique. Un croyant qui dort est indifférent aux réalités spirituelles. Que l'homme naturel y soit insensible, on peut bien s'y attendre : il ne peut les saisir. Mais il en est bien autrement du chrétien : il doit veiller, être intérieurement sur ses gardes, et ainsi être attentif aux choses spirituelles que Dieu nous communique.

Vigilance et sobriété vont ensemble (cf. 1 Pierre 5:8). Être sobre signifie être dégagé de l'influence des multiples moyens d'étourdissement que Satan place devant nous. Qu'elles sont nombreuses, les «drogues» par lesquelles il voudrait neutraliser notre témoignage vis-à-vis de ce monde !

Dieu nous présente dans sa Parole bien des personnes qui, au lieu de veiller, se sont endormies (par ex. Samson, Jonas, les disciples au jardin de Gethsémané). Souvenons-nous de la parabole des dix vierges (Matt. 25:1-13). Malgré la différence intérieure fondamentale qu'il y avait entre elles (cinq avaient de l'huile, cinq n'en avaient pas), elles s'étaient pourtant toutes endormies. Celui qui les aurait observées n'aurait pu constater la différence, elles paraissaient toutes semblables. Il ne devrait pas en être ainsi de nous. Nous sommes du jour et cela doit se voir dans notre comportement. Le sommeil et l'ivresse spirituels appartiennent à la nuit et caractérisent les gens de ce monde.

1 Thes. 5:8

«Mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et, pour casque, l'espérance du salut».

Nous courons sans cesse le danger de nous laisser entraîner. D'où l'exhortation renouvelée à la sobriété. Dieu veut que nous allions notre chemin sans nous laisser influencer par ce monde. Et dans ce but, il ne nous a pas laissés sans ressources ; il nous a donné des armes par lesquelles nous pouvons nous défendre :

- la cuirasse de la foi,

- celle de l'amour,
- et le casque de l'espérance du salut.

Comme au chapitre 1 (v. 3), nous retrouvons ici la foi, l'amour et l'espérance. Là, ces trois choses étaient les traits et les fruits intérieurs de notre vie spirituelle ; ici, elles nous sont présentées comme les armes qui nous aident à manifester dans la nuit les caractères de la vie nouvelle.

Dans le Nouveau Testament, le croyant est plusieurs fois comparé à un combattant. Trois passages mentionnent ses armes. En Romains 13:12, il est question des «armes de la lumière». En Éphésiens 6:10 à 20, nous sommes décris «l'armure complète de Dieu», que nous sommes exhorts à revêtir. Ce passage contient la description la plus détaillée du combat, et surtout des armes qui sont à notre disposition. Grâce à elles, nous sommes toujours en mesure de résister aux attaques de l'ennemi.

Le combat que nous trouvons ici porte un autre caractère que celui qui est décrit en Éphésiens 6. Là, il s'agit des bénédictions spirituelles qui nous sont données en Christ, et le combat existe parce que l'ennemi s'efforce de nous priver de la jouissance de ces bénédictions. Dans l'épître aux Thessaloniciens, il s'agit d'une attaque bien précise de Satan. Il voudrait nous faire oublier le retour du Seigneur en nous incitant à nous associer au monde et à nous conformer à lui. Nous avons à nous défendre contre ces attaques en utilisant les armes mises à notre disposition. En les examinant, nous constatons que ce sont des armes défensives ; elles sont là pour nous protéger.

La cuirasse protège le cœur, le siège de nos affections. Le Seigneur désire posséder entièrement notre cœur. Il sait aussi combien facilement nous sommes attirés vers les choses de ce monde, vers les choses visibles. Or la *foi* nous attache aux choses invisibles d'une sphère qui deviendra un jour une réalité visible pour nous. Dans la mesure où nos coeurs sont occupés de ce qui va venir, nous oublions ce qui est autour

de nous, et nos affections sont conservées pour le Seigneur. Plus ce qui est visible nous occupe, plus le danger est grand de nous y engager et d'y attacher nos coeurs.

L'amour est aussi une protection pour ne pas nous laisser prendre par autre chose. Il ne s'agit pas seulement de l'amour pour Dieu, mais aussi de l'amour pour les frères et sœurs. Si nous laissons le vide se faire dans nos coeurs quant à Dieu et quant à nos frères et sœurs, Satan saura bien le remplir par les choses du monde.

Mais nous avons aussi besoin d'une protection pour la tête, pour notre manière de penser. C'est le *casque de l'espérance du salut*. Il s'agit ici de l'attente de notre Seigneur «comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire» (Phil. 3:20, 21). Si nos pensées sont orientées vers sa venue, qui signifie pour nous un salut parfait tant du corps que de l'âme, nous sommes gardés d'une manière de penser charnelle. C'est ainsi que nous protège l'espérance que nous possédons.

En résumé, nous voyons que nous serons gardés si nos coeurs sont orientés, non vers le présent visible, mais vers l'avenir invisible. Les trois grandes vertus de 1 Corinthiens 13 — la foi, l'amour et l'espérance — nous sont ainsi rappelées ici.

Remarquons encore que nous devons être «revêtus» de ces armes, c'est-à-dire les porter. Il nous est peu utile de simplement les connaître, bien que ce soit une condition préalable. Il ne nous est pas utile non plus de nous en prévaloir. Ce qui est important, c'est d'être capables de les manier. Un soldat en état d'alerte porte ses armes continuellement sur lui. Il devrait en être ainsi de nous.

1 Thes. 5:9

«*Car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ, qui est mort pour nous*».

Ce verset nous présente toute l'assurance qui est notre part. La colère de Dieu est placée en contraste avec le salut, notre espérance. Dans ce passage, «la colère» est une allusion à la grande tribulation qui introduira le jour du Seigneur. Cela correspond à la subite destruction mentionnée au verset 3. Au chapitre 1, nous avons déjà trouvé une mention de cette colère. Il nous est dit là qu'elle vient, mais que nous en serons délivrés (v. 10).

Dans son langage symbolique, l'Apocalypse nous décrit cette colère à venir d'une manière saisissante, au moyen des sept sceaux, des sept trompettes et des sept coupes. Et l'apogée de cette colère coïncide avec le retour du Seigneur sur cette terre. En Apocalypse 6:16 et 17, nous voyons «la colère de l'Agneau» et «le grand jour de sa colère». Quelles expressions ! L'Agneau de Dieu, qui est mort comme victime expiatoire, apportera alors la rétribution et le jugement. Quel sort terrible pour ceux qui devront rencontrer cette colère !

Mais ici, une parole de consolation est adressée aux croyants : cette colère ne nous atteindra pas, car nous ne serons plus sur la terre. Nous serons gardés, non pas «au travers» de l'heure de l'épreuve, mais «de» l'heure de l'épreuve (Apoc. 3:10). Nous ne passerons donc pas par la grande tribulation qui atteindra la terre. L'histoire d'Énoch, enlevé avant le jugement du déluge, en est une illustration (Gen. 5:24 ; Héb. 11:5).

Le mot «destinés», utilisé ici, dirige nos pensées vers les desseins de Dieu. Nous sommes destinés au salut ! Ce salut nous est présenté dans la parole de Dieu sous trois aspects : dans le passé, un salut déjà accompli (par ex. 2 Tim. 1:9 ; Tite 3:3-5 ; Éph. 2:5) ; pour le présent, un salut quotidien dans les circonstances que nous traversons (par ex. Héb. 7:25) ; et pour le futur, le salut dont il est question ici. Quand le Seigneur Jésus viendra pour nous prendre à lui, ce salut deviendra réalité. Il est pour nous déjà certain, il n'y a aucun doute à son sujet ; mais c'est une espérance, car nous ne le possédons pas encore en fait. De la même

manière, nous lisons en Hébreux 9:28, qu'il «apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent». Ce sera le dernier acte du Seigneur Jésus pour notre délivrance, le couronnement final de la grâce. Ce salut englobe la résurrection des saints d'entre les morts et l'enlèvement de tous les croyants, avant le déferlement de la juste colère de Dieu sur la terre.

Cependant, ici, ce n'est pas seulement le fait de notre salut qui est mentionné, mais la raison pour laquelle nous serons sauvés : le Seigneur Jésus «est mort pour nous». Parole merveilleuse, qui fait battre plus fort le cœur de tout enfant de Dieu. «Pour» signifie «en faveur de» ou encore «à la place de». À la croix, Jésus a été notre substitut. C'est ce qui est placé devant nous ici. Il a porté le jugement qui devait nous atteindre justement. La colère qui devait être notre part est tombée sur lui. Et Dieu, qui est juste, ne condamne pas deux fois. Celui qui sait que le Sauveur a porté la condamnation à sa place n'a plus à craindre le jugement à venir. Au chapitre 1 (v. 10), notre délivrance de la colère est liée à la résurrection de Christ, donc au fait que Dieu a agréé son œuvre à la croix. Ici nous sommes en présence de sa mort. Les deux faits réunis, sa mort et sa résurrection, nous donnent toute assurance. Aurions-nous encore quelques doutes à ce sujet ? Non, le salut qui est devant nous est aussi sûr que celui que nous possédons déjà.

1 Thes. 5:10

«Afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec lui».

Ce verset nous montre le but final de notre salut : nous vivrons ensemble avec lui. En même temps, c'est comme un résumé des enseignements de l'apôtre depuis le verset 13 du chapitre 4. Tous les croyants vivront avec le Seigneur ; ils partageront avec lui non seulement la gloire céleste, mais aussi la domination sur la terre.

Nous retrouvons ici les deux termes «veiller» et «dormir», toutefois ils n'ont pas le même sens qu'au verset 6. Un croyant qui dort dans le sens du verset 6 ne reçoit aucune promesse (ce qui ne veut pas dire qu'il est perdu). Dans notre verset, ceux qui dorment sont ceux qui se sont endormis dans le Seigneur, et ceux qui veillent sont les vivants, tels que nous les avons vus au chapitre 4. Tous les croyants qui ont part à la première résurrection (soit ressuscités, soit transmués) reviendront avec Christ pour vivre avec lui et régner avec lui. C'est sur le fondement de sa mort et de sa résurrection que tout ceci deviendra un jour réalité.

Nous réjouissons-nous de vivre avec lui ? Quel bonheur d'être avec lui dans la gloire ! Mais nous pouvons aussi nous réjouir à la pensée qu'un jour tous ses droits seront reconnus sur cette terre. Nous serons alors avec lui et participerons à sa souveraineté. Soyons de «ceux qui aiment son apparition» (2 Tim. 4:8).

1 Thes. 5:11

«C'est pourquoi exhortez-vous l'un l'autre et édifiez- vous l'un l'autre, chacun en particulier, comme aussi vous le faites».

Tous ces enseignements sont destinés à nous encourager. Les circonstances que nous traversons peuvent être difficiles. De même que le Seigneur est rejeté, nous le sommes aussi virtuellement. Mais le moment vient où nous vivrons avec lui et où nous partagerons sa gloire. Voilà ce qui nous encourage.

Dans le Nouveau Testament, le verbe «édifier» est utilisé aussi bien dans le sens littéral que dans le sens figuré. Dans ce deuxième sens — comme ici — il évoque l'influence fortifiante de l'enseignement sur les croyants. L'édition est l'enseignement qui contribue à la croissance. Cette édition est produite par :

- l'amour : 1 Corinthiens 8:1 ; Éphésiens 4:16 ;
- la prophétie (c'est-à-dire la parole de la part de Dieu) : 1 Corinthiens 14:3 ;

- l'exhortation : 1 Thessaloniciens 5:11.

L'exhortation aussi bien que l'édition ont leur place dans les rassemblements des croyants. Quand nous nous réunissons, nous pouvons nous encourager par les vérités qui concernent la venue du Seigneur. Mais ici, les Thessaloniciens sont invités à s'exhorter et à s'élever «l'un l'autre». L'apôtre ne confie pas cette mission à certains frères spécialement désignés pour cela, mais à tous les frères et sœurs. De plus, nous voyons l'importance des entretiens individuels. Ne soyons pas comme Caïn qui disait : «Suis-je, moi, le gardien de mon frère ?» (Gen. 4:9). Nous nous préoccupons volontiers de ce qui concerne nos frères et sœurs ; soyons donc de ceux qui encouragent et édifient. Combien sont nombreux aujourd'hui les enfants de Dieu qui ont besoin d'un tel service d'amour ! Et en terminant, posons-nous la question : Paul pourrait-il nous dire à nous aussi : «comme aussi vous le faites» ?

Chapitre 5, versets 12 à 28 : Instructions pratiques aux croyants

L'épître se termine par une série d'enseignements pratiques pour la vie quotidienne. Au total, nous n'en avons pas moins de vingt. Ces exhortations s'adressent à ceux qui sont fils de la lumière et fils du jour. Bien que l'action de l'Esprit Saint chez les Thessaloniciens, récemment convertis, rende superflues des exhortations pratiques très détaillées, ils avaient toutefois encore besoin que Paul leur précise brièvement quelques points. Combien plus en avons-nous besoin nous-mêmes ! Il y a tant de choses dans nos vies qui ne sont pas conformes à ce que le Seigneur demande de ses serviteurs. Laissons donc ces courts versets de la fin parler à nos cœurs. Que ceux qui attendent le Seigneur l'honorent par leur vie jusqu'au moment de sa venue !

Le contenu de ces derniers versets se subdivise comme suit :
 1° Exhortations concernant notre vie d'assemblée locale : versets 12 à 14.

2° Exhortations concernant notre vie chrétienne en général : versets 15 à 18.

3° Exhortations concernant l'activité et l'action de l'Esprit Saint : versets 19 à 22.

4° Exhortations concernant notre sainteté pratique : versets 23 et 24.

5° Exhortations finales : versets 25 à 28.

1 Thes. 5:12

«Or nous vous prions, frères, de connaître ceux qui travaillent parmi vous, et qui sont à la tête parmi vous dans le Seigneur, et qui vous avertissent».

Parmi les Thessaloniciens, il y avait plusieurs frères spécialement actifs, qui étaient à la tête et qui les avertissaient. Nous n'avons pas ici une indication que Paul ait officiellement désigné ou établi ces frères pour exercer de telles fonctions. Bien qu'il s'agisse d'une assemblée très récente, il y avait tout simplement là de tels frères qui, conduits par le Saint Esprit, avaient à cœur ce service.

Il en est de même aujourd'hui. Chaque assemblée locale — si elle est dans un bon état pratique — connaît ce genre d'activité. De même qu'une famille ne peut exister sans direction, et qu'un état ne peut fonctionner sans autorités, il y a dans une assemblée locale une direction spirituelle qui doit être honorée et respectée. Ce n'est pas le cléricalisme, mais le fait que Dieu pourvoit aux besoins des siens de toutes manières.

Les frères ainsi mentionnés sont caractérisés par trois choses : ils travaillent, ils sont à la tête et ils avertissent. Travailler signifie ici «se donner de la peine jusqu'à l'épuisement». On peut servir de toutes sortes de manières. Nous avons le bel exemple d'Épaphras, qui se dévouait pour les croyants à Colosses. Paul lui rend témoignage qu'il «était dans un grand travail de cœur» pour les saints. Les frères qui sont à la tête possèdent une autorité spirituelle ; cependant ils ne doivent pas

conduire selon la chair, mais selon la volonté du Seigneur. Les conducteurs n'ont jamais à dominer sur les croyants. Ils doivent être les modèles du troupeau et aller devant lui. Nous sommes mis en garde par l'exemple négatif de Diotrèphe, qui voulait être le premier et chassait des frères de l'assemblée (3 Jean 9, 10).

Une direction spirituelle doit être «dans le Seigneur». Qu'est-ce que cela signifie ? Premièrement, elle s'exerce dans le domaine spirituel. Pour ce qui est de notre vie naturelle, nous avons d'autres autorités au-dessus de nous (par exemple le gouvernement ou nos supérieurs dans notre activité professionnelle). Deuxièmement, l'autorité spirituelle des conducteurs ne repose pas sur des hommes qui les ont établis, mais sur le Seigneur seul. C'est pourquoi ce service n'est, entre autre, pas héréditaire. Troisièmement, il est clair que le conducteur ne doit pas aller au-delà de ce que le Seigneur demande des siens. S'il le fait, son service n'est plus «dans le Seigneur».

Nous avons besoin d'être avertis. Il y a des docteurs qui nous transmettent simplement la vérité, mais il y a aussi des frères qui nous avertissent, qui nous mettent en garde contre les erreurs qu'ils peuvent constater.

Paul nous engage à une juste appréciation de ces frères. Il s'agit d'abord de les «connaître» — ou de les reconnaître —, ce qui implique l'estime et le respect. Ceci ne nous est-il pas souvent difficile ? À l'égard de ceux qui travaillent, nous sommes assez volontiers reconnaissants. Mais quand il s'agit de ceux qui nous conduisent, et même nous avertissent, nous avons plus de peine. Une attitude de soumission est contraire à notre chair. Cependant, c'est ce que la parole de Dieu nous demande : «Obéissez à vos conducteurs et soyez soumis, car ils veillent pour vos âmes, comme ayant à rendre compte ; afin qu'ils fassent cela avec joie, et non en gémissant, car cela ne vous serait pas profitable» (Héb. 13:17).

1 Thes. 5:13a

«Et de les estimer très haut en amour à cause de leur œuvre».

Ces mots n'ont pas trait au principe divin selon lequel «l'ouvrier est digne de sa nourriture» et à la nécessité de faire participer à nos biens temporels celui qui enseigne (Matt. 10:10 ; Gal. 6:6). Ce qu'il nous est dit ici, c'est que nous ne devons pas avoir seulement des mains ouvertes, mais des cœurs ouverts. Il s'agit de notre disposition intérieure vis-à-vis de nos conducteurs, vis-à-vis de tous ceux qui exercent en notre faveur une activité dans le Seigneur.

Nous devrions leur témoigner du respect et de l'amour, non pas à cause de leur personne, mais à cause de leur travail. Honorer des frères à cause de leur personne peut devenir facilement un piège ; nous risquons de leur donner une place qui ne leur appartient pas. Mais nous devons être reconnaissants de ce qu'ils font pour nous. Les honorer en amour signifie naturellement aussi prier pour eux. Soyons en garde contre la tendance à critiquer nos conducteurs et appliquons-nous à prier pour eux avec persévérance.

1 Thes. 5:13b

«Soyez en paix entre vous».

La paix dans les relations entre les croyants est une chose essentielle. La paix est un des caractères du royaume à venir, mais elle doit déjà se trouver parmi nous maintenant. Le monde cherche la paix, mais sans Dieu cette recherche est vaine. Aussi longtemps que l'homme n'a pas la paix avec Dieu, il ne pourra pas en avoir de durable avec son prochain. Mais les enfants de Dieu ont toutes les raisons de vivre en paix entre eux déjà maintenant.

Une condition pour cette paix, réside dans le fait d'estimer son prochain supérieur à soi-même, comme l'évoque l'exhortation précédente. Si nous n'estimons pas nos conducteurs très haut en amour, s'il y a de

la jalousie à leur égard, nous ne pouvons être en paix entre nous. Il ne peut y avoir de relations réciproques paisibles que si chacun reconnaît avec gratitude ce que Dieu a opéré en chaque frère et sœur. C'est ce que l'on pouvait voir parmi les chrétiens au commencement : «Les assemblées donc, par toute la Judée et la Galilée et la Samarie, étaient en paix, étant édifiées, et marchant dans la crainte du Seigneur ; et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit» (Actes 9:31). Combien il serait beau qu'un tel témoignage puisse nous être adressé par le Saint Esprit ! Quelle tristesse quand l'ennemi réussit à susciter le désaccord entre les frères ! Notre témoignage devant ce monde en souffre, et Dieu est déshonoré.

1 Thes. 5:14

«Or nous vous exhortons, frères : avertissez les déréglés, consolez ceux qui sont découragés, venez en aide aux faibles, usez de patience envers tous».

Nous sommes différents les uns des autres et il y a des différences dans notre croissance spirituelle. Nous ne pouvons être en paix entre nous que si nous avons une véritable sollicitude les uns pour les autres. Et cela d'autant plus pour ceux qui sont exposés à des dangers particuliers. Ici sont nommés trois groupes de personnes qui réclament des soins appropriés : ceux dont la marche est déréglée, ceux qui sont découragés, et les faibles.

Comme d'autres expressions dans cette épître, le mot utilisé pour «dérglé» est emprunté au langage militaire : il évoque quelqu'un qui marche «dans le désordre». Dans la seconde épître, nous voyons de quoi il s'agit (cf. 3:6-10.) Il y avait dans cette assemblée des croyants qui ne voulaient plus travailler. Ils pouvaient même avoir pour cela des arguments plausibles, puisqu'ils attendaient la venue imminente du Seigneur. Cependant la parole de Dieu qualifie un tel comportement de «dérglé». Bien que nous devions attendre chaque jour notre Seigneur,

il est important que nous assumions nos responsabilités dans ce monde en toute fidélité.

Les déréglés doivent être avertis, c'est-à-dire qu'il faut leur montrer clairement l'anomalie de leur comportement. Dans la seconde épître, il est enjoint aux Thessaloniciens de se retirer de ceux qui marchent dans le désordre. Ainsi donc, plusieurs n'avaient pas accepté la mise en garde. Remarquons l'ordre des interventions : d'abord avertir avec amour, ensuite seulement — lorsque les avertissements sont restés sans résultat — se retirer. Ce principe garde toute son importance aujourd'hui.

Ensuite sont mentionnés ceux qui sont découragés. Ils doivent être consolés et encouragés. Ce sont ceux qui, dans les circonstances de la vie, connaissent les déceptions. Les exercices et les épreuves les abattent et les dépriment. Ou bien, ce sont ceux qui ont perdu une personne bien-aimée et connaissent la tristesse du deuil. Combien de nos jours sont découragés ! Les connaissons-nous ? Avons-nous pour eux des yeux et un cœur ? Les visitons-nous ? Savons-nous les encourager ?

Le troisième groupe, ce sont les faibles. Ce peut être ceux qui sont faibles dans leur corps, mais surtout ceux qui le sont spirituellement. Il y a des faibles en foi (Rom. 14:1), dont nous devons prendre soin. Ayons des égards pour eux et aidons-les.

Nous sommes enfin exhortés à être patients envers tous. La patience est une des éminentes vertus chrétiennes. Elle fait partie du fruit de l'Esprit, en Galates 5:22, et elle est le premier caractère de l'amour mentionné en 1 Corinthiens 13:4. De Dieu lui-même il est dit qu'il est patient (Rom. 2:4). La patience doit donc être un de nos ornements. Combien souvent la paix entre les enfants de Dieu est troublée par l'absence de la patience !

1 Thes. 5:15

«Prenez garde que nul ne rende à personne mal pour mal ; mais poursuivez toujours ce qui est bon, et entre vous, et à l'égard de tous les hommes».

Ici nous avons un principe général concernant notre comportement vis-à-vis de tous. Nous avons à veiller à ce que personne — et chacun de nous est personnellement concerné — ne rende le mal pour le mal. Ce principe est en opposition avec celui de la loi, dans laquelle il était écrit : «œil pour œil, dent pour dent» (Ex. 21:24). Dans le monde, on trouve cette manière d'agir. Seule la grâce de Dieu peut nous amener à marcher selon d'autres critères, des critères divins. Nous avons ici l'un des principes du royaume de Dieu. Le Seigneur en a parlé dans le Sermon sur la montagne (qui justement développe les principes du royaume des cieux) : «Vous avez ouï qu'il a été dit : «œil pour œil, et dent pour dent». Mais moi, je vous dis : Ne résistez pas au mal ; mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre» (Matt. 5:38, 39). L'apôtre Paul écrit aussi aux Romains : «Ne rendant à personne mal pour mal» (Rom. 12:17).

Pour les Thessaloniciens, il était certainement plus difficile que pour la plupart d'entre nous de se conduire selon ce principe. Ils se trouvaient alors sous la pression de la persécution de la part de leurs compatriotes. Nous avons lu au premier chapitre qu'ils avaient reçu l'évangile «avec beaucoup de tribulations». Ils avaient subi beaucoup de torts, et ils sont exhortés ici à ne pas rendre le mal qu'on leur avait fait. Combien nous sommes portés à nous défendre ou à nous venger, quand nous sommes attaqués ! Encourageons-nous à agir comme le Seigneur qui, «lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas» (1 Pierre 2:23).

Paul ajoute : «Poursuivez toujours ce qui est bon, et entre vous, et à l'égard de tous les hommes». Nous ne devons donc pas seulement veiller à ne pas rendre mal pour mal, mais nous efforcer de faire du bien. Ceci d'abord vis-à-vis de nos frères et sœurs («entre vous»), mais aussi

dans nos relations avec les gens de ce monde («à l'égard de tous les hommes»). Nous devons, nous qui sommes lumière dans le Seigneur, manifester les caractères de la lumière envers ceux qui vivent encore dans les ténèbres. Ce n'est que de cette manière que nous serons de vrais serviteurs du royaume et de fidèles témoins du Seigneur.

1 Thes. 5:16

«Réjouissez-vous toujours».

La joie est mentionnée ensuite. Elle devrait être un trait caractéristique du chrétien. Le monde, tout autour de nous, est plein de violence, de haine, d'injustice et par conséquent de tristesse. Satan cherche à donner aux hommes l'illusion de la joie, mais la fin de la joie dans ce monde est toujours la tristesse. L'exemple du fils prodigue en Luc 15 le met en évidence. Seuls ceux qui ont une relation vivante avec Jésus connaissent la vraie joie. Nous avons la joie du salut, et nous pouvons savourer celle de suivre le Seigneur dans son chemin. Cela ne veut pas dire que nous ne connaissons aucune tristesse, mais même dans les circonstances affligeantes, nous avons lieu de nous réjouir. La tristesse est toujours relative à la terre, aux circonstances de la vie que nous traversons, tandis que la vraie joie est toujours en rapport avec le Seigneur et avec ce qui est dans le ciel. C'est pourquoi nous pouvons les connaître les deux à la fois. Alors qu'il était prisonnier, Paul pouvait écrire aux Philippiens : «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; encore une fois, je vous le dirai : réjouissez-vous ! » (Phil. 4:4).

1 Thes. 5:17

«Priez sans cesse».

Pour pouvoir toujours goûter la joie dans le Seigneur, nous devons vivre dans une communion permanente avec lui. Or celle-ci s'exprime par la prière. C'est pourquoi Paul dit : «Priez sans cesse». Lui-même en avait donné l'exemple aux Thessaloniciens, car il priait continuellement

pour eux. Cette exhortation ne concerne pas en premier lieu nos réunions de prière en assemblée, ni les moments de nos journées où nous joignons les mains pour prier. On ne peut faire cela d'une manière ininterrompue, jour et nuit. Mais la prière peut être décrite comme étant la respiration de l'âme (tout comme la lecture de la Parole en est la nourriture). Nous respirons de manière spontanée, sans même nous rendre compte que nous le faisons. Mais si nous cessons de respirer, nous en réalisons très vite les conséquences. Il en est ainsi de la prière : elle est notre lien permanent avec le Seigneur, l'expression de notre dépendance. En ce sens, c'est une attitude intérieure dans laquelle nous pouvons continuellement demeurer — au travail, à la maison, dans nos loisirs, etc.

Le Seigneur nous en donne l'exemple. Pour lui, ce n'était pas seulement une bonne habitude, mais, comme homme parfait, il vivait dans une dépendance continue de son Dieu.

1 Thes. 5:18

«En toutes choses rendez grâces, car telle est la volonté de Dieu dans le Christ Jésus à votre égard».

Dans les Écritures, la prière est bien souvent associée à l'action de grâces (voir par ex. Col. 4:2). Il est selon la volonté de Dieu que nous sachions lui exprimer notre reconnaissance en même temps que nos prières. C'est là l'état de cœur convenable devant lui. Philippiens 4:6 nous invite à lui présenter nos demandes «par des prières et des supplications avec des actions de grâces». Si nous prions avec de telles dispositions intérieures, nous savons que le Seigneur nous exaucera selon ce qui est bon pour nous, et la paix de Dieu sera notre part. Si nous prions sans rendre grâces, nous devenons vite impatients et insatisfaits lorsque nos demandes ne sont pas exaucées selon ce que nous attendions.

Un chrétien qui ne peut plus rendre grâces est malheureux. C'est pourquoi Satan cherche à nous occuper de toutes sortes de choses négatives, pour nous faire oublier de remercier. Mais si nous avons les yeux ouverts sur les effets de la bonté de Dieu, nous trouverons dans toutes les circonstances de la vie des motifs pour rendre grâces. Si nous sommes persuadés que toutes choses travaillent pour notre bien (Rom. 8:28), nous aurons toujours lieu de remercier Dieu.

1 Thes. 5:19

«*N'éteignez pas l'Esprit*».

Les versets 19 à 22 forment un tout, concernant l'activité du Saint Esprit. La parole de Dieu utilise plusieurs images pour illustrer son action. Ici c'est un feu que nous pourrions éteindre. Dans notre vie personnelle, éteindre l'Esprit signifie ne plus nous laisser diriger et corriger par lui. Alors il ne peut plus nous occuper de la personne de Christ et de nos bénédictions célestes. Dans les réunions d'assemblée, éteindre l'Esprit signifie remplacer sa direction par des arrangements humains. Nous nous privons alors de ce que le Seigneur voudrait produire par son moyen.

Cette exhortation est en relation directe avec le verset suivant, qui parle du don de la prophétie ; celui-ci ne peut évidemment s'exercer si l'Esprit de Dieu est éteint.

En relation avec l'activité du Saint Esprit, nous devons distinguer quatre choses :

1° Éteindre l'Esprit — en nous-mêmes, en d'autres ou dans l'assemblée, en annulant son action. C'est ce que nous avons ici.

2° Attrister l'Esprit Saint (Éph. 4:30). Ceci arrive quand nous péchons. L'Esprit qui habite en nous est alors déshonoré et attristé, et la communion avec le Seigneur est interrompue.

3° Résister au Saint Esprit (Actes 7:51). C'est ce que font les incrédules qui s'opposent à son action lors de la prédication de la Parole.

4° Blasphémer contre le Saint Esprit (Matt. 12:24-32). C'est le péché de ceux qui identifiaient la puissance du Seigneur avec celle de Satan.

1 Thes. 5:20

«*Ne méprisez pas les prophéties*».

Dans le Nouveau Testament, la prophétie n'est pas en premier lieu l'annonce d'événements futurs (bien que ce soit le cas dans certains passages). Elle consiste généralement en ceci : dans une situation bien précise, Dieu donne par son Esprit le message dont nous avons exactement besoin à ce moment-là, encouragement, consolation, exhortation ou enseignement. L'explication d'un passage de la Bible est en principe toujours la même, mais l'application qu'en fait la prophétie peut varier. Aujourd'hui nous avons besoin d'un message, et demain, dans d'autres circonstances, nous aurons besoin d'un message tout différent. Pour que nous soyons en état de recevoir ce que Dieu nous donne, il faut que le Saint Esprit puisse agir librement au milieu de nous. La prophétie est le don le plus important qui puisse être exercé dans les rassemblements des saints ; nous devons le désirer ardemment (1 Cor. 14:1-5).

Mépriser les prophéties signifie donc ne pas laisser au Saint Esprit sa place pour agir au milieu de nous. En réalité, cela va plus loin qu'éteindre l'Esprit, car quand nous méprisons la prophétie, nous méprisons celui qui en est la source, l'Esprit de Dieu lui-même. Nous ne saurions attacher trop d'importance à nous laisser diriger par lui quand nous sommes réunis en assemblée. Et pour qu'il en soit ainsi, il faut que tout ce qui vient de la chair soit mis de côté. Souvenons-nous que même si nous n'avons pas une ordonnance établie pour le déroulement des réunions, il peut y avoir en nous bien des choses qui font obstacle à l'action de l'Esprit, et nous font perdre beaucoup de bénédictions.

1 Thes. 5:21

«*Mais éprouvez toutes choses ; retenez ce qui est bon*».

Ce petit mot «mais» établit un lien direct avec le verset précédent. Nous ne devons pas mépriser les prophéties, **mais nous devons tester si ce qui est dit est réellement donné par l'Esprit.** Nous ne connaissons que trop bien le cœur de l'homme. Il est possible de parler en pensant être conduit par l'Esprit, alors qu'en réalité, ce n'est que l'action de la chair. En raison de la juste liberté qu'il y a dans les réunions, la chair peut facilement intervenir. D'où la mise en garde de ce verset.

«Éprouvez toutes choses» ne signifie pas que nous ayons à examiner tout ce qui est diffusé dans la chrétienté en fait de déviations ou de fausses doctrines. En le faisant, plus d'un croyant est lui-même tombé dans l'erreur. Mais cela veut dire que nous avons à peser si ce qui nous est enseigné l'est réellement sous la direction de l'Esprit. «Éprouver» ne signifie pas non plus examiner si ce qui est dit nous convient ou non, nous plaît ou non, mais il s'agit de discerner quelle en est la source.

«Retenez ce qui est bon» — Nous faisons facilement le contraire ! Nous éprouvons, nous pensons constater que ce qui a été dit n'était pas de l'Esprit, nous en parlons et nous critiquons. Tandis que ce qui était bon, ce qui venait de l'Esprit, nous l'oubliions vite. Après avoir examiné, nous devons laisser de côté ce qui était moindre (ce qui ne nous empêche pas d'en parler fraternellement avec la personne concernée), et garder pour nous-mêmes ce qui est profitable.

1 Thes. 5:22

«Abstenez-vous de toute forme de mal».

Cette exhortation s'applique évidemment d'une manière générale à toute notre vie. Paul écrit aux Romains : «Je désire que vous soyez sages quant au bien, et simples quant au mal» (16:19). Le mal peut se manifester sous des formes très diverses, et Satan sait trouver pour chacun de nous un terrain d'approche différent. Nous avons à être en garde contre **«toute forme de mal»**.

Mais d'autre part, cette exhortation est aussi en rapport avec ce qui vient d'être dit. Il y a le danger d'éteindre l'Esprit et de mépriser les prophéties ; et il y a celui d'abuser de la liberté et de ne pas éprouver de manière spirituelle ce qui est dit.

1 Thes. 5:23

«Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ».

Ce verset introduit la fin de l'épître. **L'apôtre va mentionner à nouveau la venue du Seigneur**, ce qui a été le thème essentiel de sa lettre aux Thessaloniciens. Mais d'abord il place devant eux «le Dieu de paix». Il leur avait enseigné que Dieu les «appelle à son propre royaume et à sa propre gloire» (2:12). Ce royaume caractérisé par la paix est à venir, mais nous connaissons déjà le Dieu de paix. Et c'est lui qui nous gardera dans la sainteté jusqu'au moment où le Seigneur viendra pour établir son royaume sur cette terre. [?? il est question de sa venue, comme ch.3 v.13 !!!]

Nous avons déjà rencontré plus d'une fois dans cette épître le sujet de la sainteté pratique : la sainteté dans le service de l'apôtre (2:10), la sainteté dans nos affections (3:11-13), la sainteté dans notre marche (4:1-8). Ici la sainteté est mentionnée comme l'œuvre que le «Dieu de paix» accomplit en nous. Lui seul peut produire en nous une entière sainteté pratique, c'est-à-dire la séparation du mal et la consécration au Seigneur.

Dans la première partie de ce verset, c'est Dieu qui nous sanctifie ; dans la deuxième, il n'est pas précisé qui nous maintient dans cet état. Il est simplement dit : «Que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche». Il est ainsi, d'une part, fait appel à notre responsabilité personnelle, mais d'autre part, il nous est rappelé que nous ne pouvons rien sans Dieu. Il y a les deux aspects.

Nous sommes exhortés à parcourir notre chemin en sainteté, mais par ailleurs nous savons que Dieu seul peut opérer cette sainteté. Nombreux sont ceux qui ont voulu la réaliser avec leurs propres forces, et ils ont fait naufrage.

Ce n'est qu'ici que sont mentionnés sous cette forme *l'esprit, l'âme et le corps*. Nous avons bien, en d'autres passages, la mention de l'âme et de l'esprit en contraste avec le corps : d'un côté «l'homme intérieur», de l'autre «l'homme extérieur». Mais ici trois domaines sont distingués. L'être humain dans son entier est ainsi décrit. Ces trois éléments sont mentionnés par le Seigneur Jésus en rapport avec sa propre personne ; il parle de son esprit (Luc 23:46), de son âme (Marc 14:34) et de son corps (Héb. 10:5).

Le corps est le vase qui contient l'âme et l'esprit, et il est facile de comprendre ce que veut dire garder notre corps en sainteté. Définir l'âme et l'esprit est plus difficile ; mais, bien que subtile, la différence entre les deux existe pourtant, puisqu'elle est faite dans plusieurs passages du Nouveau Testament (notamment Héb. 4:12). L'âme est le siège de nos sentiments et de nos affections, tandis que l'esprit est la faculté intelligente que Dieu a donnée à l'homme — en contraste avec les animaux — par laquelle il peut entrer en relation avec Lui.

Combien il est donc important pour nous que nos affections et notre esprit soient gardés dans une entière sainteté. Toute notre personne est ainsi concernée. Aucune de ses parties ne doit être laissée en arrière. Certains peuvent être attentifs à garder leur corps dans la sainteté, mais oublier de le faire avec leur âme et leur esprit. D'autres, ne se préoccupant que de leurs affections, peuvent tomber dans de fausses doctrines, parce qu'ils ne veillent pas sur leur esprit. D'autres encore, peuvent attribuer beaucoup d'importance à la pureté de l'esprit, mais négliger la sainteté du corps. La volonté de Dieu est que notre être tout entier soit gardé : esprit, âme et corps.

1 Thes. 5:24

«*Celui qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera*».

Cependant, l'apôtre ne veut pas décourager les Thessaloniciens. Nous pourrions craindre, en méditant le verset précédent, de ne jamais pouvoir atteindre le niveau d'une entière sainteté. Quelle consolation alors de lire : «*Celui qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera*» ! Sans rien oublier de notre responsabilité, souvenons-nous avec joie de la fidélité de notre Dieu. Si de notre côté tous les manquements sont possibles, de son côté, une certitude demeure : Il est fidèle.

L'appel de Dieu, ici, n'est pas en rapport avec son royaume et sa gloire (cf. 2:12) ; c'est l'appel à la sainteté pratique. Si nous ne satisfaisons pas à cette responsabilité, c'est notre faute. Dieu est fidèle, il achèvera l'œuvre qu'il a commencée en nous. C'est pourquoi nous n'avons pas à douter, en pensant que le chemin dans lequel Dieu nous appelle est trop élevé pour nous. Et le jour vient où, glorifiés, nous nous tiendrons en sainteté devant lui.

1 Thes. 5:25

«*Frères, priez pour nous*».

Paul portait sur son cœur tous les saints partout et priait continuellement pour eux. Mais il savait aussi combien leurs prières pour lui étaient nécessaires. La prière ne nous unit pas seulement avec Dieu, mais aussi avec nos frères et sœurs.

Nous remercions Dieu pour les frères qu'il nous a donnés pour nous expliquer la Parole, la développer, et l'appliquer à nos cœurs et à nos consciences. Mais combien il est nécessaire que ces frères, non seulement nous transmettent la parole de Dieu, mais aussi prient pour nous ! Et inversement, il est tout aussi important que nous priions pour ceux

qui se consacrent d'une manière spéciale au service du Seigneur. Ils ressentent le besoin de nos prières, que ce soit pour eux-mêmes ou pour leur activité.

[1 Thes. 5:26](#)

«*Saluez tous les frères par un saint baiser*».

Le baiser était alors la manière habituelle de se saluer. L'accent n'est donc pas mis sur le baiser, mais sur la sainteté de la salutation. Pour nous, il peut aussi s'agir d'une poignée de main. Qu'en est-il de la sincérité de nos salutations ? Il peut malheureusement arriver que nous manquions de droiture dans ces occasions apparemment anodines. Les paroles de courtoisie que nous prononçons lors d'une salutation peuvent être en entier désaccord avec les sentiments de nos cœurs. Ce n'est alors certainement pas une «sainte» salutation !

[1 Thes. 5:27](#)

«*Je vous adjure par le Seigneur que la lettre soit lue à tous les saints frères*».

Paul se sert ici d'une expression très forte. Adjurer implique «lier par un serment solennel». Il avait très à cœur que cette lettre soit lue à tous les croyants. D'autres que les destinataires directs devaient donc aussi en prendre connaissance. Ainsi, déjà en ce qui concerne la première épître qu'il écrivit, l'apôtre était conscient qu'elle était inspirée, et que son contenu serait d'une grande importance pour tous.

En fait, si nous regardons autour de nous, nous voyons beaucoup d'ignorance quant aux vérités enseignées dans cette épître ; le retour

du Seigneur Jésus est peu compris. Reconnaissions combien elle est actuelle et combien elle nous interpelle personnellement.

[1 Thes. 5:28](#)

«*Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec vous !*»

Quelle belle conclusion pour cette épître de consolation ! Le Seigneur va bientôt revenir pour nous prendre auprès de lui afin que nous paraissions avec lui en gloire : c'est «**la grâce qui nous sera apportée à la révélation de Jésus Christ**» (1 Pierre 1:13). En fait, nous dépendons entièrement de la grâce. Nous avons fait l'expérience de cette grâce lorsque, comme pécheurs, nous sommes venus à Jésus. Nous ferons l'expérience de sa grâce lorsqu'il reviendra. Et chaque jour de notre vie, sa grâce nous est indispensable. Notre Seigneur connaît nos circonstances, nos infirmités, notre inexpérience, et sa grâce est suffisante pour répondre à chacun de nos besoins. Elle est la source inépuisable qui coule à flots pour nous, jusqu'à ce que nous soyons avec lui dans la gloire.

**Ta grâce, ô Dieu, m'a pardonné,
Et ton ciel est à moi.
De ta puissance environné,
Je puis tout par la foi.**

